3 1761 04951965 5

DIEU AYDE AU PREMIER CHRESTIEN
PLUS DE DEUIL QUE DE JOYE

y
137

LT
2154

LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE PALAPRAT.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de plusieurs Comedies qui n'ont pas encore été imprimées : d'un Recuëil de Pieces en vers, adressées à Monseigneur le Duc DE VENDOSME ; & de divers Essais de differentes Poësies ; avec une Lettre à M. B. P. M. D. M. contenant quelques legeres observations sur une Devise.

TOME SECOND.

324214
8. 2. 36.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'image saint Loüis.

M DCC. XII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

PIECES CONTENUES
dans le second Tome.

LES EMPIRIQUES.

LA PRUDE DU TEMPS.

L'IMPORTANT.

RECUEIL DE PIECES EN VERS, &c.

PQ
1876
P25
1712
t.2

LES

EMPIRIQUES,

COMEDIE,

Repreſentée au mois de

AVIS
AUX LECTEURS,

Sur le Discours qui est à la tête de la Comedie des Empiriques.

DIGRESSIONS sont au Lecteur, ce que sont au voyageur landes arides, sabloneuses & alterantes. *Voila les propres termes du Mercure du mois de Juin dernier, avec lesquels il a fait prophetiquement le procés au Discours qui est à la tête de cette Comedie.*

Il étoit malheureusement achevé lorsque je lûs cet arrêt contre les digressions. J'avouë non seulement que ce Discours en est rempli : mais que ce ne sont que quantité de digressions cousuës ensemble qui le composent. Il l'auroit falu refaire, & le refondre entierement, pour profiter de cette admonition ; *l'Imprimeur ne m'en a pas donné le loisir.*

Je promets de faire à l'avenir ce que je pourrai pour me corriger, & ce ne sera pas pour moy un effort mediocre. En attendant, je n'oserois esperer d'être reçû

à justifier les digressions, je demande seulement qu'il me soit permis de les excuser.

*Generalement parlant, l'arrêt du Mercure est juste. On ne sçauroit gueres dissimuler qu'il n'est rien de plus ennuyeux dans les discours, que les digressions : mais cela n'est pas également vrai dans toute sorte de discours. Dans ceux qui sont purement d'éloquence & academiques, ou qui sont tous dogmatiques, & soûtenus par le raisonnement d'un bout à l'autre, il ne faut jamais s'écarter de son but. Je n'en sçaurois disconvenir : mais je ne crois pas qu'il en soit tout à fait de même dans ces especes d'*ambigus, *tels que le Discours dont il s'agit, dans lequel, pour instruire joyeusement mon Lecteur, sans dogmatiser & avec un simple badinage, j'ai fait entrer sans beaucoup d'ordre un peu de physique, de politique, de morale, d'histoire, de recits ou contes, de peintures de mœurs, relevées de temps en temps d'une legere ironie, & de quelques traits de satyre plus propres à chatoüiller qu'à mordre.*

Je crois donc que dans ces sortes d'occasions on ne doit pas se refuser la même liberté qu'on se permet dans les conversations familieres & enjoüées, où l'on ne s'embaraße gueres d'aller à droite & à gauche, de sauter d'un sujet à un autre,

jusqu'à ne retrouver plus quelquefois le chemin pour retourner au point d'où l'on est parti, si quelqu'un de la compagnie n'a assez de charité & de memoire pour vous y ramener.

Dans une matiere serieuse & importante, où toûjours le raisonnement doit être suivi, je tombe d'accord que les digressions sont aßommantes : mais dans un sujet de bagatelle, dont il est aisé de voir que le titre est moins le texte *que le* pretexte, *dans une maniere de prologue à pieces rapportées, qu'il faudroit appeller* CENTO, *si nous avions un mot François qui répondît à ce mot Latin ;* * *dans un discours enfin dont les plus graves parties sont quelques citations de* Montagne *& de* Rabelais, *(grands partisans des digressions,) je crois de la meilleure foy du monde, qu'en pareil cas les digressions doivent être excusées.*

Je crois encore plus ; c'est qu'au lieu d'être en ce cas-là pour le lecteur, ce que sont pour le voyageur landes arides, &c. *on pourroit dire d'elles ce que M^e de* Villedieu *a dit de ces galanteries où l'on ne s'arrête point, mais dont les amans les plus fideles ne sont pas fâchez d'égayer*

* C'est un haillon de plusieurs pieces. Il a en Latin beaucoup d'autres significations. Le Cento Virgilianus, d'Ausone, &c.

le ſerieux d'une longue affaire de cœur :

Ce ſont des gîtes de paſſage
Qu'il eſt bon de trouver parfois dans ſon chemin.

Et pour me ſervir de la metaphore même du Mercure *entre le lecteur & le voyageur, je croirois plûtôt que les digreſſions dans les cas que j'ai dit, ſont au lecteur prompt à s'ennuyer, ce que ſont au voyageur alteré* gayes hôtelleries & cabarets rians, où ſont hôteſſes & ſervantes jolies, & bon vin frais. *On me dira peut-être que mes digreſſions n'ont rien de tout cela ; j'attendrai reſpectueuſement qu'on me l'ait dit : en attendant je ferai ici une confeſſion ingenuë de mon foible pour les digreſſions. Elles me plaiſent, j'y ſuis accoquiné : mes amis ont toute ſorte de pouvoir ſur moy, il y a pourtant cinquante ans qu'ils m'en font la guerre, & je n'en ſuis pas encore corrigé.*

Cela vient de ma negligence & de ma pareſſe ; deux vieilles habitudes dont les ans augmentent les charmes, & dont je ne puis me défaire. J'ai beau les abjurer en public, je leur fais trente ſacrifices tous les jours en particulier. Voila où il ne tiendroit qu'à moy de mettre une digreſſion à perte d'haleine, par l'énumeration de ces

sacrifices : mais outre que ceux qui me connoissent les devineront, & qu'ils seroient fort indifferens à ceux qui ne me connoissent point, il est bon que je donne une idée à mon lecteur, que sur le vice des digressions je ne serai pas éternellement incorrigible.

Leur source ordinaire est donc celle de toutes les negligences, la paresse. Il y a long-temps qu'on a dit qu'elle est le peché d'habitude de tous les bons faineans du Marais, *où, d'accord avec mon temperament, le destin a fixé mon azyle. Les temperamens tranquiles & peu ambitieux comme le mien, ne s'amusent que de choses aisées à faire. Or on trouve beaucoup plus de facilité dans un ouvrage, en ne se contraignant point sur les digressions, qu'en se donnant une torture perpetuelle pour les éviter. L'un fait plus d'honneur, l'autre ne donne pas tant de soin ; voila le parti que je choisis.*

Pour vous, Auteurs laborieux, assidus & durs à la peine, travaillez, veillez, suez, esoufflez-vous, pour arriver sur le sommet du Parnasse ; je vous y verrai sans envie, couché nonchallamment sur des fleurs, du bas du sacré Vallon, où je suis trop content d'être reçû. Dieu me garde pour toute ma vie d'une Cour où la peine soit plus grande que le plaisir. Je fis mes

conditions quand j'entrai dans celle des Muſes ; je me donnai à elles en qualité de leur ami, & point du tout de leur manœuvre.* *Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous regarde comme tels, pauvres Auteurs cloüez nuit & jour ſur vos ouvrages, pour quelque paſſagere fumée de reputation, qui ſouvent même n'eſt pas ſi grande que vous croyez. Toûjours tirez à quatre épingles, affectez, tendus, croyant déchoir de vôtre élevation ſi vous vous negligiez quelquefois, vous prenez le méme ſoin d'arrondir l'extremité de vos periodes, que d'égaler les bouts de vôtre cravate, à laquelle vous ne manquez pas de donner un trait d'alignement dés que vous paſſez devant un miroir, où vous vous lorgnez, pour ainſi dire, vous-mêmes, & vous donnez avec complaiſance quelque échapée du coin de l'œil, en vous mordant un peu la levre.*

Il eſt dangereux que le precieux qui eſt dans vos perſonnes ne ſe répande dans vos ouvrages. Tout y eſt dans un ordre recherché, tout y eſt placé avec le dernier arrangement ; vous regardez tout ce qui ſort de vos mains comme des pierreries, & vous l'aſſortiſſez & le met-

* Opera, operarius.

tez en œuvre avec le même art de Payen * *& des* Varennes. * *Je vous loüe beaucoup de la patience que vous avez, de n'exposer rien qu'à sa place & à son jour. Mais comme je n'esperai jamais de parvenir à vôtre perfection, je ne me suis gueres attaché à l'essayer ; je connois le peu de valeur de mes petites productions, & ne les estime pas davantage que ces bagatelles, ces rêveries que les anciens appelloient, par maniere de proverbe,* des verres cassez & des interpretations de songes. ** *La matiere ne vaut pas que l'art la surpasse, & je croirois perdu le temps que j'employerois à la relever. Je voudrois de tout mon cœur vous imiter s'il en coûtoit moins : mais je suis de l'humeur de* Montagne ; je souhaiterois avoir plus parfaite intelligence des choses : mais je ne la veux pas acheter si cher qu'elle coûte. *Et je me rangeai totalement sous les drapeaux du faineant illustre & vrai Roger-bon-temps de l'Helicon, l'ingenieux, le simple, le naturel* Chapelle, *dés la premiere fois que je lûs cette declaration qu'il a faite pour lui & pour ses successeurs :*

* Marchands Joüaillers.

** Vitrea fracta, & somniorum interpretamenta.

Tout bon faineant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent gueres :
Pour moy c'eſt ainſi que j'en fais,
Et ſi je les vouloiſ mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais.

Maxime que j'obſerve également & dans mes vers & dans ma proſe.

Cependant comme il faut paſſer condamnation ſur les choſes generalement deſapprouvées, & ſoûmettre ſon goût particulier à celui du Public, ſi j'écris à l'avenir, je promets de renoncer aux digreſſions. Je ſupplie trés-humblement le lecteur de vouloir bien me les paſſer dans ce Diſcours ; ou s'il ne veut pas m'accorder cette grace, je ne ſçai plus qu'un expedient pour l'empêcher de publier qu'il y en a trop, & de trop longues & trop ennuyeuſes, & cet expedient n'eſt autre que de les prendre pour le titre même de cet ouvrage.

Je vais donc le laiſſer en blanc, & je le remplirai pour le bien de paix de la maniere qu'il vous plaira, vous n'aurez qu'à dire. Je mettrai donc, ſi vous voulez, Digreſſions couſuës enſemble ſur pluſieurs ſujets à propos, & quelquefois hors de propos, de la Comedie des Empiriques ; *ou bien :* Tiſſu & ambigu de digreſſions, voire d'impertinences, *ſi vous*

l'ordonnez, à vôtre choix, vous êtes les maîtres. Vous voyez quel prix je mets au desir que j'ai de ne vous point déplaire : donnez-moy lieu au moins de pouvoir, au moyen d'un pareil titre, m'échaper par un sophisme, & de soûtenir que les digressions ne sont pas dans le Discours, mais que c'est le Discours qui est dans les digressions. Il n'est rien enfin à quoy je ne me soûmette, pour prévenir la folie dont je pourrois être tenté, de vous répondre si vous me critiquiez; & pour tout dire ingenûment, afin de m'en épargner la peine.

A

Mr BOUDIN,

PREMIER MEDECIN DE MADAME LA DAUPHINE.

. . . . . .

Sur la Comedie des Empiriques.

SI le Public, MONSIEUR, étoit d'humeur de joindre la reflexion au plaisir, quand il voit dans une Comedie un ridicule qui le divertit, on n'auroit gueres donné de Piece de Theatre plus utile que celle-ci. Elle joüe le plus dangereux de tous les ridicules, le ridicule qui n'expose pas à moins qu'à perdre la vie ; en un mot, le ridicule & le fol entêtement qu'ont aujourd'hui mille personnes de se servir des Empiriques preferablement aux Medecins.

Faut-il s'étonner aprés cela, si en presque toute sorte d'occasions on prend le faux

pour le vrai, l'imaginaire pour le solide, le fard pour le naturel, la farce licentieuse qui gâte les mœurs, pour la Comedie modeste qui les corrige ; puis qu'en une affaire aussi importante que celle de la santé & de la vie, on court avec plus d'empressement à des poisons qu'on ne connoît point, qu'à des simples connus de tout le monde, dont on fait tous les jours un usage trés-salutaire ?

Il n'y a rien à quoy les hommes se prêtent plus volontiers qu'à être trompez. La bonne foy a pour eux quelque chose de trop plat & de trop uni, l'artifice est plus historié, mieux mis en œuvre, toûjours en habit de ceremonie, paré, orné, & accompagné de tous les atours propres pour imposer. Ne voyez-vous jamais, par exemple, que de fort honnêtes gens reüssir chez les grands Seigneurs ? Les grands Seigneurs, par bien des raisons, devroient être plus éclairez que le reste des hommes : ils sont ceux quelquefois qui, avec le plus de lumieres, se plaisent à être les plus aveugles. Combien y en a-t-il qui aiment qu'on leur impose ? Les gens vrais, simples & modestes n'ont pas reçû ce talent en partage ; aussi sont-ils bientôt effacez par les impudens qui debitent leur orvietan avec toute la pompe de Leſcot. *

* *Fameux Orvietan.*

La source de cet aveuglement n'est autre chose que la passion qu'ont les hommes pour la nouveauté. La verité est une vieille laide, surannée, serieuse, austere, seche, & quelquefois chagrine ; elle est toûjours la même, elle ne change jamais, elle se presente toûjours sous la même figure, c'est de quoy faire mourir d'ennui. Le mensonge a bien d'autres charmes : doux, enjoüé, flateur, folâtre, badin, complaisant, sobre, yvrogne, libertin, vertueux en apparence, (comme on le veut) flexible à tout ; il étudie tout ce que nous aimons, il se transforme en tous nos goûts, & vrai cameleon, pour nous plaire il ne se presente à nos yeux que sous nos couleurs favorites. La sagesse d'Ulysse auroit de la peine aujourd'hui à resister à ces attraits.

Il n'est point d'empire ni plus generalement, ni plûtôt établi que celui de la nouveauté : en naissant elle regne, l'âge seul diminuë ses forces, & elle n'est jamais si souveraine que dans sa minorité. Le premier Medecin qui fit ouvrir la veine dut passer pour un Dieu; le premier effet qu'on vit de la purgation fut regardé comme un miracle, ou comme l'effet d'un breuvage magique. Mais il y a plus de quinze cens ans qu'on saigne & qu'on purge, & l'on ose esperer que les hommes, amateurs en tout de la nouveauté & de la singularité, ne soient pas las & dé-

goûtez d'une pratique si commune & si ancienne. Qu'on affiche un Elixir, une Quintessence, un Opiate, avec un nom magnifique & une maniere toute nouvelle de s'en servir, tout le monde y courra comme à la Foire & aux Danseurs de corde. Aussi faut-il avoüer que c'est un peu trop gênant & trop triste d'être gouverné par des gens sages, d'autant plus circonspects, qu'ils sont plus sçavans, devenus fermes par leurs principes, mais que plusieurs experiences heureuses ne rendent pas plus temeraires. Vivent ces gens hardis qui flatent & enchantent par de belles promesses; peut-on éviter de s'embarquer avec eux? Ils commencent par être vos *assureurs*, (quelles cautions!) ils vous mettent l'esprit en repos, vous parlent affirmativement de vôtre gueriſon. Ils ne laissent pas de vous expedier bien plus promptement: mais c'est toûjours en répondant de vôtre vie sur leur propre tête. Ils vous ôtent au moins toutes les horreurs de la mort, & vous y font arriver sans la craindre; assassinat qu'il me seroit aisé de prouver être le plus cruel de tous: mais il ne m'appartient pas de traiter une si serieuse & si terrible matiere.

C'est assez pour moy de montrer que plus ces fourbes cherchent à plaire, plus on devroit s'en défier. Ni les remedes, ni

les Medecins les plus doux ne sont pas les plus secourables : mais les ridicules des hommes augmentent avec leur fortune. Les défauts qui ne paroissent point dans une statuë couchée à terre, crevent les yeux dés qu'elle est sur le pié-d'estal. Combien de vanitez & de molesses auroient été éternellement ensevelies, si un violent ouragan ne nous avoit amené des ondées de nouveaux grands Seigneurs, tombez tout à coup des nuës comme ces insectes dont la terre est quelquefois couverte aprés une pluie d'orage. Voila ceux, qui ayant achevé d'ôter les bornes de la vanité & de la molesse, les ont introduites par tout, jusques dans le choix des Medecins, & dans les cures des maladies. J'ai vû un temps que c'étoit la grand' mode de ne prendre des remedes que de la façon *d'un Marquis étranger* ; il vendoit cherement sa qualité : mais quelle satisfaction pour un malade orgüeilleux, qui au milieu de la magnificence de son Hôtel, & de la richesse de ses meubles, vouloit par toute sorte d'endroits s'étourdir le premier sur la bassesse de son extraction, pour la mieux cacher à tout le monde ; quelle satisfaction, dis-je, pour un malade de cet orgüeil, & quelle preparation à tous les titres superbes de ses billets d'enterrement, de n'avoir donné durant toute sa fievre sa main brûlante à tou-

cher, qu'à un homme qui venoit de tâter le pouls d'un Prince, & d'avoir eu un Marquis à sa paye, occupé au soin de souffler du charbon & d'examiner ses urines ? La folie va jusqu'à ne se pas informer qui est le Medecin le plus habile : mais quel est le Charlatan le plus cher, & s'il y en a un fort fastueux, de grand air, qui ait tué une Duchesse. La femme d'un Financier naissant, qui n'aura encore que la cape & l'épée, l'envoyera chercher pour elle. Elle seroit aussi honteuse de mourir de la main d'un Medecin du commun, qu'un cadet de Gascogne, qui auroit merité la mort pour quelque proüesse de son pays, se trouveroit deshonoré d'être pendu, au lieu d'avoir la tête coupée.

A la vanité s'est jointe la delicatesse. On ne voudra plus bientôt être traité qu'au milieu des plaisirs & avec des ragoûts, & on proscrira tous les remedes qui ne ressembleront point aux liqueurs les plus agreables, & aux mets les plus delicieux. Les honnêtes gens, les gens vrais & sinceres soûtiendront toûjours la casse, la rubarbe, la manne & le sené, dont usoient simplement nos vieux Druides, & dont ils se trouvoient bien, puisque les vieillards étoient beaucoup plus communs en cet heureux temps-là qu'en celui-ci.

Proposez aujourd'hui ces noms dégoû-

tans à une imagination un peu delicate, cela suffit pour décrier un Medecin : Il ne sçait, dit-on, se servir que de sené, de manne, de rubarbe & de casse. (Quelle prévention !) La nature, qui est si sçavante, en sçait-elle plus que lui ? & ne produit-elle pas encore tous les jours ces mêmes simples qu'elle produisoit avant le deluge ? Ah ! vous voulez être leurrez par des choses nouvelles, ont dit nos fripons d'Empiriques, nous vous en donnerons de toute sorte. Et voila la source des *hipotequques de santé, ratafia de longue vie, conserves conservantes, tablettes immortalisantes, syrops veloutans les acides, &c.*

Si le monde continuë de vouloir être la dupe des noms decevans, & de toute sorte de chimeres ; s'il ne se corrige pas de son penchant à se jetter tête baissée dans tous les paneaux qu'on tend à la molesse qu'il a, de ne vouloir guerir des maux les plus cruels que par les voyes les plus douces, je ne desespere pas de voir à la fin que l'impudence des Charlatans abusera assez de la credulité & de la foiblesse humaine, pour lui proposer de guerir la goutte par la representation d'un Ballet mysterieux dont les pas auront été inventez par *Paracelse* ; l'apoplexie, en faisant faire devant le malade des sauts perilleux par quelque *Alard* de la cabale, & disciple au moins d'*Her-*

més Trismegiste ; & l'insomnie, par une musique, une harmonieuse combinaison de nombres & de notes hebraïques, qui jointes seulement à neuf ou dix grains d'opium plus ou moins, ne manqueront jamais d'endormir mon homme, plus fortement que ne le fut autrefois *Dumeni* en joüant le sommeil d'Atis. Il avoit un peu trop dîné, & étoit dans le cas de ce *Fusius* * dont parle Horace, qui s'endormit si profondément en representant *Ilione*, que tous les chœurs se lasserent de lui crier vainement aux oreilles. Le secret de ces habiles gens pour endormir est infaillible ; il n'y a à craindre qu'un petit accident, mais qui ne vaut pas la peine d'en parler, un rien : c'est qu'ils n'endorment un peu trop profondément, & qu'il n'arrive comme un homme simple me contoit bonnement un jour qu'il étoit arrivé à son pere, qui dormit tant, me disoit-il, que *quand il s'éveilla il se trouva mort.*

Vous croyez peut-être que je suis un peu surpris de cette folie ? point du tout. Il y a trop long-temps que je vois en toutes choses les avantages de la nouveauté sur les prudens usages de nos ayeux, pour m'étonner que même quand il s'agit de la vie,

* *Fusius ebrius olim quum Ilionam edormit, cateni mille ducentis, mater te appello clamantibus.* L. 2. 3. 3.

on abandonne ceux qui suivent les regles des anciens, pour des methodes nouvelles de Charlatans, de joüeurs de tours de gibecieres, d'avaleurs de feu, d'*Ambrevilles*, * & de Bohemiens averez. Il est vrai qu'il n'y a pas de nom qui leur convienne mieux que le nom que le peuple donnoit à ces bandes de vagabons qui pilloient les lieux de leur passage, en les divertissant avec des gambades, des tambours de Basque, & des promesses de bonne avanture, avant que les *Thesées* de la Police eussent purgé la terre de ces *brigans*, pour recompenser sur mer les subtilitez de leurs mains par l'utilité dont leurs bras y sont à l'Etat.

Il attend cet Etat des soins de *Monsieur Fagon*, & des vôtres, de se voir pareillement délivré des incursions des Charlatans & des Empiriques, brigans qui seroient bien plus pernicieux que les premiers, si on les laissoit faire, & si l'on n'avoit pitié du peuple credule, en l'empêchant de leur donner des recompenses pour des actions qui meritent des peines exemplaires. Faites-moy donc voir incessamment

Ces monstres étouffez, & ces brigans punis,

* *Fameux scelerat, qui fut brûlé il y a quelques années, pour ne s'en être pas tenu à la seule adresse de ses mains.*

Procuſtes, Cercyons, & Scirrons, & Sinnis,
Leurs creuſets diſperſez, vrais étuis de Pandore, *
Et la greve fumant des fourneaux que j'abhorre.

Voila le ridicule que mon ami jouë dans cette Comedie d'une maniere tout à fait agreable. La raiſon trouva en lui de grandes diſpoſitions à prendre le parti de la Medecine, dont il eſt proche allié. Beaufrere du grand *Barbairac*, ** oncle de Meſſieurs *** *Sidobre* & *Carquet*, *&c.* il a pour le moins autant de Medecins dans ſa famille, que *Deſpreaux* a pris ſoin d'apprendre à la plus reculée poſterité qu'il y a d'illuſtres Greffiers dans la ſienne.

Mille gens, qui ne ſe donnent gueres la peine d'approfondir le ſens des plaiſanteries, ont crû qu'il étoit du bel eſprit de ſe moquer de la Medecine, parce que *Moliere* a joüé des Medecins; comme de bannir la muſcade generalement de tous les plats, parce que *Deſpreaux* a dit fort plai-

* *Vers parodiez de Racine.*
Unde macies & nova febrium
Terris incubuit cohors. *Horat.*

** *Celebre Medecin de Montpellier.*

*** *Medecins de la même Faculté.*

samment dans son repas ridicule, qu'on en avoit mis par tout. Qui raisonne de la sorte, conclut que Moliere a declaré la guerre à toutes les personnes de condition * & à tous les gens de bien, parce qu'il a joüé les Marquis ridicules & les hypocrites. Il n'est point de plus grand panegyrique pour la vertu, que de démasquer ceux qui la falsifient; & rien ne releve davantage l'excellence d'un art aussi necessaire que celui de la conservation des hommes, que d'exposer à la risée publique l'impudence des ignorans qui en abusent. Moliere n'a joüé ni la Medecine, ni les Medecins, c'est à dire ceux qui meritent de porter ce beau nom: il n'a joüé que les ânes bâtez qui embrassent cette profession sans connoissance & sans lumieres. Malheureux qui s'adresse à ceux-là dans une ville comme Paris, où il y en a d'autres à choisir: & mille fois plus malheureux, pousse par un esprit d'entêtement, d'opiniâtreté, d'orgüeil, de bonne opinion pour soy-même, de mépris pour le reste des imbeciles mortels, de caprice, de singularité, d'opposition universelle à tous les usages reçûs; plus malheureux, dis-je, mille fois celui

* *Moliere a joüé le ridicule de cette consequence par ce seul vers d'Orgon:*

Desormais je renonce à tous les gens de bien.

Qui hait toute methode unie & reguliere,
Prefere un Saltinbanque au sage Lacarliere, *
Et va sur ses treteaux chercher un Trivelin,
Quand il peut consulter Debourges * *& Molin.* *

Je ne sçaurois me vanter, MONSIEUR, d'avoir quelque part dans la Comedie que je vous presente, pas même celle que je me suis donnée dans l'*Important*, en vertu d'une maxime du Droit Civil. ** Mon ami ne logeoit plus chez moy quand il la composa ; il étoit à *Montpellier*, ville plus celebre pour la Medecine que la fameuse ville d'*Epidaure*, puisque le Dieu de cet art y regne en autant de temples, qu'on y compte de maisons de sçavans hommes qui le professent.

Mon ami me montra cette Comedie, quand je passai en Languedoc en 1697. pour suivre *M. le Grand Prieur* en Catalogne : campagne qui fut signalée par la prise de *Barcelone*, & qui meritoit bien de l'être par la plume de *M. Campistron* ;

* *Medecins de la Faculté de Paris.*

** Si quis in alieno solo, &c.
Si Titius suam plantam in mœnii solo posuerit. *Just. lib. 2. tit. 1. § 30. & 31.*

elle n'auroit pas rendu l'hiſtoire de ce ſiege moins immortelle que l'eſt celle du ſiege de *Dunkerque* par *Sarraſin*. Tout m'y faiſoit attendre : la paſſion & la reconnoiſſance de *M. Campiſtron* pour *M. de Vendôme*, ſon abdication du Theatre, & l'aſſurance qu'il m'avoit donnée que ſon intention étoit d'y travailler, lorſque je le lui demandai, parce que j'en avois fait le deſſein, & que je l'aurois entrepris, conſultant plus mon affection que mes forces. Il eſt vrai qu'outre que je pouvois eſperer que beaucoup d'ardeur auroit pû me tenir lieu d'un peu de genie, il y avoit une circonſtance qui m'auroit donné quelque facilité pour m'en acquitter exactement ; c'étoit l'attention que j'avois euë pendant tout ce ſiege, d'en envoyer trés-regulierement un journal à *Monſeigneur le Comte de Maurepas*, qui eut tant de part à cette expedition, par les bons ordres qu'il donna en qualité de Secretaire d'Etat de la Marine. Je n'aurois preſque rien eu à faire, qu'à raſſembler mes lettres, dont tout le prix conſiſtoit dans leur religieuſe verité, que j'avois égayée de quelques traits, & parſemée de quelques fleurs, à ce que ce Miniſtre avoit la bonté d'en publier en ce temps-là, en quoy je ſuis perſuadé qu'il ne vouloit bien me flater que pour m'encourager : mais s'il étoit vrai que j'euſſe eu le bonheur

bonheur d'y mêler quelque leger ornement, je l'avois fait au moins ſans ſortir de cette ſimplicité ingenuë qui coule avec abondance d'un cœur qui en eſt plein, & dans tout ce que je dis & que j'écris ſe répand peut-être un peu trop de temps en temps ſur les terres de mes voiſins ; par mes voiſins j'entens les gens dont je vois, malgré que j'en aye, les défauts & les ridicules d'un peu trop prés. J'en avertis les intereſſez, & leur en demande pardon. Il y a des ridicules qui me frapent trop pour les pouvoir taire. * Je ſuis percé comme un crible, ainſi que le valet de *Terence*, & je ne differe de *Parmenon*, qu'en ce qu'il ne publioit que les choſes fauſſes. Or je ſuis moy fort reſervé même ſur les douteuſes & les équivoques : mais pour les veritez, elles m'échapent, je ne ſçaurois les retenir.

Je n'écrivis donc point le ſiege de Barcelone. Je fus bien mortifié d'avoir manqué une ſi brillante occaſion de donner des marques de mon zele à *Monſeigneur le Duc de Vendôme* : ce n'eſt pas la ſeule dont j'ai été éloigné. Tout vieil & caſſé

* Plenus rimarum ſum, hac & illac perfluo. Falſum, aut vanum, aut fictum continuò palam eſt.
Vera taceo & contineo optimè.
Eun. a. 1. *ſ.* 2.

que je suis, * je partirois encore volontiers dés demain, pour aller trouver en Espagne ce grand Capitaine, pour lequel j'ai la même passion qu'ont les soldats, s'il ne tenoit qu'à cela pour lui faire prendre *Barcelone* une seconde fois, & si le destin de cette ville rebelle étoit attaché à mes traits, ainsi que la prise de *Troye* l'étoit aux fleches de *Philoctete*.

Comme je suis persuadé que vous lirez la Comedie des Empiriques plus d'une fois, il seroit inutile que je vous parlasse de son prix, & du plaisir qu'elle m'a fait toutes les fois que je l'ai lûë : (car je ne l'ai jamais vû joüer) je sçai seulement qu'elle eut le succés qu'elle meritoit, c'est à dire qu'elle reüssit fort. Toutes les apparences sont qu'elle ne reüssiroit pas moins aujourd'hui, si on daignoit la joüer quelquefois : mais la Scene est si feconde en excellentes nouveautez, qu'elle peut negliger les petits profits qui pourroient lui revenir par la reprise de vieilles Pieces, qui, quelque bien re-

* *Mais j'y trouverois des gens qui me regarderoient comme Hecube regardoit le bon homme Priam, & me diroient bientôt :*

Quæ mens, ô scriba miserrime, stultis
Impulit his cingi telis? aut quò ruis, amens?
Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget : non si ipse tuus nunc afforet Hector,
Et consanguineus, &c.

çûës qu'elles ayent été de leur temps, paroîtroient en celui-ci fort mediocres, comparées aux bonnes choſes qu'on nous donne tous les jours.

J'ai crû qu'il ne manquoit à la gloire de cet ouvrage que de le dépoſer entre les mains d'une perſonne qui en ſentît bien tout le prix. Dans cette vûë à qui pourrois-je l'adreſſer mieux qu'à vous, *Monſieur & ancien ami ?* (car vous voulez bien que je vous rende en public ces termes obligeans dont vous vous ſervez à mon égard en particulier toutes les fois que vous me faites le plaiſir de m'écrire.)

Je regarde cette Piece comme une bataille gagnée ſur les ennemis de la Medecine. Et en vous l'offrant je m'acquitte du vœu que j'avois fait

D'appendre ſon tableau ſur l'autel d'Eſculape.

Si vous me chicaniez ſur ce que je n'en ſuis pas l'auteur, je vous dirois comme *Catulle :* * *Il eſt vrai, c'eſt mon camarade Cinna qui l'eſt ; que m'importe ? je m'en ſers tout de même.* Nous avons vêcu, mon cher aſſocié & moy, dans une confuſion de biens d'eſprit, dont nous ne nous

* Meus ſodalis Cinna eſt Cajus.
Verùm utrùm illius an mei, quid ad me ?
Utor tam bene, &c. *Cat.* 10.

sommes jamais avisez de faire un partage ; jamais nous n'avons appellé de Commissaire du Parnasse, pour mettre des bornes à nos heritages poëtiques, & nous avons toûjours joüi par indivis de tous ces petits fiefs à lauriers, dont il a plû à *Apollon* de nous donner l'investiture, de même que les Rois de France & d'Espagne joüissent dans nos Pyrenées des Terres de *Donnezan* & *Dandorre*.

Divertissez-vous, MONSIEUR, de la lecture de cette Comedie, & faites naître l'envie à *Monsieur Fagon* de vouloir bien aussi s'en divertir. Vous m'écrivîtes, il y a environ un an, que j'avois eu le bonheur de m'attirer un peu son estime par la juste guerre ou j'entrai contre un Charlatan. Ce fut une action serieuse. Je voudrois bien meriter aussi son approbation du côté de la gayeté, qui m'est beaucoup plus naturelle que le serieux, & que je crois un élement de vôtre profession aussi essentiel qu'aucun qu'il y ait dans les *Aphorismes d'Hipocrate*. *Monsieur Fagon* ne sçait pas que je lui sois uni d'aussi prés que je le suis ; nous sommes pourtant freres consanguins, (pas moins que cela) fils d'un même pere, qui nous a regenerez par une même operation.

Du pas devant sur lui m'appartient l'avantage,

Il n'eſt que mon cadet, & je ſuis ſon aîné. *

Ayant été quelques années avant lui taillé par *Monſieur Maréchal.* **.

Vous eſtimez trop l'un & l'autre cet habile homme, cet homme divin, pour ne pas permettre ici à ma reconnoiſſance ſur *ce Prince des Chirurgiens*, une digreſſion à plus de pauſes que la Chacone d'Amadis n'a de meſures. Les termes de Prince & de divin ne ſont point outrez à ſon égard, le monde y eſt tout accoûtumé dans le divin *Platon* & dans le divin *Homere*, perſonne ne leur diſpute plus le titre de Princes des Philoſophes & des Poëtes. Or qui ſçait mieux que vous (excepté moy qui en ai cüeilli le fruit) qu'il y a plus de ſolidité dans un coup de *biſtouri* donné par *Monſieur Maréchal*, qu'il n'y en a dans toutes *les idées de Platon?* & plus d'art dans la moindre de ſes operations, que dans les vingt-quatre livres de l'*Iliade*, les vingt-quatre de l'*Odyſſée*, & la *Batracomiomachie* pardeſſus le marché. Dûſſent ſe ſoûlever contre moy tous les amans fideles de l'antiquité, je me ferois hacher en faveur d'un ſi illuſtre *Moderne*, & je dirois à

* *Vers de Soſie dans Amphit.*

** *Premier Chirurgien du Roy.*

ceux qui voudroient me chicaner : Faites-vous tailler par lui, Messieurs, & puis nous disputerons.

Je suis bien-aise d'être tombé sur mon operation : son exemple me servira d'un commencement de preuve de la proposition que j'avance, que *la joye ou la gayeté est une des choses les plus necessaires au succés de toutes les operations de la Medecine.* Elle est necessaire dans le malade, dans lequel il est difficile qu'elle se conserve, si le Medecin n'a grand soin de l'y maintenir par l'exemple de sa propre gayeté ; & voila pourquoy elle a toûjours été plus essentiellement de son appanage que ne l'étoient sa barbe, sa robe, sa mule & sa housse, du temps qu'on n'auroit pas crû qu'on peut être Medecin sans cette decoration exterieure. Je ne manquerai pas d'autoritez pour prouver ma proposition en son lieu. Je vais cependant employer mon propre exemple, * pour prouver que la joye ou la gayeté soulage les maux les plus violens, & sert d'un puissant secours pour aider à les supporter.

J'ai bien été pendant dix ou douze années condamné, nouveau *Sisyphe*, à rouler une grosse pierre : non pour avoir, comme lui, débauché une de mes nie-

* *Parce qu'il n'en est point dont je puisse mieux répondre.*

ces, * je n'ai jamais eu ni frere, ni sœur en âge de m'en donner. Non pour avoir commis des brigandages, je n'en avois pas même eu d'occasion : le Prince dont j'ai l'honneur d'être Secretaire des Commandemens, n'avoit pas encore commandé d'armée ; & si j'ai commis quelque brigandage depuis, lors qu'il a eu des armées à ses ordres, je l'ai fait si finement, que les plus habiles en ces matieres sont forcez d'avoüer qu'il n'y paroît ma foy rien, & qu'il seroit difficile de me convaincre là-dessus. Je ne meritois pas mieux la rude punition de rouler une pierre comme *Sisyphe*, pour avoir revelé le secret des Dieux. J'ai toûjours été si éloigné d'un pareil sacrilege, que j'ose me flater que, depuis plus de vingt ans que j'ai l'honneur d'être dans la maison de *deux grands Princes issus du sang de nos Dieux*, on ne m'y a jamais soupçonné même de la plus legere indiscretion.

Personne aussi ne pouvoit comprendre, dans le propre temps que je traînois ma pierre, que j'eusse une peine si peu meritée. Ces deux Princes les premiers, & les

* *Sisyphe fut condamné dans les enfers à la peine de rouler une pierre tres-pesante, pour avoir débauché Tyro, fille de son frere Salmonée ; pour avoir fait des brigandages, & pour avoir revelé le secret des Dieux.*

Medecins par complaisance aprés eux, m'accusoient de toute autre chose. Moy-même je me disois quelquefois à mon tour: Est-il possible qu'il se soit formé en moy une pierre? une pierre en moy, qui suis l'antipode de toute sorte de dureté? qui n'ai peché toute ma vie que pour avoir été trop tendre. Que la pierre aille se loger chez ces barbares, que l'avidité de s'enrichir a endurcis contre la misere publique dont ils sont les auteurs; cette peine ne sera qu'une suite de leur temperament. Pourquoy achetent-ils des Charges qui donnent la Noblesse? Il n'y en a pas de plus *vieille roche* que la leur, disoit dernierement une espece de mauvais plaisant du pays Latin; ils peuvent la datter du Deluge: ils sont de la veritable race des cailloux que *Deucalion* & *Pyrrha* jetterent; c'est de là qu'est descenduë * leur engeance dure & petrifiée.

** *Ils ont tous un triple rocher*
Quelqu'autre part qu'à la vessie.

Leur cœur n'est interieurement qu'une vaste carriere, revêtuë encore d'une bonne pierre de taille par le dehors. Ce n'est pas

* Inde homines nati durum genus. *Ovid.*

** *Allusion à l'æs triplex d'Horace, & aux vers de Pelisson sur la poste.*

à Monsieur Maréchal à faire la seule operation qu'il y auroit à faire sur ces Messieurs-là. Mais n'en parlons plus ; ils ne m'ont déja que trop écarté du dessein que j'ai de tâcher de persuader, par la longue experience que j'en ai fait moy-même, que la gayeté est d'un grand secours pour adoucir les douleurs les plus aiguës.

On ne peut gueres supporter avec plus de constance le martyre d'être interieurement lapidé, que je l'ai supporté pendant douze années. Et que croyez-vous, MONSIEUR, qui me fit rouler ma pierre si long-temps & avec si peu d'abbattement, en Flandres, en Piémont, & dans les montagnes de Dauphiné ? La gayeté qui ne m'abandonna jamais ; je ne me privai jamais d'aucun plaisir, j'allai toûjours au devant de ce qui pouvoit m'exciter à la joye : c'est aussi à elle seule que je crois devoir la force d'avoir resisté à ce que je souffrois, pendant que je voyois ceder à de moindres souffrances des gens plus jeunes & plus robustes que moy, mais dont le temperament triste & mélancolique, pour ne pas dire atrabilaire, étoit cause que s'affligeant plus que je ne m'affligeois, ils étoient bien plûtôt abattus, & consequemment plûtôt accablez.

Quand *Monsieur Maréchal* me fit cette operation si terrible dans la poltronne ima-

gination de la plûpart du monde, je suis persuadé que si son habileté & la legereté de sa main commencerent ma gueriſon, la douceur & la gayeté de son humeur la perfectionnerent. Il ne s'approchoit jamais de moy qu'avec un visage riant, je tâchois à le recevoir de même, & cette attention empêchoit que l'abattement du corps ne passât jusqu'à l'esprit. Monsieur Maréchal n'a pas oublié que toutes les fois qu'il vint me rendre visite, je le reçus toûjours avec un nouveau couplet de chanson, tantôt sur ma garde, tantôt sur le garçon Chirurgien qu'il m'avoit donné pour me soigner; tantôt sur un Medecin qui s'étoit emparé de moy sans que je l'euſſe appellé, qui m'avoit * constitué son malade de sa seule autorité, & qui un jour, à l'insçû de *Monsieur Maréchal*, me fit donner une purgation dont je pensai crever: & tantôt enfin sur des sujets encore plus réjoüissans. Aurois-je osé jamais faire un pareil accüeil à Monsieur Maréchal, s'il avoit été de l'humeur hargneuse de *Monsieur Grichard*? **

Je vous dirai plus, MONSIEUR, si l'âge & la sageſſe (il faut par honneur, ou peut-être par vanité, la mettre de la

* *Porcelunhac.*

** *C'eſt le nom du Grondeur.*

partie) ne me garantiſſoient point d'avoir beſoin des operations dans leſquelles mon ami le celebre *Monſieur Caſtet* eſt ſi renommé, rien ne me conſoleroit tant de l'affligeante neceſſité de paſſer par ſes mains, comme de le connoître autant que je le connois, indépendamment de ſa profonde experience, pour un homme gai, parce qu'il n'a rien à ſe reprocher, ſage, ſincere, deſintereſſé, vertueux, d'une humeur enjoüée, jamais ſombre, toûjours égale, portée à tous les plaiſirs honnêtes, de la bonne chere, (moins pour lui-même que pour la faire à ſes amis) des ſpectacles, de la chaſſe, & de la danſe. Je ſerois ſûr qu'il ne m'entretiendroit jamais que de ces choſes agreables.

Parlez-moy d'un Medecin gai; je crois, Dieu me le pardonne, que je lui paſſerois dans un beſoin une drachme d'ignorance ſur une once de gayeté. Vous ſouvenez-vous, quand vous étiez Doyen de la Faculté, & que, pour je ne ſçai plus quelle affaire, vous vîntes en robe rouge rendre une viſite à *Monſeigneur le Grand Prieur*, avec un lugubre cortege, dont la ſeule vûë penſa me donner la fievre, des gens pâles vêtus de noir, ce qui relevoit encore leur pâleur, avec de grands rabats quarrez & empeſez qui auroient débordé mon Plutar-

que ? * Quand ils entrerent dans mon cabinet, si vous n'aviez pas été à leur tête, & que je ne vous eusse pas regardé comme un preservatif contre leurs sinistres augures, j'aurois crû que le rhumatisme, la fievre, la pierre, & cette maladie inévitable pour tout galant homme, au sentiment de *Panurge*, venoient s'emparer de ma personne sous des figures qui leur étoient si convenables.

En effet je crois que c'est pour les Medecins de cette espece qu'a été fait le proverbe : *Medecin, gueris-toy toy-même.* Pour moy je n'aurois jamais l'imprudence de me servir d'un Medecin qui ne sçauroit pas se guerir le premier du plus grand mal de la vie, qui est la tristesse ; & si le malheur m'avoit jetté entre ses mains, dés que je m'appercevrois qu'il seroit triste, je m'en retirerois avec la même precipitation, qu'un payſan se sauva un jour des mains d'un Apoticaire, à qui il étoit allé demander un remede contre cette vilaine broderie de la peau, dont le Heros d'une Comedie de Th. Corneille étoit

Toûjours vers le poignet garni de la plus fine. **

* *Et si c'est un grand infolio de Vasteſan.*
Et hors un grand Plutarque à mettre mes rabats. *Moliere.*

** *Vers de D. Bertrand de Cigaral.*

Prix convenu, le payſan l'avoit déja preſque tout étalé en belle monnoye ſur le comptoir : mais il le reprit bien vîte, & courut comme un perdu, dés qu'il s'apperçut que celui qui lui délivroit ce beau remede étoit lui-même plus brodé que D. Bertrand de Cigarai.

Les plus celebres Ecoles de Medecine reconnoiſſent ſi bien que la gayeté eſt neceſſaire dans le Medecin, qu'il n'y a que cette raiſon qui oblige les Profeſſeurs de Montpellier de mettre la robe & le bonnet de *Rabelais* ſur les jeunes Docteurs qu'ils reçoivent, pour leur apprendre par là qu'ils doivent profeſſer la même gayeté que le grand Maître François prêcha d'exemple toute ſa vie.

Il nous aſſure ce grand *Maître François*, qu'il doit entrer quelque doze de *pantagruelion* dans toutes les ordonnances ; parce que, dit-il, *pluſieurs gens langoureux, malades, ou autrement fâchez & deſolez, avoient, à la ſeule lecture d'icelles, trompé leurs ennuis, temps joyeuſement paſſé, & reçû allegreſſe & conſolation nouvelle.* C'eſt pourquoy, ajoûte-t-il dans le même endroit, *doit être du Medecin la face joyeuſe, ſeraine, gracieuſe, ouverte & plaiſante pour réjoüir le malade.* Et en parlant de la conduite du Medecin & de ſes actions, il dit que *tou-*

tes doivent à un but tirer, & tendre à une fin; c'est ne contrister son malade en façon quelconque, ains le réjoüir en tout sans offense de Dieu. C'est pourquoy les Maîtres qui ont donné des regles sur la constitution du Medecin, l'ont composé *en gestes, maintien, regard, touchement, contenance, grace, honnêteté, netteté de face, vêtemens, barbe, cheveux, mains, bouche, voire jusqu'à particulariser les ongles, comme s'il dût joüer le rôle de quelque amoureux.* Voila un Medecin comme on n'en voit gueres.

* *Nos peres le cherchoient, & nous l'avons trouvé.*

Il faut que Rabelais ait eu quelque maniere de revelation que celui dont il faisoit le portrait appartiendroit un jour à une grande Princesse, qui adoucissant la majesté de *Junon* de toutes les graces & de tous les agrémens d'*Hebé* auroit vû avec repugnance dans son Medecin une barbe *prolixe & chenuë*, telle qu'on la donne *à un rebarbatif Saturne.* Cet Officier, qui en écrivant à M. de Louvois, lui disoit bonnement qu'il prenoit le livre *des faits & gestes de Pantagruel*, pour un livre de magie, n'avoit pas tant de tort. Pour moy je suis fort éloigné de croire, comme lui,

* *C'est un vers, je crois, de M. Pelisson.*

que *Rabelais* fût magicien : mais quand je lis le portrait qu'il a fait du bon Medecin, & que je viens à vous regarder, je ne puis m'empêcher de croire qu'il a été devin.

Je ne m'étonne point s'il étoit si grand Medecin : sa science étoit pour le moins égalée par sa gayeté, & il la portoit cette gayeté, jusqu'à donner des noms joyeux aux choses d'elles-mêmes les plus tristes. Il appelloit la déplorable situation d'un malheureux gisant dans son lit, *une farce joüée à trois personnages*, la maladie, le malade, & le Medecin. De ces trois personnages celui de la maladie n'est jamais d'être gaye, (à moins que ce ne soit dans ceux qui sont piquez de la *tarantelle*, qui veulent toûjours danser.) Toute maladie est d'elle-même sombre, mélancolique & hargneuse ; c'est pour cela qu'il faut que le malade & le Medecin s'entendent pour la faire déloger à force de lui opposer la gayeté.

Je ne sçai pas un mot de Medecine. Issu de tous côtez de Magistrats & de Jurisconsultes fameux, je pourrois produire beaucoup de ces titres d'honneurs que *Justinien* donne, & je ne sçaurois montrer le moindre échantillon des richesses que *Galien* procure. * Quand le proverbe

* Dat Galenus opes, dat Justinianus honores.

Latin qui renferme cette maxime a donné les honneurs aux Jurisconsultes preferablement aux Medecins, il n'a pretendu parler que des Medecins du peuple.

De ces mesquins tâteurs du pouls
Des manans & de la canaille.

Ceux qui sont destinez au soin des Têtes couronnées sont dans un rang aussi élevé sur la Magistrature, que celui qui fait les Loix est au-dessus de celui qui les fait pratiquer. Conservez long-temps à la France *Monsieur Fagon*, & vous les augustes personnes dont les jours precieux vous sont confiez, & je vous garantis qu'elle ne vous mettra pas en un moindre rang que les Cardinaux *d'Ossat* & *de Richelieu*.

Je viens de declarer que je ne sçai pas un mot de Medecine, & toutefois je ne desespere pas d'attraper par raison assez de ses principes, pour prouver par eux, *que la joye est tres-salutaire au corps humain*.

Parler Grec, & entendre le Grec, ce n'est pas une grande merveille, dit un jour certain jeune Avocat à son premier plaidoyer, où j'étois : mais parler Grec, & n'entendre pas le Grec, c'est un prodige que je vais vous faire voir aujourd'hui ; & là-dessus il debacla comme un torrent

la moitié d'une *Philippique* de *Demosthene*. La seule difference qu'il y a entre cet Avocat ignorant & moy, c'est que je n'emprunte de personne, & tire uniquement de ma tête le raisonnement que je vais faire, par les lumieres que le peu de physique que je sçai me fait entrevoir dans une science qui m'est moins connuë, je ne dis pas que le Grec, mais que le Caldeen & le Siriaque. Voici donc les preuves que j'ai sur cela, ou plûtôt les conjectures.

Dans la joye le pouls se dilate, le mouvement des parties devient plus fort, le sentiment plus exquis, les couleurs du visage plus vives, & toutes les facultez de l'ame plus brillantes. Il n'est pas difficile de prouver les effets de la tristesse par la regle des contraires, & par l'experience. Dans la tristesse le pouls se serre, le mouvement des parties devient plus foible, le sentiment moins vif, les facultez de l'ame languissent. De là il s'ensuit necessairement que dans la joye le sang & les esprits animaux se distribuent plus abondamment dans les parties, que leur ressort augmente, que la circulation des liqueurs est plus libre, les secretions plus exactes, & les digestions plus parfaites. Or c'est en cela que consiste la santé, qui n'a pas de plus grande ennemie que la tristesse.

Je ne m'embarquerai pas à declamer contr'elle, je ne finirois point, & ce que je dirois couleroit trop de source. Mais si j'avois à faire un traité plein de raisons gayes & solides pour la décrier, je le commencerois volontiers par les mêmes mots que *Montagne* commence son chapitre de la tristesse: *Je suis des plus exempts de cette passion, & ne l'aime ni l'estime, quoyque le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse, la vertu & la conscience; sot & vilain ornement.* Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité. Le nomenclateur Transalpin, qui se servit du mot de *tristo* pour dire méchant, choisit sans doute cette expression, sur l'experience qu'il avoit faite que les personnes d'un temperament gai, ouvert & joyeux étoient rarement capables d'une action noire, & qu'on n'avoit gueres vû des scelerats enjoüez. En effet ne craignez jamais ni trahison, ni tromperie, ni aucune sorte de méchanceté de la part de ces heureux naturels qui ne pensent qu'à dissiper leur chagrin, quand ils en ont quelquefois malgré eux, à le divertir par les plaisirs du commerce du monde, & ne s'occupent enfin que de choses réjoüissantes. Nous ne craignons point, dit Catulle, ces gens

qui * vont çà & là dans les ruës, occupez de leurs affaires, & qui souvent n'en ayant aucune, que celle de se figurer qu'il y a un relief à paroître dans un mouvement perpetuel, ne vont jamais que dans leurs chaises de poste, plus rapides que les chariots qui disputoient jadis le prix de la course aux Jeux Olympiques.

Toutes ces sortes de gens, & ceux qui passent leur vie à ne songer qu'à une partie de souper, qui tiennent un regître des jours qu'ils sont retenus, comme un Avocat employé des heures qu'il a promises à ses cliens; tous ces esprits agitez seulement par l'envie de se divertir, à qui les spectacles de Paris ne suffisent point; ** ces gens si difficiles à rassassier de plaisirs, & qui le jour qu'ils ont été à l'Opera, à la Comedie, & à la Foire, trouvent encore des vuides en eux-mêmes, & sentent bien que l'Hôtel de Bourgogne, le Theatre du Marais, (dont ils ont oüi parler) & les Italiens leur manquent: tous ces gens-là en un mot pourront fort bien faire souvent des sottises, mais jamais aucune conspiration.

* Nihil veremur
Istos qui in platea modò huc, modò illuc
In re prætereunt sua occupati. *Catull.*

** *Je suis en cela de leur avis, il n'y en a pas assez.*

Défiez-vous plûtôt de ces rêveurs sournois, solitaires au milieu de Paris, concentrez en eux-mêmes, qui, comme des oiseaux de tenebres, se dérobent au jour, semblent craindre d'en être éclairez, évitent les plus agreables commerces, pour nourrir leur mélancolie ; barricadez dans leur chambre, se faisant celer à toute la terre, avec la précaution d'un Soûfermier qui a trente billets échus, se renversent dans leur fauteüil, les pieds appuyez sur le chambranle de leur cheminée, siflent ou parlent au diable, devorez par leurs inquietudes, & attisent eux-mêmes le feu noirâtre d'une imagination adustе qui les consume. Tristes, sauvages, & farouches, vrayes images du pelican des deserts, ou du corbeau de nuit qui fait sa retraite dans des mazures.

Que ces naturels sont à plaindre : ils ne sont malheureux, que parce que leur miserable temperament les a broüillez en naissant avec la gayeté, sans laquelle

Rien ne plaît, rien ne contente,

& à l'honneur de laquelle on ne sçauroit assez chanter l'hymne de la vertu, qui est dans le prologue de Persée :

O gayté charmante,
Vôtre empire est doux ;

Avec vous tout nous enchante,
On n'eſt point heureux ſans vous.

A mon ſens, gayeté & vertu ſont ſinonymes. Si le vice a par hazard quelque joye, elle n'eſt que de paſſage & de ſuperficie; il n'appartient qu'à la vertu d'avoir une joye égale, conſtante, durable, & d'être gaye interieurement, radicalement, (pour ainſi dire) & dans le fonds du cœur, qui eſt le centre, ou, pour mieux dire, le trône de la gayeté: le viſage n'eſt ſouvent que ſon maſque; qu'on l'ôte à la plûpart des gens du monde, ce ne ſeront plus qu'autant de *Promethées* dévorez par quelque vautour au milieu de leur abondance, ſous les vaines apparences d'une gayeté & d'une felicité enviées ſeulement par les ſots, qui n'en ſçavent pas faire la diſtinction. Je ne trouve d'heureux que ceux qui ſont interieurement gais.

Le bonheur ne peut être
Où la gayté n'eſt pas.

C'eſt à dire la vertu. Il eſt aiſé de voir ce que j'entens par ſon contraire, la triſteſſe.

Je ne connois apophtegme d'ancien, ni ſentence de moderne, qui renferme à mon gré un ſi grand ſens que ces deux vers d'un vaudeville:

La joye est bonne à toutes choses ;
La tristesse n'est bonne à rien.

Voila ma legende, ma devise, le cri de mes armes, mon mot de guet pour me faire tenir sur mes gardes, & mon mot de ralîment, au cas du moindre trouble & du premier desordre qui pourroit m'arriver ; voila enfin l'abregé de toute ma philosophie. Je propose donc ces deux vers à tous les sçavans, & à tous autres se croyans tels, & je les défie tous de trouver dans leurs anciens & dans leurs modernes deux vers comparables à ces deux-là.

Les veritables sçavans, qui dans la fameuse querelle des anciens & des modernes ont pris le parti des premiers avec d'autant plus de force & de raison, que toutes les beautez leur en sont dévoilées, & qu'ils seroient capables de les rétablir, si l'empire des Lettres étoit assez malheureux pour les perdre ; ces sçavans veritables me sçauront quelque gré de l'apostrophe que je veux faire à deux especes de gens, qui font tous leurs efforts pour se glisser effrontément parmi eux : mais parce qu'ils tireroient trop de vanité, s'il se trouvoit quelqu'un d'assez simple pour les confondre, je dois charitablement avertir ceux qui pourroient tomber dans cette erreur contre toute sorte de lumieres du sens com-

mun, que le cartel ou le défi que j'ai dessein de presenter regarde ces pedans crasseux, ces *Mamurras*, * qui ne parlent que Grec & Latin, parce qu'ils ne connoissent pas le François, & sont plus éloignez de sentir la finesse d'une Egloque de *M. de Fontenelle*, ou d'une *Themire* ** de *M. Ferrand*, que de faire cent inutiles commentaires sur les quarante-huit monstrueux livres des *Dionisiaques*. Ne croyez pas qu'ils les distinguent de l'Iliade, tout Grec est égal pour eux. Amoureux transis, ou plûtôt Prêtres fanatiques de l'antiquité, dont ils adorent les mysteres occultes, ils entrent en fureur devant leur Idole, qu'ils deshonorent par leurs sacrifices, & sont toûjours prêts à rompre pour elle toutes les lances roüillées des arcenaux des Scoliastes les plus vieux & les plus radoteurs. Voila les premiers que j'apostrophe.

Je m'adresse ensuite à une autre espece de pretendus sçavans, rien moins que crasseux, *** tant s'en faut, mais encore plus vains, s'il se peut : je dis s'il se peut, parce que je ne crois pas qu'il soit encore bien

* *Pedant de la Comedie du Grondeur.*

** *On a appellé Themires de tres-belles Epigrammes sur Themire.*

*** *Pour le moins par l'exterieur ; quant au fonds de l'ame, je n'en serois pas garant.*

decidé lequel eſt le plus vain, ou d'un homme enflé par l'orgüeil d'un pedantiſme accumulé pendant quarante années, ou d'un homme qui eſt devenu exceſſivement riche, & qui l'eſt devenu promptement.

Parmi ceux de cette derniere eſpece, il ſe trouve aſſez communément des D. Quichottes des belles Lettres, à qui veritablement la tête n'a pas tourné pour avoir lû dans leurs originaux *Thucidides*, *Demoſthene*, *Euripide*, & *Ariſtophane*; ils n'en ſçauroient pas épeler les caracteres: mais pour en avoir attrapé de volée, à tort & à travers, quelques mots qu'en auront dit d'habiles gens dans des converſations, ou dans des repas où ils les auront attirez; (car c'eſt du grand air aujourd'hui d'avoir toûjours quelque ſçavant à ſa table.) Il ne leur en a pus falu davantage pour leur faire embraſſer un parti, dans lequel ils ont eſperé d'excroquer la reputation de ſçavoir quelque choſe parmi des gens encore plus ignorans qu'eux, puis qu'heureuſement pour leur vanité, ce qu'a dit des poltrons l'inimitable Auteur des Fables, eſt également vrai des ignorans.

* *Il n'eſt ignorant ſur la terre*
Qui ne puiſſe trouver plus ignorant que ſoy.

* *Fable du lievre & des grenoüilles.*

C'eſt

C'eſt ce qui les encourage à s'arroger avec plus d'audace le droit de parler deciſivement de tout, ancien & moderne, d'amener, à propos d'une figure de *Girardon*, le *Laocoon*, dont ils auront oüi parler; de faire un pot-pourri des principes de *Vitruve* ſur quelques ouvrages de *Manſard*, & un galimatias ſur la maniere de peindre de *M. Coipel* avec celle de *Protogenes*; ouidà Protogenes: ils ont été frapez de ce nom, il eſt moins commun que celui d'*Apelle*. Arbitres ainſi de tous les arts, ils le ſont encore plus de l'Eloquence & de la Poëſie, parce que leurs ouvrages regardent ſur tout le ſçavoir & l'eſprit, dont ils ſe piquent.

C'eſt aujourd'hui, plus que jamais, la chimerique pretention des riches, de croire ſçavoir tout, de s'imaginer être en droit de juger, de parler de tout, ſans s'appercevoir qu'ils en parlent ſouvent à faire pitié: mais comment s'en appercevroient-ils? on les écoute, on les approuve; on fait plus, on les encenſe, & on a la baſſeſſe de les enyvrer, en donnant à leur orgüeil des breuvages de loüanges qui leur cauſent tant de fumées, qu'à chaque place qui a vaqué à l'Academie depuis certain temps, j'ai toûjours été ſurpris que quelqu'un de ces rares *Phenomenes* de la fortune n'ait pas aſpiré à vouloir aller briller dans ce

Ciel, & y être au moins placé * entre le sçavant Prelat d'Avranches, & le celebre Critique, l'élegant Traducteur des plus beaux ouvrages de l'antiquité qui ne cessent point d'être originaux dans ses traductions.

Rangez-vous, *rival de Lucien*, qui avez mis par vos dialogues la plus belle moitié du monde toute dans vôtre parti; *Philosophe* enjoüé avec dignité, dont les systêmes admirez des sçavans sont en même temps à la portée de toutes nos belles: *Orateur*, dont la force ne marche jamais sans les graces: *Poëte*, à qui pour pouvoir faire une chicane quand vous avez chanté les bois, les fontaines & les prairies, il a falu qu'on soit allé chercher un beau défaut, dont bien d'autres se contenteroient pour tout éloge, en vous reprochant que vous donniez trop d'esprit à vos bergers & à vos bergeres; reproche qu'on ne fera jamais à la plûpart de vos critiques. *Auteur charmant*, qui, lorsque vous avez accordé le luth d'*Anacreon* avec la trompette de *Sophocle*, vous pouvez vous vanter d'avoir réveillé la scene lyrique de sa langueur, & de lui avoir attiré autant de monde & aussi long-temps avec la seule Tragedie de *Thetis & Pelée*, qu'elle en ait jamais attiré avec deux ou trois des plus

* Novum sidus Erigonen inter Chelasque sequentes. *Virgil.*

beaux Opera de *Quinaut*, animez de la musique de *Lully*, nouveau *Geryon* dans l'empire des belles Lettres ; ou nouvelle *Hecate* parmi les Muses. Mais jusques où la passion de vous donner une marque publique de mon estime échauffe-t-elle mon imagination ? Voila deux images qui viennent de lui échaper, si hardies & si hazardées, qu'à peine seroient-elles souffertes dans l'*emblême* & dans la *devise*, pour exprimer un genie comme le vôtre, qui regne & qui brille à la fois dans les trois plus celebres Academies de l'univers. Rangez-vous enfin, favori d'*Apollon*[1], de *Minerve*[2], & de *Polymnie*[3], vous que ces trois sçavantes Divinitez ont pris soin à l'envi * d'élever à tous leurs plus grands honneurs ; levez-vous, faites place à cet homme riche, à ce bel esprit, à ce nouvel Academicien qui se presente, s'il daigne vous la demander. Combien vous lui serez obligez, Messieurs *l'Abbé Dubo, Hainaut, Massieu, Nadal, Danchet, Crébillon, Roy*, & tous les gens de Lettres, s'il veut bien vous la ceder par modestie.

Temeraire, quel mot est sorti de ma bouche. **

1 *Academie Françoise.* 2 *Academie des Sciences* 3 *Academie des Inscriptions & Medailles.*

* Tergeminis tollere honoribus.

** *Phedre.*

Par modestie ? Y a-t-il quelqu'un de ces Messieurs qui n'eût honte de la connoître, & qui ne demandât dédaigneusement, Qu'est-ce que modestie ? comme leur grand modele *Trimalchion* demandoit, *Qu'est-ce qu'un pauvre ?* *

Nous serions trop heureux, si nous en étions quittes pour cette vieille guerre des anciens & des modernes, dans laquelle il n'est pas permis à tout le monde de prendre parti. Si l'on n'est pas armé Chevalier en litterature, il faut être Bachelier, ou tout au moins Ecuyer dans la milice sçavante, pour y porter la banniere. Mais il y a une autre querelle plus generale, & plus ennuyeuse, parce qu'elle est à la portée de plus de monde, & qu'elle arme des gens, qui en verité devroient bien se tenir dans une neutralité modeste.

C'est l'irraisonnable querelle qui s'est élevée, & qui tous les jours ne devient pas moins opiniâtre que la premiere, pour le parallele de deux illustres modernes, je veux dire *Corneille & Racine*. Combien de gens s'enroüent à criailler sur le merite de l'un ou de l'autre, qui ne font gueres la difference de leurs beautez ? aussi ne s'agit-il pas sur cela de disputer de raison, on n'y fait assaut

* Cùm dixisset Agamemnon, Pauper & dives inimici erant, ait Trimalchio : Quid est pauper ? *Petron.*

que de poitrine & de memoire.

Voici une relation de ces combats : qui en a vû un, les a tous vûs ; on n'y change jamais ni d'ordre de bataille, ni de maniere de combattre, jamais l'ost ne se mêle l'un avec l'autre ; ils se font de grandes décharges, de longues tirades de vers : &, semblables à deux armées qui se sont canonées long-temps, se taisent enfin par lassitude, se felicitant, chacun de son côté, de n'avoir pas perdu de terrain. D'abord, par exemple, un General Cornelien (commençons par lui, à tous Seigneurs tous honneurs, & je declare pour moy que je les defere au grand *Corneille* ;) d'abord, dis-je, ce General range par cœur ses troupes en bataille, met en premiere ligne toute la Conjuration de *Cinna*, & la scene de *Sertorius* avec *Pompée* ; fait une seconde ligne de celles de *Rodrigue* avec *Chimene*, & de *Pauline* avec *Severe* ; place dans le centre le terrible endroit d'*Heraclius* :

Devine si tu peux, & choisis si tu l'oses.

Et fait son corps de reserve du combat des *Horaces*, & de la réponse sublime du pere de ces Heros, aprés que les deux ont été tuez, quand on lui demande sur celui qui est resté :

Que vouliez-vous qu'il fist contre trois ?
Qu'il mourût.

Réponse que plus de quatre, qui en font parade tous les jours, auroient entendu mille fois sans la prendre pour sublime, s'ils ne l'avoient oüi nommer ainsi : & pour preuve, demandez-leur en quoy consiste le sublime, vous les embarasserez beaucoup. Mais la mode s'est introduite de se jetter à corps perdu dans le parti de *Corneille*, ou de se ranger aveuglément du côté de *Racine* : plusieurs l'ont fait à trois dez, comme *Bridoye*, ou au sort de leurs boutons ; ils n'y sçavent pas plus de finesse.

Cette guerre cependant se fait sans quartier. Il n'est pas permis aux partisans de Corneille de trouver rien de bon dans Racine ; il n'y a point de milieu. Crassus * put bien jadis arrêter les ressentimens de *Cesar* & de *Pompée* : mais personne n'oseroit se flater de suspendre les armes dans une guerre civile aussi acharnée que celle-ci. Il faut trouver Corneille *gigantesque*, ou Racine *efféminé* ; vilipender dans les ouvrages de celui-ci jusqu'à la pâleur des morts, & le nom de leur redoutable Juge *Minos*, ** ou traiter d'impertinent, d'ex-

* Crassus erat belli medius. *Pharf.*

** *N'est-il pas vrai qu'Argatifontidas, par exemple, auroit été un plus beau nom de Juge d'Enfer ?*

travagant & d'incroyable dans l'autre le caractere de *Sabine*.

Que l'un de vous me tuë, & que l'autre me vange.

Il eſt vrai que j'ai une fois entendu une Comedienne de campagne qui dit avec beaucoup d'emphaſe :

Que l'un de vous me tuë, & que l'autre me mange.

On ne s'attache pas tant à faire comparaiſon de beautez entre ces deux grands hommes, qu'à imaginer des défauts dans celui qu'on a pris en averſion. Pourquoy cela ? demandez-leur. On a commencé dans les meilleures compagnies à diſputer ſur Corneille & ſur Racine, tout le monde s'en veut mêler.

On voit qu'un zele exceſſif pour Corneille a non ſeulement donné un caractere ſingulier & agreable à un fort galant homme : mais qu'il en eſt devenu fameux chef de parti, qui veritablement, à le bien prendre, ſe bat toûjours tout ſeul, & n'a au fond, réellement & d'effet, aucunes troupes reglées qui lui ſoient oppoſées, mais tout au plus quelques legers Houſſars. N'importe, il n'eſt point de jour qu'il ne gagne quelque bataille en idée : ce'a a ſuffi pour lui donner des ſectateurs ; ſans refle-

chir que celui qu'ils suivent est un homme gracieux à qui l'on passe bien des choses, qui a passé lui-même la plus grande partie de sa vie avec tout ce qu'il y a eu en France de plus élevé par la naissance & par l'esprit, cheri des Grands, gracieusé des femmes, * distingué dans tous les exercices les plus nobles, & les plaisirs les plus reçûs des honnêtes gens, grand joüeur de paume, chasseur infatigable, disputeur ** invincible, convive jovial, n'ayant du goût que pour l'excellent seul, insensible pour toutes les beautez qui sont ailleurs que dans le *Cid*, les *Horaces*, *Polieucte*, & les autres Pieces de ce grand Auteur inclusivement, & sourd pour toute autre musique que celle de *Lully*. Il est vrai que la solidité n'est pas toûjours égale à la vehemence dans ses disputes, qu'il répond si peu à ce qu'on lui objecte, qu'il ne daigne pas seulement l'écouter : mais sa vehemence a tant d'agrémens, qu'on perdroit beaucoup s'il étoit plus posé ; & il accompagne le tort qu'il a de tant de graces, que ce seroit un malheur pour ceux qui disputent

* *Même en un âge où il est bien rare d'avoir part à leurs graces.*

** *Comme jadis la lutte & la course, la dispute est devenuë aujourd'hui un violent exercice, où les poulmons gagnent le prix, & le champ de bataille demeure toûjours à la plus forte voix.*

avec lui, s'il avoit raiſon. Ils ſeroient privez du plaiſir de le voir s'applaudir de ſa victoire, lorſque pouſſé & reduit aux derniers abois par des raiſons aſſommantes, il déconcerte le ſerieux de ſon antagoniſte avec *un vers gaillard*, qu'il fait ſur le champ, ou quelqu'autre plaiſanterie.

Les auditeurs battent des mains, la raiſon eſt ſacrifiée aux rieurs, c'eſt aujourd'hui dans l'ordre. Cette opiniâtreté de ne vouloir rien écouter, eſt trés-vive en celui dont je parle, & fait grand plaiſir, parce qu'elle eſt originale : mais ſans mentir elle n'a pas les mêmes graces dans ſes imitateurs.

Si je viens de dire mon ſentiment avec peut-être un peu trop de liberté, des partiſans outrez de *Corneille*, ne croyez pas que je ſois plus favorable aux tranſports de cerveau des *Amadis*, des *Perceforêts* de *Racine*. C'eſt bien pis que de reciter des tirades de cinquante ou ſoixante vers ; il y en a parmi ceux-ci qui ſçavent depuis ce vers,

Ils ſont partis, Olympe, ah ! mortelles douleurs !

C'eſt le vers par où *Jocaſte* commence la *Thebaïde* ; juſqu'à celui-ci,

Son amante aujourd'hui me tiendra lieu de fille,

Qui eſt celui par lequel *Theſée* finit la

Tragedie de *Phedre* ; & si je ne parle pas d'*Esther* & d'*Athalie*, ni du *petit Heliacin*, *- ni de *son long habit de lin*.

On m'a dit plus. On m'a dit qu'il y a tel zelateur de Racine, (& c'est, je pense, un Caissier qu'on m'a nommé) qui sçait combien il y a de vers dans les douze Pieces de cet Auteur, combien dans chacune, dans chaque Acte, dans chaque Scene, & dans le rôle de chaque personnage. Avec une si delicate connoissance des Tragedies, on peut negliger d'entrer dans les sujets ; & vous croyez bien qu'avec cet avantage Corneille est à son tour foudroyé. C'est bien sçavoir les choses à fond, que de les sçavoir dans ce détail. Diable, c'est les posseder en homme qui sçait bien son compte, & qui ne marche jamais sans avoir sur lui un bordereau des vers des Auteurs qu'il a mis sous sa protection. Qui peut tenir contre des gens qui, quand vous parlez raison, vous répondent : Ah Monsieur, écoutez ceci ?

A peine nous sortions des portes de Tresine,
Il étoit sur son char.

* *Ceux qui ont Racine en averſion l'étendent dans ſes Pieces juſqu'à certains noms ; comme Minos, Heliacin, ſon habit de lin, &c. avec autant d'injuſtice que j'entendis des perſonnes, d'ailleurs d'eſprit & de merite, à la premiere repreſentation de* Joſeph, *ſe récrier contre* Rachel. *Vouloient-ils que la mere de ce Patriarche s'appellât Amalaſonte ou Climene ?*

Vous avez beau les interrompre, ils prennent le ton de *Guerin*, & ne vous font pas quartier d'un hemistiche de tout le recit de *Theramene*. Eh morbleu, Caissiers, calculez, escomptez, agiotez, & ne vous mêlez pas de choses qui passent vôtre portée.

La plûpart des disputeurs sur cette matiere n'en sçavent, de bonne foy, gueres plus les uns que les autres, & les plus sçavans sont ceux qui ont plus retenu de ces phrases generales. Corneille a fait les hommes comme ils devroient être, Racine les a rendus tels qu'ils sont; l'un est plus élevé, l'autre plus égal. Pour moy je ne dirai pas non plus mon sentiment sur ces deux grands hommes, que d'une maniere déja mille fois dite.

Ils sont admirables tous deux:
Mais Pradon ne fut pas grand' chose.

Si la peinture que je viens de faire de la maniere dont on dispute sur ces deux Heros du Cothurne, pouvoit faire cesser ces disputes, ou du moins les rendre plus methodiques & plus raisonnables; si je pouvois esperer de procurer la paix à mille conversations, que ces disputes rendent tumultueuses, je me consolerois volontiers de tous les traits de critique qu'on me donnera, & que je merite, pour l'horrible,

l'énorme & la monstrueuse digression que je viens de faire J'ai ce défaut, je le connois, je m'en moque le premier, & je ne puis m'en corriger. Pour cette fois-ci, quoy qu'on puisse dire, je n'y ai pas de regret ; il y avoit long-temps que j'avois sur le cœur ces disputes des anciens & des modernes, de Corneille & de Racine. Je m'en suis déchargé à la premiere occasion, hors de propos, me dira-t-on. Elles me pesoient trop, pour avoir pû attendre une occasion plus favorable : hors de propos tant qu'on voudra, soit, je n'en suis pas moins soulagé.

Revenons au défi que je fais à mes sçavans. Je jette mon gand en l'air, que quelqu'un d'eux le ramasse, & me fasse voir dans toute son Anthologie, & dans tous les vers d'or de Pithagore, quelque chose de plus sensé que les deux vers du vaudeville que j'ai citez.

La joye est bonne à toutes choses,
La tristesse n'est bonne à rien.

Quand j'aurois plus de finesse que *Muret*, si je les proposois pour être d'Anacreon, je ne ferois donner personne dans le paneau que cet illustre banni de Toulouse *.

* *Par ces vers dont le commencement est* :
Here, si querelis ejulata fletibus
Medicina fieret miseriis mortalium, &c.

fit donner le grand critique Scaliger. La moindre écoliere de la precieuſe * Philaminte feroit d'abord ſentir d'un air affecté, qu'elle connoît bien que ces vers *ne ſont pas ſeulement du bas empire.* ** J'en conviens : mais quelques modernes qu'ils ſoient, trouvez-m'en de plus beaux & de plus judicieux dans l'antiquité. Qu'on me charge d'y faire des commentaires, ſi je ne les pouſſe pas au quatriéme volume, & ſi je n'y fais pas entrer mytologie, hiſtoire ſacrée & profane, politique, phyſique, morale, mathematiques, & algebre, (ſi l'on me fâche) je conſens de paſſer ce qui me reſte de vie, auſſi triſtement que j'ai pris ſoin de jetter de la gayeté dans les ſoixante & une années que je n'ai coulées que trop doucement & trop vîte, malgré les reflexions inſeparables d'une fortune auſſi petite que la mienne, dont j'avouë que j'aurois eu honte quelquefois, ſi je n'avois crû que c'étoit à d'autres gens à en rougir pour moy, & je ne ſuis gueres accoûtumé à me charger des affaires d'autrui.

Tombons en un mot d'accord que rien n'eſt plus ſalutaire que de ſe tenir gai en quelque état que l'on ſoit, & quand on ſe

* *Heroïne des femmes ſçavantes.*

** *Impertinence dans la bouche d'une precieuſe.*

porte bien, & quand on est malade. Dans la santé la gayeté aide beaucoup à éloigner la maladie ; dans la maladie elle a une vertu efficace & attractive pour rapprocher la santé.

Mais je veux passer plus avant : ce n'est pas assez d'avoir parlé en petit éleve de *Galien*, il faut vous faire voir que je sçai raisonner comme si j'avois été à l'école de *Tacite : Je pretens que le corps politique ressembe au corps humain, qu'il faut tenir en joye pour le conserver en santé.* Si nous en croyons un des plus grands Medecins, des plus beaux esprits, & des plus delicats satyriques que la France ait eus, le celebre Maître François enfin, on doit rapporter le bonheur de cette nation au penchant naturel qu'elle a toûjours eu à la joye.

Et affermez, dit-il, *de France heureux le regne,*
Auquel provient Pantagruelion.

La joye est ce *Pantagruelion*, cette plante divine, cette sauge mysterieuse qui a donné lieu au proverbe : * Comment l'homme peut-il mourir, s'il sçait faire usage d'un si grand trésor qui croît chez lui ? Mais voila le mal, il ne sçait pas s'en servir. Sur cela la demonstration de son ignorance.

* Cur moriturus homo cui salvia crescit in horto ?

me meneroit trop loin. Je me borne à faire voir à quel point la joye, & tout ce qui l'inspire & la nourrit, sont necessaires pour le maintien d'un Etat : & pour ne prouver ma proposition que par de grands exemples, je ne citerai que celui de Lacedemone, celui de Rome, & LE MIEN.

C'étoit le sentiment du Legislateur d'une République ; non des Sybarites, dont les hommes n'étoient que des femmes foibles & voluptueuses : mais d'une République vertueuse, austere, guerriere & vigoureuse, & chez qui toutes les femmes n'étoient pas seulement des hommes, mais des heros. On ne peut méconnoître *Lacedemone* à cette peinture. *Lycurgue*, qui en fit les belles loix, sentit bien cette verité, que la joye ne seroit pas moins la conservatrice de *Sparte*, que la prudence ou Minerve la seroit d'*Athenes*. Il n'y a qu'à lire ce que rapporte *Plutarque* de ce grand homme : Ce n'étoit, dit-il, sous son gouvernement que *danses, fêtes, jeux, banquets, passe-temps de chasses, lices & assemblées, ou exercices de la personne ; & vouloit-il que les enseignemens même fussent donnez par maniere de jeu & avec risée*, * *laquelle neanmoins emportoit toûjours quant & elle un doux admonetement & une cor-*

* *Quelles consequences à tirer de là pour l'utilité de la bonne Comedie.*

rection. Car Lycurgue même n'étoit pas si austere, qu'on ne le vît jamais rire : ains écrit Sosibius que ce fut lui qui dedia la petite image du ris qui est à Lacedemone, ayant voulu entremêler le rire parmi leurs convives & autres assemblées, comme une sauce plaisante pour adoucir le travail & la dureté de leur regle de vivre. Es fêtes publiques y avoit toûjours trois danses, selon la difference des trois âges. Si j'avois été là, que n'aurois-je pas fait pour mener la danse de ma classe ? Sa maxime étoit que

* *C'est où florit musicale harmonie,*
Où regne aussi justice plantureuse ;

Et soûtenoit que

Là sont sages les vieillards,
Les jeunes preux & gaillards,
Qui sçavent baller, chanter,
Et leur ennemi dompter.

Voulant qu'on sacrifiât aux Muses avant les batailles ; parce que

Sçavoir doucement chanter
Sur la lyre de beaux carmes,

* *Voila en quoy le badinage du Musicien & du Maître à danser dans le Bourgeois Gentilhomme renferme un abregé de politique.*

Sied bien avec le hanter
Vaillamment le fait des armes.

Rome étoit dans les mêmes principes. Grands Dieux ! l'horrible & le monstrueux* recüeil que je ferois, si j'allois ramasser tous les endroits de son histoire, par où je pourrois prouver que jamais son Empire ne s'est mieux soûtenu que pendant qu'y a duré la magnificence des jeux & des spectacles, & que ce peuple alloit toûjours à la victoire en sortant de l'amphiteatre. Il ne s'agit pas de faire une fastueuse parade d'une fausse érudition, qui ne m'auroit coûté que la peine de feüilleter les tables de trois ou quatre livres. Si je dois être accusé de vanité, j'aime mieux l'être sur une reputation à laquelle je suis plus sensible, qu'à celle d'être sçavant : c'est celle d'être bon citoyen. Laissons là Rome & Lacedemone, & d'Italie & de la Grece faisons un saut jusqu'à *Toulouse*. Je vous ai preparé que je vous donnerois mon gouvernement pour exemple : commencez à me regarder

Comme éleve, écolier, & singe de Licurgue,

Et comme un petit Ephore seulement en

* Dii magni ! horribilem & sacrum libellum !

détrempe, si j'ose ainsi parler : mais au moins observateur fidele des maximes de ce grand Legislateur.

J'en ai fait un trop court, mais heureux essai, les deux fois que j'ai eu quelque part au gouvernement de ma chere patrie. La premiere fois fut en 1675. Je ne faisois que la plus foible partie d'un corps composé de huit membres : mais j'avois un chef, qui tout serieux qu'il étoit, ne le fut jamais assez pour resister aux parties de fêtes & de réjoüissances publiques que je meditois incessamment. Le Roy nous donna de frequentes occasions de faire de ces fêtes publiques. J'en étois chargé, c'étoit où je triomphois. Autant de combats ou de sieges, autant de *Te Deum*, & partant de feux de joye, de repas & de réjoüissances dans l'Hôtel de Ville. Jamais le Roy n'a eu un sujet plus zelé que moy, pour se réjoüir de ses conquêtes. Quelques années aprés, & en 1684. je rentrai dans l'administration de la chose publique : j'eus l'honneur à mon tour d'occuper à Toulouse cette Charge, que je ne puis vous mieux designer que par celle de Prevôt des Marchands. Je fus plus le maître, & [illegible] me trouvai le Chef & le *Prefet* de sept *Ediles*, qui eurent pour moy la bonté & la confiance de ne s'opposer jamais à aucun de mes sentimens. Fiez-vous-en à

moy, comptez que les plaisirs regnerent toute l'année. Le seul que je donnai au peuple avec un peu de chagrin, je l'avouë, parce qu'il m'ôtoit l'esperance certaine de beaucoup de réjoüissances nouvelles, ce fut la publication de la fameuse Treve * de vingt années : mais aussi, pour m'en dédommager, & en dédommager le peuple, que j'ai toûjours aimé tendrement quand j'ai été son Magistrat, (moyen sûr pour en être aimé) je fis en cette occasion tout ce que j'aurois pû faire en sept ou huit autres.

Que l'année de ma *Prefecture* me dura peu ! Deux choses pricipalement me la firent trouver trop courte. L'une, de n'avoir pû la marquer & la signaler par l'établissement d'un *Opera*. Je fis mon possible pour en attirer un à Toulouse dans mon année ; ** je ne parvins point à lui faire voir ce spectacle charmant tout entier : mais du moins je me servis de l'occasion de *l'ouverture des Jeux Floraux*, pour lui en donner un échantillon magnifique. ***

* *En* 1684.

** *Les Magistrats annuels, quelques bonnes intentions qu'ils ayent, peuvent rarement achever ce qu'ils entreprennent.*

*** *On en jugera par la description que j'en ferai dans mes Oeuvres Provinciales.*

L'autre regret que j'eus en finissant mon année, fut de n'avoir qu'ébauché, sans l'avoir pû suivre, un projet sur lequel je m'étois donné l'honneur de demander l'avis & la protection de *M. Daguesseau*, pour lors Intendant de nôtre Province ; & ce projet étoit de faire ériger nos vieux Jeux Floraux en Academie.

Ce beau projet fut heureusement executé dix années aprés, sur le plan qu'en donna un de mes compatriotes & de mes neveux dans nôtre *genealogie Consulaire*, illustré par ses emplois chez les nations les plus éloignées, * & en France honoré de la bienveillance de deux grands Ministres.

Sous les auspices de *Monseigneur le Chancelier, & de Monseigneur le Comte de Pontchartrain*, Dieux tutelaires des belles Lettres, nos vieux Jeux Floraux ont reçû de precieuses marques de la protection du Roy ; & par les soins de *M. de Laloubere*, de l'Academie Françoise, ils sont devenus une des plus florissantes Academies de l'Europe. En effet il n'y en a point qui distribuë aussi souvent qu'elle, ni en si grande quantité, des recompenses au merite. **

Elle ne se plaint point, malgré l'an-

* *A Siam.*

** *Elle donne quatre prix tous les ans.*

cienneté de sa premiere origine, d'être obligée par cette nouvelle érection de reconnoître une Academie en France pour sa mere & sa souveraine : quoique la fille soit au moins de quatre cens ans plus ancienne que la mere, elle lui sacrifie sans peine la fierté qu'elle pourroit avoir de pretendre être en même temps sa sœur & sa rivale.

Mais pour toutes les autres Academies, elle croiroit se faire tort de renoncer aux avantages que lui donnent sur elles l'antiquité de sa source, & l'honneur singulier qu'un grand Roy fit il y a trois cens ans aux JEUX celebres dont elle descend. * Cette époque est si memorable & si brillante pour ces Jeux, que le *Poëte* qui possede mieux aujourd'hui en France ce grand art dont se vante *Malherbe*, l'art de faire des couronnes aussi bien que celui de les remporter ; ** ce Poëte, penetré de reconnoissance, comme il l'avouë, pour neuf prix qu'il a reçûs de cette Academie, n'a pas crû pouvoir rien dire de plus avantageux à sa gloire, que de lui rappeller celle

* *En* 1388. *Jean, Roy d'Arragon, envoya des ambassadeurs en France, pour demander des Poëtes des jeux Floraux de Toulouse, afin d'en établir de pareils.*

** *Personne n'a jamais eu autant de prix que M. de Lamotte.*

dont ses ayeux les Jeux Floraux furent comblez, lorsque

L'Espagne, humble ensemble & jalouse,
Vint chercher jusques dans Toulouse
Leurs disciples pour l'enseigner. *

Je regarde avec toute la veneration que je dois une institution aussi belle & aussi profitable aux favoris des Muses, que celle de nôtre *jeune Academie* : mais j'ai toûjours eu depuis mon enfance une veritable tendresse pour nos *vieux Jeux Floraux*. A cette tendresse leur érection même en Academie a ajoûté une vive reconnoissance.

Je ne puis, ni ne veux me celer, que m'étant trouvé un des plus anciens *Juges, Maîtres ou Docteurs de la gaye Science*,** lors de la reforme de sa gayeté en une regle plus majestueuse & plus austere, on eut en ma faveur égard à cette maxime, *** qu'il y a plus de honte à être rejetté d'une Compagnie, qu'à n'y être pas reçû. Je sens parfaitement bien qu'en vertu seu-

* *Ode de la Poësie Françoise à Messieurs de l'Academie des Jeux Floraux*

** *Les Jeux Floraux étoient aussi appellez la gaye Science.*

*** Turpiùs ejicitur quàm non admittitur hospes.

lement de cette maxime, je dois à l'honneur dont je joüissois, d'être presque à la tête des Juges des Jeux Floraux, celui d'avoir été conservé à leur reforme & à leur renaissance, & d'avoir été mis au rang de tant de personnes brillantes par mille rares talens, & parmi lesquelles il n'y en a pas une seule, qui aprés avoir été un digne ornement de l'Academie nouvelle, ne merite de l'être quelque jour de l'ancienne galerie de nos personnages illustres, avec les *Duffaur*, * les *Duferrier*, les *Cujas*, les *Ferrieres*, les *Berthiers*, les *Fieubets*, les *Mainards*, & les *Caseneuves*, &c.

Je ne remonte pas jusqu'à nos grands hommes du temps de l'Empire Romain, & ne parle point aussi des ** *Papes*, des *** Rois, & **** Generaux d'armée, des Grands Maîtres de Malthe Thoulousains ; pour me renfermer uniquement dans des Heros d'un caractere d'Academiciens, & qui ont acquis au *Palladium* de *Toulouse* une reputation qui n'en connoît de superieure que celle du *Palladium* d'*Athenes*.

Je porte encore plus loin ma reconnoissance pour les Jeux Floraux, en m'unissant

* *Duffaur, Pibrac, S. Jori, même famille.*

** *Benoit XII.*

*** *Les Theodorics.*

**** *Les Pius, les Depaula.*

à leur fille l'Academie de Toulouſe. Ils m'ont allié à l'Academie Françoiſe : me voila relevé de la honte de ne m'être jamais ſenti aſſez de hardieſſe ou de vanité pour avoir oſé laiſſer paroître en public mes deſirs temeraires pour cette illuſtre Academie. Je payois cherement cette retenuë par ce qui ſe paſſoit en ſecret dans mon cœur ; ſi on le pouvoit comprendre, on me trouveroit ſans doute quelque ſorte de merite d'avoir pû m'en rendre le maître, ſur tout du pays dont je ſuis, & en quelques occaſions qui ſembloient rendre mes deſirs un peu moins temeraires.

Les peuples qui n'oſoient ſe flater de meriter l'honneur d'être avoüez pour alliez de *Rome*, tâchoient à le devenir au moins de ſes alliez. Je connois l'injuſtice qu'il y auroit en moy de vouloir entrer dans la ſocieté & dans l'alliance de tous les grands hommes qui compoſent *l'Academie Françoiſe*, je me trouve aſſez honoré d'être entré en ſocieté avec quelques-uns ; ſi je ne ſuis pas d'un ordre aſſez élevé pour avoir part aux honneurs de cette Compagnie entiere, elle me les accorde au moins par ſes deputez, s'il m'eſt permis de parler ainſi, & ne pouvant être aggregé à tout cet auguſte corps, je me contente de la gloire de tenir à lui par pluſieurs de ſes membres, & d'être le confrere de Meſſieurs *Torreil*, *de Lalou-*

Laloubere, & *Campistron*. *

Comme c'est une obligation que j'ai aux Jeux Floraux, elle redouble mon attachement pour eux, & c'est de là en partie peut-être que naît la douleur que j'ai de les voir déchûs de toute leur ancienne gayeté : oui, j'avouë que j'aurois souhaité qu'en revêtant cette nouvelle Academie de toute la majesté dont elle est revêtuë, on ne l'eût pas tout-à-fait dépoüillée de la joye, qui étoit son ame, sa vie, & sa premiere institution, comme le porte le nom qu'elle avoit de *Gaye Science*, & celui de ses prix, qui étoient appellez *Joyes* ; car on disoit la joye de la Violette, la joye de l'Eglantine, la joye de la Soucie ; ** au lieu des fleurs de la Violette, de l'Eglantine, & du Souci.

Nos peres sçavoient bien ce qu'ils faisoient ; ils n'étoient pas contens de leurs plaisirs, s'ils ne les partageoient avec le peuple : ils connoissoient de quelle consequence il étoit de l'y associer, & de le tenir en bonne humeur. Les ouvrages qu'on couronne aujourd'hui dans nôtre Academie de Toulouse ne peuvent charmer que des esprits du premier ordre, le peuple

* *Ces trois Messieurs sont de l'Academie Françoise & de celle des Jeux Floraux.*

** *La fleur du Souci s'appelloit encore la fleur de la Soucie quand je commençai d'aller aux Jeux Floraux.*

n'y entend rien. Il étoit accoûtumé à nos vieux *chants royaux*, il en retenoit les vers intercalaires, il se plaisoit à les repeter. Je suis sûr qu'il y en a tel avec lequel j'ai été bercé, qu'il redit tous les jours, & que tous les ans encore il va les premiers jours de May à l'Hôtel de Ville par habitude, dans l'espoir d'y entendre des poësies en langue Toulousaine, qui, par une distinction accordée à la seule ville de Toulouse, est appellée langue *Moundine*, dont nôtre Province est toûjours passionnée, & pour lesquelles la gentillesse de nôtre fameux *Godelin* * lui a donné un goût qui pourroit aussitôt s'appeller une fureur. Je me garderai bien de me donner le ridicule de prôner au milieu de Paris les charmes d'un langage qu'on y traite d'un jargon aussi mépriſable que *largot*. ** C'est assez pour mon sujet que les plus honnêtes gens chez nous, les plus polis, & les personnes de la premiere condition se fassent un plaisir de le cultiver, de faire des vers dans ce tendre langage dont je me suis servi jadis dans mes amoureuses chansonnettes assez heureusement, pour oser me flater qu'elles seront toûjours chantées par les

* *Poëte Toulousain merveilleux.*

** *Jargon des gueux. On n'a pas tant de tort, presque tous les Gascons le sont.*

jeunes nymphes de la Garonne.

Je ſçai bien que des vers *Mondins* * ou Toulouſains n'auroient pas merité l'occupation d'une Academie ſerieuſe & majeſtueuſe : mais j'aurois voulu recevoir deux ſortes d'ouvrages ; les uns dans le *parvis* du Temple ; les autres dans le lieu interieur, où il n'eſt permis d'entrer qu'aux miniſtres d'Apollon. L'Academie auroit jugé ces derniers au poids du ſanctuaire, tandis que les premiers plus enjoüez auroient fait dans le grand ** Conſiſtoire le divertiſſement du peuple, toûjours enthouſiaſmé de ces vers (quand ils le meritent) pour le moins autant que leurs auteurs.

Mais que ce pauvre peuple aujourd'hui doit s'en retourner triſte de l'Hôtel de Ville, où il n'entend plus cette poëſie dont il étoit idolâtre, & où il ne trouve plus tout cet ancien appareil ſi joyeux, les débris agreables d'un grand feſtin public, toutes les ſuites enjoüées de *Comus*, des *Muſes*, du *Printemps*, de *Bacchus* & de *Flore*, tout l'Hôtel de Ville orné de feſtons, ſon pavé ſemé de fleurs, ſes places élevées remplies d'une aſſemblée de perſonnes les plus conſiderables de la ville,

* *Ce mot eſt venu des courtiſans du Comte Raymond, qu'on appelloit Ramondins.*

** *Grand' Sale de l'Audiance de l'Hôtel de Ville.*

& son parterre plein d'une nombreuse foule de toute sorte d'habitans, où chacun étoit animé par sa propre joye, ou par celle qui étoit répanduë sur tous les visages qu'il voyoit.

J'aurois crû que ce qui convient aux bords de la *Seine* n'est pas également bien placé sur les rives de la *Garonne*. J'aurois toûjours laissé à l'Academie Françoise l'honneur tout entier, à elle seule dû, de juger de l'Eloquence Françoise dans les discours en prose ; non que je pretende qu'il y ait quelque part de meilleurs juges en toute sorte d'ouvrages que mes illustres confreres, (Messieurs les Academiciens des Jeux Floraux) parmi lesquels il n'y a pas de nom mediocre, & dont la seule liste generale suffit pour l'éloge de chaque particulier : mais c'est qu'on doit convenir que le serieux, la gravité & la majesté sont l'apanage de l'Academie Françoise, dont l'institution a uniquement eu pour objet quelque chose de plus élevé que le simple plaisir du peuple ; au lieu que celle de nos Jeux Floraux étoit *mixte*, s'il m'est permis de me servir de ce mot, & qu'il est aisé de voir que l'intention de leurs fondateurs avoit été de faire en même temps de ces Jeux une lice pour les beaux esprits, & un divertissement pour le peuple.

Pauvre peuple, que tous ceux qui doi-

vent t'aimer ne t'aiment-ils autant que je t'aime : je ne connois pas d'aſſez grands Seigneurs dont ta felicité ne pût être enviée. Je ne rougis point d'avoir l'inclination populaire, & j'avouë que ſi j'avois pû ſuivre le deſſein que j'avois formé dans l'année de ma Prefecture, de faire ériger nos Jeux en Academie, je n'aurois rien oublié pour tâcher d'attirer des Poëtes de tout le Royaume, comme on a fait : mais je n'aurois jamais pû conſentir de le faire aux dépens des fêtes publiques ; & quelque gloire que j'euſſe enviſagée du côté des étrangers, je l'aurois trouvée trop chere ſi elle avoit cauſé quelque alteration à l'allegreſſe de mes concitoyens. Je ne leur aurois pas retranché la joye du celebre feſtin de l'*Eglantine*, tant attendu & tant chanté, & fourniſſant toûjours avec *les ſoldats de la famille du Guet*, une matiere intariſſable de poëſies réjoüiſſantes. Je n'aurois pû me reſoudre à priver mes concitoyens de la joye d'entendre reciter publiquement des ouvrages, ſur tout des ouvrages enjoüez. Jamais je ne leur aurois ôté le plaiſir de voir partir pompeuſement du grand Conſiſtoire trois *Capitouls*, avec les mêmes habits de ceremonie qu'ils portent aux entrées de nos Rois, & trois Mainteneurs ou Juges des Jeux, pour aller en apparat, au bruit des tambours,

de la mousqueterie de la ville, des trompettes & des hautbois, chercher les prix mis en dépôt sur le maître autel du plus ancien de nos Temples, & les apporter à la vûë de tout le peuple dans le lieu destiné pour les distribuer aux vainqueurs. Je n'aurois jamais pû consentir à priver le peuple de la joye de les voir couronner solemnellement, & partir, dés qu'ils étoient couronnez, pour aller dans le même apparat, augmenté de beaucoup d'acclamations, faire un hommage de leurs prix aux pieds des mêmes autels d'où l'on venoit de les prendre pour les leur donner, & conservant toûjours ainsi la pieté au milieu de la joye, recevoir ces prix une seconde fois de la main des ministres de ces autels.

Je n'aurois jamais eu la force d'ôter au peuple l'amusant spectacle de voir sortir du Temple trois hommes *Poëtes*, *Gascons*, & *victorieux*. Jugez du fracas qu'ils faisoient à la tête d'un cortege bruyant qui croissoit sur tous les lieux de leur passage, & les conduisoit chez eux avec des demonstrations de joye, qui redoubloient à mesure qu'on approchoit de leurs maisons, parce qu'on étoit sûr d'y trouver une grande colation preparée, dont même la populace profitoit, des reliefs qu'on lui en jettoit par les fenêtres. Cette colation n'étoit pourtant que le prélude du festin dont

ils regaloient quelque jours aprés

Leurs fideles amis, & leur plus chers parens ;

En leur diſant, auſſi tranſportez de joye que *le fleuve Sangar :**

Voyez quelle eſt la fleur que l'on donne à ma Muſe.

Et c'étoit le jour de leur triomphe. **

Il eſt vrai que nôtre Academie eſt fort celebre dans toute la France par les prix qu'elle y répand, & qu'ils relevent fort ſa gloire : mais nos Jeux Floraux répandoient plus de joye dans le peuple, & c'étoit un des objets qu'on avoit eus en les inſtituant. Pour moy, dans l'idée des changemens que je propoſois d'y faire, je ménageois un peu plus l'allegreſſe generale ; & bien loin qu'il me tombe jamais dans l'eſprit rien qui aille à la diminution des ſpectacles & des plaiſirs du peuple, s'il dépendoit de moy, je les augmenterois tous les jours, & plus encore dans les

* *Dans l'Opera d'Atis.*

** *L'ouverture de ces Jeux ſe faiſoit le premier d'Avril ; on les celebroit le premier & le 3. de May. Ce jour finiſſoit par la diſtribution des prix. Le Dimanche de la Trinité enſuivant étoit le jour du grand Triomphe, & de la clôture de ces Jeux. J'en donnerai quelque jour une ample relation.*

temps difficiles que dans ceux où tout reüssit.

Ce ne fut donc que pour l'interêt des plaisirs du peuple, que n'ayant pû lui donner deux nouveaux spectacles qui les auroient fort augmentez, je finis avec regret mon année. D'ailleurs il n'y en eut jamais de plus heureuse par l'union où je vêcus avec mes collegues. La joye dans laquelle j'eus grand soin de les entretenir, fut le principe & le ciment de cette constante union. Ce n'est que dans l'ennui & dans la tristesse que provignent les semences des divisions ; la discorde & la joye ne peuvent subsister ensemble : & quand *Pausanias* ne put parvenir à ses fins * qu'en desunissant les *Ephores*, il ne prit pas pour les broüiller, le temps qu'ils assistoient ensemble à une fête.

Aprés la Religion, la fidelité au Prince & l'observation des Loix, je tiens la joye immediatement necessaire pour la conservation d'un Etat : & de l'humeur dont je vous connois, vous n'aurez pas de peine à être de mon avis ; bien persuadé que je ne parle que de la veritable joye, de la joye sensée, ou de celle qui naît des plaisirs innocens, qui ne sont jamais sujets à des retours fâcheux, & à laquelle il ne peut ja-

* *Ses fins étoient de se faire donner la commission de continuer la guerre contre les Atheniens.*

mais arriver que la triſteſſe & le repentir lui ſuccedent.

Les ſpectacles, dans la pureté où ils ſont aujourd'hui, ne ſont point des plaiſirs moins innocens que les promenades, & ont quelque choſe de plus vif; ſur tout, à mon ſens, ceux qui font rire: Non que je veüille diminuer le prix de ces ſpectacles majeſtueux, dont la repreſentation remuë les paſſions, & de plus, à ce qu'on prétend, *les purge*; grand mot communément dans la bouche de mille gens qui l'entendent encore moins que celui de ſituation dont ils ſe ſervent à tout propos, ainſi qu'on le faiſoit de celui de caractere dans l'angoûment où le livre de *Labruyere* avoit mis Paris pour cette expreſſion. J'en avois les oreilles ſi rebatuës, qu'un jour à table, fatigué des trop frequentes repetitions d'un beau parleur, qui ſe ſervoit de ce mot affecté de caractere à tout propos, je m'aviſai, pour me moquer de lui, de dire d'un ton precieux, que je trouvois des ſauciſſes qu'il y avoit à ce repas, *d'un caractere tranſcendant*.

Quoique ce ne fût pas trop hors de mon ſujet, en faiſant le panegirique de la joye, de mettre celle que la Comedie excite, au-deſſus de la douce triſteſſe qui naît de la vûë d'une action tragique, j'ai trop de veneration pour un ouvrage auſſi ſublime que la Trage-

die, pour vouloir me servir contr'elle-même de ces raisons generales que la Phisique me pourroit fournir, pour donner l'avantage aux effets de la joye, sur l'impression que fait dans le cœur un spectacle ou terrible, ou touchant. Ce n'est pas un pareil sujet de dissertation que j'oserois prendre pour mon champ de bataille ; il ne m'appartient pas de reveiller la jalousie de *Thalie* contre sa sœur *Melpomene*; ce n'est qu'à un *Moliere* à qui il seroit permis, & qui pourroit peut-être faire plus que partager les sentimens : mais ce seroit une irreverence à un vieux faiseur de farces, à un barboüilleur de grotesques & d'enseignes à biere de ne pas fléchir le genou devant les tableaux de *Cinna* & d'*Agamemnon*. Mes personnages comiques regardent avec admiration & avec respect dans *Andronic*, & dans *Alcibiade*, tout, jusqu'à leurs plumes & à leurs tonneleres ; je ne me suis jamais émancipé à faire parler heros d'*Athenes* ni de *Rome*, & les seuls Romains que j'ai mis sur la scene, assez hardis pour enlever de *gigantesques Sabines*, * auroient tremblé devant *Pharasmane* ** & *Rhamisthe*.

* *Dans le Ballet extravagant.*

** *Heros d'une Tragedie qui vient d'avoir un trés-grand succés.*

Mais ce n'eſt pas à dire que pour être plus pompeuſe, la tragedie ſoit plus utile, les choſes les plus precieuſes ne ſont pas toûjours les plus neceſſaires. *Midas* mouroit de faim au milieu de l'or. Les bleds ſont plus communs que les diamans; un parterre émaillé de tulipes & d'anemones eſt fort brillant, un potager bien plein de pois & d'artichaux eſt plus utile.

Ne nous écartons pas de nôtre ſujet. Je pretens que ce qui jette plus de gayeté dans un Etat contribuë plus à ſes forces: la triſteſſe abbat, aſſoupit; la joye non ſeulement ranime & reveille, mais c'eſt un bouclier qu'on oppoſe à tous les traits du chagrin; c'eſt une humeur vive qui tient agreablement en action, détourne de tous les objets fâcheux, & éloigne toutes les reflexions affligeantes. La joye eſt agiſſante, la triſteſſe eſt pareſſeuſe; les bras tombent dans la triſteſſe, ils ſe relevent dans la gayeté. Il viendra à un homme, qui ne ſera pas naturellement melancolique, plus d'idées noires dans la triſte oiſiveté d'un *Caffé*, qu'il n'en viendroit à un atrabilaire de temperament, au milieu de la gaye application que lui donneroit la repreſentation des *Empiriques*. L'eſprit veut être occupé; quand il ne l'eſt pas, il veut être amuſé pour le moins, & c'eſt le grand art pour le divertir de toute ſorte de fâcheux

retours qui le peuvent inquieter. Le long serieux a tant de proximité avec le triste, qu'insensiblement l'esprit passe de l'un à l'autre, si l'on n'a soin de l'en empêcher par une varieté enjoüée. Voila à quoy les spectacles sont d'un merveilleux secours. Les Romains ne se souvenoient plus de la bataille de *Cannes*, quand ils étoient aux Jeux du *Cirque*. Ce peuple ne demandoit que du pain & des Jeux; tant il est vrai qu'il les regardoit comme une seconde nourriture. Vous observez fort bien, Messieurs les Medecins, qu'il y a des alimens qui engendrent la bile, d'autres la pituite, quelques-uns la melancolie; prêchez donc de donner à l'Etat ceux qui excitent à la gayeté. Sçavez-vous que pour la défense d'une place les plaisirs valent de bonnes murailles, & qu'il n'y a point de citoyen qui ne hazarde volontiers sa vie pour la défense d'une ville où sont ses plaisirs, & où il est sûr d'être toûjours content & joyeux? Il me passe en ce moment par la tête une plaisante reflexion. Je crois que l'histoire ne fournit gueres d'exemples d'une ville qui ait été prise le jour de *Mardi Gras*, que celui de *Dole*: mais c'étoient des peuples qui ne sçavoient pas faire usage d'un si beau jour, & quand ils l'auroient sçû, c'étoit *Loüis* qui les assiegeoit.

Je le soûtiens, une ville se défendra toû-

jours bien tant qu'elle ſera dans la joye. Monſeigneur le Grand Prieur de Vendôme commandoit en Provence en 1695. La flote des ennemis parut cinq ou ſix fois devant *Toulon* : mais outre que ce Prince avoit pris ſoin lui-même de viſiter tous les dehors, & de mettre tous les poſtes bien en état, devinez l'invincible garniſon qu'il avoit jettée dans la ville. *Gautier** y commandoit vingt filles de l'Opera, autant de chanteurs, de danſeurs & de ſymphoniſtes. *Poiſſon*, fils & frere de Rois du Comique ; quel grand nom de joye, Poiſſon ! ceux d'*Alexandre* & de *Ceſar* ne ſont pas de plus beaux noms de guerre : & bien *Poiſſon* y étoit à la tête d'une fort bonne troupe de campagne, & les rigaudons redoubloient ſur le port & dans toutes les ruës à proportion des voiles qui paroiſ-

* *Grand Muſicien de Provence, qui perit dans un naufrage avec tout le gros équipage de ſon Opera, pour avoir fait par avarice ce que les Normans font par affection pour leurs procés, qu'ils envoyent par terre pendant qu'ils vont eux-mêmes par eau. Gautier ſe contenta de cette précaution pour cinq ou ſix de ſes premiers Acteurs ; & s'étant embarqué avec tout le reſte, alla échoüer ſur les côtes d'Afrique, où, apparemment pour voir un ſpectacle ſi nouveau, les poiſſons Afriquains ſe mirent aux fenêtres.*

Terrible punition de l'avarice. Son compatriote & mon ami M. Campra *ne fera jamais naufrage par cet endroit.*

soient. Jamais les ennemis n'oserent s'approcher de Toulon. Une ville est imprenable tant qu'elle est dans la joye. Et qu'on ne m'oppose point que l'ingenieux *Ovide* a observé * que la ville de *Troye* se défendit vigoureusement pendant qu'elle fut dans la tristesse, & que la même nuit qu'elle se livra à la joye, elle ouvrit ses murailles au funeste cheval qui renfermoit dans ses flancs les guerriers qui la mirent en cendres. Je répons premierement, qu'Ovide n'a jamais eu un sentiment de cette nature que dans ses *Tristes*, étant fort triste lui-même, & hazardant ce paradoxe en faveur de la tristesse, qui est la matiere &, pour ainsi dire, l'*heroine* de cet ouvrage. Il n'auroit jamais cité cet exemple dans son Art d'aimer. Ovide n'est pas plus croyable en cet endroit, qu'un traducteur qui tâche de prouver que l'ouvrage qu'il traduit est au dessus de tous les ouvrages du monde, au moment qu'il lui fait l'honneur de le traduire. Mais de plus, il faut n'avoir pas lû l'*Eneïde*, pour faire quelque attention sur ce passage d'Ovide, que *Deïphobus* détruit lui-même en parlant à *Enée* dans les enfers. Vous sçavez,

* Tunc cùm tristis erat defensa est Ilios armis;
Militibus plenum læta recepit equum.
Ovid. Trist.

lui dit-il, * comment nous passâmes cette derniere nuit au milieu d'une fausse joye, &c. Voila ce qui fit le malheur des Troyens; leur joye étoit fausse, ou pour mieux dire, les sujets qu'ils croyoient en avoir étoient trompeurs. J'avouë qu'en pareil cas la joye est toûjours pernicieuse. Je ne prens le parti que de celle qui naît de la raison toûjours pure, toûjours égale, qui ravissant l'ame sans la troubler, l'affermit & la fortifie; non de cette joye d'yvresse & de passion, comme l'appelle l'éloquent & le respectable auteur de ce Poëme en prose le plus beau & le plus utile qui soit sorti en même temps du sanctuaire de la raison & du temple des Muses. A Dieu ne plaise que je veüille preconiser ces joyes moles & insensées dont les sens sont empoisonnez. Le parfait bonheur ne consiste que dans ces joyes mâles & prudentes, telles que celle que goûte un pere de famille, par exemple, quand il repasse sur ses affaires, & joüit du fruit de l'ordre merveilleux qu'il a mis dans leur arrangement: telles que ces satisfactions si tranquiles & si legitimes qui sont peintes sur tous les visages d'un peuple, dont le gouvernement est l'ouvrage de la douceur, de l'équité, & de la sagesse.

* Nosti ut supremam falsa inter gaudia noctem Egerimus. *Æneid. 6.*

Croyez-vous, MONSIEUR, que quelqu'un se soit mieux connu à ce qu'il faut pour plaire que la Mere des Amours? Vous sçavez quel interêt elle avoit à rendre son pieux *Enée* agreable à la Reine de Carthage, & à tout ce peuple feroce. Elle se garda bien de le leur presenter battu de la tempête, affligé de la ruïne de sa patrie, & accablé de tristesse. La riante Mere des Jeux & des Graces avoit appris de *Saturne* & de *Rhée* le vieux proverbe, dont le sens est qu'il vaut mieux être un objet d'envie que de pitié. *Enée* n'étoit plus dans son printemps: d'ailleurs une malheureuse navigation, aprés dix années de siege, l'avoit beaucoup vieilli. Venus repara tout par un seul trait, & en lui inspirant la gayeté, elle lui ramena le brillant coloris de la jeunesse.

Lumenque juventæ
Purpureum & lætos oculis afflavit honores.

Qu'il eût paru vieux s'il eût été triste. Tout jeune homme rongé de soucis & devoré d'inquietudes paroît un vieillard; tout vieillard tranquile & enjoüé paroît un jeune homme. Cette verité donna lieu il n'y a pas long-temps, à l'application qu'en fit sur moy une jeune personne fort enjoüée, qui m'apostropha, le verre à la

main, de ce couplet, pris d'une vieille chanſon. *

A voir Palaprat ſi frais,
Si gai, croiroit-on jamais
Que cet homme ſi joyeux
Eut ſoixante & une automne,
Et bientôt ſoixante-deux ?

Je connois un trés-honnête homme, & du caractere le plus aimable qu'on puiſſe deſirer dans la ſocieté, qui a pris de l'averſion pour le Heros de Virgile. C'eſt d'ailleurs un des hommes les plus juſtes à qui Themis ait confié ſa balance, mais qui ne penſe pas toûjours droit quand il n'eſt pas aſſis ſur les fleurs de lys. Si ſes jugemens dans une matiere de Palais étoient pareils à ceux qu'il prononce ſur un Poëme Epique, on en appelleroit toûjours. Il s'eſt fait une idée qu'*Enée* ne ſçavoit que pleurer ; ſi cela étoit vrai, j'en ſerois encore plus ennuyé que lui : mais il ne veut pas ſe donner la peine de diſtinguer avec ſes larmes les ſentimens du monde les plus beaux & les plus heroïques. Religion, pieté, amour de la patrie, amitié, valeur, courage, ambition, fermeté, eſperances combattuës de fonder une nation qui doit éternellement regner ſur toutes les nations de

* *Vous avez, belle Philis,*
Plus de printemps que les lys, &c.

la terre ; constance dans les adversitez, obeïssance aux destinées, reflexions sur le bonheur de ceux qui sont morts les armes à la main pour la défense de leurs murailles, delicate jalousie d'un sort si beau, tendre, vertueuse & heroïque douleur de n'en avoir pas eu un pareil : voila en combien de choses rares sont changées tour à tour les precieuses larmes d'*Enée*, respectées également de tous ceux qui ont de l'heroïsme, des lumieres, ou qui n'ont que de l'humanité ; & seulement mépriſées par ceux qui n'en connoissent point le prix, ou qui par opiniâtreté ne le veulent point connoître. Il n'est pas une de ces larmes dont il ne naisse de l'*ambre* * & des fleurs, ainsi que de celles des sœurs de *Phaëton*, ou des larmes de l'Aurore. De pareilles larmes animent & ne peuvent jamais contrister. Je serois bien éloigné d'y trouver des charmes, si elles avoient ce défaut.

Concluons que la gayeté fait des effets merveilleux dans le general & dans le particulier, dans le Medecin & dans le malade, dans le corps humain & dans le corps politique ; & finissons par où j'ai commencé : c'est à dire, par le profit qu'on doit faire du ridicule que joüe la Comedie des Empiriques ; & ce ridicule, c'est la con-

* De lacrymis electra novis, &c. *Ovid.*

fiance aveugle qu'ont mille gens pour eux. Qu'on ait de la confiance pour des gens discrets, sçavans & experimentez, je suis si éloigné de le blâmer, que je suis prêt dans l'occasion de m'y livrer tout entier. Ce que je trouve de tout à fait risible, c'est d'en avoir pour des fous *de la Faculté des Petites Maisons*, pour des *Sganarelles*, qui n'ont eu que *des coups de bâton pour toute licence*; par les coups de bâton j'entens la honte d'avoir été ignominieusement chassez de tous les endroits où ils ont été reconnus : en un mot d'avoir pour ces fous une confiance entiere, qu'il seroit ridicule d'avoir pour *Hipocrate* même, si elle étoit aussi outrée que celle dont l'auteur de cette Comedie me contoit un jour que *M. Barbairac* avoit ri le premier, touché de pitié pour l'imbecillité d'un de ses malades.

Son mal étoit de ne voir plus goutte absolument depuis assez long-temps : Monsieur Barbairac en prenoit soin avec assiduité. Au bout peut-être d'un mois ou deux de remedes qui n'avançoient rien, un cousin du malade lui demanda : Hé bien, cousin, comment va la vûë ? trouvez-vous quelque difference depuis que vous êtes dans les remedes ? Helas, cousin, repartit le patient, Monsieur *Barbairac* dit que je commence à voir de l'œil gauche, & je le crois.

Tout excés est condamnable : mais confiance aveugle pour confiance aveugle, encore vaut-il mieux l'avoir pour des *Barbairacs*, que pour des arracheurs de dents, des *Ferdinando Ferdinandi*, brillans de medailles, de chaînes d'or, & de patentes de Princes dont les Etats sont souvent dans les terres Australes.

Il paroît par Horace que les Romains étoient plus sages que nous sur cela, & qu'ils ne prenoient des remedes que de la main de ceux qui étoient dans une longue experience de leur usage : * Nul n'auroit osé, dit-il, donner du vin d'absynthe à un malade, que celui qui avoit appris à le préparer. Ce doit être au Medecin à faire ce qui concerne la medecine, & à l'Orfévre ce qui appartient à l'orféverie. Un homme qui ne connoîtra ni carte ni boussole ne s'avisera pas de prendre le gouvernail d'un vaisseau ; il risqueroit de se perdre lui-même : & dans des cas d'une infiniment moindre importance personne ne se hazarde de faire un métier qu'il ne connoît pas, quand il est garant des fautes qu'il peut y commettre. Qu'un Tailleur gâte un habit, les Jurez le lui font rigoureusement payer. Si les bottes que j'ai commandées me blessent, l'ouvrier court peril de les garder

* Abrotonum ægro non audet nisi qui didicit dare. *Horat.*

long-temps dans sa boutique, à moins que le hazard ne lui envoye quelqu'un à qui elles conviennent. Mais si *Horace* vivoit aujourd'hui il feroit dire par les Medecins, ce qu'il a mis dans la bouche des Poëtes :

* *Ignorans & sçavans, nous pouvons tous écrire.*

C'est-à-dire, nous pouvons tous donner également des ordonnances. Il faudroit que les ignorans, pour en user autrement, fussent d'une bonne foy qu'on ne trouve plus parmi les hommes. Il n'en coûte jamais rien au plus ignorant ; toûjours sûr de sa retribution, il place quelques phrases de latin à un trés-gros interêt, sans qu'il y ait Casuiste ni Magistrat qui s'y oppose, quoy qu'il ne soit jamais dans le cas de ** profit cessant, préjudice encouru, &c. Oui, le Medecin est toûjours payé, que le malade creve ou qu'il gueriſſe. Qu'un pauvre Poëte fasse une mauvaise Comedie, elle est desertée, & il a veritablement perdu *son huile & son travail* : mais qu'un Medecin ait donné une ordonnance mortelle, son hypoteque ne laisse pas d'être anterieure à toutes les dettes du défunt ; les premiers deniers sont

* Scribimus indocti doctique. *Horat.*

** Lucrum cessans, damnum emergens.

pour lui & pour le Curé : celui qui tuë, & celui qui enterre ſe ſuivent dans l'ordre des creanciers comme dans l'ordre de la Police ; la Faculté & la Paroiſſe ſont également privilegiées : apparemment que cet uſage a été introduit par des heritiers reconnoiſſans des ſervices qu'on leur avoit rendus.

Le grand danger qu'il y auroit donc dans la Medecine ſeroit que toute ſorte de gens s'en mêlaſſent, & que l'habile & l'incapable y fuſſent également admis ; ſi cet art divin, cet art le plus reſpectable & le plus utile de tous n'avoit un chef digne de lui, un chef à qui le Dieu de la clarté, qui l'eſt auſſi de la Medecine, ne lui en a revelé les myſteres avec tant de ſuccés, qu'en commençant à lui faire part de ſes lumieres : un chef ſi éclairé ne permettra jamais qu'on lui aſſocie des membres qui le deshonorent.

La conduite de tout le corps dépend du chef : quoique celui-ci doive ſon application entiere à l'unique & auguſte objet de ſes veilles, de ſes études, & de ſes meditations, il trouvera bien les moyens de ne pas abandonner l'attention que nous avons beſoin qu'il ait ſur le choix des ſujets qui ſe preſentent tous les jours en foule pour exercer cet art ſi neceſſaire, dont dépend le ſalut public.

Mais d'ailleurs *Monsieur Fagon* peut sans danger pour nous, & suivant nos vœux, attacher tous ses regards sur la Personne sacrée qu'il ne doit point perdre un seul instant de vûë ; il a en vous, MONSIEUR, un bon second, un second sur lequel il peut se reposer des soins qui nous regardent: & qui oseroit entreprendre de vous faire quelque supercherie, unis comme vous êtes? Les fourbes qui auroient envie de chercher à vous surprendre, sont tenus en respect par vôtre union, à peu prés comme l'étoient les peuples par la presence de ce premier Dieu de l'Italie, qu'on leur representoit avec deux visages, à qui rien de ce qui se passoit devant & derriere lui n'étoit caché, * & qui avec ses deux visages, auroit pû, comme dit Renier,

* *Voir de l'un à Montmartre, & de l'autre à Bissêtre.*

Ou pour parler plus noblement,

Voir de l'un dans l'Olimpe, & de l'autre sur terre.

Voila, MONSIEUR, de quoy on vous

* Janus, à tergo quem nulla ciconia pinxit, *Pers. Sat.* 1.

** *Satyr.*

prie, *Monsieur Fagon* & vous, de ne vous jamais lasser de regarder l'olympe & la terre, la Cour & la Ville, & de pourvoir ensemble aux besoins des Dieux & des hommes ; instruits par vôtre *Homere*, que vous ne possedez pas moins bien que vôtre *Hipocrate*, que dans le même temps que PEON * se donnoit tout à JUPITER, il avoit soin de ne donner aux Grecs que des *Machaons* ** & des *Podalires*. **

Pour les Empiriques, quand vous voudrez les poursuivre, je les mets au pis de vous échaper. Où se pourroient cacher ces Charlatans ? Il n'y a galetas si élevé, ni cave si profonde, où vous ne puissiez relancer ces beaux inventeurs de secrets de Medecine, qu'ils trouvent en cherchant

Cet œuvre merveilleux, ce grand œuvre à la mode,
Dont la fausse monoye est souvent l'épisode.

Qu'il n'y ait donc desormais ni place publique, où leurs theatres & fixes & *roulans**

* *Medecin de Jupiter.*

** *Medecins de l'armée des Grecs.*
Iliad. Homer.

*** *Nous venons d'en voir un de cette espece, lequel par un changement plus prompt que celui d'une decoration d'Opera, devenoit theatre, de carosse qu'il étoit.*

ne

ne ſoient abattus, carrefour d'où leurs affiches ne ſoient arrachées, petit Savoyard aſſez hardi qui oſe diſtribuer leurs billets * d'avis au public, reduit qui s'ingere de les recevoir, Cloître qui entreprenne de les cacher, azyle qui leur ſoit ouvert, Palais dont le Concierge ne les chaſſe, & lieu privilegié qui leur ſoit plus favorable que le Temple, tant que mon ſuffrage y ſera compté pour quelque choſe.

* *Comme par exemple: M. Mercurini Napolitain guerit ſûrement, promptement, agreablement, & ſans obliger à garder la maiſon, toute ſorte de maladies ſecrates. Il loge. . . . . .*
M. Mercurini voit les hommes.
Madame Mercurini voit les femmes.

ACTEURS.

LE BARON, Pere de Mariane.

ARISTE, Frere du Baron.

MARIANE, Fille du Baron.

ERASTE, Amant de Mariane.

M. DE ROMARIN, } Empiriques.
M. DE PAQUINOY, }

MARTON, Suivante de Mariane.

PASQUIN, Valet d'Eraſte.

FRIBOURG, Suiſſe du Baron.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon du Baron.

Cette Comedie fut repreſentée en 1698. long-temps aprés les deux premieres qui la ſuivent dans ce ſecond volume. On ne l'a tranſpoſée & fait paroître hors de ſon rang, que pour ſatisfaire à l'impatience de pluſieurs perſonnes, qui ont ſouhaité de voir bientôt le Diſcours qui eſt à la tête de cette Piece : & c'eſt uniquement pour leur plaire qu'on l'a fait imprimer ſeparément.

LES EMPIRIQUES.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, PASQUIN.

ERASTE *à part.*

OUi parbleu, cet homme-là eſt fou, ou il ſe moque de moy.

PASQUIN *à part.*

Oüais, il y a ici quelque choſe qui va mal.

ERASTE.

Avec tant d'amour être traité de la ſorte ?

PASQUIN *à part.*

Eſt-ce infidelité, ou manquement de parole ?

ERASTE.

Encore de nouveaux délais ?

PASQUIN *à part.*

C'eſt quelque choſe de moins. Monſieur, vous m'avez commandé de me rendre ici....

ERASTE.

Je croyois avoir beſoin de toy : mais va m'attendre au logis.

PASQUIN.

Vous n'êtes pas content, Monſieur ; vous aurois-je porté malheur le premier jour que je rentre à vôtre ſervice ?

ERASTE.

Non, Paſquin, non : mais va m'attendre, te dis-je ; je ſuis bien aiſe que perſonne ne te connoiſſe encore ceans : cela pourra peut-être me ſervir dans la ſuite.

PASQUIN.

Je m'apperçois, Monſieur, que vous n'avez pas oublié mes petits talens ; & je dois vous dire que depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, je me ſuis perfectionné auprés d'un fameux Operateur.

ERASTE.

C'eſt aſſez, Paſquin. J'attens ici cette Marton dont tu m'as oüi parler, qui ſert Mariane. Je veux m'informer d'elle.... mais la voici. Va-t-en, & ne dis ceans à perſonne que tu ſois à moy.

PASQUIN *s'en allant.*

Je comprens à peu prés que Pasquin ne sera pas aujourd'hui sans occupation.

SCENE II.

ERASTE, MARTON.

ERASTE.

HE' bien, Marton, tu l'as oüi toy-même. Que dis-tu du pere de ta maîtresse, & de la maniere dont il me traite ?

MARTON.

Moy, Monsieur ? je dis qu'il faut prendre patience.

ERASTE.

Mais n'y a-t-il pas là de quoy enrager ?

MARTON.

Oh pour cela non.

ERASTE.

Non !

MARTON.

Non, Monsieur. Vous êtes jeune, amoureux, & homme d'épée, je ne m'étonne pas si vous êtes impatient.

ERASTE.

Ah ! je suis impatient !

MARTON.

Oui vous l'êtes. Monsieur le Baron ne vous a-t-il pas promis que vous épouserez sa fille quand il se portera bien ?

ERASTE.

Eh ne vois-tu pas qu'il me dit la même chose depuis trois mois, & que je pars dans huit jours pour ma garnison ?

MARTON.

Et bien avant ce temps-là il se portera bien peut-être.

ERASTE.

Peut-être ! Oh je ne puis plus attendre, & il faut absolument qu'avant mon départ je le fasse guerir. Dis-moy, qui sont ses Medecins ?

MARTON.

Ses Medecins, Monsieur ? il n'en a point.

ERASTE.

Comment, un homme de sa qualité, malade dans Paris, sans Medecins ?

MARTON.

On voit bien, Monsieur, que vous avez toûjours demeuré en Flandres, ou en Allemagne, & que vous ne connoissez plus Paris. Ici, Monsieur, on ne se sert plus de Medecins.

ERASTE.

On ne s'en sert plus ?

MARTON.

Eh non, Monsieur, la Medecine est au billon.

ERASTE.

Et de qui donc se sert-on ?

MARTON.

On se sert des Empiriques.

ERASTE.

Des Empiriques ! quels animaux sont-ce là ?

MARTON.

Ce sont des animaux qui ne sont ni Medecins, ni Chirurgiens, ni Apoticaires.

ERASTE.

Il n'y a pourtant que les gens de ces professions-là en qui l'on doive se confier quand on est malade.

MARTON.

Aujourd'hui, Monsieur, c'est tout le contraire ; les gens les plus éloignez de ces professions-là sont ceux en qui on a le plus de confiance.

ERASTE.

J'ai de la peine à croire. . .

MARTON.

Oh, Monsieur, cela est si vrai, qu'à l'heure que je vous parle, on ne voit dans Paris que gens à secrets, Souffleurs, Chimistes, Charlatans de toutes nations, de toutes especes : les coins des ruës sont accablez de leurs affiches ; chaque matin on

y voit éclore quelque nouveau gueriſſeur : & le pere de ma maîtreſſe eſt entre les mains de ces Meſſieurs-là, qui font durer ſa maladie, & retardent vôtre mariage.

ERASTE.

Mais enfin quel mal a-t-il ?

MARTON.

Vous ne le devineriez jamais.

ERASTE.

Comment ?

MARTON.

Vous voyez qu'il n'eſt point d'homme dans Paris plus haut en couleur, & plus rouge de viſage que lui.

ERASTE.

Cela eſt vrai. Hé bien ?

MARTON.

Il a la jauniſſe, Monſieur, à ce qu'il dit.

ERASTE.

La jauniſſe ? cela ne peut être.

MARTON.

Oh, Monſieur, depuis une maladie qu'il eut, cauſée, dit-on, par un excés de bile, qui venoit de trop manger, il veut avoir la jauniſſe en dépit de tout le monde.

ERASTE.

C'eſt une foibleſſe, dont il eſt aiſé de le guerir.

MARTON.

Oui ſi c'étoit un homme fait comme les

autres : mais jugez du perſonnage. A preſent il ne veut preſque ni manger, ni boire, & c'eſt ce qui entretient ſa mélancolie.

ERASTE.

Je ne m'étonne pas ſi l'on me cachoit ſon mal.

MARTON.

On n'oſe le dire à perſonne.

ERASTE.

Oh bien je vois qu'il ne faut que joüer d'adreſſe pour le guerir, & je m'aviſe d'un expedient. J'ai pris ce matin un valet qui m'avoit ſervi autrefois, & que perſonne ne connoît ceans : c'eſt un drôle des plus adroits, & qui a ſervi long-temps un Operateur ; il faut que... Mais j'entens Monſieur le Baron, adieu.

SCENE III.

LE BARON, M. ROMARIN, ARISTE, MARTON.

LE BARON.

J'Aime à changer de lieu. Venez, Monſieur de Romarin, paſſons dans ma ſale; je veux y attendre un homme celebre de vôtre profeſſion, que j'ai fait appeller, &

qui me doit venir voir : vous ne trouverez pas mauvais que je le consulte ?

ROMARIN.

Pourveu que ce ne soit pas un Medecin.

LE BARON.

Un Medecin ? j'aimerois mieux crever.

ROMARIN.

Vous feriez fort bien.

LE BARON.

Et vous, mon frere, ne vous avisez plus, je vous prie, de me contester des choses que je sçai mieux que vous.

ARISTE.

Cependant, mon frere, il est bien certain qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour voir que vous n'avez pas au moins la jaunisse.

LE BARON.

J'ai ce que j'ai. Vous sçavez qu'on ne doit pas disputer du goût ; je pretens qu'on ne doit pas aussi disputer de la vûë. Vous me trouvez rouge, n'est-ce pas ? & moy je me trouve jaune.

ROMARIN.

C'est une espece de jauniſſe que tout le monde ne connoît pas.

MARTON.

Il faut avoir de bons yeux pour s'en appercevoir.

LE BARON.

Paix. Un siege, Marton, vîte un siege. *aprés s'être assis.* Je souffre beaucoup, Monsieur, quand je marche, d'où vient cela?

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en mouvement.

LE BARON.

Oui, en mouvement. Maudite bile! non, il faut que je me leve; la bile me suffoque quand je suis assis.

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en repos.

LE BARON.

En repos.

ARISTE.

De bonne foy, mon frere, je ne conçois pas...

LE BARON.

Monsieur mon frere, tous vos raisonnemens... Ne vient-il pas un vent coulis de ce côté-là?

MARTON.

Je n'en vois point.

LE BARON.

J'y sens un froid qui me glace.

ROMARIN.

C'est la bile qui se refroidit.

LE BARON *portant la main à l'autre côté de sa tête.*

Ay! ay! n'a-t-on pas laissé la cuisine ouverte?

MARTON.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Je sens de ce côté-là une chaleur qui me brûle.

ROMARIN.

C'est la bile qui s'échauffe.

MARTON,

Voila une bile qui jouë bien des personnages.

ARISTE.

Eh, mon frere, ôtez-vous cela de l'esprit, & songez à tenir à Eraste la parole que vous lui avez donnée : vous verrez que dans la réjoüissance des noces cette imagination se dissipera.

LE BARON.

Ah je vous entens. Vous pretendez donc que je suis un visionnaire, & que mon mal n'est qu'une chanson ? Mais vous qui raisonnez si bien, dites-moy, s'il vous plaît, d'où vient donc qu'à present je sens un grand froid de ce cô... non, de ce cô.... De quel côté, Monsieur, ai-je dit que j'avois froid ?

ARISTE.

Ah, ah, ah, ah.

LE BARON.

Bon, riez, riez.

ARISTE.

Qui ne riroit, de voir que vous doutez

de quel côté vous avez froid ?

MARTON.

C'eſt un effet de la bile qui doute.

LE BARON.

Oui, la bile fait en moy des choſes inconcevables.

ROMARIN.

Aſſurément.

ARISTE.

Mais d'où vient que vous ne l'avez pas gueri, depuis un mois que vous le traitez ?

ROMARIN.

C'eſt que la nature eſt affoiblie en Monſieur par les ſaignées qu'on lui a faites autrefois.

LE BARON.

Vous ne m'aviez pas encore dit cela. Quoy vous m'auriez gueri, ſi je n'avois jamais été ſaigné ?

ROMARIN.

Trés-infailliblement.

LE BARON.

Et il n'y a que cela qui empêche vos remedes d'agir ?

ROMARIN.

Il ne peut y avoir d'autre cauſe dans toute la nature.

LE BARON.

Je ne ſçai donc pas comment cela ſe fait ; car il eſt bien certain que de ma vie je n'ai été ſaigné.

MARTON *à Romarin.*

Allons, Monsieur, peu de chose vous embaraſſe, ayez recours à la bile.

ARISTE *riant.*

Ah, ah, ah.

ROMARIN.

Il ne faut pas tant rire, je soûtiens ce que j'ai avancé.

ARISTE.

Et mon frere n'a jamais été saigné.

ROMARIN.

Et qu'importe ? la vie est dans le sang ; celui dont il tient la vie a été saigné, c'est comme s'il l'avoit été lui-même.

LE BARON.

Oh non, non, j'ai oüi dire à mon pere qu'il n'avoit jamais été saigné.

MARTON.

Et qu'importe ? la vie est dans le sang ; & si vous pressez Monsieur, il ira querelle la saignée jusqu'à la trentiéme generation.

ROMARIN.

Langue de vipere, tu auras quelque jour besoin de moy.

MARTON.

De vous ? ah si vous me tuez jamais, je vous le pardonne.

LE BARON.

Paix. Je songe, Monsieur, qu'il est prés de six heures. Marton, va dans ma cham-

bre, ouvre les fenêtres qui regardent le nord, & ferme celles qui regardent le septentrion, n'est-ce pas, Monsieur ?

ROMARIN.

Le nord & le septentrion, Monsieur, c'est la même chose. Je vous ai dit que le soir il faut ouvrir au midi, & fermer au septentrion : mais rien ne presse encore. Je vais cependant faire un tour à mes fourneaux.

SCENE IV.

LE BARON, ARISTE, MARTON.

ARISTE.

Est-il possible, mon frere, que vous vous laissiez mener par le nez à un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Oui.

MARTON.

A un vilain Souffleur, que je soupçonne de travailler à autre chose qu'à des remedes.

LE BARON.

Tant mieux.

MARTON.

Qui brûle ceans tout le charbon de la Greve, & qui quelque jour nous grillera.

LE BARON.

J'aime la grillade.

ARISTE.

Je ſuis aſſuré que ſi vous pouviez vous réſoudre à manger & à boire un peu plus que vous ne faites....

LE BARON.

Oh, j'enrage; ne ſçavez-vous pas que tout ce que je mange ſe change en bile, & que ma jauniſſe redouble ?

ARISTE.

Mais là, mon frere, informez-vous un peu de vos meilleurs amis ſi on a jamais vû jauniſſe de la couleur de la vôtre.

LE BARON.

Je vous dis, moy, que la couleur n'y fait rien, qu'il n'y a que la diette qui puiſſe me guérir : & Monſieur Romarin ſoûtient que ſi je pouvois entierement m'abſtenir de boire & de manger, ſeulement quinze jours, je ſerois tout-à-fait hors d'affaires.

MARTON.

Oh pour cela, je vous en répons.

SCENE V.

ROMARIN, LE BARON, ARISTE, MARTON.

ROMARIN.

IL y a plaisir à voir petiller les flammes de ces fourneaux.

LE BARON.

Tenez, Monsieur, voila mon frere qui me soûtient toûjours...

ARISTE.

Non, mon frere, je ne conteste plus contre Monsieur: mais puis qu'il n'a pû encore vous guerir, que ne faites-vous appeller des Medecins?

ROMARIN.

Eh Monsieur, des Medecins! A quelles gens l'adressez-vous là pour guerir un malade?

MARTON.

Eh fy donc, Monsieur, des Medecins! Ne sçavez-vous pas que cela est aujourd'hui contre les regles du bon sens?

LE BARON.

En effet, *clisterium donare, seignare, purgare.* Allez voir un peu ce que dit Moliere de vos Medecins.

ARISTE.

Je ſçai bien, mon frere, que vous êtes de ceux qui ont pris au pied de la lettre les railleries ingenieuſes de ce charmant auteur : mais, en bonne foy, parce qu'il a joüé le ridicule des Medecins, comme il a joüé celui de preſque toutes les profeſſions, faut-il ſe priver du ſecours qu'on peut tirer de leur art ?

LE BARON.

Ah, vous faites le Docteur. Tenez, je ne veux que Marton pour vous confondre ; elle a bon ſens, comme vous ſçavez. Te ſers-tu des Medecins ?

MARTON.

Moy, Monſieur ? le Ciel m'en preſerve.

LE BARON.

Et pourquoy ne t'en ſers-tu pas ?

MARTON.

C'eſt, Monſieur.... que je me porte bien.

LE BARON.

Mais ſi tu étois malade ?

MARTON.

Pour moy, Monſieur, en toutes choſes je crois que mal ou bien, il faut toûjours tenir le grand chemin batu : quand je veux des ſouliers, je vais aux Cordonniers ; des habits, aux Tailleurs ; des étoffes, aux Marchands ; des conſeils, aux Avocats ;

& quand je voudrai des remedes, j'irai aux Medecins.

LE BARON.

Elle veut plaiſanter.

ARISTE.

Elle parle de fort bon ſens.

SCENE VI.

FRIBOURG, MARTON, LE BARON, ROMARIN, ARISTE.

Fribourg vient trés-lentement par derriere, cherchant ſon maître des yeux.

ARISTE.

MAis voila vôtre Suiſſe qui vous cherche.

LE BARON.

Il vient ſans doute me donner des nouvelles de cet homme celebre que j'attens. Approche, Fribourg, approche donc; qu'eſt-ce ?

FRIBOURG.

Monſir...

LE BARON.

Parle, qu'as-tu à me dire ?

FRIBOURG.

Monſir, moy.....

LE BARON.

Parle donc.

FRIBOURG.

Moy vien fitement vous dire. . .

LE BARON.

Oh dis donc. La lenteur de cet animal-là met ma bile dans un mouvement terrible.

ROMARIN.

C'eſt le propre de la nation Helvetique d'être phlegmatique.

MARTON.

Parleras-tu ?

LE BARON.

Mais voyez la tranquilité de ce bourreau-là ; plus on le preſſe, moins il ſe hâte.

FRIBOURG.

Moy fien fous dire. . .

MARTON.

Oh garde-le pour demain, ce que tu as à dire.

ARISTE.

Dis donc ce qu'il y a, & retire-toy.

FRIBOURG.

Si moy parlir, fous prendre tout pitêtre ein grand fâchiment.

LE BARON.

Non, on ne ſe fâchera point, parle.

FRIBOURG.

Si moy parlir, fous point fâchir ?

LE BARON.

Et non, moy point fâchir : parle, parle, parle.

FRIBOURG.

Eh pien, moy fien fitement vous dire le feu être bravement à la maiſon.

LE BARON.

Le feu eſt au logis?

FRIBOURG.

Oui, Monſir, fort pien.

LE BARON.

Ah quel malheur! que ſerons-nous?

FRIBOURG.

J'affre pien dit, fous fâchir; auſſi moy ne fouloir point parlir. Moy va fitement aider à ly éteindre.

SCENE VII.

MARIANE, LE BARON, ARISTE, MARTON, ROMARIN.

MARIANE.

NE vous alarmez pas, mon pere, le danger eſt preſque paſſé.

LE BARON.

Et qui eſt l'étourdi, le coquin, le traître qui avoit mis le feu au logis?

MARTON.

Gage que c'eſt Monſieur avec ſes maudits fourneaux.

MARIANE.

Il eſt vrai que le feu a commencé à ſa chambre, & on a jetté même ſes hardes par la fenêtre.

ROMARIN *ſort en courant.*

Mes hardes !

MARTON.

Ne courez pas ſi vîte, il n'y a pas grand' choſe à brûler.

LE BARON.

Allons tous voir vîte ce que c'eſt. Oh paſſez devant. Il pourroit y avoir encore quelque danger, & il eſt bon.... Mais quel homme eſt-ce ci ?

SCENE VIII.

PAQUINOY, LE BARON.

PAQUINOY.

AH bon, le voila ſeul. Il m'a fait appeller, profitons de l'occaſion. Monſieur...

LE BARON.

Qu'eſt-ce ? Je ſuis preſſé, le feu eſt au logis.

PAQUINOY.

A ce que je vois, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Non : mais à preſent il faut que j'aille...

PAQUINOY *arrêtant le Baron.*

Quand vous ſçaurez qui je ſuis...

LE BARON.

Eh bien je laiſſerai brûler ma maiſon ?

PAQUINOY.

Je ſuis le celebre Monſieur Paquinoy.

LE BARON.

Nous nous verrons une autre fois : ſerviteur.

PAQUINOY *l'arrêtant & le retenant par force.*

J'ai, Monſieur, ce remede merveilleux qu'on appelle les gouttes d'Angleterre.

LE BARON.

Je n'en ai que faire à preſent, &...

PAQUINOY. *il l'arrete.*

Si vous ſçaviez la vertu de ces gouttes-là...

LE BARON.

J'enrage. Serviteur...

PAQUINOY *le reprenant.*

Peut-être avez-vous le ventre dur ?

LE BARON.

Ah le bourreau !

PAQUINOY *le retenant.*

Je vous donnerois la medecine noire, qui purge par la vûë, pourveu qu'on avale en même temps trois grands verres de tiſanne laxative.

LE BARON.

Il faut être bien endiablé pour...

PAQUINOY *le reprenant toûjours.*

Ah Monsieur, si par bonheur vous aviez une violente colique...

LE BARON.

Ah le traître !

PAQUINOY.

Je vous ferois prendre mon eau pacifique, ou mon essence tranquilisante...

LE BARON.

Eh, Monsieur de Paquinoy, je vous conjure, laissez-moy aller donner ordre au feu, & revenez ce soir.

PAQUINOY.

Eh que ne le disiez-vous plûtôt ? suis-je homme à importuner les gens ?

LE BARON.

Eh bien serviteur.

PAQUINOY *le reprenant.*

Vous voulez donc que je revienne ce soir?

LE BARON.

Eh oui, de par tous les diables, ce soir.

PAQUINOY.

Voila qui est bien. *il revient.* Et à quelle heure, Monsieur, s'il vous plaît ?

LE BARON.

Oh à l'heure qu'il te plaira.

PAQUINOY.

Serviteur. *il l'arrête encore pour lui dire :* Cela suffit.

SCENE

SCENE IX.

MARIANE, MARTON, LE BARON.

LE BARON.

AH ! je n'en puis plus : me voila rebuté pour toute ma vie de ce bourreau-là.

MARTON.

Vous voila encore alarmé, Monsieur ? nous venons vous dire que le feu est éteint.

LE BARON.

C'est bien pis que le feu.

MARIANE.

Et qu'est-ce donc, mon pere ?

LE BARON.

Un enragé qui m'a retenu ici par force. Marton, si un homme qu'on appelle Monsieur de Paquinoy revient ici ce soir, fais-le chasser du logis.

SCENE X.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

MOnsieur de Paquinoy ! c'est justement celui qui la semaine derniere tua une femme de qualité dans nôtre voisinage.

MARIANE.

De qui sçais-tu cela ?

MARTON.

De nôtre Fribourg, qui étoit alors au service de cette Dame-là.

MARIANE.

Eh bien, ma pauvre Marton, que t'a dit Eraste du procedé de mon pere ?

MARTON.

Il enrage aussi bien que vous.

MARIANE.

Qu'a-t-il resolu de faire ?

MARTON.

Il a un dessein, qu'il va faire executer par son valet : je vous le dirai tantôt. Suivons Monsieur vôtre pere, pour le preparer à ce que veut faire Eraste.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

ERaste ne vient point.

MARTON.

Il m'a dit qu'il viendroit avec ce feint Empirique, ce valet que nous ne connoissons point : il le doit mener lui-même.

MARIANE.

J'ai de la peine à croire que ce qu'il a dessein de faire puisse reüssir.

MARTON.

Pourquoy non ? Pour guerir Monsieur vôtre pere, il ne faut que trouver adroitement le moyen de le faire manger & boire, & Eraste m'a assuré que ce valet trouvera quelque expedient.

MARIANE.

Les Empiriques qui viennent ceans l'embaraſſeront.

MARTON.

Pour Monsieur de Romarin, l'accident du feu a fait tomber entre mes mains une cassette, qui me servira quand je voudrai à le chasser de ceans ; & pour Monsieur de Paquinoy, s'il ose y revenir, il ne sera pas mal reçû, je l'ai recommandé à Fribourg.

MARIANE.

Pourquoy à Fribourg ?

MARTON.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit au service d'une Dame que cet Empirique tua l'autre jour ?

SCENE II.

PASQUIN, MARIANE, MARTON.

PASQUIN *à part, en Empirique.*

OH, oh, mon maître devoit être ici pour me presenter

MARTON.

Voila un homme qui n'ose entrer.

PASQUIN *à part.*

Il m'avoit dit qu'il y seroit avant moy ; attendons.

MARIANE.

Marton, ne seroit-ce pas le valet d'Eraste?

MARTON.

Non, Madame, Eraſte doit le mener lui-même : je gage plûtôt que c'eſt Monſieur de Paquinoy.

PASQUIN.

Voila des Dames que je ne connois point. Ne faiſons pas ici de qui pro quo.

MARIANE.

Sçache qui c'eſt.

MARTON.

Qui êtes-vous, Monſieur, s'il vous plaît ? qui demandez-vous ? qui cherchez-vous ?

PASQUIN.

Meſdames, je ſuis... je cherche... j'attens... je demande... Monſieur le Baron.

MARTON.

à Mariane. Je ne me trompe point. *à Paſquin.* Vous êtes ſans doute Monſieur de Paquinoy ?

PASQUIN.

C'eſt à peu prés le nom de vôtre trés-humble ſerviteur.

MARTON *d'un ton flateur.*

Eh bien, Monſieur, faites-nous, s'il vous plaît, la grace *d'un ton rude* de déloger d'ici tout à l'heure.

PAS QUIN.

Oh, oh ! peut-être ignorez-vous qui je ſuis ?

MARTON.

On vous connoît mieux que vous ne penſez ; mais vous à qui croyez-vous parler ?

PASQUIN.

Moy ? je ne ſçai.

MARTON.

Voila la ſœur de cette Dame que vous tuâtes l'autre jour, & moy je ſuis ſa couſine.

PASQUIN *à part.*

Que diantre me vient-elle conter ?

MARTON.

Il a peur. Croyez-moy, délogez de ceans, il ne fait pas bon ici pour vous.

PASQUIN.

Oüais ! Permettez au moins que j'attende ici...

MARTON.

O que de raiſons. *à part.* Je m'en vais bien te faire détaler moy. *à Mariane.* Retirons-nous. Hola, Fribourg, hola.

PASQUIN.

Tubieu on me prend ici pour un autre ; le plus ſûr eſt de décamper, & d'aller attendre mon maître dans la ruë.

MARTON *dans une aîle du Theatre.*

Voila cet empoiſonneur que tu connois, chaſſe-le d'ici.

FRIBOURG *sans être vû.*

Mon camerate, à moy, à moy.

Mariane & Marton sortent d'un côté, Pasquin s'en va de l'autre, & Paquinoy entre en même temps par le milieu du Theatre.

SCENE III.

PAQUINOY *seul.*

PUisque Monsieur le Baron m'a dit de revenir ce soir, j'espere que je serai bien reçû : il n'est rien de tel, que de bien prendre son temps. Ne faisons pas comme tantôt : mais attendons que quelqu'un paroisse pour me presenter à lui. Bon, voici à propos deux de ses gens. Il y a pourtant là un drôle que j'ai vû ailleurs.

SCENE IV.

FRIBOURG, UN LAQUAIS, PAQUINOY.

PAQUINOY.

VOus êtes sans doute...

FRIBOURG *au laquais.*

Prendre toy ſti bâton, prendre moy ſti l'autre.

Fribourg jette un bâton au laquais, il en prend un autre; ils placent M. de Paquinoy au milieu; ils eſſayent ſi les bâtons ſont bien en main, & demeurent ainſi quelque temps.

PAQUINOY.

Que veut dire ceci? à qui en voulez-vous?

FRIBOURG.

Allons, gagnir toy ſitement li chimin de li ruë.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

PAQUINOY.

Moy, mes enfans?

FRIBOURG.

Nous n'être point les enfans d'un Liperique. Si toy n'entre dehors, moy caſſir ton tête: toy afre tué mon mitreſſe, moy point ſouffrir toy tuir mon maître. Entre dehors.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils hauſſent leurs bâtons.

PAQUINOY.

Attendez, attendez. *à part-ſoy.* C'eſt une piece que me veut faire le Souffleur qui loge ceans. Il en aura le démenti. *Il*

tire une bourſe, & ils rabaiſſent leurs bâtons. C'eſt par l'ordre de vôtre maître que je viens ici. Faites-moy parler à lui, voila un loüis que je vous donne.

Fribourg prend le loüis.

LE LAQUAIS.

Et moy n'aurai-je rien?

FRIBOURG.

Vous donnir donc encore quelque choſe à mon camerate, pour ly afoir foulu prendre la peine de tonner à fous de coups de bâton.

PAQUINOY.

Tiens, voila un écu pour toy... Oh çà faites-moy parler à Monſieur le Baron.

FRIBOURG.

Monſir Baron n'afre point loiſir de mourir de ſti jour; quelqu'autre demain vous pourra fenir ly tuer.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils le frapent.

FRIBOURG.

Entri dehors.

PAQUINOY.

Au ſecours, au ſecours, au ſecours.

SCENE V.

ARISTE, ERASTE, PASQUIN, PAQUINOY, FRIBOURG, LE LAQUAIS.

ERASTE.

QU'eſt-ce ci ?

PAQUINOY.

Eh Meſſieurs ! voila deux coquins qui me vouloient inſulter.

FRIBOURG.

Ly être menteur, Monſieur : moy parce qu'il aure tué mon maîtreſſe, ly aure ſeulement pour rire tout doucement avec ſti bâtonne donné comme cela.

Il le frape.

LE LAQUAIS.

Et moy comme ceci.

Il le frape.

ARISTE.

Marauts ! retirez-vous. Je vous aſſure, Monſieur, que mon frere n'a point de part à cette violence, & qu'on les fera châtier trés-ſeverement.

PASQUIN *à Paquinoy.*

Pour moy, Monſieur, je vous remercie de tout mon cœur.

PAQUINOY.

Et de quoy, Monsieur ?

ARISTE.

Vous avez sans doute gueri quelqu'un de ses amis.

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; la personne du monde qui m'est la plus chere étoit dans un grand peril, dont vous l'avez tirée fort à propos.

PAQUINOY.

Cela m'est assez ordinaire.

PASQUIN.

Je le crois, Monsieur, & je souhaite que pareille chose vous arrive souvent.

ERASTE *à Paquinoy.*

Oh çà, Monsieur, Monsieur le Baron n'auroit pas à present le temps de vous consulter : nous venons ici pour une affaire de consequence, prenez la peine de revenir demain matin.

PAQUINOY.

Pourveu que je n'y retrouve pas ces deux coquins.

ARISTE.

On va les faire mettre en prison au logis.

PAQUINOY.

Soit, je reviendrai demain matin. *à part.* C'est la meilleure pratique de Paris,

il ne faut pas se rebuter pour si peu de chose.

ARISTE.

J'ai preparé mon frere à te bien recevoir. Vous, Eraste, allez avertir de tout Mariane & Marton, afin qu'il n'arrive plus ici de surprise.

ERASTE.

Mon pauvre Pasquin, si tu reüssis ta fortune est faite.

PASQUIN.

Sur les instructions qu'on m'a données, j'ai compris à miracle ce que j'ai à faire, & je suis preparé comme il faut, puisque nous avons affaire à un homme facile à duper.

SCENE VI.

LE BARON, ROMARIN, ARISTE, PASQUIN.

LE BARON *à Romarin.*

LE feu aura sans doute brûlé la cassette dont vous êtes tant en peine.

ROMARIN.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas pour tout l'or des Indes qu'on eût vû les secrets qu'elle renfermoit.

LE BARON.

Ah, mon frere, voici apparemment cet illustre dont vous m'avez parlé ?

PASQUIN.

Oh Monsieur !...

LE BARON.

Et vous l'appellez ?...

PASQUIN.

Le Sieur Pasq... Diamantin, à vous servir.

ARISTE.

Monsieur arriva hier à Paris, avec un Officier ami d'Erafte, qui lui a vû faire des choses...

PASQUIN.

Eh Monsieur, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il m'a vû guerir des hidropiques, des paralytiques, des epileptiques, des frenetiques. Pures bagatelles, vous dis-je. Monsieur, qui apparemment est un des habiles de la profession, peut vous dire que les enfans sçavent aujourd'hui guerir ces maux-là.

LE BARON.

Diantre ! quel homme est-ce ci ?

ROMARIN *bas au Baron.*

C'est un affronteur assurément.

PASQUIN.

Il faudroit avoir vû ce que j'ai fait à Siam, en Bretagne, en Tartarie, en Provence, à la Chine...

LE BARON.

Vous avez été à la Chine?

PASQUIN.

Vraiment, vraiment j'ai été bien plus loin, j'ai été à Constantinople.

ROMARIN.

à part. L'ignorant! Et Constantinople, Monsieur, n'est qu'en Turquie.

PASQUIN.

Qu'en Turquie! Vous parlez de cette Constantinople où sont les Turcs? Je parle moy d'une autre Constantinople, qui est à plus de dix mille lieuës au-delà.

ROMARIN.

Et la terre n'a que neuf mille lieuës de tour.

PASQUIN.

Oui, oui des lieuës d'Allemagne: j'entens moy des lieuës de la Chine, qui n'ont que trente-six toises.

LE BARON.

Eh bien, Monsieur Diamantin, vous pretendez donc professer à Paris la Medecine?

PASQUIN *feignant d'être fort en colere.*

La Medecine, Monsieur! la Medecine! La premiere chose que j'ai à vous dire, c'est que je ne suis point Medecin.

LE BARON.

Bon.

PASQUIN.

Que je ne l'ai jamais été.

LE BARON.

Tant mieux.

PASQUIN.

Et que je ne le ſerai de ma vie.

LE BARON.

Fort bien. Vous a-t-on dit. ...

PASQUIN.

La Medecine ! à moy qui viens de la Chine : on me prend pour un Medecin ? Serviteur.

ARISTE.

Eh Monſieur, Monſieur.

PASQUIN.

La Medecine !

ROMARIN.

Cet homme-là fera du bruit à Paris.

ARISTE.

Mon frere n'a pas eu deſſein de vous fâcher.

LE BARON.

Non, ma foy.

ARISTE.

Par profeſſer la Medecine, il entendoit guerir les malades.

LE BARON.

Il eſt vrai, & je vous demande pardon ſi je vous ai appellé Medecin.

PASQUIN.

Cela étant ainſi. .... je m'appaiſe. C'à

voyons, qu'y a-t-il à faire ?

ARISTE.

Je vais donner ordre qu'on ne laisse entrer personne.

SCENE VII.

MARTON, LE BARON, ROMARIN, PASQUIN.

LE BARON *à Marton, qui entre.*

QUe viens-tu faire ici toy ?

MARTON.

Je viens voir ce grand homme qu'on vous a amené.

LE BARON.

Monsieur, c'est une fille du logis, nous pouvons continuer devant elle. Vous a-t-on dit le mal que j'ai ?

PASQUIN.

Non : mais j'ai connu ce que c'est dés que je vous ai vû.

LE BARON.

On dit pourtant qu'à me voir, on ne me donneroit jamais le mal que j'ai.

PASQUIN.

Ce sont des ignorans. Tenez, Monsieur, ces regards intercadens, cette phisionomie calendulaire, & sur tout cette face... ru-

biconde, marquent que vous avez la jauniſſe.

MARTON.

L'y voila.

LE BARON.

Mais, Monſieur, tout le monde me dit que je ſuis rouge, & que la jauniſſe eſt jaune ; vous me feriez plaiſir de m'expliquer un peu cela.

PASQUIN.

Ouidà, trés-volontiers.

ROMARIN *à part.*

Ah voyons un peu comment il s'en tirera.

PASQUIN.

Nos anciens n'ont connu que deux ſortes de bile ; la jaune, & la griſe.

ROMARIN *au Baron.*

La griſe ! l'ignorant ! Eh dites la noire, Monſieur, la noire.

PASQUIN.

Eh oui, oui la noire, ſi vous voulez. *au Baron.* C'eſt, Monſieur, qu'en Chinois gris veut dire noir.

LE BARON.

Fort bien.

PASQUIN.

Or un fameux Tartare, que j'ai connu au Japon, a découvert depuis peu avec le.... microſcome...

ROMARIN *au Baron.*

L'ignorant ! vous voulez dire le microscope.

PASQUIN.

Eh oui, je veux dire le mi... miscro... miro.... *au Baron.* L'accent Chinois, Monsieur, que j'ai conservé, fait que j'ai de la peine à prononcer certains mots. Ce fameux Tartare donc, avec le... avec... ce que Monsieur dit, découvrit qu'il y avoit une troisiéme sorte de bile, qui est la bile rouge.

MARTON.

La belle découverte !

PASQUIN.

Et nous appellons en Chinois cette bile-là, marmarigés.

MARTON.

Voila un vilain mal.

PASQUIN.

Oui marmarigés, *id est* roujabilis, c'est à dire, rouge bile, ou si vous voulez, bile rouge.

LE BARON.

Je comprens cela, rouge bile, ou bile rouge.

PASQUIN.

Oui. Monsieur a de la penetration. Cependant comme la bile jaune est la plus connuë, nous appellons jauniſſe tous les

épanchemens de bile, noire, jaune, ou rouge.

MARTON.

Cet homme-là connoît vôtre mal à miracle.

LE BARON.

Il en parle trés-ſçavamment.

PASQUIN.

Oh, oh. Ainſi vôtre maladie, à parler dans les termes de l'art, eſt une jauniſſe rouge.

LE BARON.

Je l'ai toûjours crû.

ROMARIN *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce ci? il ne raiſonne point trop mal.

LE BARON.

Hé bien, Monſieur, me guerirez-vous?

PASQUIN.

Un Charlatan vous diroit oui: mais moy qui ſuis ſincere, je vous dirai franchement que vous êtes un homme mort.

LE BARON.

Je ſuis un homme mort?

PASQUIN.

Vous le ſeriez dans vingt-quatre heures, ſi heureuſement pour vous je n'étois venu à Paris. J'ai ſeul le remede infaillible pour ce mal-là.

ROMARIN *au Baron.*

N'en croyez rien, c'eſt un fourbe.

LE BARON.

Il eſt pourtant de bonne foy. Monſieur, donnez-moy vîte ce remede. Dans vingt-quatre heures, peſte !

PASQUIN.

Il faut ſçavoir auparavant ſi vous êtes preparé à le prendre.

LE BARON.

Il ne faut que demander à Monſieur les remedes qu'il m'a donnez.

ROMARIN.

Je n'ai que faire de les lui dire.

PASQUIN.

Il n'en eſt pas beſoin. *Il lui tâte le pouls.* Voici qui me le dira.

LE BARON.

Vous le devinerez à cela ?

PASQUIN.

Au pays dont je viens on connoît au mouvement du pouls la cauſe d'une maladie, tous les accidens qu'a eus le malade, & tous les remedes qu'il a pris.

MARTON.

Diantre !

LE BARON.

Et comment faites-vous ? il ſemble que vous jouyez de l'épinette.

PASQUIN *bat avec ſes doigts ſur le bras du Baron.*

C'eſt la maniere des Chinois. Ah, ah, ah, je ſens ici déja... oui, que l'on vous

a donné de l'algarot, de l'algarot.

LE BARON.

Il eſt vrai.

PASQUIN.

C'eſt fort bien fait. Ha, ha, ha, je je touche ici l'or potable, l'or potable.

LE BARON.

Cela eſt encore vrai. Quel homme !

PASQUIN.

Cela étoit neceſſaire. Ha, ha, ha, je ſens ici paſſer par mes doigts liliums, antimoines, ſels volatils, mercures, reſtaurans, elixirs, eſprits du Soleil, ſirops de longue vie, &c.

LE BARON.

O le grand homme ! Oui, Monſieur, j'ai pris de tout cela.

PASQUIN.

Parfaitement bien. Vous voila preparé à miracle, & Monſieur eſt un trés-habile homme.

MARTON.

L'habile fourbe que voici !

PASQUIN.

Allons, dans moins de vingt-quatre heures vous n'aurez pas une goute de bile rouge dans le corps, en faiſant ce que je vais ordonner.

ROMARIN *au Baron.*

Prenez garde à ce que vous ferez.

PASQUIN *à part.*

La peste de l'homme !.. *au Baron.* Monsieur, vous sçavez que chacun de nous a ses secrets, & qu'il n'est pas à propos que Monsieur sçache...

ROMARIN *à part, en s'en allant.*

Eh je n'en ai que faire. Il faut que je fasse suivre ce drôle-là par mon laquais lors qu'il sortira d'ici, pour découvrir qui il est.

MARTON *bas.*

Garre la cassette.

SCENE VIII.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

OH çà, Monsieur, avant que j'ordonne, çà, voyons, comment faisons-nous ?

LE BARON.

Quoy, Monsieur ?

PASQUIN.

Ne comprenez-vous pas ?

LE BARON.

Non.

PASQUIN.

Je vais donc m'expliquer. Eſtes-vous riche ?

LE BARON.

Oh, oh ! eſt-ce qu'il eſt neceſſaire que vous ſçachiez cela ?

PASQUIN.

Oui, trés-neceſſaire.

MARTON.

J'entens, Monſieur, ce qu'il veut dire. Ces Meſſieurs commencent toûjours par faire leur marché ; aprés arrive ce qui peut.

PASQUIN.

Oui, ce ſont là nos ſtatuts. C'à combien avez-vous de rente ?

MARTON.

Je vais parler pour vous. Monſieur peut avoir à peu prés vingt mille livres de rente.

LE BARON.

Eh pas tout à fait.

PASQUIN.

C'eſt à dire quinze, ou environ ? Eh bien ſur ce pied-là il faut conſigner.... Monſieur, je donne mes remédes aux pauvres, & je les vends aux riches.... il faut conſigner... Au reſte je ne veux rien toucher que vous ne ſoyez gueri.

MARTON.

Cela eſt encore dans l'ordre. Avec ces

Messieurs l'argent quelquefois peut être en sûreté, on ne risque toûjours que la vie.

PASQUIN.

Il faut donc consigner... oui il me faut cela, cent loüis seulement.

LE BARON.

Cent loüis !

PASQUIN.

Et Monsieur, au prix des autres je suis un gâte-métier.

MARTON.

Il est vrai que nous en avons quelques-uns à Paris qui écorchent diablement les gens qu'ils envoyent en l'autre monde.

LE BARON.

Allons, qu'à cela ne tienne ; voila une bague, que je consigne entre les mains de Marton pour les cent loüis, que je payerai lorsque je serai gueri.

SCENE IX.

ERASTE, MARIANE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH, voici des gens qui sont bien pressez.

ERA-

ERASTE.

Nous venons ſçavoir, Monſieur, ſi vous êtes content de celui que j'ai eu le bonheur de vous adreſſer.

LE BARON.

Ah Monſieur! ah ma fille! c'eſt le plus grand homme... il vient de la Chine.

MARIANE.

De la Chine!

MARTON.

Oui, Madame, où l'on a découvert depuis peu la bile rouge.

LE BARON.

Tandis que le Baron dit ce qui ſuit, Mariane & Eraſte parlent bas enſemble, & n'entendent point ce qu'il dit.

Monſieur Diamantin, voila ma fille, que j'ai promiſe à Monſieur, & quand je me porterai bien ils doivent épouſer.

MARIANE.

Monſieur, gueriſſez vîte mon pere.

PASQUIN.

C'eſt ce que je vais faire. Oh çà voici mon ordonnance. *aux Amans.* Eloignez-vous un peu vous autres: la moindre diſtraction que j'aurois lui pourroit coûter la vie.

LE BARON.

Tenez-vous bien loin.

PASQUIN.

Fort bien. Premierement je vous dé-

fens, ſur peine de mort, de manger ni de boire.

LE BARON.

Je m'en garderai bien.

PASQUIN.

Le remede que je vais ordonner vous nourrira ſuffiſamment.

LE BARON.

Ne m'ordonnez rien, s'il ſe peut, de mauvais goût.

PASQUIN.

Non, non, ceci ne ſera pas mauvais, & cette fille-là le fera faire chez vous. Approche-toy.

MARTON.

C'à que faut-il faire?

PASQUIN *gravement.*

Accipe... Tu n'entens pas le Latin?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

Il faut donc s'humaniſer. Il faut prendre... Monſieur, à la Chine on traite les malades tout autrement qu'à Paris.

LE BARON.

Je le crois bien.

PASQUIN.

Il faut prendre... trente-ſept onces de mouton de Beauvais.

LE BARON.

Du mouton?

PASQUIN.

Oui du mouton. Le mouton eſt un animal pacifique, qui calme les agitations de la bile.

MARTON.

Allons, trente-ſept onces de mouton de Beauvais. Aprés ?

PASQUIN.

Autant de bœuf de Normandie.

LE BARON.

Du bœuf ?

PASQUIN.

Oui du bœuf. Le bœuf eſt un animal vigoureux, qui donne des forces pour l'expulſion.

MARTON.

C'eſt juſtement ce qu'il vous faut. Autant de bœuf de Normandie. Enſuite ?

PASQUIN.

Un gros chapon du Mans.

LE BARON.

Un chapon ?

PASQUIN.

Oui un chapon. Le chapon a en ſoy un ſuc merveilleux pour les rougibilaires.

MARTON.

Un chapon du Mans. Eſt-ce tout ?

PASQUIN.

On fera infuſer.... c'eſt à dire boüillir le tout enſemble pendant trois heures, dans trois pintes d'eau de riviere, aprés y avoir

jetté trois dragmes de sel marin.

MARTON.

De sel marin.

PASQUIN.

Et aprés avoir fait des tranches de pain de Gonnesse, on répandra cette drogue en circulant.... *en faisant la posture d'un homme qui trempe la soupe.*

LE BARON.

Eh ventrebleu vous m'ordonnez là un potage ?

PASQUIN.

Il est vrai : mais quel potage ! Il y a dans ce potage plus de mystere que vous ne pensez. D'ailleurs une poudre invisible que j'y mêlerai fera l'effet que je souhaite.

MARTON.

Il faut avoüer que les Chinois ont inventé de belles choses.

LE BARON.

Eh bien soit : que ne fait-on pas pour guerir ?

PASQUIN.

Avec cette drogue-là, dont vous prendrez la quantité que je vous prescrirai, vous avalerez une potion cordiale, que je vous...

LE BARON.

Je crains extremement les potions.

PASQUIN.

Celle-là ne sera pas bien difficile à prendre. C'est un elixir de certaines choses precieuses infusées dans le meilleur vin qu'on peut trouver, & qui ne changent ni le goût, ni la couleur du vin. Les Chinois, Monsieur, ont ceci de particulier, qu'ils donnent à leurs remedes le goût des alimens, pour les rendre plus avalables.

MARTON.

Je ne m'étonne pas s'il nous vient de ce pays-là de si belles étofes.

LE BARON.

En effet. Allons, il faut se laisser conduire.

PASQUIN.

Quand ce que je viens d'ordonner sera prêt, vous me ferez avertir ; & pour vous montrer que je suis sûr de mon remede, j'en ferai l'épreuve devant vous, aussi bien que de la potion, que j'apporterai moy-même. Je suis un peu menacé de vôtre mal, & par précaution je ne serai pas fâché d'en prendre quelque peu.

LE BARON.

On ne peut pas être de meilleure foy.

PASQUIN.

Allez vous divertir, jusqu'à ce que cela soit fait ; & ce soir, quand vous vous mettrez au lit, ne manquez pas de vous cou-

cher sur le côté gauche... ou sur le droit, comme il vous plaira. Allez.

SCENE X.

ERASTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MARIANE.

VOus avez beau dire, Eraste, ces tendres sentimens ne seront pas de durée.

ERASTE.

Ah Mariane, je vous le proteste encore, rien au monde ne diminuëra l'ardeur dont je brûle, & je vous jure que ni l'absence, ni le temps, ni le mariage...

MARTON.

Monsieur, pour le mariage ne jurez point, je ne connois personne qui ne se soit parjuré.

ERASTE.

Non, Marton, mon amour...

MARTON.

Eh vôtre amour nous tiendroit ici le reste de la soirée, & il est question d'aller vîte faire faire la soupe.

PASQUIN.

Eh bien qu'en dites-vous ?

ERASTE.

Je crains que ce que tu fais ne tire en longueur, & il faut lui faire donner vîte son consentement.

PASQUIN.

Monsieur, il faut commencer par le bien alimenter ; aprés laissez agir la potion cordiale : vous n'en sçavez pas encore toute la vertu. Je ne crains que ces maudits Empiriques.

MARTON.

Ne t'en mets pas en peine, je sçai le moyen de t'en débarasser.

MARIANE.

Je vais suivre mon pere, pour l'entretenir dans la bonne disposition où il est.

Elle sort.

MARTON.

Moy je vais faire executer ton ordonnance à nôtre cuisinier.

PASQUIN.

Allons, nous, Monsieur, chez d'Arboulin, nous faire donner six bouteilles de ma potion cordiale.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ROMARIN.

LE BARON *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

OUI, tandis qu'hier au soir vous étiez sorti pour aller chercher la cassette dont vous êtes encore en peine, Monsieur Diamantin, que j'attens ici, me donna le remede qu'on m'avoit preparé : il m'en fit bourrer, mais bourrer comme il faut ; & il me faisoit aussi avaler de temps en temps de grands verres de sa potion cordiale.

ROMARIN.

Si vous n'y prenez garde, cet homme-là vous empoisonnera.

LE BARON.

Oh pour cela non, ou bien il s'empoisonneroit lui-même ; car de tout ce qu'il me donne, il en prend beaucoup plus que moy.

ROMARIN.

Et ne vous dit-il point de quoy eſt compoſé ce qu'il vous donne ?

LE BARON.

Il n'en fait pas un ſecret, hors la poudre inviſible qu'il y jette.

ROMARIN.

Bon la poudre ! mais ſçavez-vous le reſte ? Je ne m'en informe que pour vôtre interêt.

LE BARON.

Je ne ſçai pas ſi je m'en pourrai bien ſouvenir : mais voici à peu prés ce que c'eſt, & de quelle maniere on le compoſe. Il faut prendre. . . Les Chinois donnent à leur alimens le goût des remedes, pour les rendre plus avalables.

ROMARIN.

Ce ſont pures viſions. Voyons ce beau remede.

LE BARON.

Il faut prendre. . . oui. . . j'y ſuis. Trois dragmes de pain de Gonneſſe, en tranches, & le faire infuſer. . . . . c'eſt à dire boüillir, dans trente-ſept onces de ſel marin ; oui, de ſel marin. . . & répandre enſuite de l'eau de riviere pendant trois heures. . . en circulant autour d'un chapon de Normandie, du mouton du Mans, & du bœuf de Beauvais. Je ne vous dis pas peut-

être les choſes dans l'ordre : mais il y entre de tout cela.

ROMARIN.

Cependant trente-ſept onces de ſel marin empoiſonneroient un diable.

LE BARON.

Il faut donc que la poudre le corrige ; car ce remede étoit d'un goût merveilleux. L'excellente choſe encore que ſa potion cordiale ! oui j'aurois juré que c'étoit du vin de Champagne, & du meilleur.

ROMARIN.

C'en étoit peut-être ?

LE BARON.

Oh non, non, il y avoit ſur la fiole une grande inſcription que j'ai lûë.

ROMARIN.

Cet homme-là s'amuſe à des ſotiſes.

LE BARON.

Il vous eſtime beaucoup... Au reſte on m'a dit que Monſieur de Paquinoy doit revenir ce matin. Il faut s'en défaire honnêtement : c'eſt un homme qui a de beaux ſecrets, & je pourrois en avoir beſoin quelque jour. Vous ne le connoiſſez pas ?

ROMARIN.

Non. Monſieur de Paquinoy ? . . . ce nom-là m'eſt entierement inconnu.

LE BARON.

Il a dit la même choſe de vous, & qu'il n'avoit jamais oüi parler de Monſieur de Romarin.

ROMARIN.

C'eſt donc quelque nouveau venu, comme vôtre Chinois.

SCENE II.

PAQUINOY, LE BARON, ROMARIN.

LE BARON.

AH! je parlois de vous à Monſieur.

PAQUINOY. *Il regarde avec frayeur la porte par où Fribourg eſt venu.*

Je ſuis homme de parole, comme vous voyez. *il touſſe.* Hé, hé, hé.

LE BARON.

Vous regardez fort cette porte-là. Comme vous êtes enrumé, vous craignez peut-être le vent coulis; je vais la fermer.

Tandis qu'il va fermer la porte, il leur donne le temps de faire leur aparté.

PAQUINOY.

Le vent coulis n'eſt pas ce que je crains: mais c'eſt bien fait de la fermer, il ne vient rien de bon de ce côté-là.

ROMARIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part: il s'appelloit autrement. Serviteur, Monſieur.

PAQUINOY.

Serviteur. *il touſſe.* Hé, hé, hé... Cet homme-ci ne m'eſt pas inconnu : il avoit un autre nom. *il touſſe.* Hé, hé, hé.

ROMARIN *à part.*

C'eſt lui-même. Le drôle ne me reconnoît pas ; il faut que je le découvre.

PAQUINOY.

C'eſt lui aſſurément. Il ne ſe ſouvient pas de m'avoir vû ; il faut que je le faſſe connoître.

SCENE III.

PASQUIN, LE BARON, PAQUINOY, ROMARIN.

PASQUIN *au fond du Theatre, où il a trouvé le Baron qui alloit fermer la porte.*

BOn jour, Monſieur. L'on va vous apporter tout à l'heure deux fioles de vôtre potion.... Mais qu'eſt-ce que je vois ? on conſulte ſans me faire appeller ?

LE BARON.

Non, Monſieur : dés que la potion viendra je l'irai prendre.

PASQUIN.

Deux hommes de la profeſſion ceans d'intelligence contre moy ?

LE BARON.

Eh non, non, ces deux Messieurs ne se connoissent seulement pas.

ROMARIN.

Il est vrai que je ne connois pas Monsieur sous le nom de Paquinoy : mais je le connois fort bien sous celui du Sieur Islander ; c'étoit au moins le nom qu'il portoit, lors qu'il prit la peine d'envoyer en l'autre monde une Dame de qualité de ce voisinage.

PAQUINOY.

Et croyez-vous que sous le nom de Romarin je ne reconnoisse pas le Sieur de la Fumée ? C'étoit là vôtre nom, lorsque vous empoisonnâtes. . .

LE BARON.

Eh Messieurs. . . Monsieur, pour l'honneur de la profession. . .

PASQUIN *à part soy.*

Il est vrai qu'ils seroient trop long-temps à se quereller. Eh doucement, Messieurs, doucement, de quoy diable vous piquez-vous ? Vous avez changé de nom l'un & l'autre : eh bien, ne sçavez-vous pas qu'il est ordinaire aux plus grands hommes de nôtre profession d'en user ainsi ? Moy-même, je vous avoüerai qu'il n'y a pas long-temps qu'on m'appelloit le Sieur Pasquin : mais comme ce nom ne me parut pas convenable au métier que je fais,

je ne fis pas scrupule d'en prendre un autre, & de me faire appeller le Sieur Diamantin. Est-ce qu'il n'est pas permis, quand on ne se trouve pas bien d'un nom, d'en prendre un autre qui vous accommode ?

PAQUINOY.

Oui : mais il m'accuse d'avoir tué. . . .

ROMARIN.

Et lui d'avoir empoisonné. . . .

PASQUIN.

Eh bien, tué, empoisonné, qu'est-ce que tout cela ? Ne faut-il pas, pour nous rendre habiles, que nous fassions des experiences ? Malheur sur qui elles tombent. A present, sans vanité, je gueris tous mes malades : mais j'ai fait tout comme vous. Bon, empoisonné, tué, égorgé, ne sont-ce pas là les droits de nôtre apprentissage ?

PAQUINOY.

Oui : mais sçachez que ce ne fut pas moy qui tuai cette Dame du voisinage.

ROMARIN.

Vous lui donnâtes pourtant vôtre remede ?

PAQUINOY.

Il est vrai : mais dans le temps qu'il commençoit d'operer elle eut peur, & envoya querir un Medecin.

PASQUIN.

Malè.

PAQUINOY.

Assurément *male*. Croiriez-vous, Monsieur, que ce desastreux Medecin n'eut pas plûtôt mis pied à terre à la porte de la ruë, que ma malade creva ?

PASQUIN.

Ah le bourreau !

LE BARON.

C'est tuer les gens de bien loin.

PASQUIN.

Oh çà, Messieurs, vous voila d'accord, prenez la peine de. . . .

SCENE IV.

MARTON, ROMARIN, PAQUINOY, PASQUIN, LE BARON, LE LAQUAIS *portant deux grandes fioles.*

MARTON *à Romarin.*

MOnsieur, vôtre laquais est là, qui a quelque chose à vous dire de pressé.

ROMARIN *à part en s'en allant.*

Il vient me donner assurément des nouvelles *montrant Pasquin* de ce fourbe-là.

SCENE V.

MARTON, LE BARON, PASQUIN, PAQUINOY, UN LAQUAIS.

MARTON *à Pasquin, lui montrant ce que porte le laquais.*

VOila, Monsieur, ce que vôtre Distilateur ordinaire nous a dit de vous apporter.

PASQUIN.

Ah fort bien. Allez vîte avaler cela, en grignotant cette opiate, *il tire de sa poche un grand biscuit.* à laquelle j'ai donné le goût d'un biscuit.

MARTON *à Paquinoy.*

Monsieur, nôtre Fribourg vous baise les mains.

PAQUINOY.

Bon... *il arrête le laquais.* Permettez, Monsieur, que je lise cette inscription. ... Oüais! *il lit. Potion cordiale, Rubanbri Diamantine.* Voila un nom bien extraordinaire.

PASQUIN *lui ôtant la fiole.*

Oh, oh. Voyez cela, c'est un elixir de rubis, d'ambre jaune, & de diamans potables.

MARTON.

Cette drogue doit être bien chere.

PASQUIN.

Oui, sans cela on en avaleroit terriblement à Paris Mais allez vîte boire, il ne faut pas la laisser éventer.

LE BARON *à Paquinoy.*

Serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir.

PAQUINOY.

Oüais ! me faire appeller, & me planter là ? Je ne sortirai point.

MARTON *en s'en allant dit à part.*

Je sçai bien le moyen de te faire détaler : attens, attens.

SCENE VI.

PAQUINOY, PASQUIN.

PAQUINOY *à part-soy.*

TAchons de gagner cet homme-ci. Monsieur, e sçai que vous êtes un homme extraordinaire...

PASQUIN.

Il est vrai : mais je vous prie de...

PAQUINOY.

Je vois que le malade de ceans a pour vous une entiere confiance....

PASQUIN.

Il a raiſon : mais comme j'ai commencé à le traiter, trouvez bon que. . .

PAQUINOY.

Si vous voulez m'aſſocier dans cette pratique. *il touſſe.* Hé, hé, hé.

PASQUIN.

Pour cette fois-ci laiſſez-moy le guerir, & une autre fois je vous le livrerai.

PAQUINOY.

Je vous ferai part d'un ſecret. Hé, hé, hé, hé.

PASQUIN *en ſortant.*

Quel diable d'homme ! Si Marton n'y vient donner ordre. . .

PAQUINOY.

Oui, d'un ſecret qui eſt ſouverain, hé, hé, hé, pour la poitrine, hé, hé, hé ; & infaillible, hé, hé, hé, hé, pour la toux. Hé, hé, hé, hé.

SCENE VII.

MARTON, PAQUINOY.

MARTON.

AH Monsieur !

PAQUINOY.

Qu'est-ce donc ?

MARTON.

Sauvez-vous...

PAQUINOY.

Et pourquoy ?

MARTON.

Et sauvez-vous, vous dis-je...

PAQUINOY.

Qu'ai-je à craindre ?

MARTON.

On avoit mis en prison nôtre Suisse, pour avoir commis, dit-on, quelque irreverence envers vous.

PAQUINOY.

Eh bien ?

MARTON.

Ce diable-là vous a entendu tousser ici, & il a enfoncé la porte.

PAQUINOY.

La porte ?

MARTON.

Oui, Monsieur ; il a pris son sabre, & il dit comme cela : *Il faut que je li coupe son tête.*

On fait du bruit.

PAQUINOY.

Quel bruit entens-je ?

MARTON.

Eh c'est Fribourg qui vient.

FRIBOURG, *sans être vû.*

Mon camerate, prendre toy sti bâton, prendre moy sti sabre.

Paquinoy s'enfuit.

SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON, ROMARIN.

MARTON *riant.*

AH, ah, ah, ah.

PASQUIN.

Le voila parti. Ah voici l'autre.

MARTON.

Je l'aurai bientôt congedié.

ROMARIN *à part, au fond du Theatre.*

Je l'avois bien dit que mon laquais me portoit des nouvelles de ce drôle-là.....

Ah, ah, Monsieur le fourbe.

PASQUIN.

Plaît-il ?

ROMARIN.

Vous venez de la Chine, dites-vous ?

PASQUIN.

Comment ?

ROMARIN.

Valet revêtu ! Je vais tout découvrir à Monsieur le Baron.

MARTON.

Il est enfermé.

ROMARIN *en s'en allant.*

N'importe, je veux qu'il sçache...

MARTON.

Monsieur, Monsieur, un mot. Vous a-t-on rendu fidelement ce que l'on garantit hier du feu dans vôtre chambre ?

ROMARIN *revenant, & changeant de voix.*

Je pense qu'oui. Comment ?

MARTON.

Eh rien, Monsieur. Allez trouver Monsieur le Baron, je vous le dirai tantôt.

ROMARIN.

Non, non, dis seulement. Je suis en peine de certaine chose.

MARTON.

C'est, Monsieur, que lors qu'on jettoit vos meubles par les fenêtres...

ROMARIN.

Eh bien ?

MARTON.

Le Commiſſaire du quartier, qui avoit accouru au feu, ſe ſaiſit...

ROMARIN *alarmé.*

De quoy ?

MARTON.

D'une bagatelle. Allez ſeulement, vous le ſçaurez toûjours.

ROMARIN.

Non, je le veux ſçavoir. De quoy ſe ſaiſit-il ?

MARTON.

Eh d'une méchante caſſette ſeulement.

ROMARIN.

D'une caſſette !

MARTON.

Oui, Monſieur. Il y avoit dedans, à ce qu'on dit, quelques pieces d'argent... ou façon, avec de petits inſtrumens aſſez gentils.

ROMARIN.

Le Commiſſaire s'en ſaiſit ?

MARTON.

Oh vous ne perdrez rien : c'eſt un homme fort exact, il en a chargé ſon procés verbal ; & il eſt là en bonnne compagnie, pour vous rendre le tout en preſence de gens.

ROMARIN *s'enfuyant.*

Il eſt là ? Diantre !

MARTON.

Je te répons de celui-là.

PASQUIN.

La peſte, le joli petit métier ! Voila à quoy aboutit ordinairement la soufflerie.

SCENE IX.

ERASTE, ARISTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

ERASTE.

QU'a donc Monſieur de Paquinoy, qui court comme un fou ?

MARTON.

Il fuit la colere de Fribourg, Monſieur.

MARIANE.

Et Monſieur de Romarin, qui ſe ſauve par la porte de derriere ?

MARTON.

Il fuit la croix du tiroir, Madame ; & je viens de faire ceans fin d'Empiriques.

ARISTE.

Eh bien, Paſquin, comment ſe porte mon frere ?

PASQUIN.

Ma foy, Monsieur, je crois qu'à l'heure qu'il est... oh il commence à se bien porter.

MARIANE.

Seroit-il possible ?

PASQUIN.

Oh oui, Madame. A present Monsieur vôtre pere doit avoir vuidé, ou peu s'en faut, la seconde fiole de sa potion cordiale : la dose étoit honnête, & j'en attens un bon succés.

MARTON.

Oh çà, faisons donc ce que nous avons concerté tantôt ensemble. C'est un homme à qui on fait acroire tout ce que l'on veut : d'ailleurs les vapeurs du vin, & la confiance qu'il a prise en toy, nous le feront emporter d'emblée.

ARISTE.

A tout hazard j'ai fait tout preparer pour les noces.

PASQUIN.

Je vous ai dit, Monsieur, qu'il me faut avoir sur moy cent loüis.

ERASTE.

Je te les ai apportez, les voila ; si tu reüssis je te les donne.

PASQUIN *les mettant dans sa poche.*

Il n'y a pas de plus sûre caution... Je l'en-

l'entens. Tenez-vous là cachez, quelque part, pour revenir, & nous laissez commencer, Marton & moy.

SCENE X.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

LE BARON *un peu gai.*

AH parbleu, Monsieur Diamantin! Monsieur Diamantin.

PASQUIN.

Eh bien, Monsieur?

LE BARON.

J'ai bien arrosé la bile rouge.

MARTON.

Ah Monsieur, vous voila parfaitement bien... Tenez, voila vôtre bague, que Monsieur m'a dit de vous rendre.

LE BARON.

Ma bague? & je ne lui ai pas encore donné les cent loüis.

PASQUIN.

Pardonnez-moy, Monsieur, vous me les avez donnez.

LE BARON.

Comment je vous ai donné, moy, les cent loüis promis ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Oh, oh, diable m'emporte si je m'en souviens.

PASQUIN.

Je suis homme d'honneur, Monsieur, je suis payé.

MARTON.

Pourquoy vous le diroit-il ? reprenez vôtre bague.

Il la reprend.

LE BARON.

En effet... Parbleu, pourtant plus j'y rêve, & moins...

PASQUIN.

Cela ne me surprend pas, Monsieur.

LE BARON.

Comment ?

PASQUIN.

C'est un effet de la potion que vous avez prise.

MARTON.

De la potion ?

Le Baron rêve.

PASQUIN.

Oui, Marton. Il y a dans cette potion-là une certaine drogue, qui fait que

l'on oublie entierement tout ce que l'on a fait ; on ne s'en souvient que quelque temps aprés.

MARTON.

C'eſt une choſe admirable que les ouvrages de la Chine.

LE BARON.

Oüais ! il me ſemble pourtant..... Mais, mais, mais palaſanbleu, puis qu'il le dit, il faut bien que cela ſoit. Voila une plaiſante potion !

MARTON.

Oui, Monſieur, qui fait que l'on paye ſes dettes ſans s'en appercevoir.

LE BARON.

Je ſçai pourtant le compte de mon argent : où ai-je pris celui que je vous ai donné ?

PASQUIN.

Si vous voulez, Monſieur, vous ne m'aurez pas payé : que m'importe ? redonnez la bague.

LE BARON.

Non, non, non je ne dis pas cela : mais d'où l'ai-je pris cet argent ?

PASQUIN.

Un homme ne vous eſt-il pas venu payer certaine dette que vous ne ſçaviez

pas ? Il y avoit cent loüis, vous me les avez donnez ; les voila encore.

LE BARON.

Oh la drôle de potion !

MARTON.

Tout proſpere chez vous, depuis que vous avez chaſſé Monſieur de Romarin.

LE BARON.

J'ai chaſſé, moy, Monſieur de Romarin ?

MARTON.

Vraiment oui ; demandez s'il eſt au logis. Le Commiſſaire ne vous eſt-il pas venu faire des plaintes de lui ? ne vous en ſouvient-il pas ?

LE BARON, *aprés avoir rêvé.*

Non parbleu.

MARTON.

Bon ! & ſi on ne l'avoit fait ſauver, il étoit pendu. Vous avez mis là les pieces fauſſes qu'on lui a trouvées. Tenez, les voila encore.

Elle lui met & retire de ſa poche ce qu'elle dit.

LE BARON.

En effet... Oüais !... il faut donc, Monſieur, que ce ſoit la potion.

PASQUIN.

C'eſt cela même. Vous vous ſouviendrez demain de tout cela.

LE BARON.

Voila, encore un coup, une drôle de potion !... Marton, ne lui aurois-je pas auſſi donné, ſans m'en appercevoir, de l'argent que quelqu'un m'eût apporté ?

MARTON.

Oh non, Monſieur.

LE BARON.

Pa, pa, paſſe pour le reſte.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MARIANE, ERASTE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

ARISTE.

MOn frere, je viens vous dire que, ſuivant l'ordre que vous m'avez donné...

LE BARON.

Quel ordre ?

ARISTE *faiſant le ſurpris*;

Ah, ah !

LE BARON.

Oui quel ordre. Monsieur vous dira que je ne puis pas à present m'en souvenir. Quel ordre, dites ?

ARISTE.

Eh de faire tout preparer.

LE BARON.

Quoy preparer ?

ARISTE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

On vous le dira. Quoy preparer ?

ARISTE.

Eh ce qu'il faut pour leurs noces.

LE BARON.

La peste ! *à Pasquin.* Voici encore de la potion.

PASQUIN.

Justement.

MARTON.

Est-ce que vous auriez aussi oublié, Monsieur, que vous m'avez envoyé, moy, querir le Notaire ?

LE BARON.

Ah, ah ! le Notaire ?

MARTON.

Vraiment oui, Monsieur, le Notaire. Il a dressé leur contrat, vous l'avez dicté vous-même ; ne vous en souvient-il plus ?

LE BARON, *aprés avoir rêvé, se tourne vers Pasquin.*

La potion.

PASQUIN.

Oui, Monsienr.

LE BARON.

Eh... l'ai-je signé ?

MARTON.

Vous avez dit, Monsieur, qu'il faloit le faire en presence des parens.

LE BARON.

Cela est dans l'ordre. Et les parens, m'ont-ils vû ?

MARTON.

Bon ! ils vous ont complimenté.

LE BARON.

Oüais ! voila qui est admirable ! Et que leur ai-je répondu ?

MARTON.

Que vous étiez gueri, & que vous étiez charmé de ce mariage.

LE BARON.

Moy ?

PASQUIN.

Oui, oui ; j'y étois present, Monsieur, & même vous avez fait sur cela un fort beau discours, que tout le monde a admiré.

LE BARON.

Parbleu cela est trop plaisant ! Et vous ai-je invité à leurs noces ?

PASQUIN.

Vous m'avez fait, Monsieur, cet honneur-là.

LE BARON.

J'en suis vraiment ravi. Allons donc finir cette affaire-là tous ensemble ; & souvenez-vous de me faire prendre de cette potion-là quand il faudra payer la dot.

FIN.

LA PRUDE DU TEMPS,

COMEDIE,

Repreſentée le 7. de Janvier 1693.

LA TRUDE

DU TEMPS.

DISCOURS SUR LA PRUDE DU TEMPS.

CEtte Comedie eut un sort si malheureux, qu'il y a une espece de courage à oser avoüer qu'elle est toute de moy. Jamais il n'y eut de vengeance plus éclatante que celle que les sifflets tirerent dans cette occasion de la temerité que j'avois euë de les joüer dans mon prologue du Grondeur. Je confesse cependant de bonne foy, que si elle ne meritoit pas un déchaînement si tumultueux, j'avois tort d'esperer qu'un jugement posé & rassis lui eût été plus favorable : mais autant que les critiques ont souvent raison, autant les sifflets ont toûjours tort ; d'autant plus que s'ils ne font tant de bruit que pour mortifier un auteur, il ne produit pas l'effet qu'ils en attendent, puis qu'il a toûjours de quoy se

flater qu'on lui a fait son procés sans l'entendre, quand on n'a pas voulu écouter sa Piece.

Cette procedure, pour parler ainsi, est bien opposée à toutes les formes : les plus grands criminels ne sont pas exposez à cette precipitation, & ceux même dont la condamnation ne sçauroit être douteuse étant pris en flagrant delit, ne sont jugez que par les regles.

Le froid avec lequel on voit la representation d'une Comedie, cet ennui, cette glace, cette langueur répanduë sur le visage des spectateurs, sont plus injurieux & plus mortifians pour un auteur, que ces chaleurs, ces emportemens, & ces impetuositez precoces & orageuses, qu'on attribuë trés-souvent à des causes qui deshonorent plus ceux qui les excitent, que le malheureux ouvrage contre lequel elles sont excitées.

Si on avoit daigné écouter cette Piece paisiblement, j'aurois eu la confusion de voir que les gens de bon goût m'auroient dit qu'elle manquoit d'action ; que j'avois pris en beaucoup d'endroits pour action ce qui n'en est que la preparation ; qu'elle est confuse & trop chargée de matiere : & voila certainement ce qui l'auroit fait échoüer.

Le premier Acte fut reçû avec applau-

diſſement. Je n'ai gueres vû ſur le Theatre rien qui y ait fait plus de plaiſir que la jeune Suſon tirant le ver du nez de Javote, d'une vieille ſuivante fine & ruſée, & leur reconciliation avec leurs embraſſemens finiſſoit cet Acte au gré de tout le monde.

Le ſecond, qui eſt ouvert par la tremblante Henriette devant la prude Eliane ſa mere, fut proſcrit dés le troiſiéme vers. Il eſt vrai que l'Actrice l'eſtropia un peu : elle étoit fort pardonnable ; celle qui devoit joüer ce rôle avoit eu des raiſons pour s'en être diſpenſée, & on ne l'avoit donné à celle-ci que trés-peu de temps avant la repreſentation. Le Parterre ſe revolta, l'attention s'en alla à vauleau, & il ne fut plus queſtion que de huer chaque vers, chaque mot : & la fureur de la prevention alla ſi avant, que même cet Acteur ſi gracieux, qui n'a qu'à paroître pour mettre les ſpectateurs de bonne humeur, fut mal reçû. Il faiſoit le rôle de Charlot, c'eſt à dire d'un vrai jocriſſe, d'un grand benêt de ſeize à dix-ſept ans. On ſe gendarma, parce qu'il venoit une raquette à la main, tel qu'un enfant qui ſort de joüer au volan. Je voudrois bien ſçavoir ce qu'il y a à ſiffler dans l'action d'un innocent de cet âge, qui paroît une raquette à la main, & ſi l'image d'un jeu, qui fait quelquefois l'amuſement des perſonnes les plus raiſonna-

bles, a rien de bas sur le Theatre.

Enfin le tumulte augmenta à ce point, je ne sçaurois dire pourquoy, (& je me flate encore que le Lecteur ne le sçaura pas mieux,) que l'arrivée de Babille n'eut pas assez de force pour l'appaiser, & de Babille joüé par cet excellent Comique qui merita dés son enfance qu'on l'appellât le petit Moliere. On n'écouta qu'à bâtons rompus la scene qu'il fait avec Javote, quoique Javote fût representée par une des meilleures Actrices qu'il y ait jamais eu, Mlle Beauval, c'est tout dire. Il ne me souvient pas si la tempête cessa pendant l'entr'acte, & si les airs que les violons joüerent ne furent pas aussi sifflez. En un mot tout n'alla plus qu'en dégringolant, s'il m'est permis d'employer cette expression basse dans une peinture aussi vile, & la Piece ne fut pas achevée.

Voila ce qu'on appelle faire, aprés vingt ans, une relation bien fidelle de la chûte de son ouvrage. Je n'ai pas consenti à son impression aprés si long-temps, dans la vaine esperance qu'elle seroit à la honte du Parterre de ce jour-là : au contraire j'avouë que s'il avoit jugé avec moins de violence, il auroit peut-être prononcé à peu prés le même arrêt avec plus de justice. Cette Piece manque des deux choses les plus essentielles au Theatre ; la simplicité,

& l'action. D'ailleurs elle n'eſt pas mal verſifiée, elle eſt aſſez noblement écrite ; elle a des traits & des portraits qui pouvant être appliquez à mille perſonnes, ne courent riſque d'en offenſer aucune en particulier : précaution qu'on ne peut aſſez obſerver en travaillant pour le Theatre. Il doit avoir en vûë la correction des mœurs de la ville, & jamais la ſatyre du citoyen : & autant que la Charge de Cenſeur étoit reſpectable parmi les Romains ſur le métier bas, infâme & deteſté de calomniateur, ou de denonciateur, car je n'y fais point de difference ; autant doit être craint & mépriſé un auteur qui cherche à faire valoir ſa Piece, en deſignant les gens par des peintures & des couleurs trop marquées, quand on vient à le comparer avec un autre auteur ſage, retenu & modeſte, qui trouve le ſecret d'attaquer le vice ou le ridicule, de ſorte que ceux qui en ſont atteints puiſſent être les premiers à en rire.

Le Lecteur trouvera auſſi dans cette Piece une ſuite de ce profond reſpect que j'ai eu ſans diſcontinuation pour le Public ; je veux dire une retenuë dans les bornes les plus ſeveres de la pudeur. Rien n'y approche de la moindre équivoque, & de la moindre idée un peu libre. Il eſt aiſé de faire rire la foule, en ſe permettant certaines libertez : mais en tenant cette route,

il n'est pas possible de se faire estimer des honnêtes gens.

Il y a des scenes dans cette Comedie, & sur tout les deux de Cleonte avec la Prude, qui meriteroient d'être dans une Piece qui auroit reüssi. C'est dommage qu'elles ayent été enterrées. Il faut les plaindre du même malheur qui arrive quelquefois à de fort honnêtes gens, qui est de s'être trouvez en mauvaise compagnie.

Dans quelque desordre que cette Piece fût joüée, je ne laissai pas de remarquer les endroits qui faisoient plaisir à ces spectateurs appliquez que le bruit ne dissipe point, & qui suivent l'action d'une Piece au milieu de la tempête, avec la même tranquilité qu'Archimede étoit occupé de ses operations de Geometrie au milieu du sac de sa ville. Voila les juges qu'un auteur a à craindre ; leur decision porte toûjours. Mais pour une certaine engeance de petits insectes visant à la figure humaine, (un peu plus effeminée cependant que mâle ;) pour une volée de jeunes gens à peine ébauchez, voltigeans comme des papillons, dont ils n'ont que la legereté, sans en avoir la gentillesse ; pour une troupe de frelons qui vont bourdonner dans le Parterre, & s'élevent quelquefois sur le Theatre, quand leur petite finance leur permet d'aller s'y débrailler : helas ! les specta-

teurs de toutes ces sortes d'especes ne distinguent pas seulement si la Piece qu'on jouë est en vers ou en prose ; & il y en a eu tel qui m'a demandé autrefois à moy-même combien d'Actes avoit Oedipe.

C'étoient cependant ces jeunes évaporez, sans goût, sans esprit, sans éducation, sortis à peine du College depuis un mois, & depuis un quart-d'heure du cabaret, qui determinoient le destin d'une Piece à sa premiere representation : leurs saillies souvent étoient autant à craindre, que leur jugement étoit toûjours mépriſable.

Je parle aujourd'hui sans passion ; il n'est pas possible que je conserve encore quelque rancune depuis vingt ans, puisque je n'en eus point dés le même soir de ma *déconvenuë*. Je pourrois citer cinq ou six personnes avec qui j'eus l'honneur de souper, qui rendroient témoignage de ma tranquilité. On eut par politesse une grande attention à ne parler de rien qui pût avoir le moindre rapport au Theatre : on auroit craint de me donner un coup de poignard si on avoit prononcé le mot de Comedie. La verité est que je fus assez silentieux dans le commencement du souper : mais on vit bien dans la suite que mon silence venoit plûtôt de mon bon appetit que de ma mauvaise humeur ; puisque dés que ce premier appetit eut été un

peu satisfait, je fus le premier à dire: Je gagerois bien à coup sûr la part d'Auteur qu'a produit aujourd'hui ma Comedie, que plus de cinquante étourdis qui l'ont sifflée, ne soupent pas si bien que moy. Je laisse à penser la liberté qu'eut chacun de dire son avis sur mon avanture.

Ma retraite est déja si ancienne, que peut-être n'y a-t-il plus personne qui se fût souvenu de cette avanture tragi-comique, si je ne l'avois réveillée. Les changemens qui sont arrivez en moy, & en mon ennemi de ce jour-là, je veux dire le capricieux, le violent Parterre, doivent avoir operé une abolition reciproque. Il doit me sçavoir quelque gré de ma retenuë, & de la prudence que j'ai euë à ne pas m'exposer à des rechûtes; comme mille gens, que l'adversité ne peut corriger, & que j'ai vûs tout moüillez encore d'un naufrage, se rembarquer hardiment pour aller se briser contre de nouveaux écüeils.

Il se peut fort bien faire que tel qui ne se souvient pas de m'avoir sifflé ce jour-là, (parce qu'il ne s'en souvint pas même le lendemain aprés avoir dormi) est devenu dans l'Egliſe, la Robe, l'Epée ou la Finance, un homme de merite, dont le suffrage est maintenant autant de poids, qu'il étoit pour lors leger, & de qui la bienveillance me feroit aujourd'hui plus d'hon-

neur, que ne me causa de chagrin la guerre outrée qu'il me declara dans cette occasion.

Ces temps orageux sont passez ; la Police fait regner au Spectacle un calme dont les spectateurs lui sont fort obligez, mais dont les auteurs de qui les Pieces tombent, ne peuvent plus se prévaloir. On ne peut plus rejetter leur chûte sur les soûlevemens d'un Parterre seditieux, & quelquefois aposté ; & j'ai vû depuis ce temps-là plus d'une Piece representée dans un grand silence d'un bout à l'autre, mais avec un si grand froid & un si grand mépris du côté de l'assemblée, que je ne desespererois pas, si cela arrivoit souvent, de voir quelque auteur qui s'aviseroit peut-être de prier M. d'Argenson de vouloir bien, pour son honneur, faire une Ordonnance qui redonnât la liberté aux sifflets.

Je suis si persuadé à l'égard de cette Comedie, que si on la representoit aujourd'hui, la raison feroit ce que fit autrefois le caprice, que je ne la produis au jour que pour l'exemple; comme ces malheureux qu'on expose aux yeux de tout le monde, afin d'intimider par leur supplice ceux qui courent peril de tomber dans un pareil malheur.

Apprenez donc, jeunes Auteurs, à ne vous éloigner jamais de la simplicité & de l'action, dont le défaut fut le coup mortel de cet ouvrage.

ACTEURS.

M. ARGAN, Pere de Mariane & de Charlot.

M. DAMIS, Frere aîné de M. Argan.

ELIANE, Sœur de M. Argan & de M. Damis.

MARIANE, Fille de M. Argan, & Sœur de Charlot.

HENRIETTE, Fille d'Eliane.

CHARLOT, Fils de M. Argan, & Frere de Mariane.

JAVOTE, Servante de Mariane.

SUSON, Servante d'Eliane.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

CLEONTE, Amant d'Henriette.

BABILLE, Valet de Clitandre.

M. GILET, Notaire.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est à la campagne, dans le Château d'Eliane.

LA PRUDE DU TEMPS, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SUSON *seule.*

QUAND je devrois goûter des plaisirs infinis,
Lorsque Monsieur Argan, pour instruire son fils,
Veut que tout represente ici les Saturnales,
Au milieu des cadeaux, des fêtes, des regales,
Faut-il qu'un sort cruel traversant mes desirs,
Empoisonne pour moy ces jeux & ces plaisirs ?

SCENE II.

JAVOTE, SUSON.

JAVOTE *en rêvant. en appercevant Suſon.*

N'Arriveront-ils point? Ah voici rabat-joye.
Te verrai-je toûjours?

SUSON.

Eliane m'envoye
Dire à Monſieur Argan...

JAVOTE.

Ho vas-y donc.

SUSON.

Helas!
Si vous me connoiſſiez vous ne me fuiriez pas.
Songez que vous pouvez avec quatre paroles...

JAVOTE.

Veux-tu recommencer tes demandes frivoles?
Je ne ſçai rien, adieu.

SUSON.

Vous bruſquez ſans raiſon, Javote.

JAVOTE.

Sans ſujet vous fatiguez, Suſon.

SUSON.

Croyez-moy, ce n'eſt pas pour rien que je vous preſſe.

JAVOTE.

On doit être à cette heure auprés de ſa maîtreſſe :
Laiſſe-moy.

SUSON.

La défaite eſt mauvaiſe, entre nous ;
Mariane n'a pas encor beſoin de vous.
Sur ſon chapitre enfin ne ſoyez inquiete,
Qu'autãt que je le ſuis ſur celui d'Henriette.
Elles ne ſongent guere à nous en ce moment,
Et l'on les entretient trop agreablement
Loin des yeux vigilans de l'auſtere Eliane.

JAVOTE

Tu t'imagines donc que lorſque Mariane
Eſt avec ſa couſine & nôtre Precepteur,
Elle a...

SUSON.

La liberté de leur ouvrir ſon cœur.

JAVOTE.

Voudroit-elle choiſir la chãbre de ſon frere?

SUSON.

Ce frere eſt un témoin qu'on n'apprehende guere :
Ce benêt, pour le peindre il ſuffit de ce mot,
Grand comme pere & mere on l'appelle Charlot,
Lui qu'un colin-maillard, qu'un jeu d'enfant occupe ;

Non, je ne vis jamais de si parfaite dupe.

JAVOTE.

Seule tu peux ici jaser jusqu'à demain ;
Pour ne pas t'interrompre en un si beau chemin,
Du meilleur de mon cœur je te cede la place.

SCENE III.

SUSON *seule.*

QUe sa mauvaise humeur me gêne & m'embaraſſe.
Sans ſçavoir ſon ſecret lui dirai-je le mien ?
Ce ſeroit trop riſquer, je m'en garderai bien.
Si je le ſçai d'ailleurs, que je rirai ſous cape...
Si le maître-d'hôtel vouloit mordre à la grape,
Il pourroit m'éclaircir : je le tiens plus adroit,
Et bien mieux informé que Javote ne croit.
Tâchons...

SCENE IV.

JAVOTE, MARIANE, SUSON.

JAVOTE.

ENcor Suſon ! Ah délivrons-nous d'elle.
Eloigne-toy de nous, ô cauſeuſe éternelle.

SUSON *ſortant.*

Peut-être quelque jour vous en aurez beſoin.

SCENE V.

MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

NOus ſommes bien ici pour découvrir de loin,
Et de ce grand ſalon on voit toute la plaine :
Il ne vient pas un chat.

MARIANE.

Nôtre eſperance eſt vaine.

JAVOTE.

Pourquoy ?

MARIANE.

Mon oncle preſſe, il propoſe un parti.

JAVOTE.

Supposons que d'hier Clitandre soit parti,
Il ne peut. . .

MARIANE.

L'inconstant n'y pense pas peut-être.

JAVOTE.

Et moy je vous répons du valet & du maître,
De leur fidelité n'ayez aucun souci.

MARIANE.

Helas ! que ferions-nous quand ils seroient ici ?
Eliane s'obstine à nous garder à vûë ;
Qui nous ménageroit un moment d'entrevûë ?

JAVOTE.

Qui ? Cleonte, inventif, plein d'esprit, amoureux,
Aimé ; car je soûtiens que les amans heureux
Ont toûjours plus d'esprit que ces bergers fideles
Qui ne font qu'adorer les rigueurs de leurs belles.
Pour Henriette, là, parlons, qu'en dirons-nous ?
Elle voudroit sortir d'ici plûtôt que vous.
Elle est jeune, adorée, amoureuse, contrainte ;
Le moindre de ces cas tenteroit une sainte.
Si vous en exceptez l'indiscrete Suson,
Tout nous sert, étrangers, & gens de la maison. .

Babille. Il faut de lui laisser parler l'histoire.

Plumes du Châtelet, travaillez à sa gloire ;
C'est à vous qu'appartient le zele genereux
De la faire connoître à nos derniers neveux.
Pour moy, de me loüer je n'eus jamais d'envie :
Je puis dire pourtant que j'ai passé ma vie
Dans des conditions où j'ai beaucoup appris.
Fille d'une Coiffeuse illustre dans Paris,
J'ai servi trois, oui trois coquettes declarées,
Toutes de leurs maris par arrêt séparées ;
Une prude d'éclat, amoureuse à peu prés
Comme celle qui broüille ici nos interêts ;
Deux femmes de Province, & belles & plaideuses ;
Quelques femmes de Cour, & cinq ou six joüeuses :
Mais une à qui le Change à peine auroit fourni,
Qui perdoit tous les jours un argent infini,
Et tout bien calculé n'étoit pas malheureuse.
Et vous craignez encor qu'une affaire amoureuse
Puisse échoüer jamais en de si bonnes mains.

MARIANE.

Ah ne nous flatons point : est-ce à tort que je crains ?

JAVOTE.

Retirez-vous d'ici, j'apperçois vôtre pere ;
Je sçaurai ce qu'il pense, allez, laissez-moy faire.

SCENE VI.

M. ARGAN, JAVOTE.

JAVOTE.

HE' bien qu'eſt-ce, Monſieur ? vous voila bien content.

M. ARGAN.

Tu ne ſçais pas encor le bonheur qui m'attend.
Je termine demain cet heureux mariage,
Que j'ai tant ſouhaité, qui ſera ton ouvrage :
Mon frere pour cela me donne un rendez-vous,
Sous pretexte de chaſſe il nous aſſemble tous;
C'eſt chez lui que ſe fait cette grande entrevûë,
Et Mariane enfin ſera demain pourvûë.

à part. JAVOTE.

Quelle nouvelle, ô Ciel ! Monſieur, vous connoiſſez
L'ardeur que j'eus toûjours pour tous vos...

M. ARGAN.

C'eſt aſſez.
Mais toy-même à ton tour n'es-tu pas ſatisfaite
De me faire joüir d'une douceur parfaite ?

JAVOTE.

Moy, Monsieur ? vous avez trop de bonté pour moy.

M. ARGAN.

Si j'ai quelque bonheur je ne le dois qu'à toy;
Toy seule à Mariane as sçû faire comprendre
Qu'elle ne devoit plus s'attacher à Clitandre
Sans blesser hautement mon inclination.
Je ne le connois point : mais sa profession
Aux desseins que j'ai faits ne s'accommodoit guere.

JAVOTE.

Monsieur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.

M. ARGAN.

Il est vrai : mais tout autre en eût fait beaucoup moins :
Ce n'est pas cependant le plus cher de tes soins ;
Le plaisir de trouver Mariane traitable,
Cede à celui de voir son frere raisonnable.
On ne m'accuse plus, grace à son Precepteur,
Que je suis aveuglé d'un espoir trop flateur;
Depuis que pour mon fils tu m'as donné Cleonte,
De sa stupidité l'on me fait moins de honte,
Je le vois dans l'étude engagé bien avant.

JAVOTE.

Quelle rage avez-vous de le rendre sçavãt ?

M. ARGAN.

Il me suffit qu'il soit homme de Robe, comme...

JAVOTE.

Vous n'en voulez donc pas faire un fort habile homme ?
Vous voila maintenant au comble de vos vœux ;
Vos deux enfans, Monsieur, vous rendront trop heureux :
Rien ne peut desormais manquer à vôtre joye,
Pourveu d'un œil riant qu'Eliane la voye.

M. ARGAN.

Helas tu la connois sur le fait des plaisirs ;
La retraite est toûjours l'objet de ses desirs.

JAVOTE.

En criminels d'Etat elle garde nos filles.

M. ARGAN.

A moins que de hauts murs, des prisons & des grilles
Elle condamne tout. Sa farouche vertu
S'attache à regarder, à grossir un fétu ;
Les fautes à son gré ne sont jamais petites.

JAVOTE *bas.*

Ne voila-t-il pas bien nos prudes hipocrites,
Lors qu'on ne leur veut plus faire part du gâteau ?

M. ARGAN.

Un Cloître a des douceurs que n'a pas ce château ;

Jour & nuit on n'entend que ſes mercuriales.
Par exemple, pourquoy blâmer ces Saturnales
Que depuis quelques jours on explique à Charlot ?
Eſt-ce un jeu criminel, ſous pretexte qu'il faut
Qu'avec nous les valets ſoient mêlez dans la fête ?

JAVOTE.

Laiſſons-la ſeule ici gouverner à ſa tête,
Donnons-lui le bon ſoir, & regagnons Paris.

M. ARGAN.

Oui, ſi je n'attendois mon neveu le Marquis,
Cet hymen achevé cela ſe pourroit faire.
Ce n'eſt pas qu'à ma ſœur je vouluſſe déplaire,
J'eus de tout temps pour elle un tendre attachement :
Mais elle doit venir dans mon appartement;
Elle me l'a mandé par Suſon. Adieu. Compte
Que tu m'as obligé de me donner Cleonte,
Que tu peux eſperer toute choſe de moy ;
Mariane établie, on va ſonger à toy.

SCENE VII.

JAVOTE *seule.*

PAr ma foy la rougeur au visage me monte,
Quand je vois le bon-homme entêté de Cleonte
Pour les leçons qu'il dõne à toute sa maison.
Tant de reconnoissance est fort peu de saison.
Si charitablement on lui faisoit entendre
Que ce faux Precepteur est frere de Clitandre,
Que son soin pour Charlot, & son manege enfin
Est de l'invention d'un scelerat bien fin,
Dont j'ai sans vanité l'honneur d'être complice,
Il ne vanteroit guere un si rare service,
Et m'honoreroit moins de son affection.
Mais nous menons la chose avec précaution;
Et qui diantre pourroit penetrer nos mysteres ?
Personne du logis n'entre dans nos affaires,
Et que j'aille causer avec Suson ? Suson
Qui me paroît avoir moins de sens qu'un oison.

SCENE VIII.

SUSON, JAVOTE.

SUSON.

VOus me faites honneur.

JAVOTE.

Et toy tu me lanternes.

SUSON.

Je viens pourtant vous dire...

JAVOTE.

Hé treve aux balivernes,
Tu ne tenteras point ma curiosité.

SUSON.

Vous interpretez mal mon importunité ;
Et si je veux entrer dans vôtre confidence,
C'est en vous découvrant mon secret par avance.
N'en doutez point, je puis par de secrets ressorts...

JAVOTE.

Mais ne faut-il pas bien qu'elle ait le diable au corps ?

SUSON.

De grace écoutez-moy, la faveur n'est pas grande,
C'est au nom de Babille enfin qu'on la demande.

JAVOTE.

Babille ? qu'eſt-ce à dire, & qu'eſt-ce que j'entens ?
Hé bien ſçachons par là qu'eſt-ce que tu pretens.

SUSON.

Je le veux bien : voyez, je ſuis fort ingenuë ;
La carte de ceans ne m'eſt plus inconnuë :
Gardez, ſi vous voulez, un ſilence éternel,
Pour moy j'ai tout appris par le maître d'hôtel.

JAVOTE.

Oh pour la rareté du fait ſçachons l'affaire,
Beaux contes d'un hableur, d'un franc viſionnaire.
Hé bien raconte-moy ce qu'on t'a dit pour voir.

SUSON.

Hay bon je me moquois : qui pourroit rien ſçavoir ?
Vous êtes ſi prudente & ſi myſterieuſe. . .

JAVOTE.

Dis toûjours, à mon tour je deviens curieuſe.

SUSON.

Je ne ſçai rien.

JAVOTE *fait deux pas pour s'en aller.*

Adieu. Je creve de depit.

SUSON.

Revenez, revenez, voici ce qu'on m'a dit.
Que Mariane hait l'époux qu'on lui deſtine,

Et qu'elle aime toûjours Clitandre.

JAVOTE.

Ha la coquine.

SUSON.

Qu'il doit bientôt ceãs être à l'inſçû de tous,
Que ſon valet auſſi n'eſt pas haï de vous.

JAVOTE.

De moy ?

SUSON.

De vous, de vous.

JAVOTE.

Ton maître d'hôtel reve.
Tous ces maîtres d'hôtel meriteroient la greve :
On doit ſe défier de ces méchans eſprits,
Suſpects dans leurs diſcours comme dans leurs écrits.
Les têtes de bon ſens à croire ſont moins promptes,
N'ajoûtent foy jamais à pas un de leurs contes,
Enfin n'ignorent plus l'habitude qu'ils ont
De groſſir hardiment tous les contes qu'ils font.

SUSON.

Celui-ci m'a rendu la choſe toute nuë ;
Il n'ajoûte jamais, jamais ne diminuë.

JAVOTE.

Et d'Eliane a-t-il parlé ? de bonne foy.

SUSON.

Non : mais...

JAVOTE.

Eh bien ?

SUSON.

Hum.

JAVOTE.

Dis.

SUSON.

Je soupçonnerois.

JAVOTE.

Quoy ?

SUSON.

Que quelqu'un apprivoise une humeur si sauvage.

JAVOTE.

Ah que dis-tu, méchante? une femme si sage.

SUSON.

en se frabant sur le cœur.

Elle est sage, il est vrai : mais sur ce que voila
La sagesse, ma foy, ne sert pas de cela. *

* *En faisant un geste de l'ongle avec les dents.*

D'abord sur ce qui plaît la raison est retive :
Mais insensiblement l'heure fatale arrive,
On succombe à la fin, sans qu'on sçache comment,
A ce qu'on surmontoit dans le commencement ;
La raison ne fait plus que des efforts bien lâches,
Le pauvre cœur est pris, & le diable est aux vaches.

JAVOTE.

Malepeste, à qui donc avois-je affaire ici ?

Eh la fine matoiſe en tous chefs que voici.
Et nôtre Precepteur qui devant elle brille ?

SUSON.

Bon, ne ſçait-on pas bien qu'il adore ſa fille ?

JAVOTE.

Qui ? ce petit garçon ſeroit-il ſi hardi ?
Un Pedagogue. . .

SUSON.

Allez, je ſçai ce que je dis.

JAVOTE.

Petit cuiſtre échapé d'Harcourt ou de Navarre.

SUSON.

Je ſçai bien ce qu'il eſt, ſans qu'on me le declare.
Avoir autant de bien à nous deux aujourd'hui,
Que la pauvre Henriette a de penchant pour lui,
Nos Amans entreroient dans les cinq groſſes Fermes.

JAVOTE.

Quelles fables. Sournoiſe, où prens-tu tous ces termes ?
Juſte Ciel ! quel tiſſu d'affreuſes fauſſetez !
Je veux pour mõ ſalut prendre mes ſûretez :
Quelle corruption chez les gens de ſervice !
D'où diantre as-tu tiré ce grand fond de malice ?
Quel dangereux exemple as-tu ſi bien ſuivi ?
Et chez quelle Devote enfin as-tu ſervi ?

SUSON.

Dans quelque faute au moins excusez si je tombe,
J'ai la simplicité d'une jeune colombe.

JAVOTE.

Le serpent !

SUSON.

Mais j'agis avec affection,
Comme vous le voyez, j'ai bonne intention;
Et si vous vouliez bien m'instruire de mon rôle,
Je pourrois profiter un jour à vôtre école.

JAVOTE.

L'innocente !

SUSON.

Parlons sans fard, c'est trop joüer :
Apprenez mon secret, je veux bien l'avoüer.
J'aime ; & comme en amour le sort n'accorde guere
Le penchant d'une fille avec le choix d'un pere,
Le mien, pour me guerir de cette passion,
Me mit ceans. Sçachant la reputation
De la severité d'Eliane, une fille
Est mieux à ses côtez que derriere une grille.
Il est vrai qu'elle est rude, & contraint à tel point,
Que ce seroit peché de ne la tromper point.
Tâchons-y de concert. Je sçai que pour le faire
Vous n'avez plus ici besoin que d'un Notaire:

Mon amant l'eſt. Comptez qu'il fera plus pour moy
Que pour tout l'or du monde.

JAVOTE.

Es-tu de bonne foy ?

SUSON.

A ne vous point mentir, mon interêt me porte.

JAVOTE. *Elles s'embraſſent.*

Embraſſons-nous, jurons la ligue la plus forte.

SUSON.

Je voudrois vous ſervir comme vous meritez.

JAVOTE.

Sur tout pardonne-moy mes incivilitez.

SUSON.

Leur motif prés de moy vous a juſtifiée.

JAVOTE.

Comptois-je de me voir ſi bien fortifiée ?

SUSON.

Je rougis, vous flatez ſi fort...

JAVOTE.

Sans compliment
Je te cede le pas, prens le commandement ;
Tu ſeras deſormais mon unique heroïne,
J'agirai ſous ton nom & ſous ta diſcipline.

SUSON.

Ne pas ſervir ſous vous ce ſeroit me trahir ;
Je mets tout mon merite à vous bien obeïr.

Mais nous perdons le temps en discours inutiles.

JAVOTE.

En effet par cent tours, par cent ruses subtiles
Il faut mettre en déroute ici nos ennemis :
Comme en guerre, en amour tous moyens sont permis.
Allons, & qu'à jamais tout le passé s'oublie
Pour l'interêt commun qui nous reconcilie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELIANE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MADAME, tous mes soins seront-ils superflus ?
Depuis prés de deux mois vous ne me parlez plus.
Je vois que Mariane à mon oncle est si chere;
Vous n'avez point pour moy ces tendresses de mere :
Je n'imagine point d'où me vient ce malheur ;
Aujourd'hui cette plainte échape à ma douleur.
Ai-je manqué jamais à passer les journées
Aux occupations par vous-même ordõnées?
Rien ne touche mon cœur, rien ne peut l'exciter
Que l'espoir de vous plaire & de vous imiter:
Je prens pour me former tous les soins necessaires,
Et je n'obtiens de vous que des regards se-

Mon oncle...

ELIANE.

Je rougis de sa facilité.
Vous me remercirez de ma severité,
Quand l'age & la raison éclaireront vôtre ame.
Mais quoy? c'est bien à vous de me citer...

HENRIETTE.

Madame...

ELIANE.

Pour me faire expliquer prenez mieux vôtre temps:
Chez mon frere je vais pour des soins importans,
Qu'on me laisse un moment rêver à mes affaires.

HENRIETTE *bas en s'en allant.*

Helas c'est un moment qui ne m'arrive gueres.

SCENE II.

ELIANE *seule.*

CLeonte aime ma fille, il n'en faut plus douter;
Elle m'enleve un cœur que je n'ai pû dompter:
Henriette lui plaît, & je voudrois lui plaire,

Je le sens, & c'est là ce qui me desespere.
Que dis-je ? Moderons ces transports vehemens ;
Puis-je pas sans éclat separer ces amans ?
Ménager avec art le temps de leur absence,
Et reduire Cleonte à quelque complaisance?
Il m'aimera peut-être : & quand il m'aimeroit,
Est-ce qu'à l'écouter mon cœur s'abaisseroit?
A l'estime où je suis quelle atteinte profonde ?
Eliane une affaire : ah que diroit le monde ?
Le monde ! Je me forme une vaine terreur:
Qui peut mieux profiter que moy de son erreur ?
Verra-t-il ma foiblesse, ou la voudra-t-il croire ?
Lorsque l'opinion a bâti nôtre gloire,
On ne la détruit pas ainsi du premier jour,
Et je puis accorder ma gloire & mon amour.
Modeste en mes habits, en mes regards farouche, [che ?
Qui sçaura si le cœur répond mal à la bou-
Sçait-on en quoy Melite employe un si grand bien ?
Chacun en croit l'usage & pieux & chrétien;
Et pour trois charitez qu'avec faste elle a faites,
On n'examine plus ses dépenses secretes.
On estime Dircé malgré ses feux secrets :
Son avarice a beau faire des indiscrets,

L'aveuglement public sur leurs discours l'emporte,
Et son hypocrisie est toûjours la plus forte:
A la vertu d'Olimpe on dresse des autels,
Tant le mensonge a l'art d'imposer aux mortels.
On vient. Voyons mon frere : achevons, le temps presse,
Immolons à ma flâme & ma fille, & ma niece.

SCENE III.

JAVOTE, SUSON.

SUSON.

A Ce compte ils ne sont jamais venus ici.

JAVOTE.

Non : mais nous reparons ce défaut. Dieu merci,
Tout rit à nos desseins. Eliane & son frere
Traitent secretement quelque importante affaire ;
Ils se sont enfermez, & nous aurons le temps
D'attendre, d'introduire, & d'équiper nos gens.
A nos desirs enfin ce moment est propice,
Henriette & Cleonte...

SUSON.

Ha voici le jocrice.

SCENE IV.

CHARLOT, JAVOTE, SUSON.

JAVOTE.

OÜ va Monsieur Charlot avec tant de chaleur ?

CHARLOT.

Qui moy ? je vais trouver ma cousine & ma sœur.

SUSON.

Quel chagrin il va faire à Cleonte.

CHARLOT.

Mon pere
Veut qu'on me divertisse.

SUSON.

Il est fort necessaire.

CHARLOT.

Pour égayer l'étude il dit qu'il faut joüer.

JAVOTE.

Ce Pere est un bon homme, il le faut avoüer.

SUSON.

Ces jeux vous plaisent bien.

CHARLOT.

Oui ceux où l'on devine :

Quand j'y puis une fois attraper ma cousine,
Lui faire une malice, ah que je suis joyeux.

JAVOTE.

Comme il y va le drôle, il est malicieux.

CHARLOT.

Je ne suis pas un sot, non.

JAVOTE.

C'est ce qu'il me semble.

SCENE V.

SUSON, JAVOTE.

SUSON.

HEnriette & Cleonte à peine sont ensemble,
Qu'il va les assieger. Empêchons-le aujourd'hui...

JAVOTE.

Ils sçauront bien sans nous se défaire de lui :
Demeure ; à des amans il ne faut rien apprendre.

SUSON.

Oh çà nous verrons donc & Babille & Clitandre.

JAVOTE.

C'est là nôtre projet, je t'en dis tout le nœud.
Monsieur Argan attend tous les jours un neveu,

Qui n'a depuis dix ans paru dans sa famille;
Nous lui supposerons ce neveu.

SUSON.

Mais Babille
Sçaura-t-il l'imiter? s'il va le rendre mal...

JAVOTE.

Babille? il fera honte à son original.

SUSON.

Connoissez-vous assez sa figure, sa mine?

JAVOTE.

Oui, Cleonte à Toulon l'a vû Garde-marine.

SUSON.

Quel homme est-ce aujourd'hui?

JAVOTE.

C'est un petit Marquis,
Plein d'un esprit de table au cabaret acquis,
Un plaisant de cabale, ou qui le veut paroître,
Une espece de fou qui fait le petit-maître,
Et ne doit cependant ce qu'il a de caquet
Qu'au vin, ni plus ni moins que nôtre perroquet,
Et croit être un genie au dessus du vulgaire,
Parce qu'il se distingue en l'art de contrefaire:
Il passe pour le chef des singes d'aujourd'hui,
Nul caractere n'est difficile pour lui,
Il les imite tous, hors celui d'honnête homme:
Tu sçais en bon François comme cela se nomme.
On l'attend: mais ailleurs il est trop acroché;

Je ſçai qu'il eſt coffré pour quelque vieux peché.
Tu crois bien, ſi Babille introduit en ſa place,
Fait que pour ſon valet ceans Clitandre paſſe,
Que ce que je t'ai dit tantôt ne peut manquer.

SUSON.

Mais Eliane, il faut finement l'attaquer.

JAVOTE.

Ce n'eſt point là du tout de quoy je ſuis en peine,
La lenteur de Clitandre eſt tout ce qui me gêne ;
Je commence à trouver qu'ils tardent à venir :
Ils devroient être ici, qui les peut retenir ?
Clitandre nous écrit du dernier ordinaire,
Qu'ils vont coucher à Reims, pour gagner ton Notaire.
Babille...

SUSON.

Sauvons-nous, Eliane paroît.

JAVOTE.

Au contraire, attendons, qu'eſt-ce qu'elle croiroit ?

SCENE VI.

ELIANE, SUSON, JAVOTE, UN LAQUAIS *qui éclaire Eliane.*

ELIANE.

NE rougissez-vous point du métier que vous faites ?
Quoy toûjours entretiens, conferences secretes ?
Et que puis-je juger, malgré la charité,
Lorsque je vous surprens dans cette obscurité ?
Vous seriez beaucoup mieux avec vos Demoiselles :
Pourquoy les quittez-vous ? répondez, où sont-elles ?

SUSON.

Elles sont l'une & l'autre avec Monsieur Charlot,
Et n'ont pas resolu de se quitter sitôt :
Ils alloient commencer certain jeu pour lui plaire.

ELIANE.

Quel jeu ?

SUSON.

Colin-maillard. C'est Mõsieur vôtre frere
Qui lui-même a pris soin de le leur ordõner.

JAVOTE.

Dame.

SUSON.

Et Mõsieur Charlot s'eſt offert à cligner.

ELIANE.

Une fille prudente & de bon ſens pourvûë,
Ne doit perdre jamais ſa maîtreſſe de vûë :

à Javote.

Allez la retrouver. Vous, arrêtez ici.
Javote, ce n'eſt pas à toy qu'on parle ainſi ;
Ton eſprit, ta conduite eſt bien d'une autre claſſe.

JAVOTE.

Je ne merite pas, Madame, tant de grace.

ELIANE *au laquais.*

Et vous, allez m'attendre au petit eſcalier.

SCENE VII.

ELIANE, JAVOTE.

ELIANE.

TOut le monde ceans eſt fort peu regulier :
Un tel relâchement ne m'accommode guere.
Javote, je l'ai dit trente fois à mon frere,
Et je ne puis plus voir ſans indignation
L'étrãge tour qu'on prend pour l'éducation
D'un ſot, qui ne ſera qu'un ſot toute ſa vie.

JAVOTE.

C'est en Monsieur Argan une loüable envie.
Quel autre Precepteur auroit-il pû trouver
Pour instruire son fils, le former, l'élever?
Cleonte seul connoît une douce methode
A cet esprit épais qui plait, qui s'acommode,
Et par cent petits jeux de son invention
Il lui sçait de l'étude ôter l'aversion.

ELIANE.

Il est vrai: mais je crains que ce Precepteur n'ose,
Abusant de ces jeux...

JAVOTE *bas.*

Je sens venir la chose.

ELIANE.

S'émanciper au point de montrer de l'amour
A ma fille ou ma niece. Or je veux dés ce jour
Creuser, approfondir cet odieux mystere,
Dont la seule apparence allume ma colere.
Je traiterois Cleonte avec tant de rigueur...

JAVOTE *bas.*

Je m'en doutai toûjours qu'il te tenoit au cœur.

ELIANE.

Qu'il se repentiroit d'avoir eu tant d'audace.

JAVOTE.

Mon Dieu, Madame, à quoy soupçonnez-vous, de grace,
Que ce pauvre diable aime? Aimer, amour, amant,
Je connois moins cela que du haut Allemand.

ELIANE.

Mon ame de tout temps fut pour toy sans reserve ;
Que tant de confiance en ce besoin me serve.

JAVOTE.

Mais il me semble moy que ce pauvre garçõ
D'un homme entreprenant n'a pas trop la façon :
Malheur à qui seroit si mal appariée,
Helas il est timide en jeune mariée.

ELIANE.

Cette timidité souvent est ce qui plaît,
Et tu dois m'avoüer que bâti comme il est,
Passionné, tourné d'une maniere tendre,
Jeune, galant, il peut charmer & nous surprendre.

JAVOTE.

A quoy donc jugez-vous qu'il ait donné son cœur ?

ELIANE.

Fait-il rien qui ne prouve une secrete ardeur ?
Ce ne sont pas ses vers & ses chansons nouvelles ;
Car l'esprit seul souvent produit ces bagatelles.
Tout en paroît pourtant languissamment rêvé,
Et le chifre des cœurs que tantôt j'ai trouvé
Renferme plus d'amour que de galanterie.
Laquais, éclairez-nous. Cherchons-en, je le prie,

Les caracteres vrais & le sens amoureux.
Des devises qu'il fait, de tous ces petits jeux,
J'en jurerois, Charlot n'est rien que le pretexte.

JAVOTE *bas.*

La bonne Dame en tient, j'en reviens à mon texte.
Haut. Voyons si je pourrai servir de truchement.

SCENE VIII.

ELIANE, JAVOTE, CLEONTE, HENRIETTE, UN LAQUAIS.

Le laquais éclaire Eliane, pendant qu'elle rêve attentivement sur un papier.

CLEONTE.

UN seul moment se voir, & trembler ce moment!

HENRIETTE.

Oui, telle est de nos cœurs la deplorable assiette.

CLEONTE.

Il faut finir nos maux, adorable Henriette.

ELIANE, *sans ôter les yeux de sur le papier.*

Que dis-tu d'Henriette?

JAVOTE *appercevant les Amans.*

Oh Ciel! nos jeunes foux!

SCENE IX.

MARIANE, HENRIETTE, CLEONTE, ELIANE, JAVOTE, UN LAQUAIS.

MARIANE *en entrant.*

VOyez-vous pas ma tante ?

JAVOTE.

A ſes regards jaloux
Comment les dérober ? * Voyez ſon peu d'adreſſe :

** Javote fait tomber le flambeau au laquais, & éteint la bougie.*

Il dort, & ne ſçait pas éclairer ſa maîtreſſe.

LE LAQUAIS.

Vous mentez. Faloit-il me pouſſer pour cela ? Qu'elle eſt fine, elle a vû Monſieur Cleonte là.

ELIANE.

Cleonte, où venez-vous, & dans cette heure indûë ?

MARIANE.

Nous vous avons, Madame, en paſſant entenduë.
Ma couſine me ſuit.

ELIANE.

Ho je m'en doute bien :
Vous priver d'être enſemble en eſt-il de moyen ?

MARIANE.

Cette étroite amitié nous rend-elle coupables ?

ELIANE.

Non. Si vos entretiens étoient plus raisonnables :
Mais de cent pauvretez toûjours vous occuper !
Que faisoit Henriette attendant le souper ?

HENRIETTE.

J'achevois un ouvrage imité de la Chine.

SCENE X.

ELIANE, MARIANE, HENRIETTE, JAVOTE, CHARLOT.

CHARLOT *en colin-maillard.*

J'Entens de ce côté la voix de ma cousine : Oh je l'attraperai sûrement. Je vous tiens. *Il prend Eliane.*

ELIANE.

Qu'est-ce ci ?

CHARLOT.

Je m'en moque, & je vous tiendrai bien ; Vous n'échaperez pas, je vous connois de reste.

ELIANE.

Je me doute du tour.

CHARLOT.

Oui ? vous faites la peſte.
Voyez donc la malice, on me bande les yeux,
Et l'on me plante là tout ſeul. Eh bien tant mieux,
Laiſſez faire. Tenez, voila vôtre ſerviette.
Il la jette.
Vous me la pairez bien, ma couſine Henriette.

JAVOTE.

Voyez comme on ſe trompe en croyant deviner.
Ma foy, Monſieur Charlot, allez encor cligner.

CHARLOT.

Ha !

ELIANE.

Je devine moy plus juſte, & je raſſemble
Les raiſons qui vous font être toûjours enſemble.
Voila ce qu'a produit ce malheureux été :
L'innocence jamais ne ſuit la liberté.
Me croirez-vous encore aprés cela, mon frere ?
On eſt à vôtre avis trop rude, trop ſevere ;
Et de vôtre moleſſe on ſe plaint trop ſouvét.
à Henriette.
Dés demain vous prendrez le chemin du Convent. *à Charlot.*
Vous à qui l'on permet ces belles habitudes,
Innocent, imbecile, achevez vos études,

Et jusques là de plaire épargnez-vous le soin.

JAVOTE.

Le pauvre adolescent ! vous l'envoyez bien loin.

SCENE XI.

ELIANE, MARIANE, JAVOTE.

ELIANE.

POur vous que je croyois plus modeste & plus sage,
Grace au Ciel nous devrons demain au mariage
Le bien de nous défaire entierement de vous.

MARIANE.

Madame...

ELIANE.

On ne vit point de la sorte chez nous.

MARIANE.

Vous croyez...

ELIANE.

Supprimez vos excuses frivoles,
Et bientôt les effets répondront aux paroles.

SCENE XII.

MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

ELle ne va pas mal declamer contre nous.

MARIANE.

De mon cruel destin ce sont les moindres coups ; [jette...
Quelque éclat contre moy qu'Eliane pro-

JAVOTE.

Tout l'orage, il est vrai, tombe sur Henriette.

MARIANE.

Que sa peine est legere auprés de mes ennuis.
Est-elle enfin à plaindre autant que je le suis?
Elle voit son amant, cet amant est fidele,
Et le mien ne vient point : son absence cruelle...

SCENE XIII.

CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, JAVOTE.

CLEONTE.

AH j'apperçois Javote & Mariane aussi.

Mon frere eſt arrivé, je vous l'amene ici ;
Madame, permettez que je vous le preſente.

SCENE XIV.

SUSON, CLITANDRE, CLEONTE, MARIANE, JAVOTE.

SUSON.

VOulez-vous faire attendre une heure vôtre tante ?
Voila cinquante fois qu'il vous faut apeller:
Chez Monſieur vôtre pere elle veut vous parler.
Ils viendront vous chercher ſi vous ne venez vîte.

CLITANDRE.

Madame. . .

MARIANE.

Helas, Clitandre, il faut que je vous quitte.

CLITANDRE.

En vain vous eſperez que je vous quitte ainſi.

MARIANE.

Quel malheur ſi quelqu'un vous rencontroit ici.

CLITANDRE.

Faut-il qu'en vous voyant mon deſeſpoir redouble ?

MARIANE.

Ne suivez point mes pas, vous augmentez mon trouble. *Suson emporte la lumiere.*

CLITANDRE.

Cruelle, est-ce l'accüeil qu'on fait à son amant ?

CLEONTE.

Passez sans repliquer dans mon apartement,
Je vous découvrirai de terribles mysteres.

SCENE XV.

JAVOTE *seule.*

NOs amans ne sont pas trop mal dans leurs affaires ;
Et malgré le dragon qui s'oppose à leurs feux,
Ils se verront sans doute, & je les tiens heureux.
Mais moy je ne suis pas si chanceuse peut-être,
Je n'ai point vû venir Babille avec son maître.

SCENE XVI.

BABILLE, JAVOTE.

BABILLE.

J'Entens Javote.

JAVOTE.

Hom, hom, qu'eſt-ce ci ?

BABILLE *à part.*

C'eſt ſa voix.

JAVOTE.

L'ingrat le devançoit de bien loin autrefois.

BABILLE *à part.*

Parle-t-elle de nous ? écoutons.

JAVOTE.

A l'armée
On court tant de dangers, j'en ſuis toute alarmée :
Il eſt vrai qu'il eſt ſage, & ne va point aux coups.

BABILLE *à part.*

La ſotte aſſurément ne parle pas de nous.

JAVOTE.

Me l'aurois-tu ravi, trop funeſte bataille !
Quoy je ne verrai plus cet air grand, cette taille,
Ce port, ce noble port, & ces yeux pleins d'attraits ?

BABILLE *à part.*

Assurément c'est moy, je me trouve à ces traits.

JAVOTE.

Craindroit-il du Prevôt quelque nouvel outrage,
Et se cacheroit-il ?

BABILLE *à part.*

Ce n'est pas moy.

JAVOTE.

J'enrage.
On est en mille endroits retenu malgré soy,
Quand on a de l'esprit, qu'on est bien fait...

BABILLE *à part.*

C'est moy.

JAVOTE.

J'y suis. En arrivant quelqu'un l'aura fait boire :
Il ne viendra jamais par une nuit si noire.
L'yvrogne !

BABILLE *à part.*

C'est moy-même, il n'en faut plus douter.

JAVOTE.

Seroit-ce un autre amour qui pourroit l'arrêter ?

BABILLE *à part.*

Non, & l'on m'a trouvé tel par toute la terre,
Trop constant, trop loyal pour un homme de guerre.
Sur ce chapitre seul je ressemble aux Bourgeois.

JAVOTE.

Enfin il ne vient point. Ah je me mords les doigts
D'avoir à cet ingrat paru si peu cruelle,
Si le traître est atteint de quelque ardeur nouvelle.

BABILLE *à part.*

J'aime bien à lui voir pour nous cette terreur.

JAVOTE.

Il en mourroit.

BABILLE.

Tubieu, tirons-la donc d'erreur ;
C'est un vrai diable. * Enfin le miroir de constance.

* *Il va l'embrasser par derriere.*

JAVOTE.

Hay !

BABILLE.

Le phenix d'amour & de perseverance,
Babille est trop payé de ses nobles exploits,
Te retrouvant fidelle encore aprés six mois.

JAVOTE.

Ha que tu m'as fait peur.

BABILLE.

J'en ai fait de plus belles,
Et Stinkerke pourroit t'en dire des nouvelles.

JAVOTE.

Tu viens en tapinois pour surprendre les gẽs.

BABILLE.

Vois-tu, je ne sçai pas les êtres de ceans,
Et la profession de notre art militaire

Défend de s'engager jamais en temeraire.
Je ne me laisse pas attraper comme un fat.

JAVOTE.

Te voilà capitaine aussi bien que soldat :
La guerre t'en apprend bien plus, sur ma parole, [école,
Qu'à cent qui reviendront d'une si bonne
Et qu'on retrouvera cet hyver à Paris
Pour le moins aussi neufs qu'ils en étoient sortis.

BABILLE.

Cette tête est aussi, sans vanité, meilleure,
Et je l'ai bien montré pendant une bonne heure
Que nous avons câpé devant vôtre château.

JAVOTE.

Une heure !

BABILLE.

Tout autant, sans quitter le drapeau.
J'ai long-temps attendu ferme & de bonne grace
L'avis des espions que j'avois dans la place :
Si longue garde enfin m'alloit faire endêver,
Quand Cleonte à propos m'est venu relever.
Qu'est-il donc devenu ? qu'a-t-il fait de son frere ?

JAVOTE.

N'en sois pas inquiet. Mais que fait le Notaire ?
Ses yeux ont bien été par vôtre offre ébloüis?
L'avez-vous amené ?

BABILLE.

Bon ! quatre-vingt loüis,
Nôtre gros diamant pour deux cent rachetable,
Un billet au porteur au mois prochain payable
De mille bons écus: vois, fais ton compte.

JAVOTE.

Eh bien?

BABILLE.

Il a refusé tout.

JAVOTE.

Ha l'indigne chrétien !
Cela fait cependant prés de sept mille livres.

BABILLE.

Plus habile que nous y brûleroit ses livres.
Tout en argent comptant, rien à moins de cela;
C'est l'esprit du plus doux de tous ces Messieurs-là:
Et si la somme n'est par lui vûë & nombrée,
Dont se tient pour content en l'ayant retirée,
Vous avez beau prier, prêcher, patrociner,
Tout ce tracas ne sert qu'à les faire obstiner;
Par serment de ce style ils ne peuvent démordre.

JAVOTE.

Viens, laisse faire à moy, j'y donnerai bon ordre.
Fût-il Notaire, Clerc, Greffier, & pis encor,
Le secret que je sçai est au dessus de l'or.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *en habit de valet*, BABILLE *en habit d'homme de condition*, CLEONTE, JAVOTE.

JAVOTE.

VOus voila comme il faut équipez l'un & l'autre.
Songe bien à ton rôle; & vous, songez au vôtre.
De ce pas dangereux sortons tãbour battant;
Qu'Argan retrouve en toy ce neveu qu'il attend,
C'est à dire un vrai fou: vous, souvenez-vous d'être
Familier, impudent, & digne d'un tel maître.

BABILLE.

Qu'à mon oncle je vais donner du galbanũ.

JAVOTE.

Mais ne seras-tu point embaraſſé...

BABILLE.

Moy? non.
S'il faloit copier quelque sage cervelle,

J'imputerois ta crainte au défaut de modele :
Mais copiant un fat je reüssirai mieux,
J'ai mille originaux qui me crevent les yeux.

JAVOTE.

As-tu vû celui-ci ? sçais-tu ses incartades ?

BABILLE.

Vois-je pas tous les jours cent de ses camarades ?
Je bois même souvent avec ces jeunes fous,
Et qui voit l'un voit l'autre, ils se ressemblent tous ;
Même occupation, mêmes plaisanteries,
Mêmes mauvais discours, & mêmes singeries :
Si l'un d'eux dit un mot qu'il donne pour nouveau,
Ils le repetent tous ; les échos de Rousseau *

* *Cabaretier.*

Plus de six mois aprés le font encore bruire.

JAVOTE.

Nous sçavons tout cela : mais laisse-nous t'instruire.

BABILLE.

Pourquoy faire ? Parbleu voila bien des façons ;
Et ne sçaurai-je pas, sans toutes vos leçons,
Crier plus haut que tous, faire le pantomime,
Aux plus honnêtes gens refuser mon estime,
Parler, juger de tout à tort & de travers,
Déchirer les absens, tirer tout l'univers,
Grimacer, embelir mes discours de postures,

Mépriſer tout le ſexe, & de vingt avantures
Ne laiſſer pas pourtant de couler à propos
Quelque léger ſoupçon que je ſuis le héros;
Ou voulant me donner pour convive agreable,
De traits étudiez entretenir la table,
Et ſur tout ſur les vins trancher du fin gourmet?
Eh. . .

JAVOTE.

Ma foy s'il nous tient tout ce qu'il nous promet,
Il nous en donneroit à tous tant que nous ſommes;
Ne croiriez-vous pas voir un de nos jeunes hommes?

BABILLE.

Allons.

CLITANDRE.

Prens garde au moins de ne te pas couper.

BABILLE.

On dit qu'ils ſont à table, & l'heure du ſouper
Pour aller voir un oncle eſt une heure preſſante.

JAVOTE.

Conduiſez-le, Cleonte. Il faut qu'il te preſente.

CLITANDRE.

Tu n'as pas oublié qu'on t'envoye à Siam
Sortant de ſaint Lazare?

BABILLE.

Encor ? Depuis Priam
Recommencerez-vous tout du long cette hiſtoire ?
Marchons. Si vous ſçaviez que j'ai beſoin de boire,
Et quand j'aurai tant bû que j'en ſerai vermeil,
J'en vaudrai mieux ; chez moy le vin porte conſeil.
Entrons.

CLEONTE.

Souviens-toy bien des loix des Saturnales.

CLITANDRE.

Prens auſſi de Damon les manieres brutales.

BABILLE.

Et oui... Bat-il ſes gens ?

CLITANDRE.

Fort ſouvent : & pourquoy ?

BABILLE.

Tant mieux. Si vous parlez encor, pardonnez-moy.

CLITANDRE.

Comment ?

BABILLE.

La conjoncture eſt un peu delicate.

CLITANDRE.

D'où vient ?

BABILLE.

Il faut ſur vous que j'impoſe la pate,
Si je veux reſſembler à Damon de tout point.

JAVOTE.

Songe à ton perſõnage, & ne plaiſante point.

SCENE II.

CLITANDRE, JAVOTE.

CLITANDRE.

Pourquoy ne vais-je pas ſervir Babille à table ?
Tant de precaution eſt bien inſupportable :
Mon valet devant moy ſeménageroit mieux.
Tout m'eſt-il interdit, juſqu'au plaiſir des yeux ?
Je meurs de peur, Javote, il en voudra tant faire,
Qu'on découvrira tout à la fin.

JAVOTE.

Au contraire,
Il n'en peut faire aſſez pour imiter celui
Pour qui nous ſouhaitons qu'on le prenne aujourd'hui.
Pourquoy s'aller forger des malheurs, des obſtacles ?
Je jurerois déja qu'il a fait des miracles.

CLITANDRE.

Peut-être. Mais Babille a beau ſe ſignaler,
Si Mariane & moy ne pouvons nous parler.
Eliane l'obſede, eſt-il quelque apparence...

JAVOTE.

Non, vous ne lui sçauriez parler qu'en sa presence ;
Ce seroit temps perdu d'y penser autrement:
Mais pour vous ménager ce precieux moment,
La leçon de Charlot est assez bien conçûë,
Et j'ose m'en promettre une fort bonne issuë.

CLITANDRE.

Et moy je me repens de t'avoir obeï,
De n'être pas entré.

JAVOTE.

L'amour vous eût trahi,
On n'est pas quand on veut maître de son visage.

SCENE III.

SUSON, CLITANDRE, JAVOTE.

SUSON.

MA foy nôtre Marquis fait bien son personnage ;
Il a reçû de l'oncle un merveilleux accüeil :
Prés de la tante à table assis dans un fauteüil,
Il parle, il gesticule, & mange d'une force...
A le gracieuser Eliane s'efforce,
Et le bon-homme Argan qui ne soupe jamais,

L'admire, & s'étudie à lui vanter ſes mets.
Lorſque je ſuis ſortie il faiſoit des merveilles,
On ouvroit de grands yeux & de larges oreilles :
Pas un vâlet ne manque à ſervir aujourd'hui;
Dans un profond ſilence on n'entendoit que lui :
Tous étoient étourdis de ſes contes frivoles,
Et ſi quelqu'un vouloit prononcer deux paroles, [beuvoit ;
Il n'en donnoit le temps que pendant qu'il
Il eſt vrai que ce temps frequemment arrivoit.
Babille a commencé trop bien pour vous comme tre.
Je vous laiſſe, & je vais achever nôtre lettre;
Je garantis ici le Notaire demain,
Dés qu'il aura reçû ces lignes de ma main.

SCENE IV.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE.

JE vous le diſois bien Vive Babille, vive;
Rien ne nous manque plus ſi le Notaire arrive. [d'ici...
Demain, une heure avant qu'Argan parte
Mais ne l'entens-je point? Juſtemẽt, le voici.

SCENE

SCENE V.

ARGAN, CLEONTE, CLITANDRE, JAVOTE, *reculez.*

ARGAN.

PErsonne en ce moment ne sçauroit nous distraire.

JAVOTE *à Clitandre.*

Taisons-nous.

ARGAN.

Et je veux vous parler d'une affaire.

CLITANDRE *à Javote.*

Ecoute.

ARGAN.

Auparavant puis-je sçavoir un peu
Vôtre avis sur Damon ?

CLEONTE.

Monsieur vôtre neveu
Est bien fait, bien tourné.

ARGAN.

Ma sœur d'un rien se blesse :
Quant à moy, l'enjoûment me plaît dans la jeunesse,
Et j'ai ri de bon cœur de tout ce qu'il a dit.

CLEONTE.

Monsieur Damon paroît avoir beaucoup d'esprit.

ARGAN.

Vertubleu ce n'eſt pas le point dont je m'étonne :
Mais que je me remette auſſi peu ſa perſõne.
Paſſons à d'autres ſoins. Deviez-vous me celer
Que d'une tendre ardeur commençant à brûler [mée ?
Charlot pour ſa couſine avoit l'ame enflam-
Ma ſœur me l'a conté tantôt fort alarmée.

CLEONTE.

Devois-je pour ſi peu vous aller chagriner?
L'eſprit de vôtre fils eſt facile à tourner,
On ne doit pas tout dire, & quelquefois je trouve...

ARGAN.

Oh ce n'eſt point du tout que je le deſapprouve : [ans
Bien loin, & je ſerois charmé ſur mes vieux
De pouvoir quelque jour revivre en leurs enfans ;
Je fonde en leur hymen ma plus douce eſperance.

JAVOTE *à Clitandre.*

Voila Cleonte mort, il eſt temps que j'avance;
Tenez-vous là.

ARGAN.

Ma ſœur fait des difficultez,
Reproche à ſon neveu ſes imbecillitez :
Mais malgré ſon avis, quoique je la reſpecte...

Qui va là ?

JAVOTE.

Moy, Monsieur.

ARGAN.

Viens, tu n'es pas suspecte.
Je parlois à Monsieur de l'amour de Charlot.
Qui l'eût dit à le voir ?

JAVOTE.

Ha qu'il n'est pas si sot,
Ni si peu dégourdi que l'on se l'imagine :
Je l'ai vû trente fois seul avec sa cousine,
Il jase comme un merle.

CLEONTE *bas.*

As-tu perdu l'esprit ?
Que vas-tu dire ?

JAVOTE.

Paix. Cet enfant ne languit
Que de l'amour qu'il a pour Henriette.

CLEONTE *bas.*

Acheve,
Ajoûte...

JAVOTE.

Et je n'aurois pour moy ni paix ni treve,
Si j'étois que de vous, que nôtre bon Curé
N'eût rendu pour jamais son repos assuré.
Pour former son esprit mariez-le, vous dis-je.

ARGAN.

Sur cet article il faut que Cleonte m'oblige,
Qu'il en parle à ma sœur. Je suis de bonne foy,

Je n'ose, & j'aime mieux vous en charger
que moy.
J'y trouve deux chagrins également à crain-
dre;
De me voir refuser, ou biẽ de la contraindre.
Pressez-la, prouvez-lui par cent bonnes
raisons
Que de pareils hymens soûtiennent les mai-
sons: [nonce,
Mais parlez au plûtôt; demain, je vous l'an-
Je pretens à mon frere apporter sa réponse.

CLEONTE.

Moy, Mõsieur? je n'ai pas le poids qu'il faut.

JAVOTE.

Oui vous.
Sa fausse humilité me mettroit en courroux:
Peut-être dés ce soir il fera vôtre affaire.
En attendant suivons nôtre train ordinaire.
Afin qu'en peu Charlot soit un joli garçon,
Il ne faut pas qu'il perde une seule leçon:
Allez faire venir toute la compagnie,
Et que l'on continuë une ceremonie
Qui de mille bons traits peut remplir son
esprit.

ARGAN.

Oüi, j'y cours de ce pas. Javote a fort bien
dit,
Je vais les querir tous, & je vous les amene.

SCENE VI.

JAVOTE, CLEONTE, CLITANDRE.

CLEONTE.

A Quoy m'exposes-tu ?

JAVOTE.

Vous voila bien en peine,
Pour un homme d'esprit que vous voyez peu loin.

à Clitandre, qui étoit reculé.

Venez, l'autre transi, sortez de vôtre coin ;
Vouliez-vous jusqu'au jour laisser là vôtre frere ?
Tout accorder aux gens afin de m'endéfaire,
C'est ma methode : & vous qui faites le censeur,
Pour amener ici nos filles & sa sœur
N'avois-je pas besoin d'un pareil coq à l'âne ?

CLITANDRE.

Quand pourrai-je à la fin parler à Mariane ?

JAVOTE.

Tout à l'heure, & Babille est chargé de ce soin.
Faut-il vous le vanter ?

CLEONTE.

Il n'en est pas besoin ;
Ses manieres, ses tours, ses ruses me conviennent :

Mais que j'aille parler....

JAVOTE.

Taisez-vous, nos gens viennent.

SCENE VII.

ARGAN, ELIANE, MARIANE, HENRIETTE, CHARLOT, CLEONTE, CLITANDRE, BABILLE, JAVOTE, SUSON.

BABILLE *donnant la main à Eliane.*

AH Madame, en faveur d'un neveu comme nous,
Ne vous déplaise, on doit vivre d'un air plus doux :
Vôtre severité m'épouvante & m'assomme,
J'aime mon oncle, gai ; voyez, il est bon homme.

ELIANE.

Chacun a son humeur.

BABILLE.

Et le petit cousin,
Je remarque en ses yeux quelque chose de fin :
Sous ce front innocent plus d'une ruse niche.
Voyez-vous ? il en rit. Approche, bonne niche : *

* *Terme à la mode parmi les jeunes gens de ce temps-là.*

Eh leve un peu la tête, on te veut marier.
Il ne seroit pas homme à se faire prier ;
Et du bois dont il est on fait les bons apôtres ;
Car j'ai, Monsieur mon oncle, oüi parler des vôtres.

ARGAN.

De moy ? je n'ai pas fait, ma foy, comme ma sœur,
Et j'ai de mon printemps sçû goûter la douceur.

ELIANE.

Eh quittez ce discours. Il sera moins coupable
En permettant ces jeux dont nous parlions à table.

BABILLE.

Je le veux bien. Hola, Monsieur le Precepteur,
Jusqu'ici vous avez assez fait le Docteur ;
Agréez que je prenne aujourd'hui vôtre place.

CLEONTE.

Je suis persuadé que...

BABILLE.

Sans façon, de grace,
Vous verrez qu'au College on a bien profité,
Que nous sommes sçavans en gens de qualité.

ARGAN.

Tout de bon, mon neveu, vous voudriez vous-même ?

BABILLE.

C'est mon fort que ces jeux ; mon plaisir est extrême,

Quand j'en fais quelques-uns qui sentent le
sçavoir. [voir
Rangez-vous seulement chacun, vous allez
Saturnales ; ouidà, c'est pendant cette fête
Qu'à Rome les valets n'en faisoient qu'à leur
tête ;
Qu'aux esclaves souvent les fers étoient
ôtez ; [côtez :
Que les vers, les presens couroient de tous
C'étoient noces, festins, bals dans chaque
famille,
J'en sçai de reste. A moy, mon fidele Babille.
C'est un joli valet, il est bon pour ces jeux.
Asseyez-vous là, vîte, il le faut, je le veux ;
Placez-vous prés de lui, ma charmante cou-
sine.
Je veux garder pour moy Javote ; sur sa
mine
Je la retiens. Mettons Henriette & Charlot.

ELIANE.

Eh de grace...

BABILLE.

Cleonte est l'homme qu'il vous faut,
Madame.

ELIANE.

Eh bien allons. Faisons-nous violence :
Me reprocherez-vous mon peu de complai-
sance,
Mon frere ?

BABILLE *à Charlot.*

Toy, cousin, remarque bien ceci.

à Argan, plaçant Suſon avec lui.

Vous, accommodez-vous de cette fille-ci.

SUSON.

M'aſſeoir auprés d'un homme, & faire cette faute,
Madame ?

ELIANE.

Obeïſſez, puis qu'il le faut.

BABILLE.

Javote
Trouvera-t-elle bon de demeurer debout ?

JAVOTE.

Monſieur...

BABILLE.

Le Roy du jeu doit avoir l'œil à tout.
à part. Les voila bien placez ; Mariane & Clitandre
Ont belle occaſion, ils n'ont plus qu'à la prendre.

JAVOTE *bas à Babille.*

Vois comme nôtre prude a gobé l'hameçon.

BABILLE.

Mon oncle, vôtre fils prend goût à ſa leçon.

CHARLOT.

Donnoit-on des baiſers parfois dans cette fête ?

BABILLE.

Ce garçon veut s'inſtruire ; il n'eſt pas, ma foy, bête.

CLEONTE.

Madame...

ELIANE.

Ecoutez-moy : ce n'eſt pas encor tout ;
Je veux pouſſer ce ſoir ma complaiſance à bout,
J'eſpere que demain nous changerõs de vie.
Sur le chiffre des cœurs contentez mõ envie ;
Je n'en puis deviner le ſens, l'intention,
Donnez-moy, s'il vous plaît, ſon explication.

HENRIETTE *foüillant dans ſes poches.*

Ah mon Dieu, qu'ai-je fait, Cleonte ! quel reproche...

CHARLOT.

Je l'ai priſe tantôt finement dans ſa poche ;
Je la tiens, la voila.

CLEONTE.

Je ſuis au deſeſpoir.
Madame, ce n'eſt point...

ELIANE.

Tel qu'il eſt je veux voir.

CLEONTE.

L'ouvrage eſt imparfait, que j'y travaille encore.

ELIANE. *Elle lit.*

Que vois-je, juſte Ciel ! *Pour celle que j'adore.*

Explication du chiffre dont tous les caracteres ſont des cœurs de couleurs differentes, chaque lettre n'étant diſtinguée que par ſa couleur particuliere.

De mille cœurs un ſeul n'eſt pas ſincere,

On n'aime plus, ou bien on n'aime guere ;
Et ces grands mots, je lãguis & je meurs,
Si saints jadis au tems des bõnes mœurs,
Sont des fripons le langage vulgaire.
Mon cœur, Iris, n'eſt pas de ces mẽteurs;
Il vous promet d'éternelles ardeurs,
En s'éloignant de la route ordinaire
De mille cœurs.

Il eſt diſcret, il aime le myſtere ;
Et s'il s'agit de tromper une mere,
A ſes deſirs il donne cent couleurs :
Vous auriez tort d'en chercher d'autre ailleurs,
Il a lui ſeul l'amoureux caractere
De mille cœurs.

CHARLOT.

Fort bien : mais les baiſers quand les donnerons-nous ?

ELIANE.

L'inſolent ſentira juſqu'où va mon couroux.
Se levant bruſquement.
Finiſſons. On ne s'eſt déja que trop contrainte :
C'eſt à la modeſtie une trop rude atteinte ;
La licence en ces jeux n'a rien à deſirer.
à Henriette.
Rentrons, Mademoiſelle, allez vous retirer.

SCENE VIII.

ARGAN, CLEONTE, BABILLE, CLITANDRE, JAVOTE.

ARGAN.

CEtte extrême rigueur m'afflige & m'épouvante.

BABILLE.

J'ai là, je vous l'avouë, une terrible tante.

ARGAN *à Clitandre.*

Eclaire-nous : passons dans sa chambre un moment,
Puis je vous conduirai dans vôtre appartement.

SCENE IX.

JAVOTE, CLEONTE.

JAVOTE.

VOus ne me dites rien. Certes je vous admire ;
Ne sçauriez-vous aussi vous empêcher d'écrire ?
Les secrets amoureux par là perissent tous.
Je vous l'ai dit cent fois, que les amans sont fous.

Ou que ne brûlez-vous d'abord vos écritures ?
Mais n'importe, prenons de nouvelles mesures.

CLEONTE.

Aprés ce coup mortel tout nôtre art manquera.

JAVOTE.

Eliane vous aime, elle s'appaisera ;
Ma foy vous la feriez danser sous l'orme au fifre.
Qu'elle étoit tout à l'heure en bon train sans le chiffre.
Le sens à son sujet ne peut-il s'accorder ?
Cela ne peut-il pas un peu s'accommoder ?
Une prude amoureuse est si bonne personne :
Vous devez lui parler pour l'employ qu'on vous donne
D'obtenir pour Charlot...

CLEONTE.

Ah tu me fais penser
Qu'il est un sûr moyen de m'en débarasser :
Je vois pour me sauver une sûre retraite,
Je reparerai tout demain ; l'affaire est faite,
J'ai fait signe à Babille, & je l'attens ici.

JAVOTE.

Au coucher d'Eliane il faut que j'aille aussi.
Adieu, cette hypocrite est maligne & rusée.

SCENE X.

CLEONTE, BABILLE *en robe de chambre.*

BABILLE.

ON vient de me traiter ainſi qu'une épouſée,
On m'a deshabillé : dans un petit baſſin
On m'a fait preſenter deux caraffes de vin.
Chez tous les campagnards trés-loüable coûtume,
Boire en s'allant coucher eſt bon contre le rhume.
Avec moy mon cher oncle a fait colation,
Enſuite il a reçû ma benediction.
Je l'ai congedié. Vôtre frere mon maître
Eſt reſté dans la chambre, où de chagrin peut-être
Il ſe pend maintenant ; & je ſuis deſcendu
Pour fuir la viſion de mon maître pendu,
Et ſçavoir avec vous le parti qu'il faut prendre.

CLEONTE.

Il faut avant tout œuvre aller trouver Clitandre.

BABILLE.

Cela ne preſſe point, le plancher n'eſt pas haut,

Clitandre ne ſçauroit s'être étranglé ſitôt :
Laiſſons-le un peu pâtir, & niaiſons enſemble.

CLEONTE.

As-tu perdu l'eſprit ? Dans le temps que je tremble,
Qu'à redoubler nos ſoins...

BABILLE.

Eh de grace quartier,
Dorlotons-nous un peu. Fait-on d'autre métier
Quand on eſt jeune, beau, de certaine naiſſance ?...

CLEONTE.

A tourner tout à fait ta cervelle commence.

BABILLE.

Vous le croyez. Faut-il prendre le ſerieux,
Voila le caractere où je reüſſis mieux.
Tout vous paroît perdu ; voyons, que faut-il faire ?

CLEONTE.

Prendre la botte, aller retrouver le Notaire,
Lui donner ce billet de la part de Suſon.

BABILLE.

Allons. Si ce billet le met à la raiſon,
Rien depuis le cahos, le ſerpent & la pomme,
N'eſt égal au pouvoir que la femme a ſur l'homme.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

Victoire.

ELIANE.

Eh bien !

JAVOTE.

J'ai fait de grãdes découvertes.

ELIANE.

Comment ? parle.

JAVOTE.

J'en donne à ces langues diſertes
De reüſſir ſi bien dans leur commiſſion.
Qu'on fait bien quand on ſert par inclination.

ELIANE.

Ne me fais pas languir.

JAVOTE.

Souffrez que je reſpire ;
D'aiſe & d'affection je ne vous puis rien dire.

ELIANE.

Tu n'en diras que trop. O deſtin rigoureux!
Il adore. . .

JAVOTE.

Il est vrai, nôtre homme est amoureux:
Mais ne commençons point le roman par la queuë.
J'ai de vôtre château parcouru la banlieuë;
Car pour sçavoir sur qui le soupçon doit courir,
Sur trente objets divers je l'ai fait discourir.
Nos filles sur la liste ont été les premieres;
Et là je l'ai tourné de toutes les manieres,
Rien. J'ai parlé de vous, d'abord il a pâli;
Puis un rouge naissant... Ah qu'il étoit joli,
Madame, il avoit l'air & le teint d'une fille.
Ce rouge donc, plus vif que celui de Castille,
L'a saisi tout à coup. Moy remarquant toûjours
Si quelque mouvement trahiroit ses amours,
Mariane demain sera donc mariée,
Dis-je? & Dieu sçait si j'ai sa mine étudiée.
Quel froid! Puis à propos d'Henriette j'ai dit:
Ce chiffre, sans mentir, part d'un homme d'esprit,
La declaration est fine & delicate.
Amour, quand voudras-tu que ce mystere éclate?
Ai-je entendu qu'il a tristement marmoté;
Et par la male fievre il a trop éclaté.
La pauvre creature en fera bien diete:
Un Cloître, ai-je repris... J'aime donc Henriette,

Dit-il ? Non, le grand Turc, ai-je dit. Auſſitôt
J'ai ſçû qu'il vous la doit demander pour Charlot.
Donc aucune des deux n'a part à ſa tendreſſe :
Il aime cependant, & morbleu qui ſeroit-ce?
Ce ſecret eſt profond : mais je l'arracherai,
Ou par force, ou par art je le penetrerai.
Ce n'eſt pas moy, je penſe, il n'auroit qu'à le dire :
Et pour quelle guenon eſt-ce donc qu'il ſoûpire ?
Ce n'eſt pas Genevieve, encore moins Suſon.
Il en tient pour quelqu'un pourtant dans la maiſon ;
De deviner pour qui ſuis-je donc incapable?
Je vous ſoupçonnerois s'il étoit vraiſemblable
Qu'un mortel pût former des ſentimens ſi fous : [vous ?
Mais qui diable oſeroit être amoureux de
Je le tournerai tant. . .

ELIANE.

N'en fais pas davantage,
Moy-même j'aurai ſoin d'achever cet ouvrage.
Quel ſeroit mon bonheur ſi mes ſoupçons ſont vrais.

JAVOTE.

On m'appelle, voyez ce que veut ce laquais.

SCENE II.

ELIANE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur le Precepteur m'a demandé,
Madame,
S'il peut avoir l'honneur de vous parler.

ELIANE.

Mon ame
Sent une émotion qu'elle ne peut cacher :
Quel plaisir s'il venoit dire... Il peut approcher.

SCENE III.

CLEONTE, ELIANE.

CLEONTE *bas en entrant.*

AMour, inspire-moy, prête-moy ta lumiere.

ELIANE *à part.*

Faisons de mon adresse une épreuve derniere,
Et pour mieux découvrir ce que je veux sçavoir,

Servons-nous d'un moyen qu'il ne puisse prévoir.

CLEONTE.

Madame, j'obeïs à Monsieur vôtre frere;
Je viens vous demander un aveu necessaire
Pour le repos d'un fils qu'il aime avec ardeur:
Il veut que de ce fils j'avance le bonheur,
En obtenant pour lui la main de vôtre fille.
Mais en me confiant le sort de sa famille,
Sur quoy peut-il fonder la bonne opinion
Qui le fait bien juger de ma commission?
Qu'oseroit-il penser? presume-t-il, Madame,
Que mes profonds respects puissent flater vôtre ame?
Et qu'un tribut par tout qu'exigent vos vertus...

ELIANE.

Arrêtez là, Cleonte, & brisons là-dessus:
De m'entendre loüer si j'avois quelque envie,
Serois-je ici venuë ensevelir ma vie?
J'aurois pû, sans quitter les douceurs de Paris,
Comme mille autres font empaumer les esprits
Par des discours fardez & des dehors severes.
Mais je mépriſe trop ces pompeuses chimeres:
Contente de moy-même on me voit, Dieu merci.

Mais parlons du dessein qui vous amene ici.
Ma fille à son cousin pourroit être accordée,
Si je n'avois, Cleonte, une plus juste idée :
Et tandis que nos gens ailleurs s'occupent tous ;
Je veux m'en expliquer tête à tête avec vous.
Je fremis quand je vois le dangereux usage
Qu'aujourd'hui dans le monde on fait du mariage ;
Il semble que ce rang ne soit plus souhaité
Que pour être un pretexte à toute liberté :
L'indépendance suit la qualité de femme,
On plaisante Monsieur s'il veut regler Madame,
Et le desordre enfin à tel point est venu,
Qu'aux gens qui vont chez lui l'époux est inconnu :
Tel y va tous les jours qui croit Madame veuve.
Cette façon de vivre est pour moy toute neuve,
Et je ne puis avoir de plus pressant souci,
Que d'empêcher ma fille un jour de vivre ainsi,
Et d'aimer son cousin elle est trop éloignée,
Pour oser avec lui presser son hymenée.
Un époux que l'õ aime est quelquefois trahi:
Quels égards esperer pour un époux haï ?
Me preserve le Ciel d'une union semblable.
Quel époux ! Henriette est jeune, elle est aimable,
Il lui faut un mari qui puisse s'emparer

D'un cœur & d'un esprit facile à s'égarer.
A quelle extremité me verrois-je reduite,
Si de la folle Aminte imitant la conduite,
Je la voyois un jour promener ses galans
Des spectacles au cours, & du cours aux brelans ?
Je conçois trop d'horreur pour ce desordre extrême,
Je veux l'en garantir par un époux qu'elle aime.
Et vous qui prenez part sans doute à son bonheur,
Prêtez-moy vos clartez pour lire dans son cœur :
Oui je veux penetrer dans le cœur d'Henriette,
Sçavoir s'il est frapé de quelque ardeur secrete,
Et mépriſant la voix d'un sordide interêt,
Lui donner pour époux un amant qui lui plaît.

CLEONTE.

Henriette, Madame, à vos ordres soûmise...

ELIANE.

Que ne me parlez-vous avec plus de franchise ?
Je vous ouvre mon cœur, & vous me trahissez.
Mes yeux ont découvert les soins... Vous rougissez ?
Ce trouble m'éclaircit d'un important mystere :
Henriette vous plaît, & vous sçavez lui plaire,

Et je crois que je dois pour un lien si doux,
Aprés ce que j'ai vû, jetter les yeux sur vous.

CLEONTE.

A quelque haut espoir qu'un tel discours me guide,
Qu'est-ce qui vous oblige à me croire perfide ?
Que dites-vous, Madame, & que viens-je d'oüir ?
Croyez-vous qu'à ce biẽ je me laisse ébloüir?
Eût-il jamais été de trahison plus grande ?
J'accepterois pour moy ce que je vous demande
Pour le fils de mon maître, & son seul heritier,
Qui se confie à moy, se livre tout entier ?
Et qui même...

ELIANE.

Mon choix doit lever ces scrupules ;
L'amour ne souffre pas ces égards ridicules,
Je vous crois dûs les biens qui vous sont presentez.

CLEONTE.

Je ne puis accepter, Madame, vos bontez,
Cet excés de bonheur pour moy seroit insigne :
Mais si vous connoissiez combien j'en suis indigne.

ELIANE.

Vous êtes trop modeste.

CLEONTE.

Ah Madame, plûtôt

Je suis trop temeraire, & c'est là mon défaut.

ELIANE.

Ce timide refus ne dit rien de semblable.

CLEONTE.

Connoît-on jamais bien de quoy l'homme est capable ?

ELIANE.

Je vous connois discret, sage, respectueux.

CLEONTE.

Puisse de mes desirs l'essor impetueux
Ceder toûjours au frein que ma raison m'impose,
Et m'en laisser assez pour cacher une chose
Qui... mais n'en parlons plus. Que vous me puniriez,
Quels seroient vos projets si vous ne l'ignoriez ?

ELIANE.

Je ne vois pas de quoy vous sert mon ignorance ; [avance ?
Pouvez-vous craindre aprés une si grande
On vous fait aujourd'hui maître d'un sort trop doux,
Pour douter des bontez qu'on veut avoir pour vous.
Dites, à mon dessein quel obstacle s'oppose ?
Parlez, de vos refus découvrez-moy la cause:
D'une autre passion êtes-vous prévenu ?

CLEONTE.

Qu'à jamais mon secret vous puisse être inconnu,

Mada-

Madame, par pitié cessez de me contraindre,
Vous seriez la premiere aprés à vous en plaindre,
Et vous m'accableriez d'un si cruel mépris...

ELIANE.

De quelque indigne objet vous sentez-vous épris?
Avez-vous le malheur de brûler d'une flâme
Dont vous deviez rougir?

CLEONTE.

Que dites-vous, Madame?
J'aime, puis qu'il le faut confesser à regret,
Puisque vous m'arrachezce funeste secret:
Mais toutes les vertus brillent dans ce que j'aime;
Une rare conduite, un merite suprême,
La probité, la foy, les mœurs, le jugement
Lui prêtent chaque jour un nouvel ornemẽt.
Qu'elle est loin d'imiter ces fẽmes dissipées,
D'un vain desir de plaire en tous lieux occupées.
Celle pour qui je meurs, dans l'âge des plaisirs
A sçû dans la retraite enterrer ses desirs:
De tous ses mouvemens, de tout son cœur maîtresse,
Elle ne connoît point ce que c'est que foiblesse.
Quel sort pour qui ne peut s'empêcher de l'aimer!
Mais quel sort pour celui qui pourroit l'enflâmer!

ELIANE.

On vient, éloignez-vous, on pourroit vous entendre.

SCENE IV.

ARGAN, ELIANE, HENRIETTE, MARIANE.

HENRIETTE.

MOn oncle apprehendoit de vous trop faire attendre.

ELIANE.

Il vient encor plûtôt que je ne l'attendois.

ARGAN.

Le jour eſt auſſi beau que je le demandois,
Partirons-nous, ma ſœur ?

ELIANE.

J'ai quelque choſe à faire.

HENRIETTE.

Vous ſuivrai-je, Madame ?

ELIANE.

Il n'eſt pas neceſſaire.

ARGAN

Qu'elle eſt bruſque aujourd'hui.

SCENE V.

CLITANDRE *en habit de laquais*, JAVOTE, ARGAN, MARIANE, HENRIETTE.

CLITANDRE *en entrant.*

Mon valet perd ses pas.

ARGAN *à Eliane qui sort.*

Depêchez-vous.

CLITANDRE *sans voir M. Argan.*

Suson ne reüssira pas,
Il ne pourra gagner le Notaire...

JAVOTE.

Silence,
Prenez garde, voila Monsieur Argan.

ARGAN.

Avance,
Babille, quoy ton maître est sourd au bruit du cor?
Veut-il pas déjeûner?

JAVOTE.

Je crois qu'il dort encor.

ARGAN.

Dis-lui de nôtre part qu'il n'est pas fort honnête,
Qu'il pense à se lever, que nôtre troupe est prête.

Qu'il dort plus qu'une femme, & que c'eſt ſe railler.

JAVOTE.

Il a bien défendu, Monſieur, de l'éveiller.

ARGAN.

Qu'il dorme une autre fois la graſſe matinée, Qu'aujourd'hui. . .

SCENE VI.

ARGAN, MARIANE, HENRIETTE, CLITANDRE, CLEONTE, JAVOTE, BABILLE *amenant un Notaire.*

BABILLE.

JE le tiens, ma foy, ville gagnée.

ARGAN.

Oh oh ! c'eſt donc ainſi que ton maître eſt au lit ?

JAVOTE.

L'étourdi !

BABILLE *bas.*

C'eſt ici qu'il faut payer d'eſprit.

ARGAN *à Babille, qu'il prend toûjours pour ſon maître.*

Damon.

BABILLE *à part.*

Suppoſerai-je une bonne fortune ?

Non, c'eſt une avanture aujourd'hui trop commune.

ARGAN.

D'où vient que je vous vois dans cet étrange état,
Mon neveu?

BABILLE *à part, prenant ſa reſolution.*

Je m'en vais tirer par un combat;
On ment ſur la bravoure autant que ſur les femmes.
haut. Ah mon oncle, voila la meilleure des lames,
Je viens de l'éprouver.

ARGAN.

Comme vous voila fait,
Vous êtes tout troublé.

BABILLE.

Je dois l'être en effet.
Je me vois obligé de dire une avanture
Que je voulois cacher à toute la nature.
Pour y reüſſir mieux je m'étois déguiſé,
J'avois pris ſes harnois.

JAVOTE.

C'étoit bien aviſé;
Tout habit de valet a ce rare merite,
De faire méconnoître un hõme qui le quite.

BABILLE.

Vous ſçavez tous ici, mes parens, mes amis,
Aprés les démêlez ce qui n'eſt pas permis.
J'en eus dans ma jeuneſſe un à l'Academie
Pour une Damoiſelle un peu trop mon amie,

Au gré de certain fat, avanturier Gascon;
Et je fis un appel à ce nouveau Buscon.
Ce faquin me voyant mieux reçû chez la belle,
M'avoit mal à propos plaisanté devant elle,
La veille justement qu'au Fauxbourg saint Laurens
On m'envoya loger par avis de parens,
A cause que mon nom ornant plus d'une histoire,
Au Fauxbourg S. Germain s'acqueroit trop de gloire,
Et que dans les tripots & cent autres bons lieux
Mon merite naissant faisoit des envieux.
Je conservai toûjours dans ma longue retraite
Pour ce mauvais plaisant une haine secrete.
J'ai voyagé depuis aux Indes, à Siam,
Et l'avois oublié, lors qu'hier à son dam
Le hazard en venant me fit trouver mon homme.
Je l'aborde, lui parle, il mordit à la pomme.

ARGAN.

Je tremble.

BABILLE.

Il me parut & brave & resolu:
Mais ayãt des témoins il fut tout bas conclu
Qu'il se trouveroit seul dans la forêt prochaine.

ARGAN.

Ciel!

BABILLE.

Je me mets sur pied, cours, l'y trouve, dégaîne,
Allonge de grands coups, à beau jeu, beau retour :
Il pare, & je l'allois enfin percer à jour,
Quand Monsieur, *dont les cris en suspendât nos armes, * *en montrant le Notaire.*
Aux parens de mon brave ont épargné des larmes,
Est descendu du Ciel pour mettre le hola.

ARGAN.

Par quel bonheur Monsieur s'est-il rencontré là ?

BABILLE.

Il venoit vous trouver.

ARGAN.

Qu'est-il que je ne fisse
Pour avoir le bonheur de vous rendre service ?

LE NOTAIRE *à part.*

Où va-t-il m'embarquer ?

BABILLE.

Il semble que Monsieur
Ne vous soit pas connu ?

ARGAN.

Je n'ai pas cet honneur.

BABILLE.

Tout de bon ? de Damis, mon oncle, vôtre frere
Vous ne connoissez pas le nouveau Secretaire ?

ARGAN.

Monsieur ? mais l'autre étoit habile.

BABILLE.

Tout à fait ;
Il n'avoit qu'un défaut, il étoit trop distrait,
Et souvent des procés il perdoit quelque piece.
Monsieur Damis enfin fait sçavoir à sa niece
Que son galant ne peut de huit jours arriver ;
A vous de n'aller pas d'aujourd'hui le trouver,
Pour certaines raisons qu'il ne peut vous écrire,
Et qu'il viendra demain lui-même vous les dire.

ARGAN.

Il ne m'écrit donc point ?

LE NOTAIRE *embaraſſé.*

Non, Monsieur.

ARGAN.

Qu'est-ce ci ?

BABILLE.

Il dit que tout son ordre est de l'attendre ici.

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur.

ARGAN.

Romprions-nous pour une bagatelle ?
Voyons comme ma sœur prendra cette nouvelle.
Mais le combat me trouble, & nôtre premier soin...

BABILLE.

Hé non, nous n'avons eu que Monſieur pour témoin,
Il n'en ſera rien ſçû.

ARGAN.

Tout de bon ?

BABILLE.

Choſe ſûre ;
Pourvû que parmi nous perſonne n'en murmure.

ARGAN.

Ho... vous avez beſoin de vous raſſeoir un peu.
Mariane, donnez la main à mon neveu.
Venez, appuyez-vous ſans façon ſur ma fille.

BABILLE.

Je vous ſuis : j'ai quelque ordre à donner à Babille.

SCENE VII.

MARIANE, HENRIETTE, CLITANDRE, JAVOTE, BABILLE.

BABILLE.

QU'en dis-tu ? le combat eſt-il bien inventé ?

JAVOTE.

Oui : jamais je n'ai vû menteur plus effronté.

CLITANDRE.

Etourdi, malheureux, qu'as-tu donc penſé faire ?

BABILLE.

De quoy vous plaignez-vous ? j'amene le Notaire :
N'ayez plus d'autre ſoin que de me ſecõder ;
Je merite un éloge, & vous m'allez gronder.
Je ne me repens point de l'heureuſe bévûë
Qui dans le prompt beſoin, dans l'alarme imprévûë,
A fait voir mon eſprit plus vif qu'auparavãt.
Et morbleu le Soleil s'éclypſe bien ſouvent,
De même œil à peu prés voyez ma défaillance,
Et dites, admirant avec quelle preſence
Je ſors de l'embarras où je m'étois flanqué :
Babille auroit moins fait s'il n'avoit pas manqué.

JAVOTE.

Le Gaſcon ! pour le moins en voila le langage.

MARIANE.

Il tourne finement tout à ſon avantage.

BABILLE.

Travaillons aux contrats, & faiſons-les ſigner.

HENRIETTE.

Dans un piege groſſier mon oncle peut donner :
Mais ma mere...

SCENE VIII.

CLITANDRE, CLEONTE, MARIANE, HENRIETTE, JAVOTE, BABILLE.

CLEONTE.

JE viens de la lui donner belle :
J'ose en esperer tout, & je vous répons d'elle.
Je vous dirai bien plus, je veux lui découvrir
Que Clitandre est ici.

MARIANE.

Vous me feriez mourir.

HENRIETTE.

Qu'osez-vous proposer ?

CLEONTE.

C'est un point necessaire,
Il faut qu'elle conspire au bonheur de mon frere.
Entrons, & laissez-moy le soin de vôtre sort;
Je vais pour le fixer faire un dernier effort,
Et joignant l'artifice aux plus justes mesures,
N'épargner ni transports, ni larmes, ni parjures.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE *en entrant.*

TRomper une hipocrite eſt-il rien de ſi doux ?

CLITANDRE *apercevât Javote.*

Hé bien en quel état, Javote, ſommes-nous ?

JAVOTE.

Eliane en dragon s'eſt toûjours défenduë :
Il nous reſte une attaque, & je la tiens renduë.

CLITANDRE.

Quoy ? la raiſon peut-être. . .

JAVOTE.

Il faut un autre tour ;
L'honneur de la dompter n'appartient qu'à l'amour.
Mais quoy qu'elle regarde Henriette en ri[vale,
Quoy qu'elle ſoit bien fine, il faudra qu'elle avale

Le poison delicat qu'on lui va preparer ;
On lui reserve un coup qu'elle ne peut parer.
Nous allons triompher aprés tant de batailles : [dailles,
Monsieur Argan charmé des feintes accor-
Presse lui-même un jeu que desire son fils ;
Il n'est plus question d'aller trouver Damis,
Et Cleonte travaille en ce moment...

CLITANDRE.

Je tremble.

JAVOTE.

Non, courage, Eliane & lui viennent ensemble.

SCENE II.

ELIANE, CLEONTE.

ELIANE.

TOus vos sermens sont vains, je dois m'en défier.

CLEONTE.

Je n'aurois pas besoin de me justifier ;
Et loin de m'accabler, on me plaindroit peut-être,
Si vous aviez daigné tantôt vous reconnoître
Au portrait que j'ai fait de celle que j'aimois.

ELIANE.

M'estimez-vous si peu, moy qui vous estimois,

Et qui vous élevois jusqu'à mon alliance ?

CLEONTE.

Ha vous avez par là flâté mon esperance,
Et forcé (donnant trop à mon ambition)
Le temeraire aveu de cette passion.
Et quel moyen helas ! de la tenir secrete ?
Reduit à m'excuser de l'hymen d'Henriette,
Par vous-même pressé pour être son époux,
J'osai vous laisser voir que je brûlois pour vous.

ELIANE.

Vous croyez me tromper, vous vous trompez vous-même ;
On ne m'impose point en me disant qu'on m'aime,
Et si vous me parliez plus veritablement,
Vous verriez de quel air je reçois un amant.
M'avez-vous crû pareille à celles de mon âge,
Avides des douceurs d'un semblable lãgage,
Ayant en vain cherché qui leur en veut conter,
Reduites à la honte enfin de l'acheter ?
Non, je sçai que ma fille est jeune, riche & belle,
Je sçai que vous brûlez d'une ardeur mutuelle ;
Et pour vous rendre heureux quand j'ai tout surmonté,
D'un mensonge grossier vous payez ma bonté.
Pensez-vous m'ébloüir par une feinte flâme?

CLEONTE.

Ah si vous en doutez épousez-moy, Madame.

ELIANE.

Vous épouser, ô Ciel ! moy, vous.

CLEONTE.

Ma passion
Ne souffre plus de borne à mon ambition.
A quoy n'avez-vous pas enhardi de pretendre
Celui que vous daignez choisir pour vôtre gendre ?
Ma naissance aprés tout n'est pas telle qu'on croit ;
Et sans doute, Madame, on vous étonneroit
En vous dévelopant la fatale avanture
Qui m'a d'un Precepteur fait prendre la figure,
Et qui... Point de bonheur qu'on doive à ses ayeux.
C'est trop tôt reveler ce mystere à vos yeux ;
Qu'il n'éclate qu'aprés que vous aurez, Madame,
Par l'espoir de l'hymen recompensé ma flâme.

ELIANE.

Qu'osez-vous esperer ? Je n'aurai tant cheri
Pendant dix ans entiers les cēdres d'un mari,
Qu'afin qu'on me confonde avec cinquante foles
Qui de jeunes époux font leurs seules idoles ?
Contre ce ridicule ai-je tant declamé,

Pour choisir un époux que l'on croiroit aimé?
Si vous aviez plus d'âge un pretexte plausible...

CLEONTE.

Au veritable amour est-il rien d'impossible?
S'il ne tient qu'au pretexte, on en sçait, dés ce soir
Si vous me permettez, Madame, quelque espoir.

ELIANE.

Je dois fuir de l'hymen & l'éclat & la pompe.

CLEONTE.

Pour vous justifier feignons que je vous trompe,
Et que l'interêt seul m'inspirant ce dessein,
Je vous ai par surprise arraché vôtre seing.

ELIANE.

Quel projet! & comment pretendriez-vous faire?

CLEONTE.

Clitandre heureusement est maître d'un Notaire.
Il est caché ceans, nous travaillons pour lui;
Car je n'ai plus pour vous de secret aujourd'hui.
Je n'ai pas le loisir d'en dire davantage;
Par un contrat en forme enfin je vous engage,
Confiez-moy ce soin, & je suis vôtre époux.

ELIANE.

Qui jamais, cher Cleonte, eut plus d'esprit que vous?

Que ce hardi dessein marque une ame enflâmée.
Je ne balance plus, puisque je suis aimée.
C'est trop user sur moy de force & de rigueur,
Cleonte, avec ma main je vous donne mon cœur,
J'abandonne à l'amour & ma gloire & ma vie:
Le mediocre perd, l'excessif justifie.
Je me livre sans crainte aux traits des médisans:
Et que pourront-ils dire aprés tout qu'en dix ans
Je puisse succomber à cette unique faute?
Si c'en est une de...

CLEONTE.

Je vois venir Javote:
Eût-elle des soupçons je vais les dissiper,
Et mettre tout en œuvre afin de vous tromper.

ELIANE.

Ha trompez-moy toûjours, cher Cleonte, de même.

SCENE III.

JAVOTE, CLEONTE.

JAVOTE.

ON vous attend.

CLEONTE.

Je touche à mon bonheur suprême.

JAVOTE.

Leur ferez-vous au moins signer les deux contrats ?

CLEONTE.

De reste. Apprens la suite.

JAVOTE.

Eh quoy ? Ne sçai-je pas
Que sous ombre d'aller en pompe triophale
Promener dans un char la fête nuptiale,
Aux quatre mariez, y comprenant Charlot,
On fera preparer un carosse aussitôt,
Où, pour gagner pays avec ces Demoiselles,
Sans que l'on ait soupçon de lui, non plus que d'elles,
Clitandre traînera ce sot à son côté,
Tandis que vous ici pour ôtage resté,
Leur donnerez le temps de ménager leur fuite.

CLEONTE.

Tu vois que jusqu'ici l'affaire est bien conduite.
Va, je te suis. Argan vient à propos ici.

SCENE IV.

M. ARGAN, CLEONTE.

ARGAN.

MOnsieur le Precepteur, que faites-vous ici ?
Nôtre fils n'attend plus qu'aprés vous pour la fête :
Il est impatient ; qu'est-ce qui vous arrête ?
S'il faut rire j'en suis des premiers de bon cœur.
Peut-être que ce jeu nous portera bonheur,
Et que la fiction pourra devenir vraye.
Eliane en passant m'a paru toute gaye.
Charlot ne seroit pas aprés tout le premier
Qu'en riant j'aurois vû tout de bon marier.
Attendant que le Ciel à nos desirs réponde,
Rions toûjours.

CLEONTE.

Je vais faire venir mon monde :
Ils sont tous assemblez dans un petit moment,
Vous en aurez ici le divertissement.

SCENE V.

ARGAN *seul.*

J'Ai là, je le confesse, un homme d'importance.
Ah Javote, il faut bien que je t'en recompense.
Mariane sera mariée au plûtôt,
Je vois venir l'esprit tous les jours à Charlot.
Si je puis de ma sœur vaincre l'humeur sauvage,
Que te pourrai-je, ô Ciel ! demander davantage ?

SCENE VI.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, HENRIETTE, ARGAN, CHARLOT, JAVOTE.

CLEONTE *en entrant, à Eliane.*

N'En doutez pas, Madame, on sera bientôt prêt,
Le Notaire & Babille ont un même interêt.

ELIANE.

Entrons, il ne faut pas faire languir mõ frere.

à Argan. Au bonheur de Charlot je ne suis plus contraire :
Par sa perseverance il a trop merité
Que je lui sacrifie une severité
Que vous desapprouviez.

ARGAN.

Ma joye en est extrême :
Je vous aimai toûjours, jugez si je vous aime,
Quand vous vous contraignez, ma sœur, & que je vois
Que vous daignez vous faire un peu d'effort pour moy.

SCENE VII.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, HENRIETTE, ARGAN, CHARLOT, JAVOTE, BABILLE, LE NOTAIRE.

BABILLE.

QU'on me laisse le soin de la ceremonie.
Puis qu'Henriette doit à Charlot être unie,
Pour rendre general le bonheur de ce jour,
Faisons un même sort à chacun à son tour,
Marions tout. Je suis en humeur mariante :
Avec le Precepteur j'appareille ma tante,
Avec mon Ecuyer Mariane, & je crois

Qu'avec Javote auſſi je m'acrocherai moy :
Je la trouve à mon gré, bien tournée & bien priſe.

JAVOTE.

A moy n'appartient pas de devenir Marquiſe.

BABILLE *à Argan.*

Pour l'aimable Charlot ce jeu vaut un tréſor ;
C'eſt pour lui faire voir durant le ſiecle d'or
Que nos conditions n'étoient pas inégales,
Et nous ne ſçaurions mieux finir nos Saturnales.
Je vous declare au moins que nous ne raillons pas.

CHARLOT.

Non ?

BABILLE.

Serieuſement. Procedons aux contrats.
Je m'en vais les dicter moy-même au Secretaire ;
De mon autorité je l'ai créé Notaire.
J'ordonne qu'à Babille elle donne la main :
Entendez-vous ? Je donne au pretendu couſin
En baſſe Normandie une Charge de Robe.

JAVOTE.

C'eſt de quoy l'enrichir.

BABILLE.

Item, ma garderobe :
Pour le jour de la noce un habit galonné.
Plus, mes armes, mon nom, mes biens au premier né.

C'eſt à Monſieur Argan à doüer la future:
Mais on la prend avec ſes droits, à l'avanture,
Pour ne faire aucun tort à l'heritier Charlot.
Eſt-ce fait ?

LE NOTAIRE.

Oui, Monſieur.

BABILLE.

On ſignera tantôt.
Il nous reſte à dreſſer diantre d'un autre étage
Un contrat. Ecrivez. *Pactes de mariage*
Entre trés-haut, trés-bon, trés-franc, trés-adonis,
Et trés-ſpirituel Monſieur Argan le fils,
D'une part: & modeſte, innocente, doucette...
Paſſons les qualitez, *Demoiſelle Henriette,*
D'autre.

1.

Le Futur promet
A ſon épouſe future
De voir chez lui ſans murmure
Abbé, Financier, Plumet.

2.

De ſuivre en tout la grand' mode,
D'être peu maître chez ſoy,
Auſſi doux, auſſi commode
Que cent maris que je vois.

3.

La Future devant nous
S'oblige, ayant l'ame bonne,
De vivre avec son époux
En fort honnête personne.

4.

De prudemment se borner
En jeu, dépense, équipage,
Et de ne le ruïner
Qu'en deux ans de mariage.

5.

D'être une chaste moitié,
Loin des moitiez ordinaires,
De ne mener de plein pié
Qu'une douzaine d'affaires.

6.

Avec sa modeste cour
De se reduire sans peine
A ne veiller jusqu'au jour
Que six jours de la semaine.

7.

Et s'il faut coqueter par la fatalité
Attachée à l'hymenée,
D'en user sobrement rien que deux fois l'année,
Tout l'hyver & tout l'été.

C'en

C'en eſt aſſez, ſignons promptement ces contrats.

ELIANE *en ſignant.*

Au moins pour aujourd'hui vous ne vous plaindrez pas,
Je fais tout ce qu'on veut.

Argan ſigne enſuite.

BABILLE.

Vous ſerez excellente,
D'abord que vous voudrez être un peu complaiſante.
Mais allons promener les nouveaux accordez.

ARGAN.

C'eſt de l'uſage auſſi ?

BABILLE.

Demandez, demandez.
Docteur.

CLEONTE.

On doit au peuple aller montrer leur joye,
Sur un char de triomphe il eſt bon qu'on les voye.

SCENE VIII.

DAMIS, ARGAN, SUSON, ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, HENRIETTE, CHARLOT, BABILLE, JAVOTE, LE NOTAIRE.

DAMIS.

CErtes plus à propos je ne puis arriver.
Mon frere, étoit-ce ainsi qu'on venoit me trouver ?

MARIANE.

Mõsieur Damis!

HENRIETTE.

Mon oncle !

DAMIS.

Ouais.

ARGAN.

Pourquoy nous surprẽdre?

DAMIS.

Pourquoy ? je suis venu lassé de vous attendre.

ARGAN.

Quand je me tiens ici des miens environné,
J'execute vôtre ordre.

DAMIS.

Et qui vous l'a donné ?

ARGAN *en montrant le Notaire.*

Vous me l'avez mandé par vôtre Secretaire.

DAMIS.

Oh oh Monsieur Gilet ? A quoy sert ce Notaire ?

ARGAN.

Un Notaire !

CLITANDRE.

Monsieur, je ne puis plus celer
Un secret malgré moy qui va se reveler.
On pardonne à l'amour, quoy qu'il puisse entreprendre.
Celui que vous voyez à vos pieds est Clitandre.

ARGAN.

Clitandre !

DAMIS.

Quoy le fils du Comte Telini,
Avec qui d'amitié je fus toûjours uni,
Au peril de ses jours qui me sauva la vie ?

CLITANDRE.

Pendant mes jeunes ans la sienne fut ravie ;
Je ne sçai : mais c'est lui de qui je tiens le jour,
Que l'on m'arrachera plûtôt que mon amour.

DAMIS.

Eh Monsieur, permettez qu'ici je vous embrasse.

Je me doute à peu prés de tout ce qui se passe ;
Sans être plus instruit je vous donne mon bien,
Pour vous unir à moy d'un plus étroit lien.
L'époux que j'attendois par bonheur se dégage.

JAVOTE.

Vous voila, grace au Ciel, plus heureuse que sage.

DAMIS.

Mon frere voudra bien m'avoüer en ceci.

JAVOTE.

Seigneur, montez au trône, & commandez ici.

CLITANDRE *à Eliane.*

Madame, en apprenant que Cleonte est mon frere,
Qu'il n'attend qu'un bonheur qu'Henriette peut faire,
Peut-être à vos genoux qu'avec lui je pourrai...

ELIANE *en sortant.*

Je suis trahie, ô Ciel ! on le sçait, j'en mourrai.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ARGAN, MARIANE, CHARLOT, HENRIETTE, CLITANDRE, CLEONTE, JAVOTE, BABILLE.

BABILLE *à Argan.*

VOus me croyez encor vôtre neveu peut-être ?
Je ne suis qu'un valet, dont vous voyez le maître,
Et l'illustre Javote est l'objet de mes vœux.

ARGAN.

S'il ne tient plus qu'à moy vous serez tous heureux.

CHARLOT.

Je n'épouse donc plus ma cousine Henriette?

BABILLE.

Vous me pardonnerez : mais vôtre hymen se traite
Cõme celui des Rois, on l'épouse pour vous.

Charlot sort.

LE NOTAIRE *à Suson.*

Aprés un tel exemple eh bien que dites-vous?

SUSON.

Je dis qu'à beaucoup moins Jeanne d'Arc la Pucelle

Eût eu tentation de ne mourir pas telle.

LE NOTAIRE.

Des douceurs de l'hymen hâtons-nous de joüir.

BABILLE.

Allons donc, ne ſongeons qu'à nous bien réjoüir,
A bannir deſormais toute humeur taciturne,
En ramenant pour nous le ſiecle de Saturne.

FIN.

L'IMPORTANT,

COMEDIE,

Representée le de Janvier 1694.

L'IMPORTANT,

COMEDIE,

DISCOURS
SUR
L'IMPORTANT.

CE Discours ne cedera pas aux precedens en écarts & en échapées, & peut-être même aura-t-il l'avantage de remporter sur eux le prix de l'irreguarité & de l'extravagance. Je suis las de repeter que je ne me suis pas engagé à donner des Prefaces ni des Dissertations reglées sur l'art du Theatre : j'ai promis des Discours historiques. Je donnerai ici des *anecdotes* de cette Piece : mais ce ne sera pas sans battre bien du pays, qui n'y aura aucun rapport.

Quoique je ne sois pas l'auteur de cette Comedie, j'en sçai les particularitez aussi bien, & peut-être mieux que celui qui l'a faite ; & j'aurois eu plus de droit de demander d'être placé dans le *Mercure*, pour avoir eu part à cet ouvrage, que *la Rissole*, *

* *Soldat de la Comedie sans titre.*
J'étois sur les vaisseaux quand Ruïter fut tué,
Et j'ai même à sa mort beaucoup contribué, &c.

pour avoir *contribué à la mort de Ruiter.* Son auteur, avec qui je vivois dans une étroite amitié, indépendamment de nôtre societé drammatique, me faisoit le plaisir d'accepter un logement dans mon hôtel du Temple. Un autre que moy se seroit contenté de dire au plus dans mon appartement : mais il est plus seant de laisser aux races futures l'idée d'une habitation magnifique, cela fera honneur à M. le Grand Prieur & à moy; joint que le pauvre Apollon n'est que trop dans l'habitude d'être mal logé.

Il est aisé de voir que l'auteur logeant chez moy, si j'avois été d'une humeur chicaneuse, j'aurois pû revendiquer son ouvrage, par une maxime du Droit Civil, dont j'ai parlé dans les Empiriques. * Je n'ose pas citer les paroles du texte, à cause du nom de *Mœvius*, nom honni par *Virgile.* Or je serois justement le *Mœvius* en *l'espece* ** presente.

L'excellent Comique *** qui brilloit en ce temps-là, & avec qui nous avions un continuel commerce, nous donna la pre-

* Institut. lib. 2. tit. 1. §. 30. & 31.

** *Terme de Droit.*

*** *M. Raisin. Il avoit un si grand talent, que dés son son enfance on l'avoit appellé le petit Moliere.*

miere idée du caractere de l'Important. Ce grand Comedien étoit un homme d'une profonde reflexion sur son métier, & qui rêvoit avec application aux caracteres qu'il devoit representer. Il avoit imaginé pour celui-ci un serieux comique, une sotte gravité dans un fat, une maniere de grandeur affectée, & artificielle, pour ainsi dire, dans un impertinent, qui à coup sûr auroit fait mourir de rire. Un jour qu'il soupoit avec nous, (car la table étoit presque toûjours le bureau de nos conferences) il nous dit & joüa mille choses merveilleuses dans ce caractere, & nous exhorta fort d'y travailler.

Ce caractere me plaisoit infiniment : j'étois souffert dans les bonnes maisons ; mon accent & la grande reputation de mon bon appetit, plûtôt qu'aucune belle qualité, me faisoient recevoir dans les meilleures tables : & pour trancher le mot enfin, j'étois un peu.... sauf correction ; & si j'ose me vanter d'une chose aussi legere, j'étois un peu à la mode, comme j'en vois qui l'ont été depuis, ou qui le sont actuellement, & qui, si leur vanité & leur gourmandise l'emportent sur leur prudence, & qu'ils n'ayent pas la force de prévenir l'inconstance toûjours certaine de ce qu'on appelle le monde, verront passer leur vogue comme celle d'un vaudeville dont tou-

tes les ruës de Paris auront été quelque temps étourdies ; & qu'on ceſſe tout à coup de chanter.

On n'aura donc pas beaucoup de peine à croire qu'étant dans le monde autant que j'y étois, j'y viſſe tous les jours beaucoup d'originaux de nôtre *Important*. J'en avois qui me crevoient les yeux, & je n'avois jamais tant ſouhaité de m'aſſocier à un ouvrage qu'à celui-ci, où j'eſperois de pouvoir fournir des traits naïfs & d'aprés nature.

Mais je devois partir en trés-peu de jours pour ſuivre mes Princes à l'armée, que commandoit M. le Maréchal de Catinat prés de Pignerol, d'où le commerce avec mon ami ne pouvoit pas être auſſi frequent que lorſque je n'avois été qu'en Flandre. Je lui abandonnai donc toutes mes flateuſes eſperances ſur cette Piece, & il la fit tout ſeul de la maniere heureuſe que je viens de la faire réimprimer. Je n'y eus d'autre part que peut-être quelques idées que je pûs lui donner dans pluſieurs repas que nous fîmes encore enſemble avant mon départ (avec l'excellent Acteur dont je viens de parler.)

Arrêtez-vous, Lecteur, s'il vous plaît, & avant de paſſer outre, voyez ſi vous êtes d'humeur à eſſuyer le plus terrible écart dans lequel je ſois encore tombé : je vous avertis que je quitte entierement mon ſu-

jet, pour aller faire un petit voyage d'environ seulement cent cinquante lieuës, & par des chemins endiablez. Eprouvez-vous, vous sentez-vous la hardiesse & la patience de m'y suivre? En ce cas-là je ferai de mon mieux pour ne vous pas ennuyer : mais pour peu que vous le craigniez, sautez quelques feüillets, & allez m'attendre à cet endroit qui commence par ces mots : *Il y avoit long-temps que je n'entendois plus parler, &c.*

J'ai dit que je devois partir en trés-peu de jours pour suivre mes Princes à l'armée. Me voila parti, me voila empaqueté & embalé entre deux énormes magasins dans ce char à rouliers qui mene à Lyon, & qu'on appelle fort improprement *la Diligence*, formidable machine dont les fermiers (sans sçavoir peut-être autant de geometrie, qu'un de leurs Commis qui étoit à leur Bureau de Châlons sçavoit de metaphysique*), n'ont pas laissé de trouver le secret du mouvement perpetuel ; car ni leur corbillard terrible, ni les malheureux condamnez à la rouë qu'il renferme, n'ont pas un moment de repos durant tout le voyage. Enfin voyageur trés-vigilant, dans le sens que le dit *Ciceron* de ce Consul qui ne dormit point de tout son Consulat, j'arrivai à

* *Il avoit tous les livres du P. Malebranche, & ne lisoit autre chose jour & nuit.*

Lyon sans avoir fermé l'œil.

Mais il n'est pas juste de tromper mon Lecteur, & de lui faire plus de pitié que je ne merite. Quoy qu'il n'y ait rien de trop chargé dans la peinture que je viens de faire, cela n'empêcha pas que le temps de ce voyage ne fût peut-être celui de ma vie que j'ai passé le plus joyeusement. Nous étions cinq de la maison de M. de Vendôme, & les trois autres se trouverent si bien assortis avec nous, que le trajet de Paris à Lyon ne fut qu'une Comedie, qui dura depuis *l'Hôtel de Sens*, où nous nous embarquâmes ici, je veux dire où nous fûmes embalez, jusqu'à Lyon en *Bellecour*, où nous allâmes tous loger.

Les Messieurs de la maison, dont je faisois le cinquiéme, étoient M. *Cottron*, Capitaine des Gardes de M. de Vendôme, Mrs *Skelton* freres, Anglois, gens de condition, Aydes de Camp de ces Princes, & M. *Campistron*; car nous avons été, M. Campistron & moy, depuis que j'ai l'honneur d'être à M. le Grand Prieur, presque toûjours compagnons de voyage & de fortune: je n'y pense pas, je me trompe de la moitié; pour compagnons de voyage, nous l'avons été souvent; de fortune, jamais.

Je viens de me plaindre de n'avoir pas dormi dans mon voyage, ce fut bien pis à Lyon; avec cette difference, que jusques

là j'en avois été empêché par les supplices, & qu'à Lyon je le fus par les plaisirs.

Ils ne discontinuent pas un instant dans cette grande ville ; jamais l'hospitalité n'a été si bien exercée qu'elle le fut en nôtre endroit par M. *d'Albigni*, chez ce Traiteur * exquis, dont le nom durera aussi long-temps que celui de Bacchus & de la bonne chere.

J'entendis pour la premiere fois cette charmante Actrice, ** si applaudie depuis sur le Theatre du Palais Royal. Elle chantoit le rôle de Flore, *** & donnoit déslors au Public, par sa voix & par son action, des promesses plus sûres des merveilles qu'on vient de lui voir faire dans *Iphigenie*, **** que la Déesse du Printemps, qu'elle representoit, n'en donne par des fleurs & par de beaux jours de l'abondance de l'année.

Je ne parlerai que de ce plaisir, quoy qu'on redoubla à Lyon la magnificence, les jeux & les spectacles pour Messieurs de Vendôme, qui y arriverent un jour aprés nous.

* *L'immortel Fenerot.*

** *Mademoiselle Journet.*

*** *Dans l'Opera de Zephire & de Flore, de mon predecesseur Duboulay.*

**** *Iphigenie en Tauride, du pauvre feu M. Duché.*

Je n'aurois jamais crû, en sortant d'une aussi belle ville, pouvoir trouver des agrémens dans *Grenoble* : mais la fête que Madame *Bouchu* donna à Messieurs de Vendôme y rassembla tant de Dames, & y répandit tant de joye & de plaisirs, que pendant tout le peu de temps que ces Princes y passerent, on auroit crû être au milieu de Paris le jour d'une réjoüissance publique pour la naissance d'un heritier de la Couronne, ou pour une paix ardemment desirée. Tout enfin y fut si magnifique & si bien entendu, que si M. *Bouchu*, que ses emplois retenoient ailleurs, avoit pû être lui-même à cette fête, il auroit été impossible d'y trouver que'que chose à desirer.

Quel changement de decoration à sept ou huit lieuës de Grenoble ! Je crus que j'allois tout à coup me casser le nez au pied de l'affreux *mont de Lan*, & que quelque maudit *Amisodar* avoit chanté magiquement :

* *Que ce jardin se change en un desert affreux.*

Je crains encore de suer à grosses gouttes, au souvenir de la peine que j'eus à monter cette montagne épouvantable, & du danger que je courus à cet endroit effrayant qu'on appelle *le pas de la cavale.*

* *Opera de Bellerophon.*

Pour comble de diſgrace, je montois un méchant cheval borgne, qui auroit été méchant quand il auroit eu deux bons yeux; le mauvais œil, ou pour mieux dire, la place où il auroit dû y en avoir un, & où un vieux cocher, qui étoit dans la maiſon depuis M. le Cardinal de Vendôme, ne ſe ſouvenoit point d'en avoir jamais vû : ce mauvais œil donc, ou cet étui creux, vuide de ſon œil, ſe trouvoit toûjours fatalement du côté du precipice. M. le Grand Prieur, ſi curieux en beaux chevaux Anglois pour les courſes, ne l'avoit gueres été pour la monture de ſon Secretaire ; ou peut-être avoit-il ſi mauvaiſe opinion du *pegaſe* ſur lequel il m'avoit vû ſouvent affourché, qu'il croyoit que tout autre cheval me ſerviroit mieux que lui. Quoy qu'il en fût, il y avoit un peu trop d'indifference à donner un borgne à un pauvre aveugle. * Quelles frayeurs n'avois-je pas ſur ce cheval ? Ce qui m'en conſoloit quand le danger étoit paſſé, c'étoit que pluſieurs grands hommes avant moy avoient monté des chevaux borgnes, & que celui de Charles VIII l'étoit, quand ce Prince fit la conquête de l'Italie.

Mais les frayeurs n'étoient pas long-temps à recommencer à un homme qui n'avoit connu juſques là que le danger de grimper

* *Il y a quarante ans que mes amis ne m'appelloient que l'aveugle, à cauſe de ma mauvaiſe vûë.*

sur le Parnasse. On a beau dire, pour faire peur à ceux qui s'y hazardent sans genie, que les Muses les attendent à Micote, * armées de fourches, pour les en precipiter rudement ; belle comparaison ! ce ne sont que des chûtes legeres, & l'on en est quitte pour quelque contusion tout au plus à la reputation de Poëte. Or j'aimerois mieux avoir reçû trente pareilles contusions, que de m'être cassé la tête une seule fois.

Que les plus grands maux sont bientôt oubliez, quand on se retrouve auprés de Mrs de Vendôme ! Je ne me souvins plus de tout ce que j'avois souffert, quand je fus arrivé sur le haut du mont de Lan, chez la celebre Mademoiselle *Vinatié*, hôtesse banale de tous les *Paladins* des armées de Dauphiné : tout fut adouci quand j'eus l'honneur d'être à la table de mes Dieux,

** *Qui daignoient avec moy partager l'ambrosie.*

Que l'ambrosie, jointe à une trentaine de coups de nectar, fait bien dormir aprés avoir beaucoup fatigué ! Je défie *Morphée* lui-même d'avoir fait un meilleur usage de tout celui qu'il a bû, que je le fis cette nuit

* Musæ furcillis præcipitem ejiciunt. *Catul.*

** *Vers de Duboulay, mon predecesseur chez M. le G. P.*

pour la premiere fois depuis ma sortie de Paris.

Mais le lendemain il falut reprendre *le colier de misere*, & traverser les neiges du *Lotharet*, beaucoup plus dangereuses dans le mois de May, où nous étions pour lors, que dans le fort de l'hyver. Le surlendemain il falut affronter le mont *Genevre* & des *cols* je ne sçai combien : mais comme toutes ces peines eurent à *Briançon* & à *Fenestrelle* le même dédommagement que j'avois eu sur le mont de Lan, je ne les comptai pas pour grand' chose.

Ce qu'il y avoit dans ce voyage de plus terrible pour les Muses, qui n'aiment pas ordinairement les coups de fusil, c'est que pour aller de Fenestrelle au *Villar*, où étoit campé M. le Maréchal *de Catinat*, il faloit faire un trajet d'environ cinq ou six lieuës, laissant toûjours le *Chison* à sa droite, petit torrent dont les bords étoient couverts de ces bandits appellez *Barbets*, qui certainement aimoient encore moins la poësie, que le valet supposé d'Amphitrion n'aimoit la musique ; car ni ma musette, ni la lyre de M. Campistron ne les firent pas cesser un instant de nous accompagner à grands coups de carabine.

De toutes les haines de Poëtes, la seule que je possede souverainement, & je ne m'en défens point, c'est une mortelle aver-

sion pour ces coups de carabine : mais je jure que je m'exposerois volontiers au même peril, pour arriver au même plaisir dont il fut suivi ; ce fut d'être presenté par mes Princes à M. le Maréchal *de Catinat*, & de jetter dés ce premier instant les fondemens de l'attention que j'ai toûjours euë depuis à m'attirer l'honneur de sa bienveillance, par la constante admiration où je n'ai jamais cessé d'être pour ses vertus, & par mon respectueux attachement pour sa personne. Messieurs de Vendôme souperent chez lui, avec tous les plus considerables Officiers de l'armée ; & M. le Maréchal voulut bien nous faire part de ce plaisir, à M. Campistron & à moy, & nous fit l'honneur de nous envoyer prier par M. *Hebrail* son Secretaire.

Voici un endroit où toute la France me pardonneroit de m'écarter, si c'étoit pour faire l'éloge d'un homme aussi vertueux ; je ne courrois aucun risque de paroître trop long à mes Lecteurs : mais c'est precisément jusqu'où ne peut aller toute ma temerité. Il est des hommes qui ne peuvent plus être loüez, pour s'être rendus trop loüables. Je me sentirois bien la hardiesse d'entreprendre de faire l'éloge même des vertus, de toutes les sortes de courage, valeur, audace, fermeté dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, de l'intel-

ligence, de l'experience, de la sageſſe, de la moderation, & de la ſimplicité; & j'avouë que je n'oſerois faire celui de M. de Catinat. Cela prouve que dans mon idée l'homme vertueux eſt encore plus grand que ſes vertus, & le heros plus élevé que la gloire même qui a ſervi à l'élever.

J'ai donc aſſez de ſageſſe pour ne me pas expoſer à faire mal ſon éloge: mais c'en ſeroit trop exiger de moy, que de croire que je pûſſe ne me pas vanter d'une maniere de familiarité (s'il m'eſt permis de parler ainſi) dont cet homme vertueux a ſouvent eu la bonté de m'honorer.

J'aurois de quoy faire un livre plus gros que celui des *Apophtegmes* des Anciens, de la traduction de *Dablancourt*, des choſes excellentes que je lui ai oüi dire dans les converſations privées où il m'a fait ſouvent la grace de m'admettre, & dans les promenades où il m'ordonnoit de le ſuivre preſque tous les ſoirs au camp de *Diblon*, où ſe paſſa toute la campagne de 1694. & dans un voyage qu'il fit long-temps aprés à trés-petites journées, & dans lequel j'eus l'honneur de l'accompagner depuis Straſbourg juſqu'aux portes de Paris.

Je me contenterai ſeulement de rapporter deux traits de lui fort differens, dont j'ai toûjours été vivement frapé, & qui montrent le caractere de cet homme ſage

& toûjours maître de lui-même, par l'endroit le plus rare à mon gré dans les hommes, je veux dire la simplicité.

M. de Catinat avoit un nombre infini de postes à garder, & pouvoit rassembler fort peu de troupes en 1693. Environ deux mois aprés que *M. le Grand Prieur* eut joint son armée, il falut qu'il cedât à la force & au nombre, & qu'il abandonnât *le grand boulevard de Pignerol, Rochecotel.* (Mont sacré dont j'ai tant habité les environs; sacré au moins dans le sens qu'il est pris souvent dans le Latin, c'est à dire execrable.) On fut aussi forcé d'abandonner *la Peyrouse, le Château Dubois, &c.* pour retrograder jusques à *Fenestrelle*, où M. le Maréchal vint camper, & n'en sortit plus que pour aller à la belle expedition de la *Marsaille.** Les François tombent quelquefois dans des abattemens hors de saison. A la verité c'étoit fruit nouveau pour eux de reculer; l'armée étoit dans une tristesse fort grande, on étoit honteux en ce temps-là de faire des démarches en arriere, même devant un ennemi beaucoup plus fort. Dans ces mêmes instans qu'Officier & soldat, tout étoit découragé, *M. de Catinat* formoit ce hardi dessein, qui lui reüssit si glorieusement, d'entrer dans la

* *Bataille gagnée par M. de Catinat le 4. d'Octobre 1693.*

plaine. Il eſt aiſé de juger que dans ces circonſtances un General ne doit pas avoir l'eſprit fort tranquile. *M. le Grand Prieur* m'envoya à lui, je ne ſçai plus pourquoy, juſtement en ce temps-là. Il me fit entrer, quoy qu'il fiſt ſa dépêche pour le Roy, m'écouta avec beaucoup de douceur, me répondit de même, & rêvant apparemment à ſes affaires, m'accompagna juſqu'à la porte de ſa chambre; d'où aprés que j'eus fait deux ou trois pas, il me rappella: Vous ne croiriez pas une choſe, me dit-il avec une ſerieuſe froideur; cependant je ſuis homme vrai, & il n'y a rien de plus vrai que ce que je vais vous dire. J'étois en peine à quoy aboutiroit ce préambule, attendant avec reſpect ſans parler; & je fus fort ſurpris quand j'entendis cette grande verité: *Il y a plus de huit jours*, dit-il en me ſerrant le bras, *que je n'ai pas ſongé à faire un vers*; & rentra froidement, ſans me donner le temps de lui répondre quelque choſe. En quoy j'avouë qu'il me tira d'embarras. S'il y avoit quelqu'un qui ne ſentît point toute la force du ſang froid, de la fineſſe, & de la ſimplicité de cette plaiſanterie, par rapport à la ſituation où étoit *M. de Cinai*, & par rapport à moy, qui lui liſois tous les jours quelque Scene d'une Piece en vers à laquelle je travaillois, je promettrois volon-

tiers à ce quelqu'un, sans craindre de rien hazarder, de me rendre caution de son innocence, & de payer pour lui corps pour corps, s'il étoit jamais menacé de la bastille, pour avoir fait une suite ingenieuse & galante à l'histoire amoureuse de Rabutin.

L'autre mot que j'ai promis est dans un genre plus élevé ; & si c'étoit *Epaminondas*, ou *Philopemen* qui l'eût dit dans le temps qu'on comptoit par *Olympiades*, & *Macrobe* ou *Diogene Laërce*, & non pas moy, qui le rapportât dans son texte Grec, tous les sçavans se disputeroient la gloire d'en faire des traductions, & de les accompagner de grandes & longues remarques assommées de toute l'érudition du monde. Voici le mot : je prie les partisans des modernes d'en juger, il paroîtroit peut-être trop jeune de deux mil ans aux autres.

J'arrivois de Paris à l'armée : mon arrivée s'y répandit aussi promptement pour le moins que celle d'un Officier general. C'étoit à l'heure de dîner, & l'heure de dîner est une fort bonne heure pour arriver, quand on n'est pas aussi malheureux que *Sosie*. M. le Maréchal s'alloit mettre à table ; il oüit dire que je venois d'arriver, & eut la bonté de m'envoyer chercher, tout frais débarqué comme j'étois. On fit les honneurs au nouveau débarqué, & bien des gens à qui je devois du respect ne trou-

trouverent pas que je leur en manquasse, en acceptant la place que M. de Catinat me fit prendre à côté de lui. On me fit conter les nouvelles de Paris, autant qu'il convenoit à un homme qui avoit fait bien du chemin ce jour-là, & qui mouroit de faim. Quand le fruit fut servi on parla de toutes choses, comme c'est l'ordinaire, entr'autres des Generaux d'armée, de leurs qualitez & de leurs talens. Pour moy, quand ce fut mon tour de parler, aprés avoir dit quelque chose en passant de ceux qui sont plus consacrez dans l'histoire, je me sentis tout à coup saisir d'un enthousiasme, qui m'engagea dans la peinture d'un General ressemblant, trait pour trait, à celui auprés duquel j'avois l'honneur d'être. J'élevai sur tout cette vertu que je prise tant, & à laquelle je ne cesserai jamais de dresser des autels, la respectable simplicité; & je dis enfin que je connoissois un General qui possedoit cette vertu à un si haut point, que sortant de gagner une bataille, il jouëroit tranquilement une partie aux quilles. A peine avois-je achevé que M. de Catinat me repartit froidement : *Je ne l'estimerois pas moins si c'étoit sortant de la perdre.*

On ne peut s'écarter de son sujet gueres davantage que je viens de le faire : mais j'ai pris toutes mes precautions pour en

avertir ; ainſi ſi ma longueur a déplû, ce n'eſt plus ma faute. D'ailleurs il n'y a pas eu un moment de perdu à tout cela : pendant que je voyageois mon ami alloit toûjours ſon train en compoſant ſa Comedie, & depuis mon départ de Paris juſqu'à mon arrivée au camp du *Villar* il dut l'avoir bien avancée.

C'eſt un trés-bon mortel & un bon ami que mon ancien camarade de fortune theatrale : mais ce n'eſt pas par ſes frequentes lettres qu'il le témoigne. Le vice d'être pareſſeux à écrire ſemble attaché aux auteurs de Theatre ; & un des plus celebres dans le cothurne s'étoit acquis une ſi conſtante reputation là-deſſus, qu'un jour qu'il brûloit un tas immenſe de lettres, *M. de Vendôme*, qui le voyoit faire cette expedition avec ſoin, dit en riant à ceux qui étoient prés de lui, en le leur montrant : *Le voila tout occupé à faire ſes réponſes.* A la verité on lui pardonnoit quelquefois de n'en point faire, parce qu'on s'imaginoit que ce n'étoit que par égard & par conſideration qu'il en uſoit ainſi ; car ſon caractere étoit ſi difficile à lire, que quelque plaiſir qu'il y eût à recevoir de ſes lettres, il étoit ſurpaſſé par la peine de les déchiffrer.

L'auteur de l'*Important* peignoit beaucoup mieux, & n'écrivoit gueres davantage.

Je receus peut-être une fois le mois de ses lettres, & des nouvelles du progrés de sa Comedie jusques à sa perfection, & je lui répondis toûjours tout ce qui me tomba dans l'esprit sur cet ouvrage.

Les operations de nôtre campagne de 1693. furent vives en Piémont. Nôtre armée fit lever le siege de *Pignerol*, entra dans la plaine, & gagna la fameuse bataille de *la Marsaille*, dont les suites furent pour moy trés-interessantes par la grande & la glorieuse blessure que reçut *M. le Grand Prieur*, & par la mortelle maladie que j'eus à Pignerol. L'esperance de l'expedition du siege de *Conies*, que la Cour souhaitoit, & que la saison rendit impossible, & quelques autres raisons, nous firent faire la guerre bien avant dans l'hyver.

Il y avoit long-temps que je n'entendois plus parler de l'*Important*, quand son auteur me consulta enfin sur la distribution de ses rôles avant que je sçûsse qu'il fût achevé. Le celebre Acteur * qui avoit donné la premiere idée de ce caractere, & qui le devoit joüer, étoit mort du mois d'Août precedent : grande question à qui le donner. Voici qui va attirer à mon ami un ressentiment qu'il ne meritoit pas, & pour une faute dont je publie aujourd'hui que je fus

* *M. Raisin.*

fort innocemment le seul coupable.

L'Acteur qui est actuellement en possession de joüer avec applaudissement *Rodrigue*, *Horace*, *Sévere*, *Nicomede*, & tous les autres grands rôles, n'étoit pas encore fort ancien au Theatre : je ne sçavois pas qu'il eût les mêmes talens pour le *brodequin*, que je lui connoissois pour le *cothurne*, du moins je ne l'avois vû jamais dans le comique. Je ne balançai pas à mander à mon ami qu'il devoit donner son *Important* à l'Acteur qui joüoit les Marquis ridicules ; & voici à peu prés les raisons sur lesquelles je me fondai.

Vôtre caractere de l'*Important*, lui mandois-je, n'est pas un de ces caracteres sur lesquels personne ne se peut faire une idée differente ; comme le *Menteur*, l'*Avare*, le *Grondeur*, *&c.* & si vous voulez éprouver ce que je vous dis, demandez à trente differentes personnes ce que c'est qu'un *Important*, je parie qu'il n'y en aura pas deux qui vous donnent une même definition. Si vous aviez encore le grand Acteur que nous venons de perdre, cela ne seroit pas de même dans la representation ; cet homme se metamorphosoit comme il vouloit, & son jeu auroit certainement fixé son caractere. Le rôle de *la Branche* a été fait exprés pour ce Comedien gracieux qui a determiné, établi, & pour jamais illustré

sur la Scene sa reputation d'excellent Comique dans nôtre rôle de *Lolive*. * Je ne balancerois pas un instant, si j'étois à vôtre place, de donner celui-ci au Comedien ** qui joüe les yvrognes, les Gascons & les fats, (non que je regarde ces deux derniers comme sinonimes, à Dieu ne plaise) & enfin les *Marquis ridicules*, parce que tout Marquis ridicule est un fat, & que generalement l'idée que chacun se fera d'un *Important* sera l'idée d'un FAT. Il me crut, le rôle fut bien joüé, si bien reçû qu'il reüssit beaucoup; j'en fus trés-satisfait quand je le vis à mon retour : mais par ce que j'ai vû depuis, & que je ne sçavois pas encore alors, l'Acteur dont je viens de parler l'auroit joüé avec beaucoup plus de noblesse, & par là auroit fait encore plus de plaisir.

Car enfin je ne connois gueres rien à mon gré de plus divertissant que la gravité, l'affectation, l'impertinence, & l'*importance* en un mot, ou pour mieux dire, ces airs d'un *Important*, d'un pied plat, d'un vrai Chevalier de l'industrie, tels que ceux du Heros de cette Piece. Rien ne me paroît de plus risible que de voir trancher du petit Ministre, un colifichet, un em-

* *M. de la Thoriliere.*

** *De Villiers.*

brion, un avorton de Commis, par exemple, sans un poil au menton, sans un brin de jugement en tête, & qu'on n'aura mis dans un Bureau que pour le balayer, où tout au plus pour faire des liasses des papiers les moins necessaires; ou tel autre, que quelque petite relation qu'il aura euë par hazard à la Cour, a enflé comme un balon: ou, sans aller à la Cour, & tout au beau milieu de la plus franche Bourgeoisie, un glorieux, qui se croira homme de consequence parce qu'il sera applaudi dans sa famille; car chaque famille a son idole, & si j'étois à Toulouse je ne donnerois pas ma part de l'être de la mienne. Or je me represente le ridicule d'un homme sot & vain, (l'un suit l'autre) qui preside dans une assemblée de sots à ses gages, dans lesquels se mêlent d'autres francs sots de bonne foy, qui ne lui coûtent rien, auxquels il debite également toutes les sotises qu'il dit comme autant d'oracles.

Je soûtiens donc que plus vous jetterez du serieux, de la noblesse, & du *clincan* d'une fausse majesté, si j'ose prostituer l'expression de majesté (même fausse) dans les caracteres de tous ces fats, plus vous en releverez le ridicule; & voila ce que cet Acteur auroit fait dans la perfection: mais je ne sçavois pas alors de quoy il étoit capable autant que je le sçai aujourd'hui, &

ne l'avois jamais vû animer, orner, & ennoblir le haut comique de toute l'action & de tous les agrémens que je l'ai vû depuis répandre dans le *Joüeur*, le *Jaloux desabusé*, *&c.*

Helas ! mon avis coûta cher à mon ami; il lui attira non seulement la froideur de cet Acteur, mais un ressentiment plus vif de la part de sa belle-mere. L'inexorable *Junon* ne conserva pas mieux le souvenir des honneurs de *Ganimede* enlevé, & de l'injure faite à sa beauté mépriſée, & ne s'en vangea pas plus severement sur le bon, sur le pieux fils d'*Anchiſe*, que cette incomparable Actrice s'en vangea quatre ou cinq ans aprés sur cet auteur, aussi bon, aussi pieux en son espece, & aussi peu coupable de mon jugement, qu'*Enée* l'étoit du jugement de *Pâris*. En un mot, pour ne vous pas faire attendre davantage l'effet terrible du ressentiment de ces deux grands Acteurs, il arrive qu'à quelques années de là mon ami donne une trés-belle Tragedie chrétienne, & que l'un & l'autre lui refusent impitoyablement d'y accepter un rôle.

Leur courroux se declare, & lui fait trop entendre
Qu'il a pour ennemis & belle-mere & gendre.

Le ressentiment de cette incomparable Ac-

trice la porta jusqu'à refuser un Empire. Mon pauvre ami eut beau la prier à genoux de vouloir bien être l'épouse de *Diocletien* dans sa Tragedie, point de moyen de la fléchir : elle traita dans cette occasion le titre d'Imperatrice avec le même mépris que les Romains traitoient le nom de Roy.

Jeunes Auteurs, je vous ai donné dans le Discours sur la Piece precedente un avis touchant la simplicité & l'action, auquel le Public est interessé : trouvez bon que je vous en donne un pour vôtre interêt seul, sur vôtre conduite avec ce qui compose le Theatre, & cet avis pourra vous être d'une grande utilité.

Soyez d'un silence pithagoricien, d'un profond secret, & d'une reserve à toute épreuve sur la destination de vos rôles, qu'il ne vous en échape pas un seul mot jusqu'à l'instant que vous les distribuërez. Mettez-vous bien en tête que dans le temps que vous avez lû vôtre Piece, & que vous avez été sur la sellette devant vos premiers juges, chacun s'y est donné un rôle, & c'est à quoy on a été plus appliqué qu'à la lecture. S'il vous arrive malheureusement qu'un geste, un coup de tête, un mot d'honnêteté, un soûris, un rien de vôtre part, ait paru répondre à l'imagination qu'on se sera faite sur ce rôle, on en prend un titre avantageux ; & si vous le donnez aprés

cela à un autre, on se plaint, on dit que vous avez manqué de parole, & vous pouvez compter sur une rancune immortelle dans le cœur de celui qui aura crû que vous lui aviez donné ce rôle parce qu'il se l'étoit donné lui-même. Je revele en vôtre faveur les secrets du Theatre, profitez-en, & tenez-vous pour avertis de n'aller jamais, par une demangeaison de jeunesse, découvrir par avance dans vos *Caffé* les mysteres du sanctuaire de la Scene, & divulguer les conseils de ses Rois & de ses Dieux au milieu d'une foule de profanes. *

J'aurois ici un beau champ pour dire du bien de cette Comedie, avec d'autant plus de liberté, que je n'y ai point de part, & qu'il y a beaucoup de bien à en dire. J'aurois de quoy m'étendre sur les regles du Theatre, sur les finesses de son art. Je pourrois faire les differences qu'il y a entre les Pieces seulement d'intrigue & les Pieces de caractere, qui ont un double merite, en ce qu'elles ne doivent pas être gueres moins intriguées, & que c'est sur le caractere que toute l'intrigue, tous les incidens doivent rouler. Je pourrois faire valoir avec quelle exactitude ce principe a été observé dans l'*Important*, la nouveauté de ce ca-

* Ne scilicet juvenili impulsi licentiâ quod in sacello pri... vidistis vulgetis, Deorumque consilia proferatis in populum. *Petron.*

ractere, la constitution de la fable, sa conduite, ses mœurs, ses tours de scene, son plaisant, sa sagesse, sa chasteté.

Mais pour qui me donnerois-je inutilement la peine de relever toutes ces beautez ? Pour ceux à qui elles ne seroient point nouvelles, ou pour ceux à qui elles le seroient toûjours, quelque soin que je prisse de les leur découvrir ? Ces derniers, que leur épaisseur mettroit hors d'état de pouvoir m'en sçavoir quelque gré, ne laisseroient pas d'être les premiers à me traiter de presomptueux, de visionnaire & de ridicule, de croire être en droit de leur apprendre quelque chose.

Les matieres purement de science, & qu'on ne s'avise pas d'attaquer, si l'on n'a au moins quelque teinture des sciences dont elles traitent, sont encore un peu respectées, parce qu'enfin il y a des gens assez modestes pour avoüer qu'ils ne sont pas sçavans. Mais pour celles dont le seul esprit peut juger, elles sont livrées aux decisions de tout le monde, & il n'en faut chercher la raison que dans la vieille fable qui dit que *Mercure* voyant tant de sots, & croyant s'enrichir, s'avisa un jour de se faire marchand d'esprit. Il afficha dans toutes les grandes villes (avec permission de la Police) qu'il donneroit de l'esprit à tout prix pour la commodité pu-

blique, & pour se conformer aux facultez des acheteurs. Il mouroit de faim, & le carrefour où il plaçoit son petit theatre encherissoit sur la solitude du *Professeur de la Langue Normande.* * Qu'il s'étoit trompé, pour un Dieu aussi fin ! Qui pouvoit-il croire qui acheteroit de l'esprit ? Ignoroit-il que ceux qui en auroient plus de besoin en seroient le plus éloignez, & que plus on est sot, plus on croit avoir de l'esprit à revendre ? Mais il ne fut ni fou, ni opiniâtre le bon Mercure, il changea bien vîte de batterie ; & ce fut pour lors que de peur de manquer une seconde fois son coup, pour un métier ingrat qu'il quitta, il en prit deux qui enrichissent sûrement tous les gens qui s'en mêlent aujourd'hui dans Paris. **

Physiciens, Astronomes, Geometres, Jurisconsultes, que vous êtes heureux dans vos écrits ! Si vous vous y écartez de vos principes, s'il vous échape d'y laisser glisser quelque erreur, peu de personnes vous le reprochent, & vous n'avez pour juges que les maîtres de l'art. Pauvres auteurs de Theatre, errez, ou n'errez point, observez, ou n'observez pas vos regles, vous êtes toûjours également exposez au ſça-

* *Comedie sans titre.*

** Fur & Ieno.

voir & à l'ignorance, au bon & au mauvais goût ; parce que, suivant la morale de ma fable de Mercure, il suffit qu'un ouvrage soit en proye aux beaux esprits, pour être à la merci de tout le monde.

Minerve, Apollon, & toutes les Muses ensemble ne sçauroient produire autant de sçavans en un siecle, que *l'aveugle Plutus* vient de faire de ces beaux esprits de nos jours : jusques là que tel à qui on n'auroit pas voulu donner, il y a sept ou huit ans, la commission d'aller voir à l'affiche du coin de la ruë la Comedie qu'on joüoit, (de peur que pour l'*Andrienne* il n'eût pris les *maux veneriens*) est l'homme aujourd'hui chez qui les auteurs vont faire des lectures ; l'homme de goût qui rassemble à sa table tout ce qu'il y peut entasser de gens de lettres, * non pour les entendre parler, il ne leur en donne pas le temps : mais pour leur faire admirer les arrêts qu'il prononce souverainement, familierement & indifferemment ** sur tous les ouvrages, depuis la Logique du Port-Royal jusqu'aux Pasquinades de Lenoble.

Avant donc de finir ce Discours, afin

* *Ils sont assez complaisans pour y aller, malgré la regle de leur Petrone.*

Frugalitatis lege polleat exactâ, nec curet, &c. Cliensque cenas impotentium captet, &c.

** *Ces trois adverbes-là font admirablement.* Mol.

qu'on ne m'accuse point de paresse ou d'ignorance, & de n'avoir pas voulu ou sçû faire des dissertations sur ces Comedies, faisons encore en peu de mots une legere revûë des personnes pour qui je les aurois faites.

Commençons par celles qui sont dans le plus grand monde, & voyons en effet un peu pour qui mon travail auroit été utile. Pour des *Chaulieus* ? pour des *Lafares* ? pour des hommes de ce caractere, dont le genie heureux a été cultivé & orné par tout ce que le sçavoir a de plus choisi ? des hommes à qui le Dieu des arts, des vers & du goût n'a demandé jamais la fatigante assiduité de mandier ses lumieres sur toutes les plus belles connoissances : mais qu'il semble s'être fait un agreable soin de les avoir toûjours prevenus, & de leur avoir lui-même, pour ainsi dire, amené par la main les Muses & les Graces, sur tout les Graces meres, filles & sœurs de tous les agrémens, plus aimables encore mille fois que les Muses, & qu'Horace, qui les connoissoit bien, nous a peintes toûjours lentes & paresseuses * à rompre les nœuds d'inclination qu'elles forment ; c'est à dire, incapables de jamais se separer de ceux qui sçavent sentir tous les charmes de leur commerce ?

* *Segnesque nodum solvere Gratiæ. Horat.*

Ecrirois-je au contraire pour ces sçavans rustiques, dans les cabinets, ou plûtôt dans les prisons desquels les neuf Sœurs ne sont jamais gracieuses ni enjoüées, chez qui elles vivent en captives, & avec qui elles contractent, malgré qu'elles en ayent, un air rebutant & farouche ? Pour ces sçavans sauvages, qui font tous les jours aux Muses une plus grande violence que celle qui leur fut faite autrefois par ce malheureux *Pyrenée* de la Fable ; * qui les retiennent par force quand elles veulent s'enfuir de chez eux, & se rendent leurs geoliers, ne pouvant être leurs favoris ? Ces sçavans regarderoient avec mépris tout ce qui ne parleroit pas leur langage barbare : & je veux bien qu'ils sçachent que je ne troquerois pas mon Gascon pour tout leur Grec.

Irois-je avec un art grossier, & quelque tournure, ou plûtôt quelque *entorse* nouvelle, repeter & déguiser aux vrais sçavans de profession, mais civilisez, mais polis, mais souhaitez & cheris par toutes les compagnies les plus aimables : oui, dis-je, irois-je presenter à ces veritables sçavans les traits que j'aurois appris d'eux-mêmes dans les traductions qu'ils nous ont données des Poëtiques d'Aristote, d'Horace,

* Claudit sua tecta Pyreneus, vimque parat. *Met.* 5. *Fab.* 4.

& de tout ce qu'il y a eu de plus beau sur les Theatres anciens ? Serois-je assez imprudent pour leur aller faire un étalage de morceaux entiers que j'aurois dérobez avec quelque finesse qu'ils reconnoîtroient d'abord, dans leurs belles & curieuses Prefaces sur Aristophane, sur Plaute & sur Terence ; ouvrages merveilleux, & qui nous ont, pour ainsi dire, *levé la toile* de tous ces Theatres, & nous ont fait voir sans peine les plus belles scenes qui s'y passoient chez les Grecs & chez les Romains ? Et serois-je enfin assez peu glorieux pour aller montrer ma pauvreté, en exposant à leurs yeux ce que j'aurois pû glaner dans leurs riches moissons, ou *grapiller*, si j'ose ainsi parler, dans leurs solides & abondantes remarques ?

M'oserois-je flater de pouvoir amuser agreablement, par quelque nouvelle découverte sur les matieres drammatiques, ces femmes également aimables par le caractere de leur esprit, & par les charmes de leur personne, qui connoissent mieux que moy toutes les beautez & toutes les finesses du Theatre ? ces femmes spirituelles & modestes, dont la justesse du goût est le partage, dont la delicatesse est exacte sans être pointilleuse, dont les suffrages sont d'autant plus à desirer, qu'elles ne les donnent jamais legerement ; & pour comble

de merite, de qui les maisons (veritablement en petit nombre) sont des azyles pour les bons ouvrages contre les cabales de nos *Armandes & de leurs sœurs aînées ?* car Moliere n'a pas éteint la race des femmes sçavantes.

Bien loin de là, celles de nos jours encherissent sur celles du temps de Moliere ; elles ne se contentent pas d'applaudir au stile precieux de leurs pedans, mais honorent de plus de leur approbation toutes les decisions extravagantes des nouveaux cercles impertinens, où l'on se figure qu'il suffit d'être *cousu d'or*, pour devenir aussitôt *patri d'esprit* ; où l'on croit qu'on a pour de l'argent un brevet de Secretaire d'Apollon, comme une Charge de Secretaire du Roy ; dont il ne seroit pas peut-être impossible de trouver quelqu'un parmi ceux de la nouvelle creation, qui (quelque étendus que fussent les anciens privileges de ces Charges) auroit assez de vanité pour pretendre encore y ajoûter celui de pouvoir non seulement dire avec autorité son avis sur des matieres fort au-dessus de la portée de son esprit ; * passe pour cela, c'est un privilege que mille gens se donnent tous les jours : mais de vouloir de plus, que par tout le monde foy soit ajoû-

* *Je voulois dire de sa machine, l'esprit n'est pas-là en sa place.*

tée à ses decisions comme aux copies par lui collationnées. Or ces sortes de gens sont plus loin de sentir les beautez de quelque ouvrage, que je ne le suis de sçavoir aussi bien qu'eux le cours de l'argent sur la place.

Je n'aurois pas été moins temeraire d'esperer de pouvoir dire sur la matiere de la Comedie quelque nouveauté, pour ces personnes qui, sans se piquer d'être sçavantes, sçavent toutes choses mieux que les sçavans; qui sans avoir passé des nuits sur la Poëtique d'Aristote, ni peut-être pas même lû la pratique du Theatre de Daubignac, en ont appris dans le grand livre du monde tout ce qu'en doit sçavoir un galant homme, qui n'a aucune envie de regenter la Rhetorique. Personnes d'un commerce desirable, & de qui l'on voit bien que la bonne éducation est le fruit d'une étude plus delicate qu'opiniâtre: gens en un mot d'une societé charmante, vifs, penetrans, ayant un esprit de choix & de discernement, & qu'ils ont sçû former de bonne heure sur les seules bonnes manieres de leur siecle; comme j'en vois un presque tous les jours, toûjours gracieux, toûjours enjoüé, je ne sçai pas s'il cherche toûjours à plaire: mais je sçai bien qu'il plaît toûjours, qu'il est d'une courtoisie qui observe la regularité du vieux temps, sans en imiter la contrainte; qu'il est au gré de tous

les goûts, & au goût de tous les génies ; & que sortant quelquefois de joüir du plaisir de ne s'être pas vû un des moindres agrémens des premieres & des plus brillantes compagnies de Paris, il vient avec un même plaisir faire les delices d'une societé trés-petite & fort peu bruyante ; car c'est de quoy sur tout elle se pique.

Et pour donner enfin la derniere preuve comme je ne pouvois pas hazarder d'ajoûter quelques idées de mon cru, à tant de bonnes choses qui ont été déja écrites sur les matieres de Theatre, sans risquer de ne plaire à personne, je n'ai besoin que de declarer que j'ai l'honneur d'être de la petite societé dont je viens de parler, que je crois en être aimé, & que je suis même persuadé que par cette amitié elle est un peu prévenuë en ma faveur. Malgré tout cela elle ne m'auroit pas plus épargné que les compagnies où je ne suis point connu, & ne m'auroit pas fait plus de grace que trente de ces tumultueux *conciliabules*, moitié critiques, moitié nouvelistes, où l'oisiveté, la pauvreté, & la commodité d'y prendre seance à juste prix, attirent ce grand concours de *Peres* & de *Docteurs* nouveaux, de toute espece, de toute nation, Grecs, Latins, d'Orient, d'Occident, de toute secte, de toute langue, qui vont y tenir gravement leurs assises fort à

leur aise, & y debiter tant qu'il leur plaît leurs maximes, leurs opinions, leurs chimeres & leurs erreurs.

Je n'ai pas besoin de dire que je distingue fort de ces *colloques*, ou pour mieux dire, de ces *marchez de Poissy*, plusieurs assemblées ennoblies par les personnes qui les frequentent, & qui au lieu du nom, qu'elles ont commun avec toutes les autres de Paris, meriteroient celui d'Academie ou de licée, par la quantité d'honnêtes gens, de gens de sçavoir, de merite & d'esprit qui s'y rassemblent.

Mais afin que personne ne croye que je me suis servi d'une excuse frivole ou supposée, quand j'ai avancé que si j'avois voulu faire le sçavant ou l'orateur, je n'aurois pas été traité plus favorablement même par ma propre societé, il suffit que je dise deux mots du caractere des personnes qui la composent.

Ses cinq arc-boutans ou piliers principaux sont chacun d'une differente Province; on diroit cependant, à les voir ensemble, qu'ils ne sont que d'une même & trés-unie famille. Je crois que l'amour qu'ils ont chacun pour la verité, n'est pas le dernier lien qui a fait cette union.

Le premier est Parisien, & neanmoins le veritable antipode du *badaud*. Bien loin qu'il ait le moindre penchant à *beyer* & à

admirer, il est si *diametralement* opposé à la trop prompte approbation, que je l'ai vû condamner toûjours avec la même perseverance des spectacles où tout Paris ne cessoit d'aller en foule depuis trois ou quatre mois. Il a une aversion naturelle pour la loüange, non pas tout à fait aussi forte, mais approchant, que celle qu'un Gentilhomme que tout le monde a connu avoit pour la morue. Il est immuable dans ses sentimens, & est si ennemi de la bassesse de les dissimuler, qu'il en a reçû de nous le nom de *veridique*, & de veridique, qui, sans alterer le *titre* de la sincerité qu'il professe, pourroit quelquefois y mêler un léger *alliage*, & l'adoucir un peu, sans craindre qu'on l'accusât de prevariquer, & de la rendre de moins *bon aloy*. Je laisse à penser si un homme aussi entier que celui-là m'auroit dit mon fait.

Le second est un homme des plus sensez que je connoisse, & au conseil duquel en toutes choses j'aurois plus de confiance; c'est un homme dont les jugemens ont la qualité qui caracterise le bon sens, c'est à dire qu'ils sont sûrs également sur tout. Il entre dans une affaire de Droit, comme le feroit le Doyen des Avocats Consultans; dans une action militaire, comme un Lieutenant general qui n'a jamais eu ni femme, ni Commis, ni homme de bien qui l'ait

prôné : mais qui eſt arrivé à ce rang par degrez à force de temps, d'actions & de ſervices. Dans un trait de politique, comme s'il avoit été Secretaire des Cardinaux *d'Oſſat* & *d'Eſtrées* : & dans une matiere de litterature, comme l'auroit pû faire ou *Scaliger*, ou *Deſpreaux*. Il eſt de plus Normand, & l'unique que j'aye vû en ma vie d'une promptitude pareille à dire oui ou non, ſans ânoner, ſans barguigner, ſans circonlocution aucune, & ſelon qu'il y eſt entraîné par ce qu'il ſent & qu'il connoît, qu'il ne farde jamais par complaiſance, ſans neanmoins bleſſer la politeſſe : mais qu'il fait toûjours paroître auſſi franchement, & avec auſſi peu de diſſimulation, que s'il n'avoit habité de ſes jours que quelque montagne de la Suiſſe, au lieu d'être né, comme il eſt, tout au beau milieu de la ville de Roüen. Aurois-je en bonne foy pû croire qu'un homme franc & rond à ce point-là, & qui ne lit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Saluſte*, *Lucrece*, *Ariſtophane*, & leurs *conſors*, * par le dégoût qu'il a pour les écrits qui leur ſont inferieurs, ſe fût contraint pour mes beaux yeux, & eût approuvé toutes mes *bali-*

* *Terme de Palais, que M. Porceaunhac diroit avoir appris dans les Romans, & qui, s'agiſſant d'un Normand, n'eſt pas tout à fait hors de ſa place.*

vernes sur le sujet du Theatre ?

Le troisiéme est un de ces hommes dont le prix augmente par l'usage, & que plus on frequente, plus on l'aime. C'est un Picard, qui ne s'offre jamais à la vûë qu'aussi doux que les moutons de son pays, & dont la finesse demontre la verité de cette proposition de Juvenal, * qu'il peut naître des aigles sous un air épais, & dans le sein de la patrie des animaux les moins vifs, les moins legers & les plus simples. Il paroît toûjours aisé, facile, maniable, tendre, par l'étude qu'il s'est faite, & qui lui est tournée en habitude, de n'avoir avec tout le monde que des manieres gracieuses & complaisantes ; & de son naturel il ne laisse pas d'être veritablement ce qu'on appelle... Ah Ciel ! quel mot bizarre se presente à mon imagination, & me seduit assez pour me faire croire que nôtre langue n'en a point qui rende mieux mon idée. Dieu me garde pourtant de succomber à la tentation de me servir d'un mot aussi détourné de sa propre signification : quel attentat contre la pureté du stile ! ce seroit un crime de leze-proprieté, & tous les froids esclaves de la justesse que j'ai pincez dans mon avis sur le Discours des Empiriques, ne man-

* Cujus prudentia monstrat
Vervecum in patria crassoque sub aëre nasci
Magnos posse viros.

queroient pas de me jetter impitoyablement des pierres. Quelque peu d'ordre que j'aye observé jusqu'ici, & quelque peu que j'aye suivi les regles dans ma maniere d'écrire libertine & fougueuse, j'avouë que pour bien rendre l'homme gracieux dont je parle, tel que nous le voyons en dehors, & que je jurerois qu'il est en dedans, je n'oserois dire, malgré l'envie que j'en ai, qu'il est veritablement ce qu'on appelle LISSE. On crieroit au meurtre, & l'on condamneroit ce terme comme trop metaphorique; & toutefois qu'appelle-t-on être lisse? n'est-ce pas proprement ce qu'est le marbre, ce qu'est tout corps solide, ferme & fort poli par le dehors? & voila justement sous quelle idée je crois connoître à fond & à merveille mon sociable Picard, ou bien sous une autre image qu'il me semble avoir prise dans Horace, qui est celle d'un homme doux par l'exterieur au dessus de ce que l'est le fruit de l'olivier aprés toute sa preparation: mais gardant toûjours en dedans sa petite dureté, ou, pour parler plus proprement, sa fermeté, qui est aussi peu cassante que le noyau d'une olive de Verone; possedant d'ailleurs l'art de captiver les esprits, & de se concilier l'amitié, jusques-là qu'étant beaucoup plus sçavant que les personnes avec qui il vit, il ne leur fait jamais sen-

tir avec hauteur la superioté de son sçavoir : mais comme s'il avoit quelque pudeur de voir les autres ignorer quelquefois des choses qu'il possede à fond, il les leur apprend moins en maître qu'en homme qui les consulte, & d'une maniere enfin assez douce & assez insinuante pour leur faire croire qu'il les a appriſes d'eux, ou pour le moins qu'ils les sçavoient aussi bien que lui avant même qu'il les en eût instruits. Il est enfin d'une érudition si étenduë & si sûre, que s'il n'étoit pas aussi modeste qu'il l'est, il pourroit regarder bien des gens qui ont la reputation de sçavoir quelque chose, avec le même dédain que sont regardez les roquers par un dogue d'Angleterre. J'apprens avec plaisir tous les jours mille choses de ce *Dogue* en sçavoir : mais quoique je le regarde volontiers comme mon maître, j'ai fait fort prudemment en ne m'embarquant pas dans des matieres de litterature, d'éviter de lui donner occasion de me prouver que je ne suis qu'un *Roquet* auprés de lui. C'est assez qu'il le pense interieurement ; j'aurois tort de le trouver mauvais, la raison est trop de son côté.

Le quatriéme est un *Dauphinois*, des plus legers & des plus deliez qui soient sortis de cette Province depuis que son Souverain eut la vocation de prendre l'habit

bit de Jacobin, pour donner cette Souveraineté avec son nom aux heritiers de la Couronne de France. C'est un Dauphinois, qui semblable à ce noble & fameux poisson Roy des Mers, d'où vient le nom de *Dauphiné*, se promene, nage, voltige, se tourne, se glisse, s'écoule comme il veut en se joüant sur les terres qu'il parcourt, avec la même facilité que le *Dauphin* * se divertit sur les eaux qu'il fend legerement avec ses nageoires. C'est de ce Dauphinois enjoüé dont j'ai parlé quand j'ai dit, que sortant des plus brillantes compagnies de Paris il venoit avec la même gayeté dans la nôtre. Pour celui-là je ne doute point qu'il ne m'eût dit des choses trés-gracieuses, & qui m'auroient chatoüillé beaucoup, quelque bien que je me fusse tenu sur mes gardes pour tâcher de découvrir si les autres ne m'avoient pas traité moins rigoureusement par leur silence glacé, ou par leurs veritez cruës, qu'il ne le faisoit avec ses discours doux & flateurs, & ses loüanges assaisonnées de toute l'urbanité & de toute la grace possible; parce que les traits qui partent d'un enjoûment agréable sont ceux qui penetrent

* Delphinum similis, qui per maria humida nando
Carpathium, Libicumque secant, luduntque per undas. *Virg.*

plus avant, & dont on se défend le moins, & que rien n'est plus dangereux que de se laisser séduire aux appas de la politesse. *

Quant au Gascon, c'est moy-même. Un Gascon ne sçauroit faire rien de plus sage que de ne se pas peindre : mais je crains bien de n'y être plus à temps, & de ne m'être déja que trop barbouillé dans le Public par toutes les folies & les extravagances que je viens d'y exposer.

Voila les resources que vous devez attendre des gens même avec qui vous passez vôtre vie, pauvres Auteurs en ces matieres qui ne regardent pas les sciences, où tout le monde ne peut atteindre : ne vous flatez pas que vos amis vous fassent plus de quartier que les indifferens ; non, & je crois qu'au lieu du vieux proverbe, *Ami jusqu'aux autels*, on devroit dire aujourd'hui : *Ami jusqu'à l'approbation d'un ouvrage exclusivement.*

La raison en est dans ce secret dilemme que l'amour propre fait faire interieurement à tout le monde. Ou l'ouvrage merite en effet d'être traité avec une froideur & un silence mépriſant : (parti toûjours plus aisé à prendre que celui de donner de bonnes & solides raisons pour le desapprouver) ou il merite d'être estimé. Dans

* Urit grata protervitas, & cultus nimiùm lubricus excipi, demi. *Horat.*

le premier cas vous vous trouvez dans le courant du bon goût, & en vous taisant vous établissez le vôtre. Dans le second, en ne disant mot & en faisant le delicat, vous imposez à des personnes qui en tirent en vôtre faveur la consequence, que vous avez plus d'esprit, de sens & de goût que les autres, que vous connoissez de grands défauts dans cet ouvrage, & que par bonté & par retenuë vous voulez bien garder là-dessus honnêtement le silence.

Je ne suis pas toûjours si dissipé que je le parois : je medite quelquefois, quand on croit que je ne songe à rien ; je tourne mon inaction apparente en une étude veritable, & j'avouë que ma grande étude, (uniquement pour ma propre instruction) c'est à travers la phisionomie des gens de tâcher à lire ce qui se passe dans leur ame. Or si ce que je viens de dire ne se passe pas pas dans celle de la plûpart du monde, je consens d'être condamné par arrêt à commencer à mon âge à faire ce que je n'ai jamais fait, & qui est le plus opposé à mon genie ; je veux dire des Vers de commande, des Odes pour tant de Heros q'on voudra, des Epitalames pour tous les hommes de condition ou de fortune, il n'y a plus de difference ; des Epitaphes pour tous les morts dont les heritiers ont la frivole vanité de les faire mettre dans le Mercure;

des Chanſons ſuivant le caprice ou le reſſentiment de toutes les femmes qui m'en demanderont ; des Elegies ſur toutes les maîtreſſes infidelles, des Bouquets pour toutes les fêtes des belles depuis les *Helenes* juſqu'aux *grandes Nicoles*; & des Stances, Sonnets, Bout-rimez, Epigrammes, Madrigaux, & tout le reſte du fretin du Parnaſſe, juſqu'à des Acroſtiches & des Anagrammes ſur toutes leurs bêtes favorites, petits laquais, maîtres à chanter, à danſer, chiens, chats, ſerins, perroquets & guenuches. Et pour dire encore davantage, je conſens, pour bâtir autant de poëſies qu'on m'en demandera, voire plus, de me loüer à la journée comme un aide à maçon, juſqu'à ce que j'en aye fait une auſſi grande quantité que j'ai oüi dire qu'il y en a dans les divers ouvrages de M. *May*, dont on parle comme de l'abondance la plus exceſſive & la plus étonnante qui fut jamais, & à laquelle celle de la vendange de cette année n'eſt pas comparable.

Il faut que nous convenions tous de bonne foy, mes chers confreres les Auteurs des livres moins amuſans que le *Diable Boiteux*, les *mille Nuits*, les *Nouvelles toutes nouvelles*, *&c.* ou moins neceſſaires au commerce de la vie que la *Maiſon ruſtique*, le *parfait Maréchal*, le *Medecin charitable*, & le *Cuiſinier François* : il

faut, dis-je, que nous convenions de bonne foy que, dans les disposítions où est aujourd'hui le Public pour les ouvrages qui ne sont pas tout à fait dans l'un de ces caracteres, il y a plus de hardiesse qu'il n'y en a jamais eu, à se livrer à lui. Les habiles gens vous regardent du haut de leur merite; & pour peu qu'on sçache quelque chose, on croit tout sçavoir, & on se met bientôt au rang des habiles gens: & on a bien de la bonté pour un Auteur, quand on ne lui donne pas des marques declarées de son mépris, & qu'on se contente de ricaner à la sourdine en parlant de son ouvrage ou de lui. Et pour les ignorans qui ne sçavent pas les premiers élemens des Lettres, leur propre ignorance est chez eux un titre pour vous vilipender avec encore plus d'audace, de sorte que vous êtes également le joüet de ceux qui vous entendent, & de ceux qui ne vous entendent point.

Pardessus ces raisons generales j'en avois encore une particuliere pour me détourner d'entreprendre ce qu'on appelle veritablement un ouvrage. On voit assez par là que je suis trés-éloigné de regarder sur ce pied l'assemblage irregulier & capricieux de toutes les imaginations déreglées où je me suis ici laissé aller, & dont j'espere que l'extravagance fera la sûreté; car enfin on ne

s'est jamais avisé de reprocher à un homme qui parle dans sa rêverie, qu'il n'observe pas les regles de Vaugelas, ni à Quevedo * que ses visions ne sont pas assez suivies ; ni à tout homme qui donne des folâtreries pour ce qu'elles sont, qu'il a ignoré les preceptes de *Quintilien*, & les principes qu'a donnez *Ciceron* dans son traité de l'Orateur.

Mais pour venir à la raison particuliere que j'avois de croire que je ne pouvois exposer un ouvrage dans lequel on eût pû s'imaginer que j'eusse voulu garder les regles, sans courir le danger de le voir attaqué par tout le monde, c'est que tout Paris sçait bien que je n'ai dit de mes jours du mal de personne, en quoy je n'ai fait que ce que doit faire tout honnête homme : mais j'ai poussé ma retenuë encore plus avant, je n'ai jamais parlé mal publiquement d'aucun ouvrage, pas même de ceux dont le mauvais mettoit mon indulgence à l'épreuve de hazarder de passer pour n'avoir point de goût : de maniere que je suis regardé jusques dans les marais du Parnasse comme le *soliveau* sur lequel toutes ses grenoüilles peuvent impunément sauter autant qu'il leur plaira. Il faut les croquer pour en être craint, & certainement je n'ai pas

* *Les Visions de Quevedo, Livre Espagnol.*

le renom d'une gruë, * à moins que ce ne soit dans un sens tout contraire à la méchanceté. Il n'est donc hibou si tenebreux qui, sans craindre de ma part le moindre coup de bec, ne puisse s'enhardir à me harceler : je le lui pardonne ; j'aime encore mieux qu'il me bequette tout son sou, que d'avoir une de ces reputations qui inspirent la terreur & l'effroy.

Il n'est que trop temps de finir tout cet inutile verbiage : mais auparavant je demande qu'on me permette de revenir pour un moment au sujet de cette Comedie, & de dire encore un mot du caractere de son Heros. Je sçai que bien des gens ont fait la guerre à mon ami de ce qu'il n'a pas traité l'Important suivant leur idée. Je leur répondrois volontiers pour lui, qu'il a mis sur le Theatre son Important, & non le leur, si c'étoit une réponse valable, & s'il ne faloit pas representer les caracteres selon l'idée generale qu'on en a dans le monde. C'est pour cela que j'ai pris la liberté, sans lui en avoir demandé la permission, d'intituler sa Comedie, l'*Important*, tout court, & non l'*Important de Cour*, qui étoit dans les premieres éditions : addition non seulement inutile, mais préjudiciable à

* *Qui les croque, qui les tuë,*
Qui les gobe à son plaisir.
Fab. de la Font. l. 3. f. 4.

la Piece. Cette addition, *de Cour*, me déplut dés que je la vis ; je trouvois qu'elle faisoit tort à l'ouvrage, parce qu'en effet l'Important qui y regne, & qui est un petit Hobereau de Province qui se donne pour un Comte qualifié, n'est, à proprement parler, qu'un coquin sans honneur & sans mœurs, & on peut avoir des mœurs & être fort ridicule. Je dirai plus, c'est le veritable ridicule qui doit être reçû sur le Theatre ; témoin le Misantrope, qui est le plus vertueux des hommes, & ne laisse pas d'être fort ridicule. J'aurois bien souhaité que mon ami n'eût pas fait un coquin & un fripon de son Important, il n'en auroit été que plus risible ; car la friponnerie n'est pas risible, elle est odieuse, parce qu'elle est criminelle. C'est par là que beaucoup de Pieces, d'ailleurs jolies & pleines de traits, ne m'ont jamais diverti ; je ne sçaurois me divertir de personnages qui meritent le foüet, le pilori & les galeres, ni des actions dont le bourreau devroit faire la catastrophe : quelqu'un de leurs traits vifs & plaisans peut m'arracher quelquefois un soûris des bords des levres, mais j'en abhorre l'action dans le cœur.

Mon ami bâtit cette Piece en trop peu de temps ; & si Moliere ne nous avoit pas accoûtumez à ne pas excuser un auteur par là, c'est par là que je le trouverois excu-

sable. D'ailleurs la multitude infinie d'especes d'Importans rendit son sujet plus difficile à traiter ; je crois qu'il ne me sçaura pas mauvais gré, & que de ma part je ne choquerai pas la déference que j'ai pour lui, quand j'oserai dire que si nous traitions aujourd'hui ce sujet ensemble, nous le traiterions beaucoup mieux. La plus grande difficulté que j'y trouverois seroit sur tant de divers caracteres d'Importans d'en fixer bien un dans le vrai, qui ne fût point bas ni capable d'aucune de ces actions qui meritent d'être reprises de Justice. Ce n'est plus alors un Important, c'est un fripon, c'est un voleur.

Il n'y a point, à mon sens, de caractere en ridicule plus general que celui d'Important ; la raison en est, ce me semble, parce que la simplicité n'est gueres moins facile à être blessée que la pudicité ; or blesser la simplicité, c'est-à-dire sortir de ses bornes, c'est viser à l'importance. Faisons-nous le procez sincerement ; nous sommes presque tous un peu importans, & ce n'est que selon l'esprit que nous avons en sentant ce ridicule dans les autres, que nous en profitons pour nous en corriger. Mais il n'y a pas peut-être de plus de differentes especes de poissons dans la mer, qu'il y a de diverses sortes d'importans sur la terre. Il est surprenant qu'un caractere si

familier & si commun ait échapé à tant d'auteurs avant mon ami, nous lui en avons d'autant plus d'obligation. La matiere est si feconde, qu'on pourroit faire une Comedie toute nouvelle sur ce sujet sans prendre un seul trait de celle-ci. Cet Important n'est pas dans la bonne foy comme je voudrois qu'il fût, c'est un escroc, & ce que j'ai déja dit, un franc Chevalier de l'industrie, qui se connoît pour ce qu'il est, & ne se masque que pour attraper des dupes : En un mot, c'est en homme par ses tours ce que la femme d'intrigues a été depuis en femme, * à cela prés que celle-ci ne fait point l'importante, & qu'il y a une varieté infinie dans ses soupleſſes & dans ses artifices, c'est dans la nature ; sur cette matiere une femme en sçait toûjours plus qu'un homme.

Je sens bien que je serois mieux diverti d'un bon, franc, & loyal Important qui se trompant lui seul sur son credit, sur son merite, sur ses amis, &c. ne cherche à tromper personne que du seul côté de l'orgueil ; qui se croit effectivement un homme d'une grande consequence, de beaucoup d'autorité, & un personnage considerable, & fait tout ce qu'il peut pour qu'on le croye encore davantage. Dans cette der-

* *Je dis depuis au hazard, je ne sçai laquelle de ces deux Pieces a été joüée la premiere.*

miere sorte d'Importans les especes sont aussi trés-nombreuses, & si ces Comedies parvenoient de mes jours à une nouvelle édition, je ne desespererois pas de m'amuser à faire une maniere de liste de toutes les differences d'Importans. Oh ! combien j'en envisage depuis les gros, les importans du premier ordre, jusqu'à des faquins qui plus importuns & moins necessaires que ces grosses mouches qu'on appelle taons, pour faire comme elles quelques tours, & bourdonner un peu sur les chevaux d'un coche, sont assez fats pour se vanter qu'ils ont seuls toute la peine de le faire rouler. Je ne vois autre chose tous les jours que de pareils fats qui ont la bêtise de venir me conter à moy-même qu'ils font tout dans des affaires où ils ne peuvent ignorer que je ne sçache bien qu'ils ne sont pas seulement appellez.

Finissons, aussi bien je commence à me dégoûter de ces folies ; mauvais préjugé pour l'effet qu'elles feront sur le Public. Joint que la lenteur de mon Imprimeur me décourage fort depuis quelque temps. Je me suis plaint dans l'avant-propos des Empiriques qu'il alloit trop vîte ; il a bien changé d'allure, on diroit d'un pauvre cheval de loüage qui boite tout bas, * & qui a-

* Mollis, debilis, lassus, tamquam caballus in clino. *Petr.*

bien de la peine à finir sa journée. Je ne sçai si son Compositeur s'endort en rassemblant les lettres qui servent à former des sornettes si frivoles, & veritablement des contes à dormir debout : mais il ne m'envoye plus d'épreuves qu'environ tous les quinze jours ; & si je lui donnois les Pieces que j'avois dessein d'ajoûter à celles-ci, du train dont il y va presentement, il n'auroit pas fini à Pâques.

Demandons au Public un congé de quelque temps, au hazard qu'il pense peut-être comme penserent Mrs de la Compagnie des Vivres de la Marine, ausquels j'allai une fois demander, de la part de Messieurs de Vendôme, un congé de trois ou quatre mois pour un homme qu'ils n'employoient que par obeïssance pour ces Princes : Helas, Monsieur, me dirent-ils, *non seulement pour trois mois, mais pour toûjours, si Leurs Alteßes le vouloient bien.*

Limité ou non limité, tout conspire au congé que je demande : l'assoupissement de l'Imprimeur, l'interêt du Libraire, qui, bien-aise de se défaire de quelques exemplaires qui lui restent du Recüeil qu'il a donné cet hyver, le va ajoûter à ce second volume, pour achever de le remplir. Des affaires un peu plus serieuses qui me sont survenuës ; ma paresse, qui ne manque jamais de prendre des forces & des ra-

cines du moment que je la laisse respirer, &, pour ainsi dire, toucher à terre ; au lieu qu'il faut que je la suffoque en l'air, comme un nouvel *Anthée*, pour m'en rendre le maître en luttant contr'elle. Mais plus que tout, la crainte que j'ai que j'ennuirois sûrement le Public, si j'allois encore lui donner des Discours dans le même stile, après avoir osé lui en presenter huit tous plus extravagans l'un que l'autre. Et enfin l'envie que j'ai de lui faire voir dans les volumes qui suivront ceux-ci, par moy un peu trop legerement avanturez, que je sçai être quelquefois plus sage & plus regulier que je ne l'ai été dans ces boutades trop peu travaillées. Je le confesse, & je lui en demande pardon.

Mais pour ne rendre pas mes fautes plus insupportables encore par de longues & ennuyeuses excuses, en voici l'abregé. J'ai un desir si ardent de plaire au Public, que je ne desespere pas d'y reüssir, s'il me donne lieu de croire qu'il agréra que je tâche de faire mieux à l'avenir, & de reparer tous les manquemens que je viens de commettre. J'ose enfin lui dire, avec presque la même confiance qu'un amant l'écrivoit autrefois à sa maîtresse, qu'il avoit grievement offensée: *Summa excusationis meæ hæc est ; placebo tibi, si me culpam emendare permiseris.*

Ah vous ne deviez pas lâcher cette parole,

* Vers des Plaideurs.

Me dira quelque censeur hipocrite; non seulement parce qu'elle est tirée d'un Auteur que les personnes modestes qui l'ont lû n'osent l'avoüer qu'en rougissant : mais encore parce que l'endroit dont cette impertinente citation est prise est un des plus scandaleux de cet Auteur. Ainsi au lieu de s'excuser, c'est ajoûter imprudence sur imprudence.

J'avoüe que j'en ai fait une en me servant de ces paroles, mais non pas dans le sens de mon critique trop scrupuleux. Je suis sur les belles nuditez qui sont dans les anciens, de l'avis dont on étoit à Sparte sur celle des filles: l'honnêteté publique leur servoit de voile. Tout ce qu'on reproche injustement à Catulle, à Horace, à Ovide, & à tous ces excellens Poëtes, d'être un peu trop nud dans leurs écrits, est couvert par la chasteté des Muses, qui les inspiroient : & si j'osois appliquer aux éleves de ces Vierges immortelles ce qu'un Auteur trop venerable pour être nommé ici, a dit au sujet de ces vertueux barbares, qui non contens de jetter un mouchoir, comme *Tartuffe*, sur la gorge d'une femme avant de lui parler, * se faisoient crever les yeux, pour ne voir pas certains objets qui blessoient leur trop delicate pudeur : je dirois du veritable homme de Lettres ce que

* *Couvrez ce sein que je ne sçaurois voir ;*
Par de pareils objets les ames sont bleßées,
Et cela fait venir de coupables pensées. A. 3. S. 2.

cet Auteur grave a dit du vrai Chrétien. Il voit tous les objets sans danger, & ne se fait pas crever les yeux, sûr d'être aveugle pour les choses deshonnêtes. *

Ce n'est donc pas en ce sens que j'ai fait une imprudence de me servir de ces paroles: mais ô peché originel de la Garonne! flateuse opinion de soy-même, ne pourras-tu jamais être déracinée du sein de tout mortel qui est né sur ses bords? Pourquoy me bercer d'une esperance si incertaine? Voila où est l'imprudence. Pourquoy m'engager en ces temeraires promesses? & pourquoy m'être servi de ces paroles, qui se trouverent trés-*Gascones*, quoique la scene dans laquelle elles furent employées se passât en Italie & sous le regne de Neron? J'ai eu grand tort d'être allé choisir des paroles si *desastreuses*: sur tout devant avoir en moy de plus sûrs pressentimens que ceux de la superstition, pour en tirer un mauvais augure, & craindre que bien loin de tenir mes belles promesses, je ne tombe, comme ce malheureux de qui j'ai eu l'étourderie d'emprunter le langage, dans une recidive qui m'accable de honte & de douleur. Daigne *Apollon* me proteger, ** & empêcher que cette comparaison odieuse ne me porte malheur.

* Christianus salvis oculis turpia videt, ad libidinem cœcus.

** Sic me servabit Apollo. *Horat.*

ACTEURS.

M. LE COMTE DE CLINCAN, Important.

M. DE CORNICHON, Vieillard, Oncle du Comte.

LA MARQUISE, Mere de Mariane & de Ninon.

MARIANE, Amante de Dorante.

NINON, Sœur de Mariane.

DORANTE, Amant de Mariane.

M. DE VIEUSANCOUR, Pere de Dorante.

LA BRANCHE, Valet, Ecuyer du Comte.

MARTON, Suivante de Mariane.

UN COMMIS BANQUIER.

UN BANQUIER.

TROIS LAQUAIS.

La Scene est à Paris, chez la Marquise.

L'IMPORTANT, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *regardant derriere lui, pour voir si on le suit.*

ME suivroit-il ? je l'ai ma foy bien vû ; c'eſt l'oncle de mon maître. Il y a dix ans que nous n'avons vû ce bon-homme à Paris. J'ai bien fait peut-être de ne faire pas ſemblant de le voir, j'aurois été grondé. Je crois pourtant qu'il m'a reconnu. N'eſt-ce pas lui qui monte les degrez aprés moy ? me viendroit-il relancer juſques ici ?

SCENE II.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH parbleu le voila. Il hesite à m'aborder. *En s'examinant.* Sous cet habit-là il a de la peine à reconnoître la Branche. Feignons.

M. DE CORNICHON *d'un peu loin.*

La Bran. . .

LA BRANCHE *d'un air fier.*

Eh ?

M. DE CORNICHON.

Je cherche par tout un de mes neveux, & il me semble. . .

LA BRANCHE.

Je ne le connois pas.

M. DE CORNICHON.

à part. *Il s'approche.*

C'est la voix de la Branche. Voyons de plus prés. Oh oh je ne me trompe point. N'es-tu pas. . .

LA BRANCHE *déguisant sa voix.*

A qui parlez-vous, Monsu ?

à part. M. DE CORNICHON.

Non, ce n'est pas sa voix. Monsieur, je vous demande pardon : vous ressemblez si

fort à un certain la Branche qui servoit autrefois un de mes neveux, que d'abord. . .

LA BRANCHE.

Cela est fort plaisant, suivre chez lui un homme de ma qualité, & le prendre pour un valet !

M. DE CORNICHON.

Monsieur, j'ai crû que mon neveu logeoit ceans. Ce la Branche pour qui je vous prenois est un homme fort bien fait, & j'avois une bonne nouvelle à lui donner.

Il veut se retirer.

LA BRANCHE.

Une bonne nouvelle ! Attendez, Monsieur, que voulez-vous à ce la Branche ?

M. DE CORNICHON.

C'est pour remettre entre ses mains les papiers d'une tante, qui l'a fait son heritier, & l'argent que je lui apporte.

Il veut se retirer.

LA BRANCHE.

Arrêtez, Monsieur, on peut vous dire où il est.

M. DE CORNICHON *à part.*

Oui, quand je parle d'argent ? Si c'étoit un filou. Monsieur, je ne dois pas abuser de vôtre patience.

LA BRANCHE.

Demeurez, Monsieur, s'il vous plait. J'avois des raisons pour ne pas vous dire d'abord que je suis la Branche : mais vous

ne vous trompez point, je le suis, Monsieur, à vous rendre mes trés-humbles services. Ne me reconnoissez-vous pas ?

M. DE CORNICHON *à part.*

Il me semble que la Branche étoit plus petit. Je reviens.

LA BRANCHE.

Vous hesitez, Monsieur ?

M. DE CORNICHON.

Tout à l'heure.

LA BRANCHE.

Attendez, Monsieur. Je je suis la Branche au moins, n'allez pas faire quelque *qui pro quo* avec cet argent.

M. DE CORNICHON.

Je vais querir vos papiers.

LA BRANCHE.

Demeurez donc, Monsieur : je me donne au diable si je ne suis la Branche.

M. DE CORNICHON.

Dans un moment.

LA BRANCHE.

Oh arrêtez donc, Monsieur : la peste me creve si je ne le suis. A telles enseignes, que la tante dont vous me parlez étoit une blanchisseuse de Nevers, qu'on appelloit la grande Nicole : vous êtes Monsieur de Cornichon, vous avez été tuteur de Monsieur de Clincan mon maître, vous vous êtes separé de Madame vôtre épouse, à cause qu'un jeune Abbé.....

M. DE CORNICHON.

Paix, paix. En effet c'eſt lui-même. Eh bien, mon pauvre la Branche, tiens, voila environ cinq cent livres que ta tante a laiſſées : je te dirai en quoy conſiſte le reſte. Mais dis-moy, tu as donc fait fortune, à ce que je vois ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moy, Monſieur, je ſuis toûjours au ſervice de Monſieur vôtre neveu.

M. DE CORNICHON.

Il eſt donc devenu grand Seigneur ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moy, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Quoy un homme de ſa condition habiller ainſi ſon valet ?

LA BRANCHE.

Oh Monſieur, ce n'eſt plus comme de vôtre temps. Les gens des plus petits ſoydiſans Gentilshommes ſont aujourd'hui plus dorez que les Ducs & Pairs du temps paſſé. D'ailleurs, Monſieur, on portoit autrefois l'or & l'argent dans la bourſe, la mode a changé, on les porte ſur les habits.

M. DE CORNICHON.

Cependant la Terre de Clincan ne ſçauroit fournir à mon neveu. . .

LA BRANCHE.

Parlez bas, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Eh pourquoy ?

LA BRANCHE.

Nous ſommes ici dans l'appartement d'une Marquiſe, qui eſt à Paris pour un grand procés. C'eſt une veuve, une bonne Provinciale, un peu folle, changeante & glorieuſe. Elle a une fille fort belle & trés-riche, qu'on appelle Mariane : on parle de la marier avec un Gentilhomme nommé Dorante. Ils s'aiment fort: mais mon maître ſonge à la croquer pour lui à cauſe de ſa richeſſe ; car pour ſa beauté, ce n'eſt pas ce qui le touche. Il ne ſeroit pas à propos qu'on entendît ce que vous diriez ici de lui.

M. DE CORNICHON.

Je comprens : c'eſt à dire que mon neveu fait le grand Seigneur auprés de la mere, pour ſe faire donner la fille.

LA BRANCHE.

Vous l'avez dit, Monſieur. Depuis quelques mois il a érigé, de ſa propre autorité, ſa Terre de Clincan en Comté, & il eſt Monſieur le Comte tout court. Pour moy, je ſuis à l'auberge ſon valet de chambre, à Verſailles ſon ſecretaire, & ceans ſon écuyer.

M. DE CORNICHON.

Quelle folie ! Où loge-t-il, que je l'aille voir ?

LA BRANCHE.

Là, Monſieur, dans cet autre appartement : mais il eſt ſorti.

M. DE CORNICHON.

Je l'attendrai donc pour le voir. Sur ce que tu viens de me dire il doit être bien endetté.

LA BRANCHE.

Passablement, Monsieur. Un certain Banquier entr'autres, à qui nous devons deux mille pistoles, nous talonne d'assez prés.

M. DE CORNICHON.

Mais aussi que fait-il si long-temps à Paris ?

LA BRANCHE.

Rien, Monsieur, il va souvent à Versailles.

M. DE CORNICHON.

A-t-il une Charge chez le Roy ?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Est-il dans le service ?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Est-il dans la Robe ?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Et que diantre fait-il donc ? à quoy s'occupe-t-il ? qu'est-ce qu'il est ?

LA BRANCHE.

Il est, Monsieur...il est... Vous m'em-

barassez. Il est... ce qu'on appelle... à la suite de la Cour.

M. DE CORNICHON.

Et que fait-il tant à la suite de la Cour, n'étant pas en place ?

LA BRANCHE.

Oh Monsieur, cela n'est pas necessaire : mais il faut vous expliquer ceci. Tenez, Monsieur, il y a dans ce pays-ci une espece de gens, qui voyant qu'on ne leur fait pas l'honneur de les élever dans les Charges & dans les emplois de distinction, trouvent le moyen par leur propre industrie de se faire valoir eux-mêmes.

M. DE CORNICHON.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Ils vont à la Cour, chez les Princes, chez les Ministres ; ils s'intriguent dans les Bureaux ; ils n'y ont pas veritablement un grand credit : mais ils trouvent des gens à qui ils persuadent qu'ils en ont beaucoup. Cela leur donne un grand relief dans le monde, & Monsieur vôtre neveu a embrassé cette profession-là.

M. DE CORNICHON.

Voilà une belle profession. Je voudrois bien sçavoir quel nom dans le monde on peut donner à ceux qui s'en mêlent.

LA BRANCHE.

Quel nom, Monsieur ? je m'en vais vous le

le dire. Comme pour exercer cette profession il ne faut ni provisions, ni brevets, ceux qui s'en mêlent ne prennent point de qualitez : mais ceux qui les connoissent bien les appellent, je crois, oui, Importans ; c'est comme qui diroit, faisant les accreditez, les notables. Vous comprenez bien ?

M. DE CORNICHON.

Tu me contes ici des folies.

LA BRANCHE.

Point, Monsieur, il y a de ces gens-là qui font les Importans dans toutes sortes de conditions : mais ceux qui suivent la Cour sont du premier ordre, & Monsieur vôtre neveu est assurément un des plus habiles & des plus renommez de ce côté-là.

M. DE CORNICHON.

Voila un beau Corps !

LA BRANCHE.

La peste, Monsieur, il n'est pas à mépriser. Ceux qui en sont n'ont pas de gages à la verité, mais ils ont d'assez beaux privileges : ils ne travaillent que quand il leur plaît, & ils peuvent même en donner la survivance sans agrément de la Cour.

M. DE CORNICHON.

C'est une raillerie, & ce que fait là mon neveu est indigne d'un honnête homme ; car enfin il ne peut faire ce que tu dis sans être obligé de mentir à tous momens.

LA BRANCHE.

Cela eſt vrai, Monſieur : mais la profeſſion le permet ; par là elle les mene quelquefois à de gros mariages. Par exemple, la Dame de ceans, qui ſonge à manquer de parole à Dorante, dont je vous ai parlé, pour donner ſa fille à mon maître... J'entens la ſuivante de Mariane. Vous n'êtes pas aſſez proprement mis pour vous dire ceans l'oncle de Monſieur le Comte. Ne parlez pas auſſi devant cette fille de ma tante la blanchiſſeuſe de Nevers la grande Nicole. Je ſuis venu ici pour tâcher de la mettre dans nos interêts, & je la mitonne pour moy.

SCENE III.

MARTON, M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

MARTON.

BOn jour, Monſieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Serviteur, ma chere Marton.

MARTON.

Oh oh ! qui eſt ce Monſieur-là ?

LA BRANCHE.

Ce Monſieur-là ? c'eſt... c'eſt un Gen-

tilhomme de Nevers, c'eſt Monſieur de Cornichon.

MARTON.

Je ſuis trés-humble ſervante à Monſieur de Cornichon. A qui en veut-il ?

LA BRANCHE.

A moy. C'eſt Monſieur.... c'eſt Monſieur mon oncle.

M. DE CORNICHON.

Ton oncle, maraut !

LA BRANCHE *bas.*

Je parle ainſi pour l'interêt de vôtre neveu.

MARTON.

Je ſuis ravie, Monſieur, de voir un parent de Monſieur de la Branche.

M. DE CORNICHON.

Serviteur.

MARTON.

Peut-on faire quelque choſe pour Monſieur vôtre oncle ?

M. DE CORNICHON.

Non.

LA BRANCHE.

Non, non. Monſieur mon oncle que voila m'a fait la grace de m'accompagner juſques ici, pour me dire qu'une de mes tantes, une Conſeillere de Nevers, qu'on appelloit... Madame de ſaint Nicolas, m'a fait ſon heritier : il m'a rendu cinq ou ſix cent piſtoles, qui me vont embaraſſer.

MARTON.

La peste ! voulez-vous qu'on vous les garde ?

LA BRANCHE.

Je verrai de les placer. Mais, Monsieur mon oncle, est-il possible qu'on n'ait trouvé que cela d'argent comptant chez une Dame de cette qualité-là ?

M. DE CORNICHON.

On n'y a trouvé que ce que je t'ai rendu.

LA BRANCHE.

Cela est assez mal-honnête pour une femme comme elle. Monsieur mon oncle, nôtre cousin le Président étoit-il toûjours bien de ses amis ?

M. DE CORNICHON *bas.*

Va te promener.

MARTON *à part.*

Il est de bonne famille.

M. DE CORNICHON.

Je vais voir si mon neveu seroit rentré chez lui.

SCENE IV.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

De quel neveu parle-t-il donc ?

LA BRANCHE.

C'eſt d'un autre neveu, un neveu qui eſt plus grand que moy : c'eſt l'oncle de France qui a le plus de neveux.

MARTON.

Ce Monſieur ton oncle te traite un peu cavalierement, ce me ſemble.

LA BRANCHE.

C'eſt que nous vivons ſans façon.

MARTON.

Monſieur de Cornichon a l'air bien rebarbatif.

LA BRANCHE.

Oui, il n'eſt pas content : je crois qu'il vouloit avoir la ſucceſſion de ma tante. Mais laiſſons cela ; tu viens de voir que je ſuis un aſſez bon parti.

SCENE V.

MARTON, LA BRANCHE, NINON *qui les épie.*

LA BRANCHE.

Il lui baiſe les mains.

TU ſçais que je t'adore. Si tu veux que je te faſſe l'honneur de t'épouſer, il faut que tu ſerves...

MARTON, *appercevant Ninon.*

Tais-toy, voila Ninon qui nous épie.

NINON.

Ah ah ! c'eſt donc pour cela que tu es ſortie de la chambre de ma ſœur ? j'en ſuis bien aiſe. Continuez, Monſieur, continuez.

MARTON.

Oh que cela eſt beau à une grande fille comme vous, de venir écouter ce qu'on dit.

NINON.

Eh va, va, j'y ſuis venuë parce que je me doutois déja de quelque choſe. Vous voulez tromper ma ſœur : mais... vous aurez affaire à moy.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

NE t'aviſe jamais devant elle de me parler de toy ni de ton maître : c'eſt une petite peſte qui épie, écoute, rapporte tout ce qu'on fait ceans, & ſert d'eſpion à ſa ſœur & à Dorante.

LA BRANCHE.

La voila partie, oh çà...

MARTON.

Oh çà je vois que tu veux que je ſerve

ton maître auprés de Mariane : mais franchement je ne crois pas que ce soit un homme pour elle.

LA BRANCHE.

Quoy un Comte de cette importance ? un homme connu à la Cour & à la Ville...

MARTON.

Eh mon Dieu ! à la Cour à la Ville on ne voit autre chose que des gens qui se donnent pour tout ce qu'ils ne sont pas.

LA BRANCHE.

Ta morale est un peu forte.

MARTON.

Vois-tu, à la bonne heure de prendre les gens pour ce qu'ils veulent quand il n'en coûte rien : mais quand il s'agit de s'engager, sote qui s'y fie.

LA BRANCHE.

Tu me prens donc moy pour un fripon ?

MARTON.

Tu me prens donc moy pour une grue ?

LA BRANCHE.

Non : mais tu sçais que l'on dit, tel maître, tel valet ; & pour bien juger de mon maître, regarde-moy bien ici moy-même depuis les pieds jusqu'à la tête.

MARTON.

Oh pour bien juger toy-même si je suis fille à donner dans le panneau, regarde-moy ici entre deux yeux.

LA BRANCHE.

Vois cette magnificence.

MARTON.

Vois cette phisionomie.

LA BRANCHE.

Cet air, ce port, ces manieres.

MARTON.

Ces regards, ce front, ces cheveux noirs.

LA BRANCHE.

A cela me prens-tu pour l'écuyer d'un petit Gentilhomme ?

MARTON.

A cela me prens-tu pour une dupe ?

LA BRANCHE.

Mais là, sur ce que tu vois, combien lui donnerois-tu de rente ?

MARTON.

Mais là, sur ce que tu vois, combien me donnerois-tu de penetration ?

LA BRANCHE, *donnant une chiquenaude à son chapeau.*

Sur cela de penetration ? autant.

MARTON, *de l'ongle dans les dents.*

Sur cela de rente ? autant.

LA BRANCHE.

Tu me ruïnes.

MARTON.

Tu me deshonores.

LA BRANCHE.

Cependant il faut que nous soyons toy & moy d'intelligence.

MARTON.

C'eſt ſelon que ton maître en uſera avec moy.

LA BRANCHE.

J'entens. Dorante ne t'a rien promis ?

MARTON.

Eſt-ce que je m'en ſoucie ?

LA BRANCHE.

Oh je le ſçai bien : mais je viens te dire que ſi nous pouvons faire donner Mariane à mon maître, il m'a promis dix mil francs pour me marier avec toy.

MARTON.

Quelle aſſurance as-tu de la promeſſe de ton maître ?

LA BRANCHE.

Un écrit en bonne forme ; car je ſuis homme d'ordre.

MARTON.

Quelle aſſurance me donneras-tu à moy ?

LA BRANCHE.

Ce même billet, ma parole, ma foy, mon amour, mes ſermens.

MARTON.

Parlons ſeulement de cet écrit, où eſt-il ?

LA BRANCHE.

Chez le Notaire qui l'a reçû. Te défies-tu de moy ?

MARTON.

Non : mais va le querir.

LA BRANCHE.

Oh tout à l'heure.

MARTON.

Aprés cela ne te mets pas en peine. Quoique j'aye toûjours parlé contre ton maître à la mere de Mariane, je sçaurai bien donner à cela une tournure de ma façon... Je l'entens, va vîte faire ce que je t'ai dit.

LA BRANCHE.

Je suis à toy dans un moment.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

JE n'en puis plus, Marton, je n'en puis plus. Ah l'extravagante femme, l'extravagante femme !

MARTON.

Bon, c'est une folle.

LA MARQUISE.

Tu sçais donc de qui je parle ?

MARTON.

Non, Madame : mais puisque vous le dites je le crois.

LA MARQUISE.

Je viens de rencontrer la mere de Cleon-

te, à qui tu sçais que j'avois promis Mariane.

MARTON.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Je lui ai dit, mais le plus honnêtement du monde, que j'avois changé de dessein.

MARTON.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Cette folle m'a dit que je suis d'humeur changeante.

MARTON.

Quelle médisance !

LA MARQUISE.

Comme si aprés avoir promis Mariane à son fils, il ne m'étoit pas permis de la donner à Dorante.

MARTON.

Voyez, où diantre a-t-elle trouvé qu'une femme soit obligée de tenir sa parole ?

LA MARQUISE.

Elle m'a soûtenu en face qu'on ne peut pas compter sur ce que je promets.

MARTON.

Elle a menti, Madame. Moquez-vous de cela, changez toûjours pour le mieux, & joüissez toûjours du privilege du sexe à la barbe des gens.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, cela me chagrine.

Aurai-je du monde ? m'eſt-il venu compagnie pendant que j'étois dehors à ſolliciter mon procés ?

MARTON.

Il n'y a encore perſonne, Madame.

LA MARQUISE.

Perſonne à la veille du mariage de ma fille ! perſonne ! pas un ſeul homme chez moy !

MARTON.

Par ma foy, Madame, les hommes commencent à devenir bien rares. Si la guerre continuë, les femmes auront autant de peine à en trouver que les Capitaines, *entre ſes dents.* quoy qu'elles n'épargnent rien pour les enrôler.

LA MARQUISE.

N'avois-je pas dit de faire avertir Monſieur le Comte de Clincan de m'envoyer chercher compagnie de tous côtez ? J'ai laiſſé pour cela deux de mes laquais, & de toute la matinée je n'en ai eu que quatre derriere mon caroſſe.

SCENE VIII.

NINON, LA MARQUISE, MARTON.

NINON *derriere elles.*

AH te voila.

MARTON.

Pour moy, Madame, vous m'avez commandé de demeurer auprés de ma maîtresse, si Dorante la venoit voir. Ils ont passé la matinée ensemble, & je ne les ai pas quittez.

NINON.

Oui vraiment, ma mere, fiez-vous bien à ce qu'elle dit.

LA MARQUISE.

Comment, Ninon ?

NINON.

Elle ne les a pas quittez, oui.

MARTON.

Que voulez-vous dire ?

NINON.

Je veux dire que c'est moy qui ai tenu compagnie à ma sœur, tandis que Mademoiselle que voila causoit ici tête à tête avec l'écuyer de Monsieur le Comte.

MARTON.

Moy ?

NINON.

Oh non. Monsieur de la Branche ne t'a pas fait signe comme cela de sortir de la chambre de ma sœur ? je n'ai pas vû qu'il t'a baisé la main ? je n'ai pas oüi qu'il te disoit. . . Ah tenez, ma mere, elle me fait signe de n'en rien dire : mais je vous le dirai tantôt.

MARTON.

Vous arrêtez-vous, Madame, à ce qu'elle dit ?

NINON.

Hé bien, ma mere, ne le voila-t-il pas encore qui la cherche ?

MARTON *bas.*

Euh la petite peste.

LA MARQUISE.

Approchez, Monsieur, approchez, je suis de vos amies.

SCENE IX.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON, NINON.

LA BRANCHE *embaraſſé.*

AH ah, Madame, c'est trop... d'honneur, & je ne m'attendois pas de. . . de. . .

NINON *en riant.*

Ah, ah, ah, non assurément il ne s'attendoit pas de vous trouver avec Marton. Ils machinent quelque chose contre ma sœur ; car ils se cachent de moy.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, petite fille, & rentrez. Elle est jeune ; Monsieur.

NINON *passant sous le nez de Marton, & la menaçant du doigt.*

Tu n'en es pas encore quitte.

MARTON *bas.*

Tu me la payeras, tu auras bientôt besoin de moy.

SCENE X.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

QUand verra-t-on Monsieur le Comte ?

LA BRANCHE.

Madame, un Maréchal de France de ses amis l'a retenu à dîner. *Donnant des papiers à Marton, qu'elle lit à la dérobée.* Voila pour toy. De là il doit aller chez un Duc & Pair, ensuite chez Monsieur

vôtre Rapporteur, & sur le soir il tâchera de se dérober pour se rendre ici.

LA MARQUISE.

Dites-lui, Monsieur, que je l'attens avec beaucoup d'impatience.

LA BRANCHE.

Je n'y manquerai pas ; Madame. Eh bien ?

bas. MARTON. *haut.*

Cela est bon, laisse-moy faire. Allez où Madame vous dit.

SCENE XI.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

IL faut avoüer, Marton, qu'on a bien de la peine à joüir du Comte de Clincan. Quel homme ! toûjours dans le grand monde.

MARTON.

Franchement, Madame, je commence à m'appercevoir aussi que ce doit être un homme de grande importance, que ce Comte.

LA MARQUISE.

Oh oh ! tu ne me parlois pas ainsi de lui ces jours passez.

MARTON.

C'eſt, Madame, que depuis ce temps-là j'ai changé d'avis.

LA MARQUISE.

Tu ne voulois pas m'en croire.

MARTON.

Oh Madame, je ne crois qu'à bonnes enſeignes.

LA MARQUISE.

Vois-tu, je ne fais que de venir en ce pays-ci : mais je connois bientôt mes gens.

MARTON.

Pour moy, Madame, je n'ai pas la conception ſi prompte : mais à la fin quand on voit les choſes, & qu'on les touche au doigt, Madame, il faut bien ſe rendre.

LA MARQUISE.

Ah Marton, ſi j'avois eu le temps de te montrer les lettres qu'il laiſſa tomber ici par mégarde l'autre jour...

MARTON.

Bon des lettres, j'ai bien vû autre choſe.

LA MARQUISE.

Et qu'as-tu vû ?

MARTON.

J'ai vû des actes, Madame, & des actes pardevant Notaires.

LA MARQUISE.

Et qu'eſt-ce qu'ils diſent ?

MARTON.

Ils diſent, Madame, qu'il fait bon ſe

froter à cet homme-là.

LA MARQUISE.

Ne t'a-t-il jamais parlé de Mariane ?

bas. MARTON

Ah ah! *haut.* Quelquefois, Madame.

LA MARQUISE *avec un air de confiance.*

Je le crois.

MARTON.

Sans dessein pourtant.

LA MARQUISE.

Non ?

MARTON.

Non : mais je crois qu'il y songe.

LA MARQUISE.

J'aurai donné ma parole trop vîte.

MARTON.

Est-ce, Madame, que vous auriez quelque pensée pour ce Comte ?

LA MARQUISE.

Je ne sçai : mais si... Non c'est une affaire faite. J'aime Mariane, Mariane aime Dorante, Dorante l'aime ; j'ai donné ma parole à demain, la chose est trop avancée. Que t'en semble ?

MARTON.

Par ma foy, Madame, vous sçavez combien je suis sincere, si j'étois en vôtre place...

LA MARQUISE.

Eh bien lequel de ces deux partis me conseillerois-tu de prendre ?

MARTON.

Pour moy, Madame, je me sens depuis peu un grand penchant pour le Comte.

LA MARQUISE.

Tu as raison, il faut que je le prefere : mais si ma fille s'opiniâtre absolument à vouloir Dorante ?

MARTON.

Vous prendrez Dorante.

LA MARQUISE.

Il est vrai : mais si elle étoit plus heureuse avec le Comte ?

MARTON.

Prenez donc le Comte.

LA MARQUISE.

Oui : mais si le Comte ne vouloit pas de Mariane ?

MARTON.

Vous la donneriez à Dorante.

LA MARQUISE.

Allons, me voila determinée du côté de... Je ne sçai pas bien encore ; je veux y aller songer, & ne rien faire à la volée.

MARTON.

Je t'en défie. La bonne tête de femme que voila ! je n'aurai pas beaucoup de peine avec elle ; le diantre sera à desunir les amans. Allons avertir la Branche de ce que j'ai fait, & mettons en campagne Monsieur le Comte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

Je verrai donc tout à l'heure Monsieur le Comte ? tout à l'heure, Monsieur ?

LA BRANCHE.

Oui, Madame, il m'a commandé de prendre les devans pour vous annoncer sa venuë.

LA MARQUISE.

Que j'en suis aise, Monsieur, que j'en suis aise !

LA BRANCHE.

Il seroit déja ici, Madame, n'étoit qu'à son retour de la ville il a donné audience.

LA MARQUISE.

Audience, Monsieur ? & sur quoy donne-t-il audience ?

LA BRANCHE.

Sur tout, Madame, sur tout.

LA MARQUISE.

Sur tout ! Voila un beau département.

LA BRANCHE.

C'eſt le plus beau de tous : mais il a expedié ces gens. Le voila qui ſort de chez lui pour venir ici.

SCENE II.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE COMTE *rêvant à part ſoy.*

Eſt-ce là tout ? je penſe que oui. Y a-t-il encore là quelqu'un ?

LE LAQUAIS.

Il n'y a, Monſieur, que ce Commis du Banqui...

LE COMTE.

A demain, à demain.

LE LAQUAIS.

Il dit, Monſieur.

LE COMTE.

Allez, allez, je ne vois plus perſonne d'aujourd'hui. Madame, je ſuis vôtre ſerviteur.

LA MARQUISE.

Ah Monſieur, je ſuis vôtre ſervante.

LE COMTE.

Vous, Monſieur, allez où je vous ai dit.

LA BRANCHE.

Où, Monsieur?

LE COMTE.

Je quitte tout, Madame, pour me rendre chez vous.

LA MARQUISE.

Que je vous suis obligée, Monsieur!

LE COMTE.

Allez, vous dis-je, allez rendre ces dépêches. Enfin, Madame... N'oubliez pas de les donner en main propre.

LA BRANCHE.

Sans doute, Monsieur...

LE COMTE.

Enfin, Madame, vous êtes aujourd'hui. Elles sont de conséquence.

LA BRANCHE.

Je le sçai, Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes aujourd'hui de noces?

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne suis pas encore...

LE COMTE *rappellant la Branche.*

A propos, Monsieur. Mille pardons, Madame, vous voulez bien que pour être plus libre...

LA MARQUISE.

Oh Monsieur...

LE COMTE.

A-t-on donné ce Brevet à ce petit Marquis?

LA BRANCHE.

Oui, Monsieur, vôtre valet de chambre le lui donna hier là, dans vôtre appartement.

LE COMTE.

Ces Provisions à cet homme de Robe?

LA BRANCHE.

Vôtre secretaire l'expedia à Versailles.

LE COMTE.

A Versailles. Et la Lettre de cachet?

LA BRANCHE.

Vôtre écu... Je l'ai renduë, Monsieur, ce matin.

LE COMTE.

Ce matin. Voila qui est bien. Allez à present, & que d'aujourd'hui on ne me rompe la tête d'aucune affaire. Allez. Non, non, demeurez, demeurez; je songe que j'aurai peut-être ici besoin de vous: demeurez, Monsieur, Madame le veut bien. Vous sçavez, Madame, que c'est un homme de condition?

LA BRANCHE.

Oh Monsieur.

LE COMTE.

Qui a bien voulu se donner à moy?

LA MARQUISE.

Il a fort bon air.

LA BRANCHE.

Oh Madame...

LE COMTE.

Vous êtes donc aujourd'hui de noces, Madame ?

LA MARQUISE.

En verité, Monsieur, je ne sçai pas encore trop bien ce que je dois faire.

LE COMTE.

C'est à dire, Madame, que vous n'êtes pas tout à fait determinée. Monsieur... Ah non, non, je croyois parler à mon secretaire. Pardon, Madame, on seroit distrait à moins. J'avois en tête mes lettres d'Allemagne.

LA BRANCHE.

Cela n'est pas de mon fait.

LE COMTE.

Il est vrai... Enfin, Madame, vous n'êtes donc pas bien determinée ?

LA MARQUISE.

Vous sçavez, Monsieur, qu'on me veut faire donner ma fille à Dorante ?

LE COMTE.

Je pense que oui, Madame : oui, oui, le bruit en est venu jusqu'à moy. C'est un assez joli garçon vraiment que Dorante.

LA MARQUISE.

Il est fils de Monsieur de Vieusancour.

LE COMTE.

Vieusancour, Vieusancour : oui, oui, Madame, je connois cela, je connois cela.

LA

LA MARQUISE.

C'eſt un riche Gentilhomme.

LE COMTE.

Cela ſe pourroit, Madame. Et vous n'avez jamais porté vos vûës un peu plus haut, là, qu'un ſimple Gentilhomme ?

LA BRANCHE.

Ah, ah !

LA MARQUISE.

Monſieur, je ne manque pas d'ambition; ma fille a de l'eſprit & de la beauté.

LE COMTE.

Elle vous reſſemble, Madame.

LA MARQUISE.

On le dit, Monſieur. Elle portera à ſon époux plus de vingt mille livres de rente en belles Terres, outre deux cent mille livres d'argent comptant, qu'on me garde ici pour ſa dot.

LE COMTE.

C'eſt quelque choſe.

LA MARQUISE.

Et je lui ferai encore de plus grands avantages, pourveu que je gagne mon procés.

LE COMTE.

Oh pour cela, Madame, on peut, on peut, je penſe, vous en répondre.

LA MARQUISE.

Ainſi, Monſieur, je pourrois ſonger à quelque choſe de mieux ?

LE COMTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Cependant, Monsieur, le pere de Dorante est Resident chez un Prince d'Italie.

LE COMTE.

Vieusancour. Ah il m'en souvient, Resident en Italie. Il y est encore, n'est-ce pas, Madame ?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Monsieur, n'ai-je pas fait donner cette Residence ?

LA BRANCHE.

N'étoit-ce pas une Ambassade, Monsieur ?

LE COMTE.

Non, non, à cet homme-là, diable! non, non, une Residence.

LA BRANCHE.

Ah oui, oui, Monsieur. C'étoit au moins quelque nom comme cela, qui finissoit en cour.

LE COMTE.

C'est ce qu'il me semble.

LA MARQUISE.

Vous faites, Monsieur, tant de gens heureux, que vous ne pouvez pas vous souvenir de tous : mais si je ne puis pas me défendre de donner ma fille à Dorante,

dans les occasions, Monsieur, vous ne lui refuserez pas...

LE COMTE.

Oh que non, Madame; on verra d'en faire un jour quelque chose, on pourra songer à lui: mais il faudra prendre un temps où j'aye moins de gens sur les bras.

LA MARQUISE.

Quand on est, Monsieur, dans une aussi grosse consideration...

LE COMTE.

Eh oui, oui, Madame, grosse consideration; voila qui est bien, grosse consideration: mais parbleu cela est accablant. On ne dit pas cela pour vous, Madame; car j'ai déja assez bien rangé vos affaires. J'ait fait mettre vôtre Chevalier aux Cadets, j'ai un regiment tout prêt pour vôtre aîné, & nous n'en demeurerons pas là.

LA MARQUISE.

Ah Monsieur!

LA BRANCHE.

Comme elle gobe l'hameçon!

LE COMTE.

Mais, mais tout le monde se ruë sur moy, Madame. Une charge à l'un, un employ à l'autre; une pension à celui-ci, un Gouvernement à celui-là.

LA MARQUISE *se tournant vers la Branche.*

Qu'il a de credit! qu'il a de credit!...

LA BRANCHE.

Oh Madame... pas trop chez les Banquiers.

LE COMTE.

On ne ſçait de quel côté ſe tourner, Madame : toûjours à mes trouſſes Officiers de Robe & d'Epée, Gens de Lettres, Hommes d'affaires, Poëtes, Muſiciens, Peintres, Sculpteurs, Architectes...

LA MARQUISE.

Oh pour cela ces petites creatures fatiguent terriblement les grands Seigneurs.

LE COMTE.

Oh, oh, oh, ventrebleu auſſi à la fin je quitterai tout, & je m'irai confiner dans quelqu'une de mes Terres. Que j'envie, Madame, le ſort d'un petit Gentilhomme de dix à douze mille livres de rente, qui vit tranquilement chez lui, il eſt cent fois plus heureux que moy.

LA MARQUISE.

Que vous, Monſieur !

LA BRANCHE.

Oh pour cela, Madame, il n'eſt rien de plus vrai, perſonne ne le ſçait mieux que moy.

UN LAQUAIS *bas au Comte.*

Monſieur, ce Commis du Banquier...

LE COMTE.

Paix. Allez lui dire de m'attendre chez moy.

LE LAQUAIS.

Il ne veut pas, Monsieur.

LE COMTE.

Allez donc faire ce qu'on vous dit.

LE LAQUAIS.

Le voici, Monsieur.

SCENE III.

LE COMMIS, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

PArdon, Madame... Qu'est-ce, mon petit ami, qu'est-ce ? ne pouviez-vous pas m'attendre chez moy ? Parlez bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Vous êtes là, Monsieur, avec un homme qui vous menera loin.

LA BRANCHE.

Oui, Madame, il me fait bien voir du pays.

LE COMMIS.

Mais, Monsieur, si quand on vous attend, vous ne venez jamais ?

LE COMTE.

Parlez donc plus bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Faites-le souvenir, Monsieur, du regi-

ment pour mon fils le Capitaine.

LA BRANCHE.

Il le fera, Madame, si vous voulez; Officier general, cela lui coûtera aussi peu que de m'avoir fait son écuyer.

LA MARQUISE.

Je le crois.

LA BRANCHE.

Oui : mais comme il vous a dit, il a à present d'autres gens sur les bras.

LE COMMIS.

En un mot, si les deux mille pistoles ne sont dans deux heures. . .

LE COMTE.

Mais, mais parlez donc plus bas, vous dit-on. On ne rompt pas ainsi la tête à des gens de qualité pour ces bagatelles.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

C'est moins que rien, Madame.

LE COMMIS.

Oh envoyez-y donc; car pour moy. . . .

LE COMTE.

Bas. Tout à l'heure. *bas à la Marquise.* C'est un maraut *haut.* de Banquier *bas,* qui me doit *haut.* deux mille pistoles, *bas.* & qui me fait demander *haut.* deux heures. Hé bien va, dans deux heures, entens-tu au moins ? dans deux heures.

LE COMMIS *tout à fait haut.*

Il viendra lui-même, ou envoyez-y.

LE COMTE.

Oh va, va, j'y envoyerai.

LE COMMIS.

Il ne manquera pas au moins de...

LE COMTE.

Oh va, va donc, te dis-je.

SCENE IV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

IL fera fort bien de n'y manquer pas. J'attens ce gueux-là, Madame, depuis six mois : mais la patience échape à la fin.

LA MARQUISE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE *bas & vîte à la Branche.*

Il pourroit venir ici, va vîte chez lui.

LA BRANCHE *bas.*

Pourquoy faire, Monsieur ?

bas. LE COMTE.

Ah le sot ! Ces deux mille pistoles, Madame, me font souvenir que j'ai oublié de me trouver ce matin au petit lever.

LA MARQUISE.

Au petit lever !

LE COMTE.

Oui, Madame. Je vais reparer cela, vous le voulez bien... *bas.* Va dire à ce Banquier, *à l'oreille.* bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part.*

Au petit lever ! que n'ai-je plûtôt connu ce Comte ?

LA BRANCHE.

Comment dites-vous, Monsieur ?

LE COMTE.

Bas. Encore ? *haut.* Vous direz au Duc, *à l'oreille.* au Banquier, au Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part.*

Au Duc ! Si je pouvois lui donner ma fille !

LA BRANCHE.

Je n'entens pas.

LE COMTE.

Bas. J'enrage. *haut.* Si le Duc fait difficulté... *à l'oreille.* Le Banquier, bourreau, le Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Quelle difference de lui à Dorante !

LA BRANCHE.

Que diantre me dit-il ?

LE COMTE.

Bas. Ah le butor ! *haut.* Vous irez trouver le Prince de, *à l'oreille.* bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Le Prince ! Il faut que je differe le mariage. Monsieur, je vois que vous avez des ordres à donner, & je vous laisse en liberté.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

J'Irai donc dire au Duc, bs, bs, bs. Si le Duc fait difficulté de, bs, bs, bs, j'irai trouver le Prince de, bs, bs, bs.

LE COMTE.

Insolent, sçais-tu bien que je...

LA BRANCHE.

Eh doucement, on ne bat pas les écuyers.

LE COMTE.

Maraut, tu n'as donc rien oüi de ce que je te disois à l'oreille ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moy, Monsieur, j'ai oüi par-ci par-là, Banquier, ce soir, pistoles : mais comme vous entrelardiez cela tout haut de Ducs & de Princes, le diable m'emporte si j'y ai rien compris.

LE COMTE.

Imbecile ! Eh n'as-tu pas compris que

je ne parlois ainſi que pour empêcher la Marquiſe d'entendre ce que je te diſois ? Cependant as-tu pris garde comme elle...

LA BRANCHE.

Oh qu'oui, Monſieur, & l'attention que j'avois pour ce qu'elle diſoit tout bas, eſt cauſe en partie que je ne vous ai pas compris. Il faut avoüer que vous êtes un homme incomparable pour coëffer une Provinciale. Je tiens vôtre affaire en bon train.

LE COMTE.

Nous verrons, ſuis-moy.

LA BRANCHE.

Eſt-ce, Monſieur, que vous auriez tout de bon quelque Duc ou quelque Prince à aller voir ?

LE COMTE.

Non : mais puiſque la Marquiſe eſt rentrée, je ſonge que je ferai beaucoup mieux d'aller moy-même à ce brutal. Au deſſein que j'ai, je crains quelque éclat de ſa part.

LA BRANCHE.

Allons, Monſieur. *à part.* Voila les Ducs & les Princes que vont voir ſouvent ceux qui lui reſſemblent.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH te voila.

MARTON.

Où va ton maître si vîte ?

LA BRANCHE *en action d'un homme empressé de sortir.*

Chez... chez un Ambassadeur.

MARTON.

Pourquoy faire ?

LA BRANCHE.

Pour... pour un traité de paix qui presse diablement.

MARTON.

Je venois lui dire que le mariage de Dorante est differé, & que la Marquise écrit pour contremander ceux qu'elle avoit invitez à ses noces.

LA BRANCHE.

Tant mieux.

MARTON.

Il faut que ton maître songe à faire demander Mariane.

LA BRANCHE.

Il le fera. Adieu.

MARTON.

Tu es bien pressé.

LA BRANCHE.

La peste, il ne faut pas faire attendre les Ambassadeurs.

SCENE VII.

MARTON *seule.*

IL est impossible que ma maîtresse ni Dorante puissent découvrir ce qui se passe ; il n'y a que moy seule dans le secret de la mere. Mais voici ma maîtresse, tâchons de l'éviter.

SCENE VIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

MArton.

MARTON.

Madame.

MARIANE.

Tu ne me parois pas assez contente de nôtre bonheur.

MARTON.

Pardonnez-moy, Madame, je le ſuis beaucoup, & j'en ai bien ſujet.

MARIANE.

Cependant Ninon veut que je te ſoupçonne.

MARTON.

Moy, Madame ?

MARIANE.

Non, Marton, je te crois fidelle, & je t'aime. Tu ſonges à te marier, j'en ſuis bien aiſe, & je ſuis aſſez riche pour te faire du bien ; tu peux compter ſur cela.

MARTON.

Ah Madame, que ne ferois-je pas pour vôtre ſervice ? commandez-moy ce qu'il vous plaira.

MARIANE.

Je n'aurai bientôt plus rien à deſirer : tu le ſçais, Marton. Va ſeulement donner ordre à ce que je t'ai dit pour les apprêts de nos noces, afin que lorſque nos parens ſeront arrivez rien ne puiſſe les retarder.

MARTON.

J'y vais, Madame. *En s'en allant.* O argent, que tu as de pouvoir.

SCENE IX.

DORANTE, MARIANE.

DORANTE.

JE viens d'apprendre que mon pere revient d'Italie : il doit arriver incessamment. Mais, Mariane, parlez, je vous prie, de ce que je vous ai dit à Madame vôtre mere.

MARIANE.

En verité, Dorante, vous n'y songez pas. Vous voulez que je presse ma mere de faire aujourd'hui un mariage qu'elle a resolu de faire demain ; cette impatience sied-elle bien à nôtre sexe ?

DORANTE.

Vous sçavez mes raisons, Mariane, la Marquise est d'humeur à changer du soir au matin : helas que deviendrois-je ?

MARIANE.

Non, Dorante, de ce côté-là nous n'avons plus rien à craindre, ma mere a rompu ce matin avec la mere de Cleonte. Je sçai qu'elle a mandé nos parens ; vôtre pere sera peut-être arrivé, & je vous répons que demain...

DORANTE.

Demain ! Ah belle Mariane, j'avois crû

n'avoir plus rien à souffrir auprés de vous : mais j'éprouve que l'attente d'être heureux, toute charmante qu'elle est, ne laisse pas d'être bien difficile à supporter.

MARIANE.

Il vous est permis, Dorante, de dire bien des choses qu'il ne m'est pas permis de penser.

SCENE X.

NINON, DORANTE, MARIANE.

NINON *en courant, & craignant qu'on ne l'écoute.*

AH ma sœur !

MARIANE.

Qu'est-ce, Ninon ?

NINON.

Ah Monsieur !

DORANTE.

Qu'avez-vous, ma belle enfant ?

NINON.

Mais voyez un peu ma mere.

MARIANE.

Qu'as-tu appris ? parle.

NINON *regardant toûjours de temps en temps derriere elle.*

Ma mere a causé ici long-temps avec Monsieur le Comte de Clincan.

DORANTE.

Eh bien ?

NINON.

Aprés elle a dit qu'elle vouloit écrire.

MARIANE.

Dis vîte ce que tu ſçais.

NINON.

Oh laiſſez-moy bien voir auparavant ſi perſonne ne m'écoute.

DORANTE.

Nous ſommes ſeuls.

NINON.

Elle eſt entrée dans ſon cabinet : je me ſuis doutée de quelque choſe, & je ſuis... Ne me decelez pas au moins.

MARIANE.

Ne crains rien, acheve.

NINON.

Et je ſuis entrée tout doucement aprés elle, ſans qu'elle m'ait vûë. Elle s'eſt miſe à écrire, & je me ſuis gliſ... Ahi !

DORANTE.

Ce n'eſt rien.

NINON. *Elle marche poſément ſur la pointe des pieds.*

Je me ſuis gliſſée comme cela, comme cela derriere ſa chaiſe, & j'ai lû par deſſus ſon épaule ce qu'elle écrivoit.

DORANTE.

Qu'écrivoit-elle ?

NINON.

Le voici ; car je l'ai lû deux fois pour le bien retenir. *Ma chere, si vous n'avez resolu de vous rendre ici demain, que pour vous trouver aux noces de Mariane & de Dorante, épargnez-vous la peine d'y venir ; j'ai fait dessein de les differer, & peut-être. ...*

DORANTE.

Quoy peut-être ?

NINON.

Oh je n'en ai pû retenir que jusques là, & je suis vîte sortie.

DORANTE.

Ah je suis perdu. Les airs importans de cet homme-là lui ont donné dans la vûë, elle songe à me manquer de parole.

MARIANE.

Juste Ciel ! seroit-il possible ?

NINON.

Si vous croyez, j'en suis bien fâchée aussi ; car j'ai oüi dire que quand vous seriez mariée, dame on songeroit à moy.

DORANTE.

Je vais tout employer pour l'empêcher de se dédire.

MARIANE.

Et moy je vais lui parler moy-même, & consulter Marton.

NINON.

Ne vous fiez pas trop à elle, ne vous

l'ai-je pas dit ? c'eſt une ruſée qui ne ſonge qu'à ſon Monſieur de la Branche.

SCENE XI.

MARTON, NINON.

MARTON *bas, ayant entendu ce dernier mot.*

LA Branche !

NINON.

Ah, ah ! d'où viens-tu ? ma ſœur te cherche.

bas. MARTON. *haut.*

Je ne la cherche pas moy. Que lui diſiez-vous ici à elle & à Dorante ?

NINON.

Moy ? rien.

MARTON.

Eſt-ce que je ne l'ai pas oüi ?

NINON.

Eh pourquoy donc me le demandes-tu ? *bas.* Elle m'aura entenduë.

MARTON.

Ecoutez, je ne ſuis qu'une ſuivante : mais s'il vous arrive jamais de parler de moy & de Monſieur de la Branche...

NINON *à part.*

Bon, ce n'eſt pas cela.

MARTON.

Vous verrez ce qui vous arrivera.

NINON *la morgue, & s'enfuit.*

Tiens, je te crains comme cela.

MARTON.

Voila la plus dangereuse petite carogne qu'il y ait à Paris.

SCENE XII.

M. DE VIEUSANCOUR, MARTON.

MARTON.

MAis que vois-je ? le pere de Dorante ! Monsieur de Vieusancour à Paris !

M. DE VIEUSANCOUR.

Serviteur, Marton. Sçachons un peu ce qui se passe ceans.

MARTON.

Eh Monsieur, d'où sortez-vous ? Tout le monde vous croit en Italie, & *entre ses dents.* je voudrois que vous fussiez en Canada.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis arrivé ce matin à Versailles, & deux heures aprés je suis venu ici.

MARTON.

Vous soyez, Monsieur, le bien venu.

entre ſes dents. La peſte te creve. Que tu arrives mal à propos !

M. DE VIEUSANCOUR.

Je n'ai pas encore vû Dorante, eſt-il ici ?

MARTON.

Non, Monſieur : il a ſoûpiré tout le jour auprés de Mariane, il eſt ſorti un moment pour prendre l'air.

M. DE VIEUSANCOUR.

Le mariage n'eſt donc pas encore fait ?

MARTON.

Non, Monſieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis. Qui dîne ceans ?

MARTON.

Monſieur vôtre fils, Madame, ſes deux filles, & peut-être Monſieur le Comte de Clincan.

M. DE VIEUSANCOUR.

De Clincan ! J'ai vû autrefois cet homme-là à la Cour, il n'étoit pas Comte.

MARTON.

Il l'eſt devenu.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Diantre, un homme de conſequence !

à part. M. DE VIEUSANCOUR.

Juſtement, c'eſt ce fat qui faiſoit l'important. Eſt-il marié ?

MARTON.

Non, Monsieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis.

MARTON.

Pourquoy tant pis ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis, te dis-je. Je connois la Marquise, elle est femme à se coëffer du premier venu, & je sçai que mon fils en seroit au desespoir.

MARTON.

La peste, qu'il a bon nez !

M. DE VIEUSANCOUR.

Où est-elle ?

MARTON.

Là, Monsieur, dans son cabinet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je vais la saluer. Il faut, Marton, que pour l'amour de mon fils tu m'aides à finir promptement ce mariage.

MARTON.

Oui, Monsieur.

SCENE XIII.

MARTON *seule.*

TU n'as qu'à t'y attendre. Au diantre soit le Resident de malheur. Il avoit bien affaire de quitter les affaires du Roy pour venir faire obstacles aux miennes. Que pourrai-je imaginer pour opposer à la venuë de cet homme-là ? Tâchons de broüiller ensemble les amans. Je suis leur confidente ; c'est un coup digne de moy, & j'aurai aprés bon marché des autres.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

JE viens ici pour y disposer la Marquise.

LA BRANCHE.

Quoy, Monsieur, vous voulez faire demander Mariane par Monsieur de Cornichon ?

LE COMTE.

Je n'ai que lui pour cela.

LA BRANCHE.

Quel negociateur !

LE COMTE.

Quand il en sera temps, il viendra ici avec un habit plus propre que celui qu'il avoit tantôt, il n'en faut pas davantage.

LA BRANCHE.

C'est quelque chose que l'habit, & je vois bien des gens qui n'ont pas d'autre merite. Vous lui avez bien recommandé

de ne vous appeller ceans que Monſieur le Comte, & non pas ſon neveu?

LE COMTE.

Oui.

LA BRANCHE.

Outre que cela eſt plus de qualité, vous ſçavez combien il vous eſt important de laiſſer croire pour tout aujourd'hui à Marton que Monſieur de Cornichon eſt mon oncle. Elle me croit par là un grand parti, & vous ſert de tout ſon cœur.

LE COMTE.

Je le ſçai.

LA BRANCHE.

Oh çà, Monſieur, vôtre affaire ne peut manquer de reüſſir; la mere eſt gagnée, vôtre oncle fera la demande, Dorante n'a ici perſonne qui parle pour lui, ſon pere eſt en Italie.

LE COMTE.

Oui. Commençons par voir la Marquiſe.

SCENE

SCENE II.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

QUe veut-elle dire ?

LA BRANCHE.

Voila un homme qui sort de son cabinet, le connoissez-vous ?

LE COMTE.

Non. Il paroît fâché.

M. DE VIEUSANCOUR.

Pourquoy vouloir differer un mariage... Monsieur, je suis vôtre serviteur.

LE COMTE.

Serviteur, Monsieur. Vous venez apparemment de voir Madame la Marquise ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, je...

LE COMTE *se tourne tout d'un coup du côté de la Branche, & lui dit :*

Sçachez si...

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, oh.

LE COMTE.

Attendez. A-t-elle compagnie, Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, il n'y a...

LE COMTE.

Que fait-on chez elle ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je crois, Monsieur, qu'elle...

LE COMTE.

Vous ne faites que d'en sortir ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, dans le temps que...

LE COMTE.

Croyez-vous qu'on puisse entrer ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je pense, Monsieur, que...

LE COMTE *se tourne encore comme il a fait.*

Sçachez, vous, cependant si elle est visible, & si...

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüais, il me fait vingt questions, & n'attend pas que j'y réponde. Quel homme est-ce ci ?

LE COMTE.

Entendez-vous, Monsieur de la Branche ?

LA BRANCHE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE *à l'oreille.*

Dites seulement que...

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement. Au nom de son valet je con-

nois que c'est l'homme dont Marton m'a parlé, & que j'ai vû autrefois à la Cour. Il ne m'a pas reconnu. Voici pourquoy elle veut differer le mariage : je connois sa vanité, & l'imprudence de cet homme-là ; tâchons de le faire parler.

LE COMTE.

Comprenez-vous ?

LA BRANCHE.

A miracle, Monsieur : je lui dirai ce qu'il faut.

SCENE III.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

LE COMTE.

AH Monsieur, vous êtes donc encore ici ?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oublié, Monsieur, de dire un mot à Madame la Marquise.

LE COMTE.

Pour des affaires sans doute ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Monsieur, c'est sur le mariage de sa fille, dont j'ai oüi parler.

LE COMTE.

Oüi parler ! fort bien. Vous êtes de ses

amis, à ce que je puis juger ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Son parent peut-être ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur : mais je prens beaucoup d'interêt à ce qui la regarde.

LE COMTE.

Beaucoup d'interêt ! j'en suis fort aise vraiment.

M. DE VIEUSANCOUR.

Elle me fait même, Monsieur, quelquefois l'honneur de me consulter sur ses affaires.

LE COMTE.

De vous consulter ! oh j'en suis ravi. Vous êtes un homme de poids, à ce que je vois : ai-je l'honneur d'être connu de vous ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Il faudroit, Monsieur, n'être pas de ce pays-ci, pour ne pas connoître Monsieur le Comte de Clincan, & ignorer son grand credit à la Cour.

LE COMTE. *De la main sur l'épaule.*

Oh Monsieur, je voudrois bien vous y rendre service. Mon écuyer tarde bien à venir, ne le trouvez-vous pas ?

M. DE VIEUSANCOUR.

C'est, Monsieur, que Madame la Marquise est fort occupée du mariage de sa fille.

LE COMTE.

Cela se peut. Et vous sçavez sans doute avec qui on la marie ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On dit, Monsieur, que c'est avec un nommé. . .

LE COMTE.

Dorante, n'est-ce pas ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement, Monsieur.

LE COMTE.

Vous le conoissez ce Dorante ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Un peu, Monsieur.

LE COMTE.

Un peu ! voila qui me plaît. Comment trouvez-vous ce mariage ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur.

LE COMTE.

Là, là, franchement, franchement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Peut-être ne devrois-je pas. . .

LE COMTE.

Non, non, j'aime qu'on dise la verité.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il me semble, Monsieur, que Madame la Marquise. . .

LE COMTE.

J'entens ; j'entens, ne fait pas là une grande alliance ; eh ?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oüi dire, Monsieur, que...

LE COMTE.

Que ce Dorante est le fils d'un certain Monsieur de Vieusancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur...

LE COMTE.

Et que ce Vieusancour est un petit Gentilhomme des plus minces, n'est-ce pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur.

LE COMTE.

Je suis parbleu ravi d'avoir appris cela de vous, des plus minces.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, tout le monde ne peut pas être aussi grand Seigneur que Monsieur le Comte de Clincan.

LE COMTE.

Oh pour cela non. Mais tenez, si je ne me trompe, ce petit Vieusancour est un homme que j'ai autrefois donné au Roy.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur?

LE COMTE.

Oui. Cependant, autant qu'il m'en peut souvenir, c'est fort peu de chose que ce Vieusancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voyez.

LE COMTE.

Je penſe même lui avoir fait donner une Reſidence en Italie, où il eſt encore.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il vous a, Monſieur, de grandes obligations.

LE COMTE.

Oui : mais nous ne ſommes pas trop contens de lui, nous pourrions bien le faire rappeller.

M. DE VIEUSANCOUR.

A ce conte-là, Monſieur, vous ne conſeilleriez donc pas à Madame la Marquiſe de faire ce mariage ?

LE COMTE.

Moy ? oh je n'entre point dans ces petites affaires-là : mais ſi, comme vous dites, elle écoute vos conſeils, vous ne feriez peut-être pas mal de lui en toucher quelque choſe en paſſant, en paſſant, en paſſant.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LA BRANCHE, M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

PArbleu voila un hardi personnage ! ah voici pourquoy elle veut differer.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte, je suis au desespoir de vous avoir fait attendre. Vous vous êtes beaucoup ennuyé ?

LE COMTE.

Oh point, Madame, j'étois en fort bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Ah, avec Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame.

LE COMTE.

Je vous donne Monsieur, Madame, pour un homme de fort bon sens, & tout à fait dans vos interêts.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée, Monsieur.

LE COMTE.

Nous en étions, Madame, sur le mariage du jour.

LA MARQUISE.

Avec Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame.

LE COMTE.

Il vous en parlera, Madame, il vous en parlera en homme bien instruit.

LA MARQUISE.

Qui Monsieur ?

LE COMTE.

Il n'est point d'homme en France, Madame, qui connoisse mieux vôtre Dorante & vôtre Vieusancour, que Monsieur que voila.

LA MARQUISE.

Vraiment, Monsieur, je le crois, puisque c'est Monsieur de Vieusancour lui-même.

LE COMTE.

Vieusancour !

LA BRANCHE.

Oh, oh !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce ci, Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On vous le dira, Madame. Monsieur me donnoit ici certains avis, & je n'ai pas encore eu le temps de le remercier de la Residence qu'il m'a fait donner en Italie.

LA MARQUISE.

Quoy ce n'est pas Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, Madame ! il ne me connoît seulement pas.

LE COMTE.

Eh doucement, Monsieur, doucement : seulement pas ; voila une belle supercherie que vous me faites. On ne vous connoît pas, c'est un grand malheur, on ne vous connoît pas ; cela se pourroit sans miracle. Vous me le disiez tantôt vous-même, Madame ; il nous passe tant de gens devant les yeux...

LA MARQUISE.

Il est vrai.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quoy, Monsieur...

LE COMTE.

Hé bien, quoy, quoy ? est-ce qu'il n'y a pas d'autres Vieusancour ? pretendez-vous être au monde le seul de ce nom ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur : mais...

LE COMTE.

Hé bien, mais, mais.. On parle des autres, on parle des autres.. Tenez, Monsieur, puisque Monsieur le dit, je veux bien le croire : mais parbleu je jurerois quasi encore de lui avoir fait donner cette Residence.

LA BRANCHE.

Si vous voulez que j'en jure...

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous oseriez encore...

LE COMTE.

Tout beau, Monsieur, tout beau ; j'oserois, j'oserois. A qui croyez-vous parler ? joserois. Brisons là, s'il vous plaît, brisons là, j'oserois.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien oui, Monsieur, brisons là donc, je vous prie, pour le respect que nous devons à Madame.

LE COMTE.

Que m'importe aprés tout, Madame, que ce soit moy, ou quelqu'autre Seigneur de la Cour ? Je vois, Monsieur, que vous croyez que je suis cause qu'on vous a rappellé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur ?

LE COMTE.

Je vous jure, Madame, que je ne m'en suis pas mêlé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh je n'en doute pas.

LA BRANCHE.

Ni moy non plus, foy d'écuyer.

LE COMTE.

Je souhaiterois palsanbleu que vous fussiez encore en Italie, & si j'en étois crû, on vous y renverroit tout à l'heure.

SCENE V.

MARTON, LA MARQUISE, M. DE VIEUSANCOUR, LA BRANCHE.

MARTON *au Comte.*

MOnsieur, un gros homme à manteau noir, rouge de visage, aux manieres brusques, sort de vôtre appartement. Il vouloit entrer ici pour vous parler, je lui ai dit de vous attendre à la porte.

LE COMTE.

Je vois ce que c'est.

LA BRANCHE.

C'est sans doute, Monsieur, le secretaire de cet Ambassadeur que nous venons de voir.

LE COMTE.

C'est cela même. Voyons ce qu'il veut. Madame, je suis vôtre trés-humble serviteur ; bon jour, Monsieur le Resident.

SCENE VI.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

MAdame, Madame, si vous vous amusez à cet homme-là, vous pourriez y être trompée.

LA MARQUISE.

Oh Monsieur, je sçai de bonne part qu'il a beaucoup de credit à la Cour; il a fait mettre mon Chevalier aux Cadets.

M. DE VIEUSANCOUR.

De plus fins que vous, Madame, y sont pris tous les jours. Les gens de ce caractere en font bien accroire à qui les veut écouter.

MARTON.

La peste soit le Resident.

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Madame, aprés les engagemens que vous avez pris avec nous, & tout ce que mon fils m'a écrit, je ne puis pas me persuader que vous pensiez à nous manquer de parole.

LA MARQUISE.

Oh non assurément, Monsieur, & ma-

parole vaut un contrat, tout le monde vous le dira.

MARTON *à part.*

Nous voila à recommencer.

M. DE VIEUSANCOUR.

Adieu donc, Madame, je suis dans quelque impatience de voir mon fils.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

IL y a long-temps, Madame, que cet homme-là n'a été à la Cour : il connoît fort mal Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Oh je le vois bien.

MARTON.

Vous ne lui avez sans doute parlé ainsi que pour l'amuser ?

LA MARQUISE.

Ah Marton, je souhaiterois de tout mon cœur de pouvoir donner Mariane à Monsieur le Comte : mais voila Monsieur de Vieusancour arrivé, ma fille, à qui j'en ai déja parlé, en a été extrémement allarmée ; je tremble qu'elle ne tombe malade.

MARTON.

Bon, malade ; elle se portera bien mieux d'épouser un Comte.

LA MARQUISE.

Non, Marton, je vais remettre le calme dans son esprit, en lui accordant ce qu'elle desire.

MARTON.

La peste soit de la folle. Oh je vois bien que si je ne broüille les amans, je n'avancerai rien.

SCENE VIII.

DORANTE, MARIANE, MARTON.

MARTON.

LEs voici. Ils me paroissent avoir quelque chose à démêler ensemble; voyons un peu de quoy il s'agit.

DORANTE.

Vous m'en faites donc un mystere ?

MARIANE *tenant un billet à la main, que Dorante veut voir.*

Je ne puis pas vous le laisser lire.

DORANTE.

Tout de bon ?

MARIANE.

Tout de bon.

DORANTE.

Je vous en prie.

MARIANE.

Non.

DORANTE.

Je vous en conjure.

MARIANE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Si vous m'aimiez, Mariane, vous ne me refuseriez pas cette grace.

MARIANE.

Si vous m'aimiez, Dorante, vous ne me presseriez pas davantage.

DORANTE.

A ce que je vois, Madame, vous avez des secrets pour moy ?

MARIANE.

Je n'ai point de secrets, Monsieur ; mais j'ai mes raisons.

DORANTE.

Vos raisons, eh... j'entens.

MARIANE.

Entendez... ce qu'il vous plaira.

DORANTE.

Je vois... ce que j'en dois croire.

MARIANE.

Croyez ce que vous voudrez.

DORANTE.

Mariane.

MARIANE.

Dorante.

DORANTE.

Si prés d'être vôtre époux, vous pourriez me traiter autrement.

MARIANE.

Si prés d'être vôtre épouse, vous pourriez avoir plus de complaisance.

DORANTE.

Il n'y a donc rien à faire ?

MARIANE.

N'est-ce pas assez dit ?

DORANTE.

Eh bien.

MARIANE.

Quoy ?

DORANTE.

Adieu.

MARIANE.

Adieu.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

OH, oh ! Madame, voila un adieu bien brusque.

MARIANE.

Il reviendra bientôt.

MARTON.

Qu'y a-t-il donc ? vous ne me dites rien.

MARIANE.

Que veux-tu que je te dise ? Il est entré dans le temps que j'écrivois ce billet : il a demandé à le voir, je n'ai pas voulu ; il en a pris de l'ombrage, je m'en suis offensée ; nous avons eu quelque picoterie, il sort comme tu vois.

MARTON.

Il a tort.

MARIANE.

Pourquoy vouloir lire ce que j'écris ?

MARTON.

C'est être bien curieux.

MARIANE.

Et encore malgré moy.

MARTON.

Voyez ; c'est tout ce qu'il pourra faire quand il sera vôtre époux, encore faudra-t-il voir.

MARIANE.

Cependant, Marton, tu le sçais, c'est le billet que ma mere m'a commandé d'écrire à Cleonte, pour le prier de ne me venir plus voir. Tiens, va le rendre promptement.

MARTON.

Il n'y a point d'adresse.

MARIANE.

Je n'ai pas eu le temps de la mettre. Tu ſçais à qui le donner, va.

SCENE X.

MARTON *ſeule.*

OUi ! un billet de ſa propre main, ſans adreſſe, pour un homme avec qui on la devoit marier, auquel elle donne congé... Je ſuis curieuſe à mon tour moy, voyons.

Elle lit.

On avoit parlé, Monſieur, de nous marier enſemble : ma mere a changé de deſſein, j'en ſuis fâchée ; elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir.

MARIANE.

Oh ſi j'oſois, le beau coup à faire en faveur du Comte ! mais la peſte, ſi on venoit à le ſçavoir.... Allons, point de tentation.

SCENE XI.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

AH Marton, je ſuis bien aiſe que tu ne ſois pas encore ſortie. Je viens de faire reflexion que je pouvois peut-être avoir tort dans ce qui s'eſt paſſé ici avec Dorante, je ne veux rien avoir à me reprocher.

MARTON.

Auriez-vous cette foibleſſe?

MARIANE.

Ce n'eſt pas une foibleſſe de revenir quand on peut avoir tort. Je veux que tu paſſes chez lui comme de ton pur mouvement, & que tu lui faſſes voir ce billet avant que de l'aller rendre à Cleonte. Si après cela Dorante... Le voila qui revient, je me retire; je ne veux pas être preſente à l'avantage qu'il remporte ſur moy.

MARTON.

Le lui donnerai-je ici?

MARIANE.

Oui, donne-le lui.

SCENE XII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

ELle me fuit !

MARTON *affectant une mine triſte, comme quand on porte une méchante nouvelle.*

C'eſt, Monſieur, que vous l'avez quittée tout à l'heure aſſez bruſquement.

DORANTE.

Helas ! tu le vois ; je n'ai pû ſeulement ſortir du logis pour aller voir mon pere qui eſt arrivé, à ce qu'on m'a dit. Je n'ai pû tenir un ſeul moment ſans la venir revoir. Que te diſoit-elle de me donner ?

MARTON *du plus triſte.*

Ah vous l'avez oüi ? Ce billet, Monſieur.

DORANTE *le prenant.*

Elle m'écrit ? donne.

MARTON.

Monſieur, elle m'a chargé de vous dire que. . .

DORANTE.

Elle reconnoît ſans doute le tort qu'elle a.

MARTON.

Monsieur, je vous dis que...

DORANTE.

Attens, attens, voyons comme elle s'en justifie.

MARTON *à part.*

Oh puis qu'il ne veut pas m'écouter, ce ne sera pas ma faute s'il prend le billet pour lui.

DORANTE *aprés avoir lû.*

Ah Ciel!

MARTON.

Monsieur.

DORANTE.

Ah juste Ciel!

MARTON.

Mais, Monsieur, si...

DORANTE.

Quelle perfidie, juste Ciel, quelle perfidie! Ai-je bien lû? recommençons. *On avoit parlé de nous marier ensemble.* Helas! je m'en étois flaté. *Ma mere a changé de dessein.* Je ne m'en suis que trop apperçû. *J'en suis fachée.* Avec quelle froideur elle le dit! elle ne m'a jamais aimé. *Elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir.* MARIANE. Non, perfide, je n'y mettrai jamais le pied.

MARTON.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez pas écouter ce...

DORANTE.

Que veux-tu que j'écoute, quand elle m'assassine de sa propre main ?

MARTON.

Ce billet, Monsieur...

DORANTE.

Eh n'ai-je pas oüi qu'elle t'a dit de me le donner ?

MARTON.

Il est vrai, Monsieur : mais sa mere...

DORANTE.

Sa mere ! Ah voila pourquoy Mariane n'a pas voulu la presser sur nôtre mariage ; voila pourquoy elle n'a pas osé mettre elle-même ce billet entre mes mains ; & voila pourquoy encore tout à l'heure elle a fui, dans le moment qu'elle t'a dit de me le donner. Ah ! Mariane, Mariane, je ne meritois pas d'être traité de la sorte.

MARTON.

Ne l'emportez donc pas, s'il vous plaît, afin que je le rende.

DORANTE.

Ah tiens ; je ne veux rien avoir qui me puisse faire souvenir d'une infidelle.

MARTON *seule.*

Il s'est enferré de lui-même ; je n'ai rien à me reprocher. Il n'a pas voulu m'entendre, tant pis pour lui. Laissons couler l'eau, & servons-nous adroitement de ce que le hazard a commencé de faire pour nous.

SCENE XIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

QU'ai-je entendu ? qu'avoit Dorante ? il me semble qu'il faisoit ici beaucoup de bruit.

MARTON.

Je ne sçai, Madame, ce qu'il a mangé.

MARIANE

Lui as-tu fait voir ce billet ?

MARTON.

Il l'a tenu quelque temps entre ses mains. Il étoit si en colere, que je ne crois pas seulement qu'il l'ait regardé.

MARIANE.

Mais ne lui as-tu pas dit...

MARTON.

Bon, dit, est-ce qu'il veut rien écouter?

MARIANE.

Ah Marton, il me soupçonne peut-être de lui avoir supposé un autre billet à la place de celui qu'il m'a vû écrire.

MARTON.

Par ma foy, Madame, j'étois en peine d'où venoit sa colere : mais je crois que vous l'avez deviné.

MA-

MARIANE.

Seroit-ce un pretexte pour se dégager ? Voici ma mere, ne lui dis rien de nos differends.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

LA MARQUISE.

QU'avez-vous, Mariane ? vous êtes triste.

MARIANE.

Pardonnez-moy, Madame.

LA MARQUISE.

Non, vous n'êtes pas tranquille, ma fille. Dorante sort tout en colere, & j'ai même vû de la fenêtre qu'il parle à son pere avec beaucoup d'émotion.

MARIANE.

Avec beaucoup d'émotion ! Eh que puis-je sçavoir, Madame...

LA MARQUISE.

Croyez-moy, Mariane, vous seriez plus heureuse avec le Comte.

MARIANE.

Oh Madame, je vous dirai quand il vous plaira tout ce que j'ai à démêler avec

Dorante : ce ſont de pures bagatelles. Il ſeroit au deſeſpoir ſi vous lui manquiez de parole ; & ſi vous aviez la penſée de me donner à un autre, je ne ſçai, Madame, ſi j'aurois la force, ou ſi je ſerois en état de vous obeïr ſans qu'il m'en coûtât le repos de ma vie.

SCENE XV.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

JE viens vous dire, Madame, que nous vous dégageons de vôtre parole.

MARIANE.

Ah Ciel !

M. DE VIEUSANCOUR.

Et que vous pouvez donner Mademoiſelle à qui bon vous ſemblera.

LA MARQUISE.

Monſieur, vous me faites un vrai plaiſir.

MARIANE.

Ah Marton !

MARTON.

Madame.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je ſuis vôtre ſerviteur.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

MARIANE *rentrant en pleurant.*

POur si peu de chose, l'infidele ! il ne cherchoit qu'un pretexte.

MARTON.

Courage, Madame, le plus difficile est fait.

LA MARQUISE.

Suivons ma fille, elle me fait pitié en l'état où je la vois.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

M. DE CORNICHON.

C'Est un peu precipiter les choſes, que d'aller ſi vîte faire la demande de Mariane pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Marton nous a fait dire, Monſieur, que la choſe preſſe. La Marquiſe eſt une de ces femmes qu'il faut prendre entre bond & volée.

M. DE CORNICHON.

Tu crois donc qu'habillé de la ſorte je puis aller faire cette viſite ?

LA BRANCHE.

Oh Monſieur, paré comme vous êtes, vous pouvez paſſer par tout. J'y perds un oncle : mais à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Quand je veux me mettre un peu pro-

prement, vois-tu, je le sçai faire encore comme un autre.

LA BRANCHE.

Oui, Monsieur, vous voila à miracle : il n'y a que ce plumet qui se ressent encore un peu, ce me semble, des fatigues de l'arriere-ban.

M. DE CORNICHON.

Il n'est que trop bon.

LA BRANCHE *l'arrêtant.*

Attendez, Monsieur. Pour parler à la Marquise, il faut commencer par Marton : elle m'a fait signe qu'elle alloit venir.

M. DE CORNICHON.

Attendons-la donc.

LA BRANCHE.

Oh çà, Monsieur, souvenez-vous bien au moins de ce que vous avez promis à mon maître.

M. DE CORNICHON.

Et quoy ?

LA BRANCHE.

De ne l'appeller ceans que Monsieur le Comte, & non pas vôtre neveu. Nous avons affaire à une femme glorieuse, qui sur cela romproit tout net un mariage.

M. DE CORNICHON.

A la bonne heure. Quoy qu'il y ait en cela quelque chose à dire, je veux bien encore avoir cette complaisance pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Dites, je vous prie, pour Monsieur le Comte, afin de vous exercer.

M. DE CORNICHON.

Pour Monsieur le Comte soit.

LA BRANCHE.

Voila qui est bien ; quand vous parlerez ainsi, Monsieur, à la Marquise du grand credit de Monsieur le Comte, ayez la bonté de lui bien dire...

M. DE CORNICHON.

Oh pour cela ne t'attens pas que je l'entretienne des chimeres de mon neveu.

LA BRANCHE.

De Monsieur le Comte, de grace.

M. DE CORNICHON.

Je le dirai quand il le faudra. Vois-tu, je change d'habit par complaisance, mais non pas de cœur, & je ne sçai dire que la verité. Je ne parlerai pourtant que bien à propos pour les interêts de mon neveu.

LA BRANCHE.

Vous voulez dire de Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Eh bien, eh bien soit : mais en un mot je ne veux tromper personne.

LA BRANCHE.

Eh Monsieur, en fait de mariage trompe qui peut ; on ne dit jamais de part ni d'autre la pure verité, c'est aujourd'hui

la grand' mode, informez-vous-en.

M. DE CORNICHON.

Je me moque de la mode quand l'honneur y est interessé, & je ne puis souffrir en cela ce que fait mon neveu.

LA BRANCHE.

Mais, mais, Monsieur, vous ne voulez donc pas dire Monsieur le Comte ?

M. DE CORNICHON.

Qu'importe à present ? Je te dis que mon neveu...

LA BRANCHE.

Oh il ne dira jamais Monsieur le Comte. Mais st, voici Marton. Là, Monsieur, mettez-vous un peu sur vôtre bonne mine. Je vais dire à Monsieur le Comte de se rendre ici promptement. Souvenez-vous de Monsieur le Comte.

SCENE II.

MARTON, M. DE CORNICHON.

MARTON.

Tandis que Monsieur de Cornichon se peigne, & s'ajuste en vieillard dans un coin.

ILs tardent bien à venir faire demander ma maîtresse, je leur ai pourtant fait dire que la chose presse. Mais voici l'oncle

de Monsieur de la Branche ; que vient-il faire ici ?

M. DE CORNICHON.

Voila donc la fille qui est dans les interêts de mon neveu ?

MARTON *à part.*

Voudroit-on se servir de lui pour cela ? à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Marton.

MARTON.

Monsieur, je suis vôtre servante.

M. DE CORNICHON.

Mon neveu m'a dit que tu es de ses amies.

MARTON.

Monsieur, il vous a bien dit la verité.

M. DE CORNICHON.

Et que je devois te parler du dessein qu'il a.

MARTON.

Vôtre neveu, Monsieur ! & quel dessein a-t-il, s'il vous plaît ?

M. DE CORNICHON.

Eh va, va, je sçai tout.

MARTON.

Je le crois, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Je parle du dessein qu'il a de se marier.

MARTON.

Oh Monsieur, c'est beaucoup d'hon-

neur. *à part.* Celui-ci me vient demander moy !

M. DE CORNICHON.

Il m'a dit auſſi qu'il faut ſe dépêcher, & que la choſe preſſe.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monſieur, nous n'avons aucune raiſon qui nous oblige à rien precipiter.

M. DE CORNICHON.

Eh là, là, ne fais pas la fine avec moy.

MARTON.

Il n'y a point ici de là, là, Monſieur, je ſuis fille d'honneur.

M. DE CORNICHON.

Je le ſçai bien : mais quand c'eſt pour un mariage on peut. . .

MARTON.

On peut ? Oh il n'y a point de mariage qui tienne, je ſuis vôtre ſervante.

M. DE CORNICHON.

Parle-moy autrement, je te prie, je t'aſſure que tu trouveras ton compte avec mon neveu.

MARTON.

Oh Monſieur, je l'eſpere bien ainſi.

M. DE CORNICHON.

Oh çà j'en vais donc parler à la Marquiſe.

MARTON.

Pourquoy faire ?

M. DE CORNICHON.

Pour lui demander ſon conſentement.

MARTON.

Gardez-vous-en bien.

M. DE CORNICHON.

Que je m'en garde bien ?

MARTON.

Sans doute, Monſieur, la Marquiſe ſe défieroit de moy aprés cela.

M. DE CORNICHON.

Mais nous ne pouvons rien faire ſans ſon conſentement.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monſieur, vous n'avez beſoin que du mien.

M. DE CORNICHON.

Que du tien ?

MARTON.

Aſſurément, je ne releve de perſonne.

M. DE CORNICHON.

Que veux-tu dire ?

MARTON.

Je veux dire, Monſieur, que je n'ai ni pere ni mere.

M. DE CORNICHON.

Je ne te comprens point.

MARTON.

Oh puis qu'il vous faut tout dire, ſçachez, Monſieur, que j'ai trente ans paſſez, & qu'une fille à cet âge-là....

M. DE CORNICHON.

Oh bien, parce que tu as trente ans je n'irai pas demander à la Marquise...

MARTON.

Vous n'irez pas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Tu te moques de moy, je veux lui aller parler, je l'ai promis à mon neveu.

MARTON.

Vôtre neveu est un fou. Vous n'entrerez pas assurément, vous gâteriez l'affaire de Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Oüais, que veut dire ceci ?

SCENE III.

LE COMTE, LA BRANCHE, M. DE CORNICHON, MARTON.

LE COMTE.

COmme je suis persuadé, Monsieur, qu'on vous aura parfaitement bien reçû...

M. DE CORNICHON.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

J'ai crû que je pouvois venir, sans at-

tendre aucune réponſe.

M. DE CORNICHON.

Vous avez fort bien fait.

LE COMTE.

Eh bien nôtre affaire ?

M. DE CORNICHON.

Il faut en demander des nouvelles à cette fille.

LE COMTE.

Comment ?

M. DE CORNICHON.

Elle eſt fort dans vos interêts vraiment.

MARTON.

Oui ſans doute, Monſieur, j'y ſuis.

M. DE CORNICHON.

Oui : mais elle n'a pas voulu que je ſois entré ſeulement pour parler à la Marquiſe.

LA BRANCHE *à part.*

Ah ! il n'aura ſçû dire Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Mais qu'eſt-ce donc que tout ceci, Marton, qu'eſt-ce ci ? ſe joüe-t-on de moy ? eſt-ce ainſi que tu me ſers ?

MARTON.

Monſieur, je vous ſervirois fort mal, ſi en l'état où ſont vos affaires, je ſouffrois que Monſieur de Cornichon m'allât demander moy à la Marquiſe pour Monſieur ſon neveu.

LA BRANCHE *à part.*

L'y voila.

LE COMTE.

T'allât demander toy ?

M. DE CORNICHON *à part.*

Ah ! je vois. . .

à part. LA BRANCHE.

Il n'y a rien de gâté. Attendez, Monsieur ; écoute, Marton. Il y a ici du mal entendu : Monsieur n'est venu ici au moins que pour demander Mariane pour Monsieur le Comte. Vous gâteriez tout.

MARTON.

C'est ce que je lui disois.

LE COMTE.

Oh çà, Monsieur, prenez donc la peine de voir la Marquise ; puisque me voici, j'attendrai. Dépêchons, Marton, dépêchons, ces longueurs commencent à me déplaire, cela me fâche.

MARTON.

Oh venez, Monsieur, je vais vous faire parler à elle.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

OSerai-je vous demander, puiſque vous venez du Palais, ſi vous vous êtes informé du procés de Madame la Marquiſe, qui ſe doit juger aujourd'hui ?

LE COMTE.

Je n'y ai pas ſongé d'abord, j'ai eu autre choſe en tête : mais depuis j'ai...

LA BRANCHE.

Je comprens, Monſieur, vous êtes allé communiquer vôtre mariage à vos creanciers, afin qu'ils demeurent en repos.

LE COMTE.

Sur cette eſperance aucun ne bougera, ils me l'ont promis.

SCENE V.

LA MARQUISE, M. DE CORNICHON, MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

AH Monsieur le Comte, j'allois chez vous.

LE COMTE.

Je m'en suis douté, Madame, j'ai voulu vous prévenir.

LA MARQUISE.

Vous me faites beaucoup d'honneur. Monsieur peut vous dire avec quelle joye j'ai d'abord accepté la proposition.

LE COMTE.

Oh j'ai bien crû, Madame, qu'elle ne vous déplairoit pas.

M. DE CORNICHON.

Il est vrai, Madame, qu'on ne peut faire les choses de meilleure grace, & que mon ne...

LA BRANCHE *le tirant à part.*

Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Et que Monsieur le Comte est fort heureux.

LA MARQUISE.

Tout le bonheur est de nôtre côté, Monsieur le Comte, je ne me sens pas de joye.

LE COMTE.

C'est que vous êtes bonne, Madame, & j'aime à faire plaisir.

M. DE CORNICHON.

Pour moy, Madame, je suis bien aise de m'être rencontré à Paris pour me trouver aux noces...

LA BRANCHE *le tirant par le bras.*

De Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

De Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Nous les ferons, Messieurs, quand il vous plaira. Afin que ma joye fût parfaite, je souhaiterois seulement que mon procés fût jugé : il faut que j'envoye chez mon Procureur.

LE COMTE.

Il n'est pas besoin, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, Monsieur ?

LE COMTE.

Je viens du Palais.

LA MARQUISE.

Du Palais, Monsieur ?

LE COMTE.

Oui, Madame. Un Duc de mes intimes, qui m'est venu voir ce matin, m'a-

voit conjuré instamment de m'y rendre pour solliciter un procés qu'il y avoit, je lui ai fait son affaire sur le champ.

LA MARQUISE.

Sur le champ, Monsieur !

LE COMTE.

Oui, Madame. Vôtre Procureur m'a dit que la vôtre étoit sur le bureau ; qu'elle étoit delicate : mais que pour peu que je vouluſſe m'en mêler. . .

LA MARQUISE.

Enfin, Monsieur. . .

LE COMTE.

Enfin, faut-il le demander, Madame ? Voila vôtre Arrêt, voila vôtre Arrêt.

LA MARQUISE.

J'ai gagné mon procés !

LE COMTE.

Oh, oh, oh parbleu j'euſſe bien voulu voir que non, j'euſſe bien voulu voir que non.

LA MARQUISE.

Ah Monsieur !

MARTON.

Cet homme-là gouverne le Parlement.

LA BRANCHE.

Il y a autant de credit qu'à la Cour.

LE COMTE.

Quand vous auriez vous-même dicté l'Arrêt. Si l'on y a oublié quelque choſe ,,

vous n'avez qu'à parler, Madame, vous n'avez qu'à parler.

LA MARQUISE.

Marton, envoyez vîte querir le Notaire.

MARTON.

Ne faut-il pas dire auſſi, Madame, à vôtre Intendant d'aller querir les deux cent mille livres?

LA MARQUISE.

Oui. Allons, que par le mariage de ma fille je m'acquitte au plûtôt envers Monſieur le Comte de toutes les obligations que je lui ai.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame, je vais me débaraſſer de quelques affaires, pour me trouver au mariage de Monſieur le Comte.

LA BRANCHE.

Oh l'y voila.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame.

SCENE VI.

MARIANE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

VEnez, Mariane. Aprés tout ce que Monsieur le Comte a fait pour nous, nous lui devons encore le gain de nôtre procés. Il faut aujourd'hui même faire les noces.

MARIANE.

Je venois vous supplier, Madame, de me donner encore quelques jours ; Monsieur ne s'y opposera pas sans doute ?

LE COMTE.

Moy, Madame ? oh je serois au desespoir de vous déplaire. Cependant, Madame, je crois qu'il seroit à propos de ne pas differer, pour prévenir les obstacles qui me pourroient survenir du côté de la Cour. Vous comprenez bien, Madame ?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Les petites gens, Madame, comme. . ? comme. . . ne nommons personne, se marient quand ils veulent, & comme il leur

plaît : mais pour... pour... qu'eſt-il beſoin que je m'explique ?

LA MARQUISE.

Ma fille, vous n'y ſongez pas.

LE COMTE.

Aprés, Madame, quand la choſe ſera faite on en informera la Cour.

LA MARQUISE.

La Cour ſçaura donc que je marie ma fille ?

LA BRANCHE.

Vous moquez-vous, Madame ? toute l'Europe le ſçaura : les articles du contrat ſeront regiſtrez dans les Gazettes & dans le Mercure Galant.

MARIANE.

Mais, Madame, quel mal y a-t-il...

LA MARQUISE *avec un air d'autorité.*

Mariane, aprés l'injure que nous a fait Dorante, je crois que vous avez le cœur trop bon pour ſonger encore à lui.

MARIANE.

Moy, Madame ? oh non aſſurément.

LA MARQUISE.

Eh bien me promettez-vous de prendre Monſieur pour époux ?

MARIANE.

Ah Ciel !

LA MARQUISE.

Répondez-moy, ma fille, répondez-moy.

MARIANE.

Je vous obeïrai, Madame.

LA MARQUISE.

C'eſt aſſez. Comte, laiſſez-moy ménager le reſte. Suivez-moy, Mariane, j'ai un mot à vous dire en particulier.

SCENE VII.

MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

MARTON.

VOici Dorante, paſſez vîte chez la Marquiſe, ou rentrez chez vous.

LA BRANCHE.

Que pretens-tu faire ?

MARTON.

L'empêcher, ſi je puis, de parler à ma maîtreſſe.

SCENE VIII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

NOn, je n'aurai point de repos que je ne lui aye reproché sa perfidie.

MARTON.

Ah Monsieur, que venez-vous faire ici?

DORANTE.

C'est pour la derniere fois de ma vie.

MARTON.

Aprés l'éclat qu'a fait ici Monsieur vôtre pere.

DORANTE.

Je n'ai point de mesures à garder. Où est-elle?

MARTON.

Où voulez-vous aller, Monsieur? Depuis que vous avez retiré vôtre parole elle a donné la sienne.

DORANTE.

La perfide! Laisse-moy aller, je veux tout à l'heure...

MARTON.

Oh pour cela, Monsieur, vous ne sçauriez à present lui parler.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON, DORANTE.

MARIANE.

AH Ciel !

MARTON. *Elle va de l'un à l'autre, & ils ne laissent pas de se répondre.*

Madame.

DORANTE.

Vous êtes surprise de me voir.

MARTON.

Monsieur.

MARIANE.

Quel peut être son dessein ?

MARTON.

Eh rentrez.

DORANTE.

Ce n'est pas de m'opposer à vôtre bonheur.

MARTON.

Mais, Monsieur.

MARIANE.

Mon bonheur ! Ah infidele ! il n'y en a plus pour moy.

MARTON.

Mais, Madame !

DORANTE.

Moy infidele, aprés la cruelle letttre !

MARIANE.

La cruelle lettre, perfide !

DORANTE.

Moy perfide !

MARIANE.

Vous deviez prendre un meilleur pretexte.

MARTON.

Je tremble.

DORANTE.

Un pretexte ! ah Ciel !

MARIANE.

Venez-vous ajoûter quelque dureté à la barbarie de vôtre pere ?

DORANTE.

Cruelle, ne l'avez-vous pas voulu ?

MARIANE.

Je l'ai voulu, que veut-il dire ?

DORANTE.

Ma presence vous gêne, je m'en apperçois. Adieu, infidelle ; vous serez obeïe, j'en mourrai, je ne vous verrai de ma vie... *Il s'arrête.* Que veut ce laquais de Cleonte ?

LE LAQUAIS.

Madame, vous trouverez au pied de vôtre billet la réponse de mon maître.

DO-

DORANTE.

A quoy eſt-ce que je m'arrête ?

MARIANE *lui jettant le billet.*

Tiens, traître, voila ce que je faiſois pour toy ; tu ne meritois pas que je priſſe tant de ſoins.

Dorante ramaſſe, & lit le billet.

MARTON.

Ah tout va être ſçû. Madame, il eſt de vôtre gloire de ne rien écouter de ſa part.

MARIANE.

Il revient chez moy de ſon pur mouvement, tranſporté de courroux, le feu dans les yeux, les reproches à la bouche ; s'il ne m'aimoit pas, ſeroit-il ſi agité ?

DORANTE.

Ah Madame, voila ce qui fait tout l'éclat. Vous aviez commandé à Marton de me le faire voir avant que de l'aller rendre : il n'y a point d'adreſſe, je l'ai pris pour moy, je me ſuis emporté, je vous en demande pardon.

MARIANE.

Tu m'as donc trahie, Marton ?

MARTON.

Moy, Madame ?

DORANTE.

Non, Madame, c'eſt ma faute, je ne lui ai pas donné le temps de s'expliquer.

MARIANE.

Ne devoit-elle pas me le dire ? Oſte-

toy de mes yeux, malheureuse.

MARTON.

Allons trouver la mere.

DORANTE.

Empêchez qu'elle ne la prévienne ; je vais moy faire tous mes efforts pour la desabuser du Comte.

MARIANE.

Faites revenir Monsieur vôtre pere.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *seul.*

OUi ceci tourne mal. Les amans d'accord, des gens en campagne pour déterrer ce que nous sommes ; Monsieur de Cornichon que nous n'avons pû trouver, & qui ne manquera pas de venir dire ici quelque verité ; des Banquiers en croupe ; une Suivante rusée, qui sur le moindre mot tournera casaque ; une mere folle qui change comme le vent : Tout cela ne me dit rien de bon, & je tremble qu'à la fin... qu'à la, la, la, la.

Appercevant Marton, il fait semblant de rêver en chantant.

SCENE II.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON, *aprés l'avoir observé quelque temps.*

A Quoy rêves-tu ?

LA BRANCHE.

Ah... à l'inconstance des choses humaines.

MARTON.

Tu prens bien ton temps.

LA BRANCHE.

Eh c'est que je viens d'apprendre que Monsieur de Vieusancour & son fils courent toute la ville pour s'informer de mon maître & de moy.

MARTON.

Eh de quoy as-tu peur ?

LA BRANCHE.

De quelque faux rapport.

MARTON.

Les gens de bien n'ont rien à craindre.

LA BRANCHE.

Il est vrai : mais..: il y a de méchantes langues, & la Marquise est une giroüette.

MARTON.

Pour l'empêcher de se dédire, je viens

de lui persuader de donner ce soir même à ton maître les deux cent mille livres de la dot, & pour cela elle a envoyé querir son Banquier.

LA BRANCHE.

Un Banquier, diable ! comment l'appelles-tu ?

MARTON.

Et que t'importe ?

LA BRANCHE.

C'est que... je serois bien aise de sçavoir.... s'il ne doit rien à mon maître, nous prendrions ce temps-là pour lui parler.

MARTON.

Ton maître, pour un grand Seigneur, a bien de l'argent à l'interêt : ce n'est pas le vice des gens de Cour.

LA BRANCHE.

A l'interêt ! oh je me donne au diable s'il en prend de personne, ces gens-là lui gardent de l'argent, & il en prend dans ses besoins.

MARTON.

Oh bien je ne sçai pas le nom de ce Banquier ; tout ce que je puis te dire, c'est qu'il n'est pas de Paris, & qu'il ne fait ce métier que depuis deux mois. Regarde si à cela...

LA BRANCHE.

Non, nous n'avons rien à démêler avec

cet homme-là, il ne nous doit rien, nos dettes sont plus vieilles, il peut venir quand il voudra. J'entens la Marquise, empêche qu'elle ne change.

MARTON.

Va, toy, dire à ton maître que lors qu'elle lui offrira cette somme, il ne la laisse pas échaper, mais d'une maniere pourtant...

LA BRANCHE.

Ne te mets pas en peine, nous toucherons cette corde delicatement.

SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

EH bien, Madame, voici un grand jour pour vous.

LA MARQUISE.

Je ne sçai.

MARTON.

Comment je ne sçai?

LA MARQUISE.

Je ne sçai, te dis-je, Mariane n'est pas contente, & je suis extrémement combattuë.

SCENE IV.

MARIANE, LA MARQUISE, MARTON.

MARIANE.

QUoy, Madame, pouvez-vous encore écouter cette malheureuse, & songer à me donner au Comte ?

LA MARQUISE.

Nous verrons, Mariane.

MARTON.

Songez, Madame, aux grands avantages qui vous en reviennent.

LA MARQUISE.

J'y songe, Marton.

MARIANE.

Voudriez-vous refuser un homme que vous m'avez commandé d'aimer ?

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Voudriez-vous refuser un homme qui fait tout ce qu'il veut à la Cour ?

LA MARQUISE.

Non, Marton.

MARIANE.

Je serai malheureuse.

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Vôtre fils ſera Colonel.

LA MARQUISE.

Oui, Marton : mais elle aime Dorante, & Dorante l'aime.

MARTON.

Dorante l'aime trop, Madame.

LA MARQUISE.

Comment trop ?

MARTON.

Vraiment oui trop. Le quart des femmes enrage pour être trop aimées de leurs époux, les autres pour ne l'être pas aſſez. Si vous en doutez, recüeillez les voix.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai, ma fille, que ceux qui aiment trop ſont jaloux.

MARIANE.

Oh Madame, je connois trop bien Dorante.

LA MARQUISE.

Ne comptez pas ſur cela, ma fille, le Dorante d'aujourd'hui n'eſt pas celui de demain.

MARIANE.

Que je ſuis à plaindre, ſi vous me donnez au Comte !

LA MARQUISE.

Ne pleurez pas, Mariane.

MARTON.

Qu'elle aura à souffrir, si vous la donnez à Dorante !

LA MARQUISE.

Ne pleure pas, Marton.

MARIANE.

Je mourrai dans quatre jours.

MARTON.

Je m'irai enterrer, Madame, je m'irai enterrer.

LA MARQUISE.

Ma fille, c'est à cause que je vous aime que je dois vous rendre heureuse malgré que vous en ayiez. Je vous ai promise au Comte, je le veux, je le veux, je le veux.

MARTON *s'en allant.*

Ah Madame, je ne l'eusse jamais crû.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LE COMTE.

QU'est-ce, Madame, qu'est-ce donc ? Il me paroît que je cause ici... qu'on y pense, Madame.

LA MARQUISE.

Monsieur, je vous répons de ma fille. Vous voulez toûjours que ce soit aujourd'hui même ?

LE COMTE.

On fait de moy, Madame, tout ce qu'on veut, pourveu qu'on y pense.

MARTON.

On y pensera, Monsieur.

LA BRANCHE *à la Marquise.*

Prenez garde, Madame, qu'il ne vous échape, songez à l'engager.

LA MARQUISE.

Marton, allez sçavoir si mon Intendant a reçu les deux cent mille livres.

LA BRANCHE *à son maître.*

Voici l'occasion.

SCENE VI.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

MOnsieur, pour vous faire voir que j'y pense, c'est que ce soir même je veux vous faire toucher l'argent des noces.

LE COMTE.

A moy, Madame ?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Eh Madame, croyez-vous. . .

LA MARQUISE.

Non, Monsieur : mais cependant. . .

LE COMTE.

Eh Madame, cependant, eh Madame.

LA BRANCHE.

Vous l'avez choqué, Madame, de lui offrir de l'argent ; c'est son foible, on a toutes les peines du monde à lui en faire recevoir, il a l'ame noble.

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne croyois pas que cela vous dût fâcher.

LE COMTE.

Fâcher, Madame ! oh pour cela point du tout.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je vois que cela vous a déplû.

LE COMTE.

Déplû, Madame ? non, je vous jure.

LA MARQUISE.

Au moins, Monsieur. . . .

LE COMTE.

Eh ne parlons plus de cela, Madame. Voila qui est fait, vous le voulez, je le veux de tout mon cœur pour vous faire voir que je ne suis point piqué. Faites-vous donner vos deux cent mille livres, ce soir on les portera chez moy. Un autre me desobligeroit : mais je prens en bonne part, Madame, tout ce qui vient de vous. Monsieur, vous sçavez ma coûtume : mais ne refusez pas au moins l'argent de Madame.

LA BRANCHE.

Oh Monsieur, puisque vous me l'ordonnez, vous aurez satisfaction. Madame, il est delicat sur ce chapitre-là : mais il est bon, il se rend d'abord.

SCENE VII.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR.

VOus êtes surprise, Madame, de nous revoir chez vous?

LA MARQUISE.

J'en ai, Monsieur, quelque raison.

DORANTE.

Mais vous avez sçû, Madame, pourquoy nous avions retiré nôtre parole, & que Marton...

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur: mais aprés vôtre brusquerie je me suis engagée ailleurs.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh Madame, voila qui est fait, je ne vous en parle donc plus pour ce qui nous regarde: mais pour vôtre propre interêt seulement, on peut vous faire voir que Monsieur vous repaît ici de châteaux en Espagne.

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, mon procés gagné, châteaux en Espagne? & le regiment que

Monsieur va faire donner à mon fils, châteaux en Espagne ?

LE COMTE.

A propos, Madame, je n'avois pas songé à vous le dire, cela est accordé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Accordé. J'en avois oüi parler, Madame ; ce matin à Versailles j'ai eu occasion de m'en informer : mais je sçai tout le contraire, & je dois même avoir sur moy...

Il fouille dans sa poche, & en tire un papier.

LE COMTE.

Quoy, quoy, Monsieur, pretendez-vous empêcher le fils de Madame d'avoir un regiment ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Ah parbleu voici le Placet même qui m'a été rendu.

LE COMTE.

Eh bien, Monsieur, le Placet, qu'est-ce ? le Placet, voyons un peu ce Placet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voyez, Madame, vous le reconnoissez ?

LA MARQUISE.

C'est le même..., en effet.... Monsieur le Comte, que veut dire ceci ?

LE COMTE, *aprés avoir été un peu embaraſſé, la tirant à part.*

Nous... nous... nous sommes d'accord le Ministre & moy, la consequence...

LA MARQUISE.

A cause de l'âge...

LE COMTE.

Justement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien, Madame, avois-je raison ?

LE COMTE.

Oh beaucoup raison. Ce petit Vieusancour, Madame, fait l'important, comme vous voyez.

LA MARQUISE.

Il me prend pour une Provinciale... Monsieur, je sçai ma Cour aussi bien qu'une autre.....

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame : mais vous connoissez fort mal celui que vous preferez à mon fils.

LE COMTE.

Tout beau, mon cher, tout beau, point, point, point de comparaison sur tout. Tubieu comme vous y allez ; mon fils !

DORANTE *avec transport.*

Eh qui croyez-vous être ?

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire ? mon écuyer, ne vous en allez pas.

M. DE VIEUSANCOUR.

N'êtes-vous pas Monsieur Clincan, à peine Gentilhomme ?

LE COMTE.

Oh parbleu je...

DORANTE.

Ne vous êtes-vous pas donné une Comté chimerique ?

LE COMTE.

Eh ventrebleu vous...

M. DE VIEUSANCOUR.

N'avez-vous pas érigé en écuyer ce maraut de valet ?

LA BRANCHE *à part.*

Il eſt vrai.

LE COMTE.

Oh je vous montrerai...

DORANTE.

N'êtes-vous pas accablé de dettes ?

LE COMTE.

Oh je vous apprendrai...

DORANTE.

Apprenez vous-même qu'un honnête homme ne déguiſe jamais ſon nom, ni ſa qualité. Madame, pardonnez cet emportement.

SCENE VIII.

MARTON, MARIANE, DORANTE, M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

DORANTE.

AH Madame, voici Monsieur qui ne doit pas vous être suspect, puisque c'est l'oncle de Monsieur.

MARTON.

L'oncle de Monsieur ?

M. DE CORNICHON.

Assurément je le suis.

MARTON.

Fourbe !

LA BRANCHE.

Je suis aussi son neveu à la mode de Bretagne.

MARTON.

Je crains bien que tu ne le sois à la mode de Gascogne. *à part.* M'auroit-il trompée ?

DORANTE.

Madame, on nous a fait connoître Monsieur, & je sçai que rien ne peut obliger un honnête homme à déguiser la verité.

M. DE CORNICHON.

Sans doute. De quoy s'agit-il ?

LE COMTE.

Eh quels procedez ſont-ce là, Madame ?

LA MARQUISE.

Pour avoir le plaiſir de le convaincre, laiſſons parler Monſieur vôtre oncle. Dites, Monſieur, dites, je vous prie.

M. DE CORNICHON.

Je m'en vais vous dire au vrai ce que je ſçai de la Terre de Clincan. Il y a, ſi je ne me trompe, environ cinquante ans qu'elle fut. . .

LE COMTE *à part à la Marquiſe.*

Erigée en Comté.

M. DE CORNICHON.

Oui, qu'elle fut donnée par Gilbert de Clincan. . .

LE COMTE *à la Marquiſe.*

Premier Comte.

M. DE CORNICHON.

A Pierre de Clincan ſon fils.

LE COMTE *à la Marquiſe.*

Second Comte.

M. DE CORNICHON.

Et ſubſtituée à ſon premier enfant mâle, qui eſt Gilles de Clincan que voila.

LE COMTE.

Troiſiéme Comte.

LA MARQUISE.

En voila, Monsieur, plus qu'il n'en faut... Eh bien, Monsieur, n'est-il pas Comte ?

DORANTE.

Quoy, Madame, est-il possible que la prévention vous fasse entendre ce que personne ne vous dit ?

LE COMTE.

Au moins ce n'est pas moy qui le fais parler.

M. DE VIEUSANCOUR.

Mais, Madame, Monsieur vous dit seulement...

M. DE CORNICHON.

Oh Monsieur, je dis la chose comme elle est, & nous pouvons le prouver par des actes autentiques.

LE COMTE.

Tenez, Madame, autentiques; je ne sçavois pas cela.

MARIANE.

Je ne comprens pas, Madame...

LA MARQUISE.

Vous ne comprenez pas, ma fille ? Il n'est rien de plus clair. Premier Comte, second Comte, troisiéme Comte.

LA BRANCHE.

Un enfant comprendroit cela.

MARTON.

Euh, je ne trouve pas là mon compte moy.

SCENE IX.

M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LA MARQUISE, DORANTE, MARIANE, LE COMTE, LA BRANCHE, LE BANQUIER, MARTON.

LA MARQUISE.

AH Monsieur, avez-vous donné les deux cent mille livres à mon Intendant ?

LE BANQUIER.

Je lui en ai déja compté la moitié, Madame, & je venois vous prier de vouloir attendre le reste jusqu'à demain matin.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je veux être payée tout à l'heure. C'est pour la dot de ma fille ; je veux donner ce soir même cette somme à Monsieur.

LE BANQUIER.

Monsieur aura donc la bonté, Madame, de prendre des billets endossez par les gens de Paris les plus solvables ; sans cela je ne m'en serois pas chargé.

LE COMTE.

Un homme comme moy, n'a que faire

d'aller courir aprés ces gens-là.

LA MARQUISE.

Monsieur, allez querir de l'argent, puisque Monsieur le Comte de Clincan ne les veut pas.

LE BANQUIER.

Monsieur de Clincan ! Ah parbleu, Madame, cela ne pouvoit mieux venir. Monsieur, vous ne refuserez pas de les prendre, quand vous sçaurez qu'il y en a pour plus de vingt mille écus des vôtres.

LA MARQUISE.

Pour plus de vingt mille écus !

LE COMTE.

Eh bon, bon, Madame, ce n'a été que pour faire plaisir : ce sont des gens qui. . .

LA BRANCHE.

Oui, Madame, qui contrefont l'écriture des gens de qualité.

LE BANQUIER *allant à lui.*

Avec le respect que je dois à la compagnie, vous. . .

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Doucement, Monsieur, il est Gentilhomme.

LE BANQUIER.

Lui, Madame ? Je le connois il y a longtemps, il est de mon pays ; c'est le fils d'un Vitrier de Nevers, il n'y a que trois jours qu'il portoit les couleurs.

LA MARQUISE.

Les couleurs !

MARTON.

Ah le ladre !

LA BRANCHE.

Délogeons d'ici.

LE COMTE.

Il le prend pour un autre, Madame, il ne ſçait ce qu'il dit.

LE BANQUIER *en colere.*

Monſieur vôtre oncle, dont je ſuis connu, ſçait ſi je dis la verité. Et puiſque l'on me force de parler, ſçachez, Madame, que Monſieur, à qui je vois que l'on donne ici la qualité de Comte, eſt à peine Gentilhomme, & trés-mal dans ſes affaires. On m'avoit prié de faire paſſer ſes billets : mais je vois bien que c'eſt une marchandiſe qu'on gardera long-temps. Je vais les rendre, & vous querir du comptant. *Il ſort.*

LA BRANCHE.

Il ne fait pas bon ici. . .

M. DE CORNICHON *s'en allant.*

Il merite bien cette confuſion.

LA MARQUISE.

Comment l'homme d'importance !

LE COMTE *en reculant.*

Oh çà, çà, Madame, point d'explication, s'il vous plaît, point d'explication ; je ne pretens pas vous donner ici davan-

tage la Comedie. Puiſque vous prenez mal les choſes, tant pis pour vous ; renoüez, renoüez avec vos gens, je retire... ma parole. *En revenant.* Ne comptez plus ſur moy, je retire ma parole. Adieu, adieu.

Il s'en va.

MARTON.

Et toy, Gentilhomme de verre ?

LA BRANCHE *en reculant.*

Oh çà, çà, Marton, point tant de bruit, je te prie, point tant de bruit. Puiſque tu le prens ſur ce ton-là, tant-pis pour toy. Je retire auſſi ma parole... ne compte plus ſur moy, je retire ma parole. Adieu, adieu.

SCENE DERNIERE.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

LE hazard, Madame, vous fait heureuſement voir la verité.

MARTON.

Madame, j'en ai été la dupe la premiere.

MARIANE.

Je te pardonne.

LA MARQUISE.

Allons tout oublier, Monsieur, dans la réjoüissance de vos noces.

MARTON.

La peste soit des Importans.

FIN.

RECUEIL
DE
PIECES EN VERS,
ADRESSÉES
A S. A. S.
MONSEIGNEUR LE DUC
DE VENDOSME;
ET DE PLUSIEURS ESSAIS
de Poëſies diverſes.

AVEC

Une Lettre à M. B. P. M. D. M. contenant
quelques legeres Obſervations
ſur une Deviſe.

RECUEIL
DE
PIECES EN VERS,
ADRESSEES
A S. A. S.
MONSEIGNEUR LE DUC
DE VENDOSME;
PAR DE PURSIGNY, ESCUYER
de Poesie ordin.

A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

D. A. M. A. DE TOLEDE,

DUC D'ALBE, &c.

Al pareſcer de Lalva faſcondan las Eſtrellas.
Al nombre de Toledo callen todos los titulos.

MONSEIGNEUR,

J'avois beſoin d'une protection auſſi reſpectable que celle de VOSTRE

EXCELLENCE *pour me garantir de tout ce qui me menaçoit en exposant au jour le Recüeil que j'ose prendre la liberté de lui offrir. Les reproches de l'Auteur & les murmures du Public étoient également dangereux pour moy : je craignois que le premier ne se plaignit que si je ne lui avois pas tout à fait arraché ces petits ouvrages par violence ni par surprise, je m'étois au moins servi d'appas si puissans, & lui avois tendu des pieges si inévitables, que je ne l'en avois pas laissé le maître. Je n'étois pas dans de moindres inquietudes du côté du Public, & je ne sçavois point si après m'être donné des soins pour lui plaire, il ne trouveroit pas ces bagatelles trop peu dignes de lui.*

Le parti sage & hardi que je prens de les consacrer à V. E. sera applaudi de tout le monde, & dissipe toutes mes craintes. L'Auteur se trouvera trop honoré & trop glorieux d'être dans un azyle aussi auguste que le vôtre, dans un sanctuaire où est imprimée la ma-

jesté d'un Roy, heritier & conquerant à la fois de tant de Royaumes, qu'il reünit plus de Couronnes sur sa tête qu'il n'y en a de separées sur les chefs sacrez de tous les Rois de l'Europe. Et pour ce qui regarde le Public, quand même ces bagatelles auroient le malheur de ne lui plaire pas, le respect qu'il a pour vous l'empêchera de le publier, s'il apprend qu'elles ont trouvé grace devant Vôtre Excellence.

On regarde, on considere en Elle toute l'Espagne, rien ne sçauroit s'opposer desormais à ce qui se decide aujourd'hui dans ce grand Estat. La Fortune, lasse des reproches d'inconstance dont on la fatiguoit depuis si long-temps, a voulu faire voir enfin qu'elle sçavoit devenir le prix de la constance; elle s'est renduë à la fermeté des Espagnols: & comme cette vertu chez eux, sur tout dans les vrais Castillans, est superieure à celle de tous les peuples, il est juste aussi que leur fortune soit de même, & qu'elle entraîne aujourd'hui celle d'une infinité de nations.

Pourquoy les Lettres ne se flateroient-

elles pas de pouvoir tirer avantage de cette fortune aussi bien que les armes ? La sçavante Minerve *est la même Déesse que la guerriere* Pallas, *qui s'est declarée ouvertement pour l'Espagne. Et j'ai tout lieu de croire que les ouvrages que je mets sous sa protection (en les mettant sous la vôtre) imposeront par là aux Muses les plus severes, & que quelque envie qu'elles eussent d'en faire des critiques, elles les abandonneront pour concourir à celebrer la gloire des Heros dont les grands noms brillent à la tête de ces ouvrages.*

Il est vrai qu'à la faveur des Vers à qui les noms de Philippe *& de* Vendôme *serviront de Dieux tutelaires, j'ai hazardé d'en faire passer bien d'autres, qui ne seront pas parez de ces grands ornemens : mais outre que presque tous ils ont aussi leurs protecteurs, il n'y en a point qui n'ayent essuyé mil épreuves particulieres dans les manuscrits qui en ont été dans les mains de tout Paris. Et à l'égard de l'assaut general qu'ils vont soûtenir aujourd'hui,*

en vous suppliant, MONSEIGNEUR, de vouloir bien les défendre, & les avoüer pour une chose qui vous appartient, j'ai trouvé le moyen de les armer d'un bouclier à toute épreuve, & contre lequel j'espere que les traits les plus forts ne sçauroient porter.

J'y ajoûte une Lettre qui traite de la Devise; & je crois en cela, MONSEIGNEUR, ne vous rien offrir qui ne soit du goût de V. E. L'Espagne a toûjours été le theatre où la Devise a paru avec le plus d'éclat, dans quelques occasions que les Chevaliers l'ayent employée, soit dans leurs galanteries, soit dans leurs faits d'armes. Mais de quelque belles Devises Espagnoles dont la memoire se soit conservée, il n'y en eut jamais de plus magnifique & de plus naturelle que celle dont se para un de vos Ayeux, & dont j'ai fait le frontispice de ce Livre. Cette Devise, MONSEIGNEUR, convient à V. E. par plus d'endroits encore dans les conjonctures presentes, qu'elle ne convenoit au grand Homme qui la por-

ta le premier dans l'occasion où il s'en servit. Il ne vouloit que faire allusion aux étoiles qui étoient dans les armes du Chevalier après lequel il entroit dans la lice. Mais quelles clartez ne pâlissent pas devant les vôtres ? Les plus grandes lumieres de la politique n'approchent pas de celles que vous avez fait paroître depuis les revolutions de l'Espagne, & ne peuvent tout au plus être regardées que comme des étoiles errantes, au prix de ces vûës claires, perçantes & toûjours fixes que vous avez euës sans relâche pour le service de vôtre Maître, & qui viennent de lui être si avantageuses.*

Je ne puis penser sans émotion à de si grands évenemens. Je sens que je passe malgré moy les bornes de la simplicité d'une Dedicace, que je ne puis resister à l'emphase, à la metaphore & aux figures les plus élevées qui viennent allumer mon imagination, & que je vais donner un ample champ de critique à nos Orateurs François, quelque pardonna-

* Fonseque.

ble que je dûſſe être d'avoir des idées & des expreſſions Eſpagnoles en parlant à Vôtre Excellence.

Toutes les critiques du monde ne ſont pas aſſez fortes pour arrêter mon enthouſiaſme : je ne puis, MONSEIGNEUR, être ſatisfait de la retenuë de la Proſe ; & me livrant au langage hardi & figuré de la Poëſie, j'oſe dire que quand vous n'auriez pas reçû de vos peres le brillant nom d'Alva, que vous portez, les éclatantes circonſtances de vôtre vie devroient vous le faire donner.

Si l'Eſpagne a regardé ſon jeune Roy comme un Soleil naiſſant qui lui alloit donner une face nouvelle, & la rendre plus floriſſante & plus feconde qu'elle n'avoit jamais été, les juſtes meſures que vous avez priſes pour preparer, pour amener & pour aſſurer à cette heureuſe terre le calme & la ſecurité des beaux jours dont elle va bientôt joüir, doivent vous faire regarder d'elle comme l'aurore de ces beaux jours ; & pour traduire litteralement les

*propres termes d'un Eſpagnol,** comme l'aube avant-couriere de ce Soleil vif & ardent qui a eu bien de nuages à diſſiper, & d'obſtacles à vaincre pour arriver au midi où nous le voyons, à ce degré d'éclat le plus haut où il peut monter, & d'où rien deſormais ne peut l'obliger à deſcendre. Le Heros dont il a fait choix pour fournir ſous lui cette penible carriere, ſçaura bien, non pour un temps de peu de durée, comme autrefois le Chef des Hebreux, mais pour toûjours, l'arrêter & le fixer dans ce dernier periode d'élevation & de ſplendeur.

* *Como el alva precurſora de aquel Sol vivo y ardiente que para llegar al medio dia donde le vemos preſidir, en el mas ſublime grado de reſplandor a que pudo aſpirar, y del qual nada de oi mas le obligara a deſcender, fue preciſo a ſaltar murallas de nuves: y vencer exercitos de obſtaculos; aſi el Heroe que ha elejido, y de cuyo valor en eſta fabigable carrera, ha querido ſer acompañado, ſaura, no ſolo detenerle por breve eſpacio como hiço el Caudillo Hebreo, pero eternamente fixarle, immortalizando ſu gloria en eſte ultimo periodo de elevacion radiante.* Paneg. de Philip. V. Imp. a Madrid. 1711.

Cette Epître, MONSEIGNEUR, n'eſt uniquement que pour V. E. J'aurois trop à faire ſi je voulois ſuivre le ſtile ordinaire des Epîtres dedicatoires, & parcourant cette longue ſuite de vos Ayeux, remonter juſqu'à l'antique ſource de vôtre illuſtre Maiſon. Il n'y a pourtant gueres perſonne à qui il fût plus aiſé de ramaſſer des extraits des grandes actions de vos ancêtres, qu'à un homme de ma profeſſion. Je n'aurois pas beſoin de recourir aux ſçavantes Biblioteques qui conſervent les hiſtoires de ces grands Hommes, & ſans ſortir de chez moy je n'aurois qu'à feüilletter les Tables de Mariana, *de* Strada, *& de tant d'autres Hiſtoriens Latins, Eſpagnols, Italiens & François, que les hauts faits des Heros de la Maiſon de* Tolede *rendent tous ſi curieux & ſi recherchez, que par le debit que j'en fais tous les jours je me trouve devoir à cette grande Maiſon une partie du ſuccés de mon commerce, & me vois obligé d'avoüer que le petit preſent que je prends la liberté*

de vous offrir aujourd'hui, est autant un hommage de reconnoissance qu'un tribut d'inclination & de respect.

Que je trouverois dans les Fridericks, *les* Garcias, *& sur tout dans ce grand* Ferdinand, *qui rendit de si considerables services à* Charles V. *& à* Philippe II. *des endroits par où vous leur ressembleriez parfaitement, si vous ne les aviez pas surpassez. En effet, pour ne parler que du seul* Ferdinand, *l'un de vos plus illustres Ayeux, il est vrai qu'il acquit par ses armes à* Philippe II. *la Couronne de Portugal, & les vastes Provinces qui en dépendent dans le nouveau monde. Mais combien par vos sages negociations avez-vous conservé de Couronnes à* Philippe V. *Tout ce que* Vendôme, *animé par la confiance & par l'exemple de ce jeune Heros, vient d'executer sous ses ordres, est l'heureux fruit de vôtre perseverance: & je crois déja voir ce jeune & infatigable Vainqueur, à qui la gloire étoit reservée de rendre tant d'Etats dûs à sa naissance plus dignes de*

lui, en se voyant forcé de les devoir une seconde fois à sa valeur ; je crois, dis-je, voir déja ce jeune Roy victorieux, paisible sur son Thrône, vous appeller auprés de lui, pour partager avec vous les cœurs de tant de peuples, (recompense qui seule peut égaler vos services) en faisant sentir à tous ses sujets qu'ils devront à la sageſſe & à la douceur de vos conseils une grande partie de la felicité d'un Regne, qui sera le plus doux & le plus glorieux que l'Espagne ait jamais vû.

Daignez, s'il vous plaît, MONSEIGNEUR, accepter cet heureux presage de la part d'un homme qui, à force d'avoir imprimé des Poëtes, entre aujourd'hui dans toutes leurs fureurs, & sur tout dans celle qu'ils ont de croire penetrer l'avenir. Mais je n'ai pas besoin que le Dieu qui les inspire m'en revele les secrets ; ce que je vois est garant de ce qui arrivera. Je fonde les pronostics qui regardent VOSTRE EXCELLENCE, *sur la justice du Monar-*

que, & sur le merite du Sujet.

Cet oracle est plus sûr que tous ceux d'Apollon.

J'ai l'honneur d'être avec une tres-profonde & tres-respectueuse veneration,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EXCELLENCE

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
PIERRE RIBOU.

JE n'ai pas osé mettre à la tête de ma Dedicace les Qualitez de Monseigneur le Duc d'Albe ; elles sont si grandes, que, quelque accusée peut-être que sera mon Epître liminaire, d'être montée sur des échasses, elle n'auroit gueres paru davantage qu'une *Lettre de Lacedemonien*, à la suite de tant de Titres. Mais comme ce Seigneur est aussi passionnément aimé qu'il est respecté generalement, j'ai crû que je ferois plaisir au Public de mettre ici ses Qualitez.

DON ANTONIO MARTIN ALVAREZ DE TOLEDO, Y BEAUMONT, ENRRIQUEZ, DE RIVERA, FERNANDEZ, MANRRIQUE, Duque de Alva, y de Huescar, Conde de Lerin, de Salvatierra, Oforno, Piedrahita, y el Barco, Marques de la Ciudad de Coria, y de Villanueba del Rio. Señor de Valdecornoja, Booyo, y la Orcajada, del Estado de Granada, sancto Desierto de las Batuecas ; y de las Baronias de Guisèn, Curtòn, Pinòs, Mataplana, Alcolea de Cinca, y Castillon de Farsania ; y de las Villas de Alcalà de Guadayra, Berlanga, Valverde, Puente del Congosto, Castro nuevo, Suella-Cabras, la Erguijuela, Fuente Guinaldo, y San-Felices de los Gallegos, y del Celebrado Castillo de Bernardo de el Carpio, Alcayde perpetuo de los Reales Alcazares de Carmona, Condestable, y Chanciller Mayor del Reyno de Navarra, &c. Sumiller de Corps de el Rey nuestro Señor ; y su Embajador cerca de la Persona de su Majestad Cristianissima.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

IL m'eſt échapé de dire dans l'Epître dedicatoire, que pour arracher ces ouvrages à leur Auteur je lui avois tendu des pieges ; je crois que pour mon honneur je dois declarer comment la choſe s'eſt paſſée.

Je m'étois aſſuré de ſon conſentement pour une nouvelle édition des Comedies qui ont paru toutes ſous ſon nom ; (quoique dans ces ouvrages de Theatre il ait eu un aſſocié, auquel il n'a jamais pretendu rien dérober de ce qui lui en appartient) j'en parlerai plus amplement dans les Avant-Propos de ces Pieces, quand je donnerai cette

nouvelle édition. J'avois ramassé en des temps differens une assez grande quantité de ses Poësies pour en faire un petit Recüeil. Une copie de la Lettre à M. B. (qu'il n'avoit pas certainement faite pour la rendre publique) étoit tombée en dernier lieu entre mes mains. J'étois averti qu'on alloit faire imprimer quelqu'une de ses Pieces, dont les manuscrits ont été si favorablement reçûs. Toutes ces circonstances m'obligerent à penser serieusement à donner au Public le Recüeil que je lui donne aujourd'hui.

Je connoissois à l'Auteur un éloignement invincible d'être imprimé. Cet éloignement venoit de sa tranquilité, de sa negligence & de son indifference naturelles : j'ajoûterois de sa modestie, si elle étoit croyable en un homme de son païs. Mais ce qui est pourtant bien vrai, c'est qu'il a une crainte du Public, qui jusqu'ici avoit été insurmontable. Il veut persuader que cette

crainte vient du respect infini qu'il a pour le Public, qu'il trouve tres-souvent n'être pas assez respecté : il le regarde, dit-il, avec une veneration qui tient de la frayeur. J'ai bien de la peine à être sur cela tout à fait sa dupe.

J'ai pris femme à Bordeaux, je connois les Gascons,
Leurs plus beaux sentimens me donnent des soupçons;
J'en crains jusqu'aux vertus, j'y crois de la finesse,
Comme Laocoon *aux presens de la Grece.*

Je me souviens en ce moment (quoique ce ne soit pas peut-être tout à fait bien à propos) d'un tour que fit un de ces Messieurs pour dérober une Demoiselle de ses amies aux Argus de la Police qui veilloient d'un peu trop prés sur elle. * Il la fit passer effrontément à leurs yeux sous le voile d'une Religieuse. Et

* *Le même homme à quelques jours de là fit present à saint Ovide, de la maniere que tout Paris a sçû, d'un enfant dont il étoit embaraſſé, d'un petit Romulus que ce Mars apparemment avoit eu de ſa pretenduë Veſtale.*

qui me répondra que celui-ci ne veüille pas mettre à couvert sa vanité sous la respectable simplicité de la modestie ? Quoy qu'il en fût, j'en voulois faire l'experience.

Voila quelle étoit la situation de cet Auteur quand je le menaçai, en riant, que j'allois faire imprimer un Recüeil de ses Oeuvres. Il ne crut pas d'abord cette menace serieuse ; cependant je l'y accoûtumai. Je le pris par tous les endroits où je le crus le plus sensible, & sur tout par la maniere favorable dont il ne devoit pas douter que le Public recevroit les marques de son attachement pour M. de Vendôme. Je l'apprivoisai, pour ainsi dire, de cette sorte peu à peu ; & quand je vis qu'il commençoit à être moins effarouché, je pris mes mesures pour l'impression, & m'engageai si avant dans toutes les démarches necessaires, (persuadé qu'il n'auroit jamais la rigueur de me laisser en chemin faute de son

consentement) qu'enfin, moitié de bonne grace, & moitié par necessité, il a tendu le col à ce glaive trenchant & formidable qui, ne tenant jamais qu'à un filet, est toûjours prêt à tomber sur la tête de tout malheureux qui s'y expose. Je me sers de ses propres termes; c'est ainsi que je l'ai oüi souvent appeller ce redoutable jugement du Public, dont il croit que tout homme un peu sage ne peut jamais se faire de terreur assez grande.

Je suis d'une opinion particuliere touchant les Auteurs; & je crois qu'on peut dire d'eux, en quelque façon, sur le plus ou moins de retenuë qu'ils ont à se livrer au Public, ce qu'on dit des femmes sur la galanterie, * *qu'on en peut trouver qui n'ont jamais eu de galanterie: mais qu'il est rare d'en trouver qui n'en ayent jamais eu qu'une.* On voit aussi des gens qui ont resisté toute leur vie aux attraits de l'impression: mais

* *Rochefoucaut.*

on n'en voit gueres qui les ayant goûtez une fois, ne s'y laiſſent entraîner une ſeconde, s'ils ont de quoy le faire. Je ſuis donc perſuadé que l'Auteur de ces Eſſais s'embarquera une ſeconde fois, pour peu que cette premiere navigation lui ſoit heureuſe.

Je puis dire veritablement que je n'ai fait aucun choix ſur ſes ouvrages, hors ceux qui regardent M. de Vendôme, qui ſont aujourd'hui plus de ſaiſon que jamais, quelque bien reçûs qu'ils pûſſent eſperer d'être en tout temps, par la diſpoſition où l'on eſt pour un nom ſi cheri. Quant à tous les autres, je puis aſſurer avec verité que je les ai pris ſans aucune diſtinction, comme je les ai trouvez, dans le petit amas que je prenois ſoin d'en faire, à meſure que j'en pouvois attraper quelque morceau; ce qui fait que les dattes de ces petits ouvrages ſeront fort confonduës, & que les derniers & les premiers ſeront pla-

cez ſans aucun ordre.

Au reſte, ſi ces bagatelles plaiſoient par bonheur aſſez pour que le Public en dût ſçavoir quelque gré à celui qui les lui donne, c'eſt à moy ſeul qu'il le devroit ſçavoir tout entier. Je n'en aurois eu gueres en mon pouvoir, ſi je m'étois attendu à les avoir des mains de l'Auteur; preſque toutes me ſont venuës par des mains étrangeres: & à dire vrai, on ne peut ſans injuſtice refuſer à cet Auteur d'avoüer, que dans ce débordement effrené de faiſeurs de Vers dont Paris eſt inondé, il n'y a gueres perſonne qui ait moins d'empreſſement que lui, non ſeulement à faire courir ſes productions, mais même à les reciter à ſes meilleurs amis. Mais enfin il a fait des Vers, & l'on ſçait ſur quels bords il eſt né; c'eſt aſſez pour ne pas douter qu'il ſuccombera à la tentation de donner tous ſes ouvrages, pour peu que le Public témoigne de curioſité de les voir, par l'accüeil qu'il fera

à ceux-ci. Je desire de tout mon cœur qu'ils lui plaisent pour sa satisfaction & pour mon interêt.

Je vais incessamment travailler à la nouvelle édition des Pieces de Theatre dont j'ai déja parlé ; j'y en ajoûterai quatre qui n'ont pas été imprimées. Il y en a une cinquiéme que je ne sçaurois trouver, quoy qu'on m'ait assuré qu'elle a été imprimée ailleurs qu'en France : elle a pour titre, *Le sot toûjours sot, ou le Baron Païsan.* Ce fut la derniere Piece nouvelle où joüa cet excellent Acteur comique que le Theatre perdit vers le mois d'Août de l'année 1693. Elle eut beaucoup de succés dans sa nouveauté ; cependant ni ses Auteurs, ni Messieurs les Comediens, ni moy n'en avons point de manuscrit. J'ai mis ici le titre de cette Comedie, afin que si elle existe encore au pouvoir de quelqu'un, il soit invité par là à me faire le plaisir de vouloir bien me la donner.

J'aurai auſſi de quoy faire deux petits volumes des Poëſies de cet Auteur. Le premier contiendra ſes œuvres provinciales & les ſaillies de ſa jeuneſſe. Si ces Poëſies ne ſont pas les plus châtiées, on peut eſperer qu'elles ne paroîtront pas les plus froides. Le ſecond volume ſera compoſé des ouvrages qu'il a faits depuis qu'il eſt attaché à Paris, c'eſt à dire depuis 1686. juſqu'au jour de leur impreſſion. Je ne promets toutes ces choſes que ſuppoſé que je voye dans le Public quelque impatience que je lui tienne ma promeſſe.

J'ai eu aſſez de ſoin de l'impreſſion de ces petits Eſſais pour croire qu'il ne s'y ſera pas gliſſé des fautes qui vaillent la peine d'en faire un *errata*. La plus grande faute peut-être eſt celle que j'ai faite en les imprimant. Si le Public en achete beaucoup, & qu'il n'en ſoit pas content aprés les avoir lûs, je lui ferai volontiers autant d'excuſes d'avoir abuſé de ſa bonté, qu'il aura acheté d'exem-

d'exemplaires : mais si j'en garde

* *L'amas toûjours entier au fond de ma Boutique*,

ma punition sera assez rude, sans y ajoûter la honte d'avoüer que j'ai failli. Il faudroit être aussi rigoureux à mon égard que le Seigneur des Contes de *La Fontaine* à l'égard de son païsan, pour ne me pas faire grace des coups de bâton, aprés que j'aurai commencé par sacrifier mon argent.

* *Ou Ribou le Libraire au fond de sa Boutique*
Sous vingt fidelles clefs, &c.
Vers de Despreaux.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Oeuvres de M. de Palaprat*, augmentées de plusieurs Comedies, &c. & j'ai crû que l'impression en seroit reçûë du Public avec beaucoup de plaisir. Fait à Paris ce 24. Janvier 1711.

Signé, FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre amé le Sieur DE PALAPRAT Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit donner au Public un ouvrage de sa composition intitulé, *Les Oeuvres du Sieur de Palaprat, nouvelle édition, augmentée de plusieurs Comedies qui n'ont pas encore été imprimées; d'un Recüeil de Pieces en Vers adressées à M. le Duc de Vendôme, & de divers Essais de differentes Poësies, avec une Lettre à M. B. P. M. D. M. contenant quelques legeres observations sur une Devise*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce neceſſaires, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Sieur Palaprat de faire imprimer lesdits ouvrages, en telle forme, marge, caractere, en

un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire aucun desdits ouvrages en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente il en sera mis deux exemplaires de chacun dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expo-

sant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le huitiéme jour de Février l'an de grace mil sept cent onze, & de nôtre Regne le soixante-huitiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, DE LAMET, & scellé du grand Sceau de Cire jaune.

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686. & Arrêts de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privileges, ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 14. n. 156. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 21. Mars 1711.

Signé, DELAUNAY, *Syndic.*

Et ledit Sieur PALAPRAT a cedé son droit au present Privilege à PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

RE-

RECUEIL DE PIECES EN VERS ET EN PROSE.

A S. A. S. Monseigneur LE DUC DE VENDOSME, sur l'affaire de Brihuega.

COMPLIMENT.

Du 20. Decembre 1710.

PUISQUE Palaprat vit,
Palaprat vous adore.
Prince, qui meritez bien mieux le nom de *Cid*
Que l'Amant de *Chimene* & le vainqueur du More,
Il faudra que j'aille à Madrid
Faire éclater l'ardeur qui pour vous me dévore:

A-

Ici j'ai beau crier comme un *Crieur d'Edit*,
J'entens de tous côtez crier plus haut encore,
Elever vos projets suivis d'exploits heureux
Sur ceux des plus grands Clercs, sur ceux des plus grands Preux,
Avec une chaleur, une égale poitrine
A celle de *Debeauße* ardent, impetueux
En élevant *Corneille* au dessus de Racine,
On vous nomme le Cid, le Rodrigue nouveau,
Et les Peuples des bords du Tage & de la Seine
Ont détourné sur vous ces beaux vers de Boileau :
En vain contre le Cid l'envieux se déchaîne,
L'Europe pour Rodrigue a les yeux de Chimene.

LETTRE

A S. A. S. Monseigneur le Duc de Vendôme.

Aprés la Bataille de Villaviciosa.

A Bellebat le 28. Decembre 1710.

JE vous écris, Seigneur, de ces lieux si charmans,
Lieux de vôtre presence honorez chaque année,
Où mépriſant de l'art les embelissemens,
De ses simples beautez la nature est ornée.

Dans ces aimables lieux voisins de *la Ferté* *,
Nous ne nous occupions que de plaisirs tranquiles,
Et nous y respirions la pure liberté
Qu'on ne goûta jamais dans le cahos des Villes.

Tous, gens connus de vous, & j'ose dire aimez,

* *Terre de M. de Vendôme.*

Deſtinions à la paix cette douce retraite ;
Vos exploits tout à coup dans les airs ſont ſemez,
De la Nymphe rapide on entend la trompette.

Tout dit que l'Eſpagnol a des aîles ſous vous;
Que vos chiens ne vont pas ſi vîte dans les plaines,
Et qu'ils ne forcent point ſitôt de jeunes loups,
Qu'il force en vous ſuivant les plus vieux Capitaines.

Auſſitôt nous changeons d'humeur & de propos,
Il ſe fait en nos cœurs une metamorphoſe,
La gloire les enflâme au grand nom du Heros,
Et nous n'avons depuis ſçû parler d'autre choſe.

Un grave Magiſtrat qui trouve fort humain
Le cœur du pieux Enée,

Dit qu'avec même cœur, par un plus court chemin
Vous arrivez au but, & qu'en une journée
Vous assurez la destinée
D'un Empire aussi grand que l'Empire Romain.

Le Maître de ces lieux, qui vous est dévoüé,
A son affection on diroit qu'il déroge ;
Il dit, & je puis bien l'en avoir avoüé,
Que de vôtre valeur vous êtes trop loüé,
Et que vôtre bonté doit partager l'éloge.

Ce Colonel discourtois, incivil,
* Qui sur le *Mincio* reçut si mal *Eugene*,
Laissons-là sa bonté pour aujourd'hui, dit-il,
Donnons-lui les talens d'un Condé, d'un Turenne.
D'ambition j'ai l'ame pleine,
Ici je touche au rang d'Officier general,
Et j'irois dés demain servant de Caporal

* *Il l'empêcha de passer cette riviere en 1705. au Bourghet, où il étoit posté avec son regiment de Bretagne.*

Apprendre mon métier ſous ce grand Capitaine.

Parmi nous un Convive aimable
Soûtient que l'on ne fait ſon devoir qu'à demi,
Si l'on n'eſt plus long-temps à table
Que vous n'en employez à battre l'ennemi.

Un jeune Bachelier qui par mõts & par vaux
A la chaſſe aprés vous comme un piqueur galope,
Dit qu'il vous auroit crû des ſentimens plus beaux ;
Que vous ne deviez pas prendre au gîte *Stanope* ;
Qu'ici vous en uſez bien mieux avec les loups,
Et que c'eſt en pleins champs que vous les prenez tous.

Deux freres, dont l'aîné dans les plus grands hazards
A vû l'heureux ſens froid que vôtre eſprit conſerve,

Diſent qu'avec le bras de *Mars*
Il faut que vous ayez la tête de *Minerve.*

Un de nous, ſurnommé le Prince de Bergame,
Qui pour vos interêts ſe feroit échiner,
Serieux quand il veut, mais qui ſçait badiner,
Nous contredit exprés, ſçachant bien qu'il enflâme
Nos eſprits toûjours prêts pour vous d'imaginer
Tout ce qu'on peut penſer d'une belle ame
Inébranlable aux plus grands coups,
Dont jamais la fortune à ſon gré ne diſpoſe,
Et qui nous force à croire à la metampſicoſe,
Voyant le *Grand Henry* revivre tout en vous.

Celui qui ſur le *Po* payoit vôtre oſt vainqueur,
Et qui fait une ſaulce avec ſi bonne grace,
Dit qu'il auroit voulu vous faire de bon cœur
Au retour du combat un ſalmis de becaſſe.

Le ſeul qui parmi nous
N'a pas l'honneur d'être connu de vous,

Eſt un Flamand, comme bien d'autres
A de nouvelles loix ſoûmis,
Retenu par ſes biens parmi nos ennemis,
Qui ne ſont nullement les vôtres,
Et qui tiennent de vous dans *l'Iſle*, à ce qu'il dit,
Même langage qu'à *Madrid*.

Quant au Poëte Clerc Curé de *Courdimanche*,
Par lui prôné, chanté, harâgué, haut perché
Sur ſon pegaſe *acroſtiché*,
Il eſpere qu'au moins quelque part dans *la Manche*
Vous lui ferez un Evêché.

Charlot vient mettre auſſi ſon nez dans l'entretien,
Et tout enfant qu'il eſt, faiſant des Centuries
Sur *le Prince des Aſturies*,
Dit qu'il ſçaura regner, *puis qu'il vous aime bien.* *

* *On a vû dans une Lettre de M. la P. des Urſins, que le P. des Aſturies dit qu'il aime bien M. de V.*

Hier dans un plein Conseil chacun de nous s'assit,
Et nôtre Président me dit :
Travaille en vers, vieillard, produis quelque merveille.
Ma vieillesse lui répondit :
Il faut être jeune & *Corneille*,
Pour parler dignement du *Cid*.
Le Président loüa cette sagesse extrême,
Dans un zele pareil au mien.
On m'apporta du Cid le merveilleux Poëme,
Et j'en parodiai des vers tant mal que bien,
Qui viennent au sujet comme Mars en Carême.

Ces vers ne m'ont coûté ni fatigue ni veille
A les rassembler dans Corneille,
Et je mets au pis les railleurs,
De vous en faire de meilleurs.
Ou si dans ce dessein Apollon les exauce,
J'aurai mon recours à Debeausse.

A S. A. S. Monseigneur le Duc de Vendôme.

EPISTRE, parodiée du Cid.

ENfin vous l'emportez, l'estime d'un grand Roy
Vous éleve en un rang, en un sublime employ
Qui vous fait protecteur du Trône de Castille.
Cette marque d'honneur qui sur vôtre front brille,
Est celle d'un Roy juste, & fait connoître assez
Qu'il sçait recompenser les services passez.
Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils se peuvent tromper comme les autres hommes :
Mais le choix de ce Prince apprend aux courtisans
Que les exploits passez lui sont toûjours presens ;

Puiſque pour affermir, éterniſer, étendre
Le Trône d'un *Philippe*, il veut un *Alexandre.*
Un Heros qui ſoûmet les peuples ſous ſa loy
Ouvre de cent citez les portes à leur Roy;
Chaque jour, chaque inſtant pour rehauſſer ſa gloire
Met laurier ſur laurier, victoire ſur victoire,
Lui fait à ſes côtez, au milieu des combats,
Signaler ſon courage à l'ombre de ſon bras;
Le mene tout couvert de ſang & de pouſſiere
Porter par tout l'effroy dans une armée entiere,
Chaſſer par ſa valeur cent eſcadrons rompus:
Et pour penſer encor quelque choſe de plus,
Sur ſa tête en un jour de palmes ſi couverte
Fait lire à l'Archiduc le deſtin de ſa perte,
Lui fait imaginer qu'à ſes premiers exploits
Les Royaumes entiers tomberont ſous ſes loix.
Il n'eſpere plus rien, & tout le perſuade

Qu'il voit Philippe assis au Trône de Grenade,
Les Catalans soûmis trembler en l'adorant,
Gironne recevoir ce nouveau Conquerant,
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Portant delà les mers ses hautes destinées,
De tout l'or du Batave enrichir ses lauriers.
Enfin tout ce qu'on dit des plus vaillans Guerriers,
On l'attend de Vendôme aprés cette victoire.
Dans un sanglant assaut il se couvre de gloire,
Force huit bataillons, va combattre à l'instant,
Et prend comme Rodrigue haleine en les comptant.
Il vole, il va chercher un fameux Capitaine,
Qui de l'art d'*Hannibal*, de la valeur Romaine
Cent fois a fait briller l'assemblage achevé,
Que Vendôme lui-même a jadis éprouvé.
Staremberg en un mot, quel plus beau nom de guerre !
Sice grand Chef a fui devant son cimeterre,

Paroiſſez, Hollandois, Portugais, Allemands,
Et tout ce que la Ligue unit par ſes ſermens,
Que Vendôme conſtant, ſage, à qui tout ſuccede,
Soit deſormais le Cid : qu'à ce grand nom tout cede.

A S. A. S. Monseigneur le Duc de Vendôme.

Sur le Virelais de M. Campistron, dont le refrain est : Ah le beau coup que l'Amour vient de faire !

CAPRICE.

D'Un Prince absent desœuvré Secretaire,
Depuis un mois j'étois hors de combat,
Dans mon marais languissant, solitaire,
Par rhume affreux reduit sur le grabat :
Apollon vint. Je crûs son ministere
De Medecin pour ma toux salutaire :
Mais à ce soin loin qu'il se preparât,
A ses côtez j'apperçus un Notaire.
Ouais, qui voudroit être mon legataire,
Pensai-je alors ? Les biens de Palaprat
Ne pairoient pas les frais de l'inventaire.
L'Amour suivoit. De ce triumvirat,
Dit Apollon, voici tout le mystere.
Vendôme épouse, & tu penses te taire,

Vieux paresseux, à mes dons refractaire ?
Quoy faloit-il que quelqu'un celebrât
A tout l'olympe une fête si chere
Plûtôt que toy ? Rougis, écoute, ingrat,
Quel Virelais Campistron vient de faire.

Il me le lut. Est-ce le caractere
D'un Euripide au vingtiéme carat ?
Il vient de lui comme moy de *Clotaire*.
Vous vouliez bien, dis-je, qu'il s'en parât,
Et l'avez fait vous-même ; oui vous, pour plaire
A cette Cour où se passa l'affaire,
Où vous n'osez aller qu'en apparat ;
Dont le sacré Vallon est tributaire,
Où les Amours regnent mieux qu'à Cithere,
Où le destin a permis qu'on livrât
De Jupiter la foudre meurtriere,
Et de Venus la ceinture ouvriere,
De grace vive & de brillant éclat
Au couple heureux qu'en ce ciel on revere :
Enfin à Seaux. Bien traitez la matiere,

Mais comme un Dieu fidele au celibat
Ne doit ſçavoir telle legende entiere,
Vous avez dit, croyant qu'on s'y trompât,
Quel Virelais Campiſtron vient de faire.

Ah ! j'aurois fait, par ce jour qui m'éclaire,
Le beau premier un terrible ſabat ;
Chantant Hymen, ſi j'euſſe eu la voix claire :
Mais elle eſt telle encor qu'à Bellebat. *
Oui, mon Heros, & mon Dieu tutelaire,
Non ſeulement la veine, mais l'artere
J'aurois ouvert, j'aurois crié *vivat*
Comme un perdu, ne m'embaraſſant guere,
Dans les tranſports d'une ardeur non vulgaire,
Qu'on applaudît, ou qu'on invectivât.
On vit à *Seaux* les plaiſirs à l'enchere,
Parmi les Dieux, pas un qui s'en privât ;
L'*Hymen*, *Comus* avec ſa bonne chere,

* *J'avois eu l'honneur d'y paſſer les Fêtes de Pâques avec M. de Vendôme, & j'étois fort enrhumé.*

Mars, les neuf Sœurs, les Amours & leur
Mere ;
Rien n'y manqua, Seigneur, que vôtre
Frere :
Mais si le Ciel faisoit qu'il arrivât
Sept ou huit mois avant que fussiez pere ;
Lors je voudrois qu'Apollon relevât :
Quel Virelais Palaprat vient de faire.

A S. A. S. Madame la Ducheſſe de Vendôme.

Sur ce qui ſe paſſa au Temple le jour que S. A. l'honora de ſa preſence pour la premiere fois.

RONDEAU.

QUe dans le Temple on fit de feux de joye !
Du Boulevard juſques à ſainte Avoye
Quel bruit ! quels flots d'un peuple curieux,
Qui vous voyant, s'écrioit juſqu'aux cieux :
O que de biens Vendôme nous envoye !

On prodigua les fleurs ſur vôtre voye,
Et tous les ſoins que le reſpect employe ;
Soins qui pour vous n'ont jamais brillé mieux
Que dans le Temple.

Si ces transports sçurent plaire à vos yeux,
Princesse, à qui l'on compte pour ayeux
Plus de Heros qu'on n'en vit devant Troye,
Nous meritions une si noble proye.
Où pouvoit-on placer le sang des Dieux,
Que dans le Temple ?

A S. A. S. Monſeigneur de Vendôme, Grand Prieur de France.

Pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé au Temple quand Madame la Ducheſſe de Vendôme y vint.

BALADE.

QUand la Princeſſe avec Vendôme unie
Nous viſita pour la premiere fois,
De ſa viſite adonc ne fut punie,
Ains vit l'accüeil qu'on fait au ſang des Rois.
Ces lieux d'azyle & paiſibles & cois
Furent forcez; la preſſe y fut ſi forte,
Qu'on s'étouffoit, on crioit à la porte
Plus qu'au feſtin * de la S. Barnabé,
Plus qu'à la Foire, ** où par neffles tombé

* *Grand repas de fondation au Temple, où bien des gens tâchent de ſe fourrer.*

** *Le jour de la S. Simon, S. Jude la Foire eſt dans le Temple. C'eſt un vieil uſage de dire qu'on y donne des neffles, & on y barbouille de noir ceux qui ſont aſſez ſimples pour en aller chercher.*

Dans le paneau, maint sot à rire apprête :
Depuis qu'on mit Templiers à jubé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

Soudain sentis ma verve rajeunie,
Et raisonna la lyre sous mes doigts
De chants joyeux sur la gloire infinie
Des deux Epoux, & sur leur digne choix.
Du Frere absent point n'oubliai les droits.
L'Abbé * de qui l'exemple nous exhorte
Fit tes hõneurs Dieu sçait de quelle sorte:
Moy qui servois d'Acolyte à l'Abbé,
De la terrasse, ainsi que d'un Jubé,
J'allois criant au peuple à pleine tête :
Que ce jour soit dans la joye absorbé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

Combien *Minerve* & Venus *Vranie*
Vont l'enrichir de trésors à la fois !
Tu sçais, des temps instruite *Polymnie*,
Qu'il n'en eut onc de pareils autrefois.
Nos Chevaliers, Commandeurs & Grand-Croix,

* *M. l'Abbé de Chaulieu.*

Qui font la guerre au Tyran de la Porte,
Et ſans fixer l'ardeur qui les emporte,
* Où s'arrêta le fier Epoux d'Hebé
Paſſent les murs ** teints du ſang de Thiſbé,
N'ont titre aucun de ſemblable conquête;
Et l'Ordre a dit, tout Regiſtre exhibé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

ENVOY.

Pour redoubler la bonne compagnie
Qu'Hymen prend ſoin d'aſſembler ſous tes toits,
N'attends le jour de la ceremonie
De ta famille augmentée en neuf mois.
Le Ciel, dit-on, n'eſt plus ſourd à nos voix,
Et des zephirs la legere cohorte
A ton vaiſſeau ſera bientôt eſcorte;
Le bruit en eſt avidement gobé.
Que je ſois roche ainſi que Niobé,
Si le deſtin admet nôtre requête.
Prince à nos yeux trop long-tems dérobé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

* *Aux Colonnes d'Hercule.* ** *Babylone.*

A S. A. S. Madame la Ducheſſe de Vendôme.

Pour la conſervation de mon franc-ſalé.

RONDEAU.

UN peu de ſel tous les ans pour l'uſage
De mon petit & peu riche ménage
M'eſt par Aubry * délivré du Grenier ;
Veu que deſſein n'ai d'être fauſſonnier,
Reine d'Anet, conſervez mon partage.

Retranchez-en plûtôt au Cuiſinier ;
Avec prudence il le doit manier,
Et le plus ſûr met parfois au potage
Un peu de ſel.

Il en viendra chez vous plus qu'à broüage,
Si le ſel eſt le ſymbole du ſage :

* *Concierge d'Anet, & Maître du Grenier à Sel.*

Onc en ce sens n'en eus pour un denier,
Et tout au plus moins piquant que Regnier, *
J'ai par hazard jetté dans quelque ouvrage
Un peu de sel.

* *Auteur de Satyres.*

A M. R.

Qui m'avoit demandé une Lettre que j'avois écrite au ſujet des Fêtes d'Anet à l'arrivée de S. A. S. Madame la Ducheſſe de Vendôme.

CHer voiſin, toûjours prêt à rire,
Reſtaurateur de la gayté,
Qui d'un enjoûment ſans ſatire
Réveilles la ſocieté.

Imitateur de la nature,
O toy, dont le talent heureux
En toute ſorte de figure
Te transforme quand tu le veux.

Copiſte adroit, gentil Prothée,
Qui rends (quoique maigre & fluet)
Le riche Auteur de Galatée,
Et le pauvre Auteur du Muet.

Grand Clerc en Metopoſcopie, *

* *La ſcience de la phiſionomie.*

Qui vois de loin un fat banal,
Et ſçais en faire une copie
A corriger l'original.

Convive éternel ſans crapule,
Gaillard Ariſtarque des ſots, *
Que l'un & l'autre crepuſcule
Trouva ſouvent parmi les pots,

Qui ſans que rien de bas s'y mêle,
Prends la débauche ſur un ton,
Qu'en ta faveur on renouvelle
Le decret qu'on fit pour Caton.

Oui plûtôt Paris équitable
Fera par une expreſſe loy
Des vertus des plaiſirs de table
Qu'un homme vicieux de toy.

Dans ces delices innocentes
Que l'on a du contentement !
Qu'on eſt charmé, ſoit que tu chantes,
Soit que tu contes ſeulement !

* *Critique.*

Enrichiſſant par tes peintures
Et par la beauté du jargon
La plus ſimple des avantures
Arrivée à quelque Gaſcon.

Mais quel excés de plaiſir gagne
L'eſprit & le cœur à la fois,
Lorſque ton tuorbe accompagne
Les tendres accens de ta voix !

O toy qui prends grand ſoin de rendre,
Bûvant ſouvent, ton goſier net,
Tu viens donc de te faire entendre
A la Divinité d'Anet ?

Pour moy, pauvre bête éclopée,
Et qui n'ai plus que des deſirs,
Dans la vive *Proſopopée*
Je me ſuis tracé vos plaiſirs.

* Et dans mon cabinet, aſſis au pied des hêtres,
Pour tâcher de me conſoler,

* *Vers de M. Deſpreaux.*

J'ai fait joüer, danſer, parler
Tous vos perſonnages champêtres.

Mais puiſque tu n'as pas vû la Lettre que j'ai écrite ſur ce ſujet à une Dame de la Cour de S. A. & que tu me témoignes deſirer de la voir, je vais te contenter, au moins en partie, & t'en donner les fragmens dont je me ſouviendrai.

Deſſus de la Lettre.

A Madame, Madame... Epouſe d'un Epoux
Qui ne craint gueres les coups,
* Pour les ſauver à ſon Maître
Qui s'offre à les recevoir.
C'eſt la nommer. Cotron eſt ſeul peut-être
Qui penſe ainſi ſur ſon devoir.

Aprés quelques lignes de proſe, où je la priois de vouloir bien ne laiſſer pas ignorer à S. A. la douleur que j'avois euë de n'avoir pû lui faire la reverence avant ſon départ pour Anet, ce mot d'*Anet* & celui de *nôtre Princeſſe*, langage de vieux domeſtique, qui avoit échapé à mon affection; ces mots, dis-je, de *nôtre Princeſſe*

* *Action du combat de Caſſan.*

& d'*Anet* réveillerent ma verve, & j'apostrophois ainsi ce sejour delicieux.

Anet, quelle est ton allegresse ?
Tu peux enfin dire, *Nôtre Princesse.*
Qu'aprés ce bien long-temps nous avions soûpiré !
Du Fils du Grand Henry Palais, belle campagne
Où Mars s'est avec lui si souvent retiré,
Charme par cent plaisirs son auguste Compagne,
Tandis que ce Heros sur l'Ebre desiré,
Par l'Envie elle-même à regret admiré,
Vole au secours des Trônes de l'Espagne.

Quand la Princesse paroîtra,
Quel sera l'embarras de l'Orateur timide ?
Ciel! que deviendra-t-il quand en elle il verra
Le sang de Mars & l'Epouse d'Alcide ?
Il va, surpris à son aspect,
Lui presenter le second tome
Du compliment du Maire de Vendôme.
Le trouble est un effet de joye & de respect.

Qu'il dépêche en tremblant ſon pompeux
coq à l'âne,
Et qu'au moment qu'il parlera le mieux,
La jeuneſſe du Bourg, laſſe du ſerieux,
L'interrompe d'une forlâne ;
Que tout le peuple reüni,
Malgré la liſiere Normande,
Plus encline au procés que Moines de Cluni,
Ne ſonge qu'à danſer & boire à l'Allemande,
Et que paré d'une guirlande,
Le chenu Gouverneur [1] de trente ans rajeuni
Des jeunes gens mene la bande.
Que le Comus d'Anet, le delicat Petit, [2]
Du temps de Galatée [3] imite la bombance,
Qu'il faſſe à l'appetit ſucceder l'abondance,
A l'abondance l'appetit ;
Que ſur tout le ſouper y ſoit joyeux & long,

1 *C'eſt un vieux Gentilhomme blanc comme un cygne.*

2 *Maître d'Hôtel de S. A.*

3 *Fête donnée à Anet à Monſeigneur en 1686.*

Que de tout l'entretien les ris soient la matiere,
Et que pour faire chere entiere,
Petit au fruit prenne le violon. *
Je l'entends, je vois qu'on l'admire :
Il va passer pour Apollon,
Si mon cousin ne prend sa lyre.
Ah que pour les soupers jusques au jour portez
Ne possedons-nous le Grand Maître !
Juste Ciel que n'y peut-il être,
Et moy combattre à ses côtez ?

Que le vertumne adroit d'un plus beau potager
Que ceux d'Alcinoüs craints par le sage Ulysse,
Aille tous les matins ses tributs partager
Entre la cuisine & l'office.
Que les pêches y soient moins rares que verjus,

* *Il en jouë dans la derniere perfection.*

Que mon friand cousin y fasse larges brèches :
On sçait depuis long-temps qu'il ne hait pas les pêches,
Quand elles ont une pinte de jus. [1]

Que du Concierge Aubry l'esprit universel
En bons vins, en bons lits, à la fête réponde;
Qu'il brille à loger tout le monde,
Sans pourtant oublier mon sel. [2]

Que le Canal Dauphin ait mille jeux semblables
A ceux du grand Canal [3] protegé par saint Marc,
Sur ses bords qu'on tire de l'arc;
Qu'on y dresse cinquante tables,
Qu'on donne aux Cordeliers [4] du Parc
Liberté de faire les diables.

1 *C'étoit un bon conte du celebre feu M. Raisin.*

2 *Voyez le Rondeau ci-dessus.*

3 *Le grand Canal de Venise.*

4 *Il y a un petit Convent de Cordeliers dans le Parc d'Anet.*

Par les ardeurs du Soleil
Que la côte ſeche & cuite
De S. Germain de la Truite
Soit un parterre vermeil
D'anemones & de roſes
Plus brillantes que ſaphirs,
Par les amoureux zephirs
Toûjours fraîchement écloſes.
Du Prieuré de Dumanet
Que les cailloux deviennent des dragées,
Que toutes les pierres d'Anet
En émeraudes ſoient changées :
Plus forts que le belier ce ſeroient des outils
Pour reprendre les murs pris par le Prince Eugene ;
Nous en aurions plus que Pointis
N'en apporta de Cartagene.
Que de ſes bords marécageux
L'Eure à grands flots d'argent ſorte dans les prairies ;
Qu'à pleines mains celui qui payra tous ces jeux.

Jette l'or & les pierreries.
Mais non, quand il en jetteroit
A l'honneur d'une telle fête,
Je crois qu'encor il trouveroit
Des gens qui secoûroient la tête :
On ne peut jamais contenter
Sa femme & tout le monde, a bien dit la Fontaine ;
L'un plus que l'autre en voudroit emporter,
Et l'on pourroit ensanglanter la scene.
Pour ne faire entrer sur les rangs
Que les combats que l'allegresse inspire,
Qu'on serre l'or, source des differends,
Et que l'on ne songe qu'à rire.
Que de bon vin chez soy chacun pourvû
Celebre ce grand jour, & le marque en son livre.
Qu'enfin ce jour la Fleur s'enyvre,
* Phenomene non encor vû.

* *Contre-verité aussi grande que si on la disoit du lever du Soleil.*

Qu'en beaux carouſels & tournois
On faſſe de grandes dépenſes.
Que ne puis-je en galant harnois
Aller y rompre quatre lances,
Et de mon adreſſe ébahi
Rendre le ſpectateur des fêtes
Entre moy ſeul & Dufaï *
Balançant ſur le prix des têtes ?
Qu'on n'entende par tout que cris
De *vivat*, & des chants de joye,
Et que l'on prodigue les prix
Et pour l'arquebuſe & pour l'oye.
Que le vainqueur ſoit haut placé
Sur un char que mene Grand-erre
** Sonnet... Mais Sonnet a verſé,
Je donne auſſi du nez à terre... &c.

* *Officier de la Compagnie des Gardes de M. de Vendôme. Il étoit non ſeulement Cavalier au ſiege de la Rochelle, mais Brigadier dans ſa Compagnie. Or en ce temps-là les Cavaliers avoient de grandes mouſtaches, & les Cornettes étoient beaucoup plus vieux qu'aujourd'hui les Meſtres de Camp.*

** *Vieux Cocher, grand verſeur.*

EGLOGUE

Miſe en Muſique par M. Lully, fils du celebre M. Jean-Baptiſte Lully.

Chantée à Anet devant Monſeigneur le de Février 1691.

DAPHNIS, MENALQUE, PALEMON.

DAPHNIS.

LE fils du grand Sylvandre honore ces hameaux
De ſon auguſte preſence :
Bergers, par mille chants nouveaux
Signalons aujourd'hui nôtre reconnoiſſance.

MENALQUE.

Que pouvons-nous entreprendre
Qui la faſſe éclater mieux,
Que de remplir ces lieux
D'autels, d'encens, de vœux en l'honneur de Sylvandre ?

Commençons par chanter ſes vertus, ſes exploits.

PALEMON.

Les Muſes manqueroient de voix
Pour un deſſein ſi temeraire.
Soyons zelez, ſans être trop hardis :
Au fils de ce Heros efforçons-nous de plaire,
L'encens qu'on brûle pour le fils,
Eſt toûjours agreable au pere.

DAPHNIS.

Sur la terre & dans les cieux
Tout eſt plein de ces exemples :
Quand Mercure, Apollon, & Bacchus ont des Temples,
C'eſt un honneur qu'on rend au Souverain des Dieux.

MENALQUE.

L'olympe approuve ces partages,
Sylvandre y trouvera de ſecretes douceurs.
Il regne ſeul dans nos villages :
Mais ſon fils avec lui regne dans tous les cœurs.

PALEMON.

Que cet auguſte Fils occupe vos muſettes,
Que leurs plus agreables ſons
Soient d'un ardent reſpect les tendres interpretes.
Je donnerai pour prix mon chien & deux houlettes
A qui dira pour lui de plus nobles chanſons.

DAPHNIS.

Athenes de Minerve a reçû mille graces,
Rome eſt de Mars le celebre ſéjour,
Thebes du Dieu du vin, Delphes du Dieu du jour,
Et Cithere & Paphos des Amours & des Graces.
Mais ſi nos vieux ormeaux,
Nos jeunes bois, nos prez, nos voix, nos chalumeaux
Au Fils du grand Sylvandre ont le bonheur de plaire,
Rome, Athenes, Paphos, Delphes, Thebes, Cithere,

Vous ne valez pas nos hameaux.

MENALQUE.

Le Printemps de ſes fleurs embellit nos prairies,
L'Eſté fait meurir nos moiſſons,
L'Automne de ſes fruits remplit nos bergeries,
Le triſte Hyver dêplaît par ſes glaçons.
Mais ſi le Heros que je chante
N'attend pour nous quitter que la ſaiſon riante,
Froids aquilons vous faites nos plaiſirs,
Nos beaux jours finiront au retour des zephirs.

DAPHNIS.

Ce ſéjour ſi charmant n'eſt qu'un deſert affreux
En ſon abſence.

MENALQUE.

Un moment de ſa preſence
Suffit pour nous rendre heureux.

DAPHNIS.

Par elle tous nos soins, tous nos soucis nous quittent,
Rien n'en peut mieux exprimer le pouvoir.
Nous cherchons autant à le voir
Que ses ennemis l'évitent.

MENALQUE.

La Déesse des Amours
Rend son repos plein de charmes.

DAPHNIS.

Mars l'accompagne toûjours
Aussitôt qu'il prend les armes.

MENALQUE.

Qu'il brille dans le sein de l'Empire des Lys,
Qu'il aille se couvrir d'une noble poussiere,
Il est partout l'image de son pere...

PALEMON, *en l'interrompant.*

Que dirois-tu de plus ? Viens recevoir le prix.

Vers pour être chantez à un Souper qu'on donna à Monseigneur le Grand Prieur en 1686.

Rien n'est comparable au Heros
Dont nôtre table est honorée ;
Il surpasse en beauté le Fils de Citherée,
Il boit mieux que le Dieu des pots,
Il a le port, la noble audace,
La valeur du Dieu de la Thrace,
Pareil mépris pour les hazards.
Enfin telle est leur ressemblance,
Que la seule Venus entre ce Prince & Mars
Pourroit faire la difference.

A Monseigneur de Phelypeaux, Secretaire d'Estat.

Pour le remercier de l'honneur de son souvenir pendant que j'étois au Siege de Valence en 1696.

RONDEAU.

QU'avec des Vers avoüez du Parnasse
A Mecenas Clio presente Horace,
On n'en sera ni surpris ni jaloux :
Mais moy, par où m'être attiré de vous
Tant de bonté ? Ce bonheur me surpasse.

J'en suis si fier, que j'essuirois les coups
Que de Valence on fait pleuvoir sur nous,
Si l'on n'étoit repoussé d'une place
Qu'avec des Vers.

Vous avez trop excité mon audace,
Et desormais qu'est-il que je ne fasse ?

Sans être heureux les Poëtes ſont fous.
Mais quelque vain qu'on ſoit d'un ſort ſi
doux,
On n'oſeroit répondre à vôtre grace
Qu'avec des Vers.

Sur ce que pendant ce même Siege de Valence on confondoit souvent le nom de M. de Lapara avec le mien, & qu'à tous momens on disoit l'un pour l'autre.

RONDEAU.

POur Lapara mainte charette traîne
Cet attirail qui grossit le domaine
Et les trésors de l'avare Pluton ;
Comme mortiers, bombes, poudre, canon.
Don Colmenere * en a chaude migraine.

Je n'en ai moins, & l'yvrogne Goulon **
Par quiproquo pourroit jetter son plomb
Sur Palaprat, tant il a grande haine
Pour Lapara.

Or s'il alloit faire cette fredaine

* *Il défendoit la Place.*

** *Il commandoit l'artillerie de la Place.*

De m'honorer de la mort d'un Turenne,
Si prompte mort prévient l'art d'Apollon ;
Et je m'en vais changer exprés de nom,
De peur qu'un coup étourdi ne me prenne
Pour Lapara.

A Monſeigneur le Comte de Maurepas, Secretaire d'Eſtat.

Pour répondre à une Lettre dont il m'avoit honoré, dans laquelle il nous traitoit, M. Campiſtron & moy, de Caſtor & Pollux, pendant l'aſſemblée des Eſtats generaux de la Province de Languedoc, dont j'avois l'honneur d'être en qualité de Deputé de la ville de Toulouſe.

A Montpellier le 28. de Novembre 1697.

JEune Miniſtre, heritier de l'Atlas
Qui de l'olympe eſt l'appui neceſſaire,
Accoûtumé par les ſoins d'un tel pere,
A voir ce poids, & ne t'étonner pas;
Contente-toy, genereux Maurepas,
De m'honorer de tes Lettres frequentes;
De ta bonté ces marques ſurprenantes
Dans mon païs font aſſez de fracas,
Et ſur les bancs déja de nos Eſtats
On va chercher ma naiſſance, ma vie;

De mes ayeux on foüille les cercüeils ;
Prelats, Barons, tous me portent envie.
Jamais faveur fut-elle ſans écüeils ?
De trop d'eclat la grandeur eſt ſuivie.

Appelle-moy, lorſque tu m'écriras,
Mainard, Racan, Voiture, la Fontaine,
Et donne-moy des Heros d'Hypocrene
Les plus beaux noms autant que tu voudras,
Je n'en croirai que ce que j'en dois croire,
Et joüirai cependant d'une gloire
Dont mille gens ne s'appercevront pas.
Mais de Caſtor, de Pollux, je te prie,
Retranche-moy les noms trop glorieux ;
De ſi grands noms paſſent la raillerie.
Dés qu'un mortel s'éleve au rang des Dieux,
A tout le monde il fait ouvrir les yeux.
Je ne puis voir ſans une crainte extrême
Tous les dangers de la grandeur ſuprême.

Pour la pouvoir regarder ſans effroy,
Il y faudroit être né comme toy.
Je ne cheris que les honneurs paiſibles,
Point de bonheur qui faſſe tant de bruit:
Trop de fortune a des revers terribles,
Tu vas le voir dans l'exemple qui ſuit.

LE POIRIER.

CONTE.

AU temps jadis qu'on avoit ſur les Dieux
Une croyance abſurde & ridicule,
Et que l'abus fut tel, qu'en quelques lieux
Le Singe étoit en même rang qu'Hercule;
Dans un Village aſſez prés de chez nous,
(Peuple ſorti du tectoſage antique,)
Eſtoit giſant ſur la place publique
Un vieux tronc d'arbre abandonné de tous,
En ſon vivant Poirier, dit la cronique.
Poires porter n'étoit pas ſa vertu,
Ombrage moins. N'étant d'aucun uſage,
Pauvre Poirier par le commun ſuffrage
A coups de hache un jour fut abattu.
Le voila donc étendu dans la place
Tout de ſon long. Recevant mil affronts
Et des enfans & de la populace,
Juſqu'à ſervir de mangeoire aux griſons

Dãs les marchez. Que tes metamorphoſes,
Déeſſe aveugle & ſourde à tant de vœux,
A ton caprice expoſent toutes choſes !
Par un chemin de myrtes & de roſes
Mene un magot chez le ſexe amoureux,
En braſſelets fais porter les cheveux
D'une guenon recrepie à vingt doſes ;
Fais un Seigneur d'un maltôtier, d'un gueux ;
Ce peu que j'ai prends-le encor, tu le peux,
Viens attaquer mon humeur ſi tu l'oſes.

Sur un Poirier c'eſt trop moraliſer ;
Reprenons donc l'hiſtoire de nôtre arbre.
Un Prêtre en vain vouloit ſolenniſer
Un vieux Mercure. Il n'étoit pas de marbre,
Ains d'un bois blanc ; mol & prompt à s'uſer.
A peine encor connu de quelque vieille,
Au Dieu tantôt il tomboit une oreille,
Et puis un bras. Il n'oſoit l'expoſer ;
On eût été tenté de mépriſer

Jupiter même en figure pareille.
Il faut des Dieux dorez pour imposer.
Le Prêtre fin du Temple du Village
Avoit de quoy son malheur reparer :
Son pere étoit Sculpteur, lui de dorer
Avoit jadis fait son apprentissage
Avant d'entrer aux Mysteres sacrez.
Pour faire un Dieu tout brillant de lumiere,
Tout battant neuf, à nos Maîtres Jurez
Il ne manquoit qu'une bonne matiere :
Mais bonne ou non, qu'importe ? & que ne peut
Un ouvrier de qui les mains excellent ?
Ah ! par ma foy quand l'or & l'art s'en mêlent,
On fait un Dieu de tout ce que l'on veut.
Saule, Poirier sert dans la conjoncture ;
Et, n'en déplaise au proverbe ancien,
Tout bois n'est propre à former un Mercure :
C'étoit déja chose facile & sûre,
Quand la façon sur tout ne coûtoit rien.

Témoin ce tronc rebut de la contrée ;
On le façonne & peint en camayeu ;
Eſt-il brillant, doré, mis en beau lieu,
De mille ſots l'Idole eſt reverée,
Et chacun vient rendre hõmage à ce Dieu.
Son Prêtre étoit riche comme un augure,
S'il avoit ſçû ménager l'avanture.
Joignant l'erreur à la devotion,
Il ſe perdit par trop d'ambition :
Il ne ſçavoit vanter qu'à toute outrance
Et ſon Mercure & ſa protection.
Ce n'étoit rien, s'il n'eût eu l'imprudence
De l'étaler à la Proceſſion.
Vous vous montrez, c'eſt-là vôtre ruïne,
Riches mortels élevez du neant ;
Toûjours le peuple a quelque faineant
Trop curieux d'aller à l'origine.
Tel faineant à ce Dieu fut fatal.
On le portoit en pompeux équipage ;
Pour ſon malheur un vaurien du village
Le vit paſſer ; c'étoit le Maréchal,
De ſon quartier le goguenard banal,

Dont les bons mots paſſoient pour des oracles.

Il s'écria, l'indiſcret ! le brutal !

Portons nos vœux à d'autres tabernacles,

N'aurions-nous pas honte de le prier ?

Quoy c'eſt donc là ce faiſeur de miracles !

Le plaiſant Dieu ! nous l'avons vû Poi-rier.

A M. De la Chapelle, de l'Academie Françoise, Receveur general des Finances, &c.

Au mois de Juin 1698.

Pour le prier de prévenir M. d'Argenson en ma faveur sur un Jeu qui étoit chez moy.

EPISTRE.

TOy qui du sacré Mont fis d'abord un beau choix ;
Mais qui n'y bornant pas toutes tes esperances,
As sçû cultiver à la fois
L'Academie & les Finances ;
Toy qui viens d'allier Plutus & les neuf Sœurs,
Exemple peu frequent d'une union si belle ;
Qui peux joindre à ton gré d'une façon nouvelle
Les chimeres du Pinde aux solides douceurs :
Tu sçais l'art de joüir de ces douceurs solides,

Range des coffres forts dans le sacré Vallon,
Et fais porter aux arbres d'Apollon
Les pommes d'or des Hesperides.

Fais seulement connoître à ce grand Magistrat,
Des ordres de la Cour équitable interprete,
Les mœurs, l'esprit de Palaprat,
Ton Confrere fidele en plus d'un Doctorat,
Et ton antipode en recette.
Réponds-lui de mon cœur & de ma probité,
Donne-lui pour garants les murs du Tectosage;
Dis-lui qu'il fut soûmis à mon autorité,
Que de mes Consulats sa Ville a plus d'un gage;
Qu'aprés quinze ans d'absence, aimé, cheri des miens,
Present à mes concitoyens,
Je suis choisi par ma Province
Pour être un de ses Deputez,
Et pour representer au Prince
Nos besoins & nos libertez.

Ajoûte encor un trait aprés ces caracteres,
Tu ne l'ignores pas. L'honneur dont je joüis
Auprés des deux celebres Freres,
Iſſus du ſang auguſte à qui l'on doit Louis.
Mon éloge eſt fini, parlons de mes affaires.

Nombre de gens chez moy s'aſſemble chaque jour,
Non pour y commenter quelque Bible ſuſpecte,
Ni pour examiner de la naiſſante ſecte
L'impertinent & fanatique amour.
On y vient pour joüer, il faut trancher la choſe:
Mais quels Joüeurs? tous gens choiſis,
Tous purs & blancs comme les lys,
Et tous flairans mieux que la roſe.
Là le Chevalier du hazard
Ne hazarde pas de paroître,
Il peut chercher quelqu'autre part
A ſignaler ſes coups de maître.
Chez moy le Bourgeois ingenu
Eſt preferé, parce qu'il eſt connu,
Au fin Marquis de l'induſtrie.

L'argent & les joüeurs, tout eſt de bon aloy,
Et l'on fait une enquête, en arrivant chez moy,
De vie & mœurs, & de patrie.

Pour la maniere de joüer,
Elle eſt toûjours douce & paiſible,
Pas le moindre incident; & c'eſt un fait plauſible
Que l'envieux doit avoüer.
On n'entend pas un mot dont l'oreille s'offenſe,
Je dis l'oreille d'un Caton:
Le bruit ſuperieur eſt celui du jeton,
Et tout, juſqu'a la femme, y garde le ſilence.
On n'y diſtingue point l'heureux du malheureux,
Au moindre emportement perſonne ne s'échape;
Et c'eſt ainſi qu'on joûroit à la Trape,
Si ces Peres joüoient entr'eux.
L'uſurier y pourroit de ſes chifres divers
Sans être interrompu calculer ſes eſcomptes;

Si La Fontaine étoit il y feroit ſes Contes :
Moy-même qui t'écris j'y compoſe ces Vers.
La paix y regne enfin, & la friponnerie
Perd tout eſpoir de s'y gliſſer ;
Et j'apprens cependant qu'on a voulu tanſer
Les innocens plaiſirs de cette coterie.
Bruit, tumulte, fracas, deſordre, carillon,
Artifice, tours de ſoupleſſe,
Termes dont on pourroit alarmer la ſageſſe
Du Commiſſaire Gorillon,
Rien n'y fut oublié.... Je ne puis trop loüer
Du prudent d'Argenſon le zele infatigable ;
Il a rendu ſon nom aux fripons formidable,
Et tous leurs vains projets ſous lui vont échoüer :
Il pourſuit tous les jours d'un courroux legitime
L'adreſſe qui produit plus de maux que le crime ;
Car enfin vingt voleurs ſur la roüe ont fini,
Depuis que Dorilas vit & brille impuni,
Et que du revenu d'une pareille adreſſe
Il traite ſes amis & meuble ſa Maîtreſſe.

Combien de Dorilas par les loix oubliez
Redoutent d'Argenſon, ont ſes ſoins à combattre ?
Hardis Comediens, mais fort humiliez
Depuis que pour joüer ils n'ont plus de theatre.

Qu'il ne prenne pas ma maiſon
Pour une ſemblable caverne ;
Minerve y regne trop pour y ſouffrir l'averne,
Les ſeuls jeux innocens ſont chez moy de ſaiſon.

Réveillé par un vif lutin,
Qui m'inſpire parfois des boutades heureuſes,
Je donne aux Muſes le matin,
Et l'aprés-dinée aux Joüeuſes.
Dans des coins ignorez des profanes humains
Mon Apollõ toûjours ſe reſerve des caches,
D'où ſi Mercure vient il obſerve ſes mains :
Loin d'applaudir ſes tours, il les traite de lâches,

Il avertit tout haut, je les ſçai, je les crains,
Et mieux que moy, dit-il, Joüeurs, * gardez vos vaches.
Peut-on imaginer plus de précaution ?
Mais ce n'eſt pas aſſez, ſi tu n'es caution
Que de tous les mortels le mortel que j'honore
Avec autant de paſſion,
Ne prendra cõtre moy jamais d'impreſſion.
Tu connois qui je ſuis, mais d'Argenſon l'ignore.
L'azyle qui me garantit
Des ſurpriſes du Commiſſaire,
Ne ſçauroit guerir mon eſprit
De la crainte de lui déplaire.

Je profite, je ceſſerois,
Si ce profit chez lui devoit me faire un crime,
Et je prefere ſon eſtime
A tous les gains que je ferois.

* Boves per dolum amotas riſit Apollo. *Horat. lib. 1. Od. 10.*

A Monseigneur le Comte de Maurepas, Secretaire d'Estat.

Sur ce que Monseigneur de Pontchartrain m'avoit fait ordonner la veille par M. Desgranges de faire cesser mon Jeu.

EPISTRE.

A Fontainebleau le 7. de Septembre 1698.

MInistre, en qui le don d'une heureuse naissance
A prévenu des ans la lente experience ;
Qui sur un grand modele excitant tes desirs,
As aimé le travail dans l'âge des plaisirs :
Par ma faute exilé de la Cour du Parnasse,
Je n'ai recours qu'à toy pour obtenir ma grace.
Quel mortel fut jamais si bien dans cette Cour ?
Tout est ouvert pour toy dans ce sçavant séjour ;
C'est pour toy qu'à l'envi puisent dans leur fontaine

Calliope, Clio, Thalie & Melpomene,
Et de tous ſes ſecrets ſe confiant à toy
On diroit qu'Apollon veut imiter ton Roy.

Ton pouvoir eſt ſi grand, ma faute eſt ſi
legere.
Je donnois à joüer; & que pouvois-je faire?
Pouvois-je, Sous-Fermier de quelque Droit
du Roy,
Ou de quelque Recette encheriſſant l'em-
ploy,
Aux Fermiers Generaux parler avec em-
phaſe?
Et qui donc eût été ma caution? Pegaſe?
Va, va, m'auroit-on dit, monté ſur ton cheval
Attaquer la chimere. Eh le franc animal!
On lui refuſeroit du foin à la Doüane,
Et c'eſt là tous les jours qu'on lui prefere un
âne.
J'aurois bien, né Gaſcon, & partant né pour
Mars,
Malgré mes cheveux gris ſuivi ſes étendars;

L'âge pour mes pareils n'eſt point une défaite,
Jamais Gaſcon n'eſt vieux: mais la paix étoit faite.
Guidé par tant d'Abbez, tant d'ignorans heureux,
J'aurois bien, ignorant & tartuffe cõme eux,
Rendu de mes Sermons quelque grille jalouſe:
Mais garçon à Paris, j'ai ma femme à Toulouſe.
Enfin ne ſçachãt plus à quel Saint me voüer,
Je te l'ai confeſſé, je donnois à joüer.
De cet égarement le Dieu des Vers s'afflige,
Et pour me ramener fait un jour ce prodige.

Dans l'enceinte du Temple un maronnier fameux,
Qui peupla tout Paris de ſes tendres neveux,
Lui ſeul vaut tout un bois. Là pour devenir ſombre
Le brillant Apollon n'emprunta que ſon ombre;

Caché de ſon feüillage il m'apprit mon de-
voir.
Je l'entendois parler, & ne pouvois le voir ;
J'en demande pardon aux vaillans de Ga-
ronne,
J'eus d'abord quelque peur, & crus être à
Dodonne.
Il me tint ce diſcours. Tu cours aprés l'ar-
gent,
Et reſignes la gloire au Parnaſſe indigent ;
Au mépris de mes dons ſans rougir tu t'a-
muſes
Dans un trafic honteux aux favoris des Mu-
ſes,
Et crois vers la fortune avoir pris un chemin
Plus court que Montoron, plus ſûr que
Thevenin.
Ce gain, détrompe-toy de ton erreur extrême,
Comme il vient aiſément, s'en retourne de
même.
Déja devenu fat, en nouveau Financier
Tu conſultes le goût d'un adroit Tapiſſier,

De lits & de ſophas medites la dépenſe :
Imbecile, eſt-ce ainſi qu'étoit meublé Terence ?
Cet appas des tributs payez par les Joüeurs
Va gâter ton eſprit & corrompre tes mœurs.
Quoy ton avidité ne peut être aſſouvie
Par tout ce qui conſpire au bonheur de la vie ?
Et que te manque-t-il, mortel trop fortuné ?
Tout eſt chez les Heros à qui je t'ai donné ;
Plaiſir, fortune, honneurs, tout ſe trouve à leur plaire :
L'un & l'autre en bonté n'a d'égal que ſon frere.
Tout favoris qu'ils ſont de Mars mon ennemi,
Je les aime, & pour eux j'ai mille fois frémi.
Comblé de leurs bienfaits quel ſouci te dévore ?
Quel ſordide demon peut t'agiter encore ?
Connois-tu ton bonheur, ingrat, le connois-tu ?
L'avarice en mon cœur combattoit la vertu ;

Je ne répondois rien, & mon triſte ſilence,
Qui d'un conſentement n'avoit pas l'appa-
rence,
Choqua ſi fort ce Dieu, qui perdoit ſa leçon,
Qu'il va me ſuſciter l'auſtere d'Argenſon,
Pour oſer lui mentir s'habille en Commiſ-
ſaire,
Lui fait de ma ruïne un devoir neceſſaire,
Charge mon pauvre Jeu des traits les plus
hardis,
Et me confond enfin avec trente bandis.

Le ſage Magiſtrat ſur ſon rapport ſiniſtre
Met la plume à la main, en écrit au Miniſtre,
Et je me trouve ici tout porté ſur les lieux,
Pour entendre l'arrêt prononcé par les Dieux.
Deſgranges m'annonça le ſignal de leur
guerre.
J'ouvris d'abord les yeux à ce coup de ton-
nerre :
Et je viens en tes mains, abjurant mes er-
reurs,

Te prier d'obtenir mon pardon des neuf
Sœurs.
Je rallume mes feux pour ces Sœurs immor-
telles,
Je ne veux desormais m'attacher qu'auprés
d'elles.
Leur colere en ces Vers s'eſt fait aſſez ſentir;
Tâche à les appaiſer par mon prompt re-
pentir;
Sur tout regagne-moy l'amitié de Thalie.
Ou s'il faut renoncer à ſa ſage folie,
Et devenu plus vieux, devenir moins badin,
Et chauſſer le cothurne au lieu du brode-
quin,
Pour forcer Apollon à t'accorder ma grace,
Dis-lui que je ne viens, transfuge du Par-
naſſe,
Implorer les bontez qu'il eut jadis pour moy,
Que pour faire des Vers pour Louis & pour toy.

A M. le Comte de Calviſſon, qui me demandoit des Vers aprés la priſe de Barcelonne par M. de Vendôme en 1697.

De la Plaine de Vic, où M. le Grand Prieur commandoit un gros Détachement.

STANCES.

JE fais des Vers fort rarement,
Lorſque je puis faire autre choſe ;
Les Vers ont bien leur agrément :
Mais j'aime mieux infiniment
Bonnes ſauvegardes en Proſe.

La rage d'Auteur m'a duré,
Tant que j'ai fondé ſur Thalie
Un revenu mal aſſuré :
Aux portes de Vic j'ai juré
D'abandonner cette folie.

La fortune du ſacré Mont,
Ses eſperances, ſes phantômes,

Tout faux, tout décriez qu'ils ſont,
Peuvent tenter des fous qui n'ont
Aucun accés chez les Vendômes.

Exempt des ſoins tumultueux
D'avoir, d'exciter des cabales,
Qu'ai-je affaire d'aller comme eux
Mordre un laurier infructueux
Qui ne ſert qu'à les rendre pâles ?

Graces à Dieu frais & vermeil,
Je n'ai d'autre ſoin que de plaire
Au Prince qui rend mon ſommeil
Tout d'un trait juſques au Soleil,
Et ce ſoin ne me coûte gueres.

Contente du peu que je vaux
Sa bonté qui le ſollicite
A me combler de biens nouveaux,
Va quelquefois de mes défauts
Juſques à me faire un merite.

Chanterois-je à l'âge où je ſuis
Pour quelque bel œil homicide ?
Non, les beautez que je pourſuis

Aimeroient mieux quatre loüis
Que l'Iliade & l'Eneïde.

Irois-je encore mettre au jour
Des fruits hazardez de mes veilles ?
Non, ma Muſe ſur ſon retour
Laiſſe le comique à Dancourt,
Et le tragique à nos Corneilles.

Ne fardons point la verité ;
Plus que l'influence ſecrete,
Plus même que la vanité
L'amour ou la neceſſité
Fit preſque toûjours le Poëte.

Eloigné des ſoucis divers
Qui preſſoient Tibulle & Terence,
Je ne vois rien dans l'univers
Qui puiſſe m'arracher des Vers
Que la ſeule reconnoiſſance.

A un de mes amis, qui m'avoit écrit, disoit-il, sur le bureau d'une femme qu'il aimoit, dont il me faisoit des complimens.

Du Camp de Masel, prés Pignerol, 1696.

RONDEAUX LIEZ.

SUr le bureau d'une aimable mortelle
Vous m'écrivez, c'est être ami fidele:
Tous les amans negligent leurs amis,
Quelqu'autre soin rarement est permis
Lorsque l'amour occupe la cervelle.
Chez le soldat bien souvent il a mis
L'allarme au camp plus que les ennemis,
Et fait d'un Juge un vrai Juge de mêle *
Sur le bureau.

On craint ici qu'une guerre nouvelle
N'ait prolongé nôtre absence cruelle.
A ce penser je tremble, je fremis:
Mais jusqu'à tant que *Milan* soit soûmis

* *Contes de La Fontaine.*

Serai-je au moins entre vous & la belle
Sur le bureau.

SECOND RONDEAU.

Ses complimens me raviſſent de joye :
C'eſt beaucoup dire alors qu'õ eſt en proye
A mille peurs, moins du plomb & du fer,
Que du ſouci de paſſer ſon hyver
Plus triſtement que les Grecs devãt Troye.

Ah ! je les ai ſur moy, par Jupiter,
Par mon Heros * redouté ſur le *Ter*,
Et ne puis vivre ici que je ne voye
Ses complimens.

Pour elle en vœux tout mon cœur ſe déploye.
Puiſſent ſes jours filez d'or & de ſoye
Par la beauté qui nâquit de la mer,
Ne trouver rien dans leur courſe d'amer.
Puis-je payer de meilleure monnoye
Ses complimens ?

* *M. de Vendôme.*

Pour

Pour deux Sœurs infiniment aimables.

Sur l'air d'un Vaudeville qui couroit.

CHANSON.

AH la Doguine !
Heureux qui l'apprivoiseroit.
On jureroit qu'elle badine,
Jusques au vif elle mordroit.
Ah la Doguine !

Mais qu'elle est fine ;
Autant que belle pour le moins,
Son air naturel assassine,
Il engage & flate vos soins.
Mais qu'elle est fine.

Pour Ericine...
Tel pour Venus ne l'entendroit,
Ce mot sent un peu la doctrine ;

* *Ce refrain m'avoit été donné.*

Je veux dire qu'on la prendroit
Pour Ericine.

Air, bonne mine,
Chez elle ſont tous les appas;
Grace, douceur, taille divine.
Mais qu'en rapportez-vous helas!
Air, bonne mine.

Chez Merluſine
Il étoit moins d'enchantemens;
Des libertez c'eſt la ruïne,
Et l'on enchaînoit moins d'amans
Chez Merluſine.

A la Doguine
L'Amour s'adreſſe pour fraper;
Et s'il manque ſon coup, Juſ-Tine
Prend tout ce qui peut échaper
A la Doguine.

Quelles merveilles
Sont ces deux adorables Sœurs!

Pour les yeux & pour les oreilles
Où trouver tant d'attraits ailleurs ?
Quelles merveilles !

Quoy qu'elles faſſent,
Ce ſont toûjours nouveaux appas ;
Il n'eſt beautez qu'elles n'effacent :
Mil amours naiſſent ſous leurs pas,
Quoy qu'elles faſſent.

A ces Sirênes
Ulyſſe en vain s'aſſourdiroit ;
Ce ſont d'inévitables chaînes :
Plus ſage que lui ſe rendroit
A ces Sirênes.

A n'en voir qu'une
C'eſt la plus belle croyez-vous ;
Que ce ſoit la blonde ou la brune,
Il faut ſuccomber ſous ſes coups
A n'en voir qu'une.

Les voir enſemble,
Oppoſer la ſœur à la ſœur,
Eſt le bon parti, ce me ſemble:
Il faut, pour garantir ſon cœur,
Les voir enſemble.

Je les adore;
L'encens pour elles doit fumer
Comme pour Venus & pour Flore:
Qu'un plus jeune oſe les aimer,
Je les adore.

Sur ces mots de Perſe : *Tu ne quæſieris extra.*

PETITE FABLE.

SONNET.

AH que vous marchez bien, ma charmante tortuë,
Dit un ſerpent flateur en ſortant de ſon trou;
Qu'eſt-ce qui vous reſſemble ? & comment, & par où
Rien comparer à vous lorſque l'on vous a vûë ?

Une coquille d'or vous eſt juſtement dûë.
J'en garde une qui vient fraîchement du Perou.
L'imbecille le croit, marche, allonge le cou ?
Il la ſaiſit, la mord, l'empoiſonne, la tuë.

L'imprudente, dit-il, n'eſt ni poiſſon, ni chair :
Non contente d'un toit auſſi dur qu'un rocher,

Elle en vouloit un d'or, & faiſoit la gentille.

Le moindre limaçon eût fait même deſſein.
Sa mort apprend à tous à garder ſa coquille,
Et qu'un bien aſſuré vaut mieux qu'un in-
certain.

Sur une tres-belle perſonne, qu'on appelloit la belle muette, & qu'on n'oſoit appeller la belle ſotte, parce que toute la ſottiſe du monde pouvoit être reparée par ſa beauté.

SONNET.

N'En croyez pas, Iris, avoir moins de puiſſance ;
Les fleurs ne parlent pas, les aſtres, ni les cieux :
Une beauté muette approche plus des Dieux,
Les Dieux ſont tout penſée, ils ſont tout connoiſſance.

Rien ne nous parle tant comme vôtre preſence,
On n'entend rien, Iris, comme on entend vos yeux ;
Eſt-il Temple où l'Amour peut faire adorer mieux
Le Dieu ſon cõfident, ſon ſoûtien, le Silence ?

Quand ſa flâme a gagné deux bouches qu'il
unit,
Son langage commence, & le nôtre finit;
L'excés de leur bonheur les reduit à ſe taire.

On voit ſouvent muets les plaiſirs les plus
doux;
Et toutes les faveurs que vous voudrez me
faire
Me rendront, je le jure, auſſi muet que vous.

Sur une perſonne tres-jolie & tres-vive, qui joüoit au papillon.

RONDEAU.

AU papillon pourquoy vous amuſer?
De vos appas mieux vous vaudroit uſer.
A d'autres jeux, tel où l'on ne s'aſſemble
Que tête à tête, eſt plus doux, ce me ſemble:
L'Amour pour moy doit vous le propoſer.

Qu'il voit en vous de quoy le compoſer!
Roſes & lys à cüeillir, à baiſer.
Flore & Zephire en offrẽt moins enſemble
Au papillon.

L'Enfant malin rit de moy quand je trem-
ble,
Comme la branche & la feüille du Trem-
ble,

Du grand peril où je cours m'exposer :
Mais quand vos yeux me devroient embraser,
J'en cours le risque, heureux si je ressemble
Au papillon.

Sur la Comedie du Legataire, de feu Monsieur Renard.

RONDEAU.

IL est aisé de dire avec hauteur
Fy d'une Piece, en faisant le Docteur,
Qui pour arrêt nous donne sa grimace.
Contre Renard la grenoüille croasse,
En est-il moins au goût du spectateur ?

Je le soûtiens, & ne suis point flateur,
De nôtre Scene il fait l'art enchanteur,
Il y fait rire, il badine avec grace,
Il est aisé.

Sans le secours des charmes de l'Acteur
Le Legataire aura chez le Lecteur
Le même sort. Malgré toy, vile race,
Bas envieux, chose rare au Parnasse,
Outre qu'en tout Renard est bon Auteur,
Il est aisé.

A M. Deſpreaux, ſur ce qu'il condamne les ſens differens dans les chûtes d'un Rondeau.

RONDEAU.

EN divers ſens les chûtes d'un Rondeau
Ne doivent être, il t'en paroît moins beau.
Sublime eſprit, digne rival d'Horace,
Je t'en croirai s'il advient que j'en faſſe :
Ta loy tient lieu d'un Edit au grand Sceau.

Je l'avois fait ſans invoquer Brodeau, *
Et ne penſant qu'à brocher un tableau,
Suivant l'eſprit du temps où tout ſe paſſe,
En divers ſens.

Toy ſeul as mis tous les goûts de niveau
Sur tes écrits. Toûjours noble & nouveau

* *Voiture.*

Tout dans tes vers joint la force à la grace ;
Il n'eſt ſur toy qu'une voix au Parnaſſe,
Et nul enfin n'y parle de Boileau
En divers ſens.

A M. Renard, pour lui demander un billet de sa Comedie du Legataire.

RONDEAU.

POur treize Vers une ligne de Prose,
Ce n'est pas trop, mon cher Confrere, & j'ose
Sur ce pied-là demander un billet
Pour mon Rondeau. Je suis vôtre valet,
Me direz-vous, inégale est la dose.

Du testament mieux vaut la moindre clause;
Pour un goujon c'est donner une alause:
Je vous devrois au plus un triolet
Pour treize Vers

Soit. Mais comptons combien je m'en propose;
Si l'envieux ne se tient bouche close,
Je ne suis pas au bout de mon Rolet.

Le trait chez moy part comme un piſto-
let :
Mais rarement ma verve ſe repoſe
Pour treize Vers.

A une tres-belle perſonne qui avoit accouché de deux garçons.

RONDEAU.

DE deux Amours à grand peine eſcortée
Eſt aujourd'hui leur mere tant vantée;
On n'en vit onc telle ſterilité,
Ce n'eſt qu'horreurs, actes d'hoſtilité,
Guerres par tout dans la terre habitée.

Pour ſe venger d'Adonis bien traité
Mars inſultant aux droits de la beauté,
Punit Venus d'avoir été tentée
De deux Amours.

Sa Cour timide en eſt épouvantée,
Elle n'eſt plus qu'une Cour deſertée.
Bien à propos vôtre fecondité
Sert les Amours dans cette extremité;
Par elle, Iris, leur troupe eſt recrutée
De deux Amours.

A M. Colombel, Peintre, sur le Portrait de cette belle Dame.

EPIGRAMME.

CE ne sont pas les traits d'une beauté mortelle,
Disois-je à Colombel ; est-ce Flore ou Cipris ?
De la Mere d'Amour c'est un parfait modele.
Ce n'est encor, dit-il, qu'une ébauche d'Iris.

A M. de Pennautier, aprés avoir été bien de fois chez lui ſans l'avoir trouvé, pour le remercier d'un plaiſir qu'il m'avoit fait. *

RONDEAU.

DE vous trouver ma paſſion eſt vaine,
Vôtre portier en a preuve certaine.
Que pourra dire à Pâques mon Curé,
Si mon debet n'eſt par vous apuré ?
Commettons donc ce devoir à ma veine.

Reconnoiſſance au ſupreme degré...
Ce terme encore eſt trop foible à mon gré ;
Remerciment, je ſerois fort en peine
De vous trouver.

Oui ma recherche a déja trop duré ;
Il ne peut être à mon cœur meſuré.

* *C'étoit vers les Fêtes de Pâques.*

Vous rempliriez la place de Mecene.
Faut-il servir un enfant d'Hypocrene,
Voila le cas où l'on est assuré
De vous trouver.

A Monseigneur le Duc de Vendôme, aprés la bataille de Lusara, 1702.

EPIGRAMME.

VOus illustrez & vous enrichissez
Tous ceux qui sont à vous, vrai Fils de Henri quatre ;
Des serviteurs les mieux recompensez
Vôtre maison est le theatre.
De tous vos serviteurs un des plus attachez
C'est moy, me pourriez vous refuser de le croire ?
Vous faites tant & de si bons marchez,
N'y trouverai-je point quelque chose pour boire ?
Je ne suis pas au moins fort alteré de gloire,
Mes sentimens sont un peu singuliers ;
Et sans les envier je verrai Chevaliers
Cot... de S. Loüis, Cam... de S. Jacques :
Les honneurs ne sont point mon fait.
Mais battez bien Eugene, & venez avant Pâques faire Chevalier du Guet.

A M. Rochon, Treſorier de Monſeigneur le Grand Prieur.

EPIGRAMME.

LE Cuiſinier d'Oronte avoit douze cent livres
Payé comme il vouloit, en or, en écus blancs;
Moy je paſſe la vie à pâlir ſur mes livres,
Secretaire d'un Prince, & n'en ai que ſix cent
Payé!.... Parlez, Rochon, ſans peur de vous commettre;
Dites, à ma fortune Apollon a-t-il nui?
Il vaut mieux ſçavoir aujourd'hui
Faire une ſauſſe qu'une lettre.

Sur un Juge fort intereſſé.

EPIGRAMME.

PArce que toutes vos parties
Vous font des preſens bõs & beaux,
Comme bijoux, meubles, chevaux,
Et cent choſes mieux aſſorties,
Orgon, je ne dirai jamais
Que vous vendez tous vos Arrêts
Au prix qu'y met vôtre avarice.
Non, vous pourriez vous en choquer ;
Vous ne vendez pas la juſtice,
Vous ne faites que la troquer.

Contre un méchant homme, mais tres-pareſſeux.

EPIGRAMME.

QUãd Geronte n'eſt pas méchant,
Rendons graces à ſa molleſſe ;
Il a toûjours ce bas penchant,
Mais il ſe laſſe par pareſſe :
Cette pareſſe le contient,
Elle engourdit, elle retient
Ses maneges & ſes artifices.
Tous les vices veulent des ſoins,
Et Geronte auroit plus de vices,
S'il avoit ce vice de moins.

A la perſonne du monde que j'étois le plus éloigné d'aimer.

EPIGRAMME.

D'Où prenez-vous que je ſois
Changeant, volage, infidele
M'avez-vous vû quelquefois
Voltiger de belle en belle?
Non, quand un objet vainqueur
Entre une fois dans mon cœur,
Tant qu'il veut il y demeure.
J'en jure par les Amours,
Si je vous aimois une heure,
Je vous aimerois toûjours.

Sur un grand menteur, dont on ne vouloit pas croire la mort.

EPIGRAMME.

L'Insigne menteur Dorante
Par ordonnance en Latin
Est allé d'hier matin
Mentir devant Radamante.
Quoy l'on ne croit pas sa mort ?
Faire aux Medecins ce tort,
Et de la Faculté voire
Mettre en doute le credit !
Il est mort : on doit le croire,
Ce n'est pas lui qui l'a dit.

A Monsieur de Pl. . . . .

*Pour lui faire compliment sur son mariage. J'étois dans mon lit, ayant été taillé * la veille ou le jour d'auparavant.*

RONDEAU.

DE ton hymen ma joye est grande & telle,
Qu'elle adoucit ma blessure cruelle :
Par mon caillou crois-moy te le jurant ;
Pour un taillé le juron est plus grand
Que n'est le Styx pour la troupe immortelle.

On en parloit : j'étois presque mourant,
Et je ne pûs l'entendre indifferent ;
Je m'animai d'abord à la nouvelle
De ton hymen.

On ajoûta : L'épouse est jeune & belle.

* *Le 14. de Janvier 1696.*

Si ſur ſa ſœur on en prit le modele,
De ſon bonheur je ſuis, dis-je, garant.
Puiſſe ſortir de tous biens un torrent,
Amours jumeaux, mainte Grace jumelle
De ton hymen.

A Madame de P. . . . .

En lui envoyant quatre petits chapeaux de paille.

RONDEAU.

QUatre chapeaux ne ſont pas grande emplette ;
Communément une beauté parfaite
Telle que vous en devroit à ſa Cour
Voir mil & plus : mais Bellone à ſon tour
Regne partout, & cauſe leur diſette.

Vendôme vient de ſonner la trompette ;*
Dans ſon parti la victoire ſe jette,
Et l'Empereur n'en eſt pas quitte pour
Quatre chapeaux.

Mars les prodigue, & Venus les achete.
Tous nos Bergers ont quitté la muſette
Et le hautbois, pour ſuivre le tambour ;

* *A l'affaire de Calcinate, au mois d'Avril 1706.*

Et peu d'Iris, n'en déplaise à l'Amour,
Se vanteront d'avoir à leur toilette
Quatre chapeaux.

PLACET EN VERS,

Presenté à M. Bignon, Intendant de Paris, dans sa derniere tournée.

A Monseigneur l'Intendant.
Pour demander une grace
On n'est jamais imprudent
De s'adresser au Parnasse.

Coiffe-toy, Muse, en tignon,
Joins ta parure à ma veine,
Et te presente à Bignon :
Qui dit Bignon dit Mecene.

Celui-ci n'a pas pour toy
Moins d'amitié que ses freres,
Et Danchet peut faire foy
Que les Muses leur sont cheres.

Depuis Hierôme Bignon
Vois-tu beaucoup de familles
Briller d'un si beau renom
Chez ces immortelles Filles ?

L'un * qu'on fit tout d'une voix
Le Chef des doctes Licées,
Au milieu de ſes emplois
Les a toûjours careſſées.

Celuy ** qui comme un Joſeph
Du naufrage des diſettes
De Paris ſauva la nef,
Qu'il a ſauvé de Poëtes !

Helas ſous un ciel d'airain
Qu'auroit fait leur indigence,
S'ils ont à peine du pain
Au milieu de l'abondance !

L'autre *** à la gloire porté
L'alloit puiſer à ſa ſource,
Si ſon trop peu de ſanté
N'avoit arrêté ſa courſe.

Mais quoy qu'il fût né guerrier,
Il a fait voir à la Scene

* *M. l'Abbé.*
** *M. le Prevôt des Marchands.*
*** *M. le Capitaine.*

Qu'il cherissoit un laurier *
Presenté par Melpomene.

Parle sans crainte à Bignon,
Ton langage est ton excuse ;
On ne peut porter ce nom,
Et rebuter une Muse.

Tu trouveras plus d'accés,
Plus la foule sera grande ;
Je te réponds du succés,
En lui faisant ta demande.

Et déja le mont jumeau
Au remerciment conspire ;
J'ajuste mon chalumeau,
Danchet accorde sa lyre.

* *La Tragedie de Cyrus.*

A un de mes amis, qui m'écrivoit dans toutes ſes Lettres, depuis plus de ſix mois, qu'il étoit inconſolable de la mort d'une Maîtreſſe qu'il avoit en Italie.

SONNET.

Sur la même chûte d'un beau Sonnet qui fut fait autrefois pour le Roy.

VOus avez, Celadon, cent rares qualitez
Que la France connoît, qu'admire l'Italie :
Mais quelque bien que ſoit vôtre gloire établie,
Elle l'eſt beaucoup moins que vous ne meritez.

Qui porte un ſentiment juſqu'où vous le portez ?
Six mois au deſeſpoir de la mort de Julie ;
Le Po groſſit des pleurs que vos yeux ont jettez,
Sans que vôtre douleur en paroiſſe affoiblie.

Infatigable ami, fidele, officieux,
Vous contraignez l'envie à vous rendre en
tous lieux
Tout ce que des mortels la vertu peut at-
tendre.

Vous êtes bel esprit, opulent, genereux :
Mais nous ne sçavions pas que vous fussiez
si tendre :
Quel espoir n'est-ce point pour tous les mal-
heureux !

A IRIS.

SONNET.

TU connois à quel point je t'aime,
Je meurs quand je ne te vois pas,
De tes regards & de tes pas
Je me fais une loy suprême.

Je t'aimerai toûjours de même
Jusques aux portes du trépas :
Tu peux voir changer tes appas,
Mais jamais mon amour extrême.

Possession, âge, laideur,
Rien ne peut éteindre l'ardeur
Que tu fis naître dans mon ame.

Qu'à tort tu le soupçonnerois !
Ah belle Iris, je t'aimerois,
Quand même tu serois ma femme.

SONNET.

L'Oeil du basilic est funeste,
Le tigre a de la cruauté,
Et la dent de l'ours irrité
Est plus à craindre que la peste.

On les évite, on les deteste;
Et nôtre cœur est enchanté
De la femme, dont la beauté
Fait plus de maux que tout le reste.

Pourquoy tirer à nôtre dam,
Grand Dieu, de la côte d'Adam
Ce mal si doux, si necessaire?

Que vous fûtes son ennemi!
Et vous auroit-il laissé faire,
Si vous ne l'eussiez endormi?

BOUTS RIMEZ.

A M. le Comte de C.... dans la belle Maiſon de Bonrepos.

Sur des rimes toutes ſimples & point recherchées.

SONNET.

LOin du rude chemin que la gloire trace,
vous
Joüiſſez avec nous de l'õbre de ces bois;
Sous leurs feüillages verds, quoy
qu'on diſe & qu'on faſſe,
On n'eſt jamais ſujet à de ſeveres loix.

On n'y perd pas le temps à pourſuivre une grace;
Et fléchir les genoux comme à la Cour des Rois;
Le ciel de ces côteaux eſt celui du Parnaſſe,
Et May ſeul y tient lieu de tous les autres mois.

La beauté de ces lieux inſpire la tendreſſe;
Soûpirez, hâtez-vous d'y faire une Maîtreſſe;
Achille, Hercule & Mars ont pouſſé des ſoûpirs;

Laiſſez-vous entraîner à cette douce envie;
Déja vôtre renom a prévenu Silvie,
Et vous pourrez ſans peine arriver aux plaiſirs.

Sur un Auteur, qui sans aucun sujet s'étoit avisé de nous designer, M. Campistron & moy, dans la Preface de ses Ouvrages.

SONNET.

THibaut fait le méchant, & ce n'est qu'un poltron;
C'est le plus faux mortel qui soit deçà la ligne,
Du plus cõmun sçavoir il n'a pas un litron,
C'est un Geay revêtu du plumage d'un Cigne.

S'il ne les vole, il fait des Vers comme un mitron;
De l'égoût du Parnasse insecte tres-indigne,
Le traître a dans l'esprit l'acide du citron,
Et fut toûjours moins droit que le bois de la vigne.

D'un Caffé turbulent il fait son tribunal,

De Judas avec art il place le signal ;
Probité de chez lui de long-temps a fait Gille.

Je croirois Phebus noir s'il disoit qu'il est blond ;
S'il me donnoit de l'or je le croirois du plomb ;
Et je me ferois Turc s'il prêchoit l'Evãgile.

Sur ces rimes si fameuses qu'on donna à remplir sur la fin de l'année 1694. dont on pretendoit que le Portrait de Madame la Princesse de Conti devoit être le prix.

A S. A. S. Madame la Princesse de Conti, Fille du Roy.

SONNET.

DE Flore, de Pallas elle a l'ame & le buste,
Elle anime le marbre, embrase les glaçons;
L'Amour est dans ses yeux, & fait plus de moissons
Que Cerés n'en fait faire au bras le plus robuste.

Rois, brûlez de l'encens devant cet air auguste;
De regner & de plaire il vous fait des leçons.
Peuples, consacrez-lui vos hymnes, vos chansons.

On rendoit à Junon un hommage
moins juſte.

Sa ſeule majeſté l'éleve ſans orgüeil;
Elle entraîne à ſa Cour avec un doux acciieil,
Sans rompre de ſon rang la legitime digue.

Elle force des cœurs les plus ſecrets reſſorts;
Pour elle s'épuiſa la nature prodigue,
Et Venus n'inſpira jamais tant de trãſports.

Philemon amoureux de la jeune Baucis,
N'oſant lui-même ſe commettre,
Voici comment dans une Lettre
Il lui parla de ſes ſoucis.

SONNET.

DIgne objet de mes vœux, beau, mais
ſourd comme un buſte,
Pour mes Vers & pour moy plus
froid que les glaçons;
Si tu n'en as pitié, crains qu'avant
les moiſſons
Tu ne faſſes ſecher mon corps gras
& robuſte.

Le cothurne me dõne un caractere auguſte;
Le ſexe y profita cent fois de mes leçons,
Et Lully de ſa lyre anima mes chanſons;
Pour mon merite enfin il n'eſt que
toy d' injuſte.

J'annonce à ta beauté, ſource de
tant d' orgüeil,

Qu'on ne lui fera pas toûjours le
même accüeil ;
Qu'au torrent de nos jours rien
n'oppose une digue.

Ces charmes qui pour plaire ont
d'inconnus reſſorts ;
Paſſent comme l'argent dans les
mains d'un prodigue ;
Et tu dois profiter de mes ardens tranſports.

Peinture de l'état où j'étois quand je faisois ces Vers.

SONNET.

JE maigris tous les jours, je suis sec comme un buste,
Mon sang circule à peine, & se change en glaçons :
J'ai cultivé Venus, & voila ses moissons;
L'ingrate traite ainsi le corps le plus robuste,

Moins triste fut Ovide exilé par Auguste,
Prés de moy Jeremie est gay dãs ses leçons,
Et je suis plus passé, plus vieux que les chansons
Qu'on chantoit au Pont Neuf regnant Loüis le Juste,

Mes douleurs n'ont que trop abaissé mon orgüeil ;
Helene me feroit en vain un doux accüeil,

Une jupe, un mouchoir, tout me
semble une digue.

La machine eſt uſée & lâches ſes reſſorts:
Pour comble je ſuis gueux comme
l'enfant prodigue,
Suis-je pas bien payé de mes jeu-
nes tranſports?

A S. A. S. Monseigneur le Duc du Maine.

Sur son acquisition de la Terre de, Sceaux.

SONNET.

PRince, embellis de Sceaux gallerie
& portique,
Que jusqu'aux Galetas regne le falbala;
Qu'un marché moins poli que le
camp d' Attila,
N'y fasse plus oüir bœuf, mulet ni bourique.

Heureux qui dans la paix dont joüissoit Monique
Y couleroit ses jours comme elle les coula,
Et croiroit, au tumulte imposant le hola,
Estre loin de Paris comme du pole arctique.

Que jamais un scellé n'y mene le Camus,
Qu'on n'y connoisse point exploit, cõmittimus,

Ni d'imparfait plaisir mêlé de syndereſe.

Qu'en ce Palais les arts brillent juſ-
qu'au marteau.
Quel bonheur pour Manſart &
pour Paul Veroneſe,
Prince, que Seignelay t'ait laiſſé
le chanteau !

A S. A.

A S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine.

SONNET.

QUel Temple t'élever, quel aſſez beau portique?
Venus de ſa ceinture a fait ton falbala;
Tu pourrois deſarmer la fureur d'Attila,
Faire de Balaam écrire la bourrique.

La jeuneſſe d'Hebé, la vertu de Monique,
Et le miel autrefois qui d'Hymette coula,
Te ſont plus familiers qu'à Ligondez hola,*
Et qu'au vieux Caſſini le tropique & l'arctique.

Vêpres ſeront plûtôt ſans *Bene dicamus*,
Normands ſans compulſoire & ſans cõmittimus;

* *Sobriquet de ce regiment.*

Que ton cœur t'ait fourni ma-
tiere à ſyndereſe.

Mais je donne à ma tête un ter-
rible marteau :
Pour te peindre il faudroit être
Paul Veroneſe,
Et *Troy* n'accepteroit qu'en trem-
blant le chanteau.

A M. de la Faye, Gentilhomme ordinaire chez le Roy.

Pour réponſe à des Vers qu'il avoit faits pour moy, & que je n'oſerois mettre ici, parce qu'ils ſont trop flateurs. Ils finiſſoient par ce Vers : Que tout ſon art ſemble n'être que jeu.

RONDEAU.

QUe tout mon art ſeroit des plus beaux jeux
Le plus ſçavant, voire le plus heureux,
S'il te faiſoit dire vrai, cher la Faye :
Mais trop loüer eſt ſouvent une baye
Pour le loüé, qui l'entend bien honteux.

De tous Gaſcons le renom eſt douteux ;
Leurs tours d'eſprit les rendent plus fameux
Dans les métiers du ruſé fils de *Maye*, *
Que tout mon art.

* *Mercure.*

Mais eſtimé des hommes vertueux
De nôtre temps paſſer à nos neveux,
Moindre eſt le ſaut que de Bordeaux à
Blaye
Pour ton eſprit ; oui toute la Biſcaye
N'eſt pas plus vive, il jette plus de feux
Que tout mon art.

A M. L. D. C.

Qui ce dernier jour de Mardi Gras donnoit à côté de chez moy un grand souper, dont la bonne odeur venoit jusques dans mon cabinet, où j'étois affligé d'une chûte que j'avois faite.

RONDEAU.

EN Mardi Gras tant de fous sont sur pié,
Et moy gisant la main faite en trepié,
Non que la goutte ait sur elle hypoteque;
C'est une chûte, une cause extrinseque,
Un pas plus lourd qu'un pas de passepié.

Pour toy, goutteux n'allant qu'à clochepié,
Ragoût, hors-d'œuvre, entremets, petit pié
Tu vas manger, tu vas vivre à la Greque
En Mardi Gras.

Plus consterné qu'un Dervis à la Meque,
Pour tous ragoûts j'ai ma biblioteque,
De mon humeur c'est bien le contrepié;
De corps, d'esprit je suis estropié,
Et masqué mieux que n'eût été Seneque
En Mardi Gras.

LETTRE

A M. B.

P. M. D. M.

LETTRE

A M. B.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

L'Auteur de cette Lettre non content que j'aye dit dans l'Avant-Propos du Recüeil, qu'il ne l'avoit pas faite pour la rendre publique, m'a demandé un certificat exprés de cette verité : mais quand je lui en ferois une declaration pardevant Notaire, encore craindroit-il qu'elle ne seroit pas assez forte pour lui sauver deux critiques, ausquelles il me reprochera toûjours de l'avoir exposé.

La premiere, que tout ce petit ouvrage est trop negligé pour être produit au grand jour ; & la seconde, que tout ce que l'Auteur y dit de sa ville, de sa famille, & de Messieurs de Ferrieres, n'est gueres à propos ; & qu'il y a non seulement

de l'affectation, mais une affectation trop tirée par les cheveux pour pouvoir être dissimulée.

A tout cela même réponse:

* *C'est moy, c'est moy qui suis le seul coupable,*
O Rutulois, tournez vos traits sur moy.

Et ne faites pas le procés à un Auteur innocent, qui trouveroit autant de témoins qu'il y a de personnes de merite dont il a l'honneur d'être connu, qui voudroient bien déposer en sa faveur, qu'on ne peut être plus éloigné qu'il l'est d'avoir aucun des principes qu'on pourroit le soupçonner d'avoir eus dans ces digressions mendiées & ennuyeuses qu'on l'accusera de repeter ici un peu trop souvent sur Toulouse. C'est un foible de parler trop de son païs, dont les bons cœurs ont plus de peine à se corriger que les personnes moins sensibles.

* *Vieille traduction de l'Eneïde.*

Pour nous autres Libraires (à propos de repetitions ennuyeuſes) nous avons repeté ſi ſouvent la même choſe, & ſi ſouvent menti, en diſant que les Auteurs des ouvrages que nous mettions au jour n'en avoient aucune envie, que nous le faiſions malgré eux, à leur corps défendant, & quelquefois à leur inſçû, qu'on ne veut plus nous croire quand nous diſons la verité; & qu'il nous eſt enfin arrivé la même choſe qu'à ce Berger de la Fable, qui ayant ſouvent crié au loup ſans ſujet, & pour faire une malice aux autres Bergers qui accouroient à lui de bonne foy à perte d'haleine, ne fut plus crû quand il eut veritablement beſoin de crier pour avoir du ſecours. Cette Fable même fait pour moy dans cette occaſion, puis qu'elle prouve qu'un menteur dit quelquefois la verité.

C'eſt donc en faveur de la verité que j'atteſte

(Cette atteſtation aura

Que l'Auteur de cette Lettre ne l'avoit faite que pour l'ami auquel elle eſt adreſſée, qui eſt generalement reconnu pour un homme à qui rien dans les plus belles humanitez n'eſt caché. Cet ami ne l'a pas peut-être aſſez peu eſtimée pour n'en avoir pas conſervé l'original de la main de l'Auteur. Ces digreſſions frequentes ſur Toulouſe, & ces contes ſur Meſſieurs de Ferrieres n'y ſont pas, & il ne les y ajoûta que quelques jours aprés, pour ſatisfaire à l'empreſſement d'un homme qu'il aime, qui eſt malheureux, que la funeſte, l'aveugle & l'opiniâtre prévention de ſa Religion fait vivre en des païs barbares. L'Auteur luy paye tous les ans, vers le temps des étrennes, comme une eſpece de petite rente qu'il lui fait d'un ouvrage mêlé de litterature, & de quelques traits reçûs par la tradition

de leur Province. Il avoit été un peu plus negligent cette année que les precedentes : ſon ami s'en étoit déja plaint ; il n'avoit rien de nouveau à lui donner : il ſçavoit d'ailleurs de quel agrément & de quelle conſolation étoient pour lui ces petits contes tirez du ſein de leur patrie, dont le ſouvenir lui eſt toûjours cher ; car enfin tous ceux qui ont eu le malheur de quitter la France pour un pareil ſujet

N'ont jamais oublié Sion
Sur les fleuves de Babylone.

Il prit le parti de lui envoyer cette Lettre, qui ne fait qu'effleurer la matiere des Deviſes, & d'y coudre ces digreſſions ſur Toulouſe avec un fil à la verité peut-être un peu trop blanc, s'il m'eſt permis de faire cette alluſion au proverbe, pour dire trop peu délié ; & comme il eſt naturellement pareſſeux, il fut bien aiſe d'avoir par là le

moyen de faire, pour ainsi dire, d'une pierre deux coups. Je m'apperçois que, comme chez *Sanche Pansa*, un proverbe chez moy en attire un autre.

C'est cette copie qui me tomba entre les mains. J'avois oüi dire du bien de la premiere Lettre à Versailles & à Paris, & je ne sçavois pas qu'il y eût à faire quelque distinction. Il n'en faut pas davantage pour réveiller les desirs d'un Libraire : je n'examinai pas si c'étoit la même Lettre ; & ravi de trouver de quoy grossir le Recüeil que je meditois, je songeai dés lors d'en faire l'usage que j'en ai fait, & je m'y pris de la maniere que j'ai dit dans mon premier Avant-Propos. Voila sincerement comme la chose s'est passée.

Elle est si simple & si naturelle, que quand elle ne seroit pas aussi veritable qu'elle l'est, on devroit, en faveur de sa vrai-semblance, m'accorder l'indulgence que je de-

mande, & ne pas trouver mauvais si cette Lettre n'eſt pas travaillée avec tout le ſoin qu'exige un ouvrage qui doit être vû de tout le monde. On ne doit pas non plus s'étonner ſi l'on trouve dans cette Lettre des circonſtances qui, fort naturelles & fort pardonnables entre deux amis, auront un air forcé aux yeux du Public. Il eſt vrai qu'on ne peut aſſez s'obſerver pour paroître devant ce juge ſevere : mais il me ſemble qu'on doit être pardonné, quand on s'eſt negligé croyant n'avoir affaire qu'à un Juge auſſi indulgent qu'un ami. Je ne ſçai pas même ſi la negligence ne fait pas une partie de la beauté de

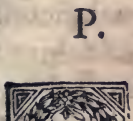
Ces diſcours privez qu'on s'adreſſe,
Tribut d'eſtime & de tendreſſe,

Comme les appelle le Malherbe de nos jours. Et ſi on ne pourroit pas dire aux perſonnes d'un commerce trop difficile quelque choſe appro-

chant de ce que dit *Catulle* à cette Precieuse chez qui *Varus* l'avoit mené.

A de trop rigoureuses loix
Cherchez qui veüille se soûmettre.
Malheur à qui ne peut permettre
Qu'on se neglige quelquefois.

LETTRE
A M. B.
P. M. D. M.



Vous aurez crû d'abord, Monsieur, en recevant cet énorme paquet, qu'il s'agissoit au moins d'une maladie *épidemique*, sur laquelle quelque Faculté de Medecine vous demandoit vôtre avis. Point du tout, la maladie dont il est question est dans les bornes de la definition des maladies *sporadiques*, elle a des causes particulieres. C'est un de vos amis qui a l'esprit frapé du mépris qu'on vient de faire d'un de ses ouvrages, qui croit que celui qu'on lui a preferé ne vaut gueres mieux. Il vous prie de lui dire de bonne foy

si vous trouvez qu'il ait raison.

Le Dieu des Vers & celui de la Medecine étoient pere & fils. Le dernier avoit appris ce grand art de son pere, qui l'avoit inventé. Vous possedez des talens qui vous feroient passer indifferemment pour l'un & pour l'autre, si vous daigniez affecter de porter quelquefois une longue barbe comme Esculape: mais vous n'avez pas besoin d'imposer par un pedantesque exterieur; & je croirois au contraire qu'outre les raisons d'avarice & les pretextes de bienseance qui firent qu'un Tyran, je ne me souviens plus quel, fit couper la barbe au Dieu d'Epidaure; premierement parce qu'elle étoit d'or; & en second lieu par bienseance, dit-il, n'étant pas convenable que le fils eût une longue barbe, quand le pere étoit sans poil au menton: je croirois, dis-je, que le Prophetique Apollon prévoyant qu'il y auroit un jour en France un grand Esculape,

Jeune & blond comme lui, toûjours rasé de prés,

Permit que ſon fils fût ébarbé, afin qu'il y eût entre vous deux une plus parfaite reſſemblance.

Cependant, Monſieur l'Eſculape,
Puis qu'Eſculape vous voila,
Quelque mal corporel qui de long-temps me frape,
Il n'eſt pas queſtion aujourd'hui de cela.

J'ai recours à vous pour être gueri d'une maladie d'eſprit. Elles ſont doublement de vôtre reſſort; & quand vous n'auriez pas des remedes pour les demangeaiſons * d'écrire, comme grand Medecin, vous en auriez comme un homme à qui tous les ſecrets des neuf Sœurs ſont revelez, & que je regarde comme un grand Orateur, & un grand Poëte en même temps. Ceux qui ſçavent que vous ne vous amuſez

* *Scribendi cacoëthes.*

point à faire des Vers, s'étonneront peut-être que je vous appelle Poëte; car pour Orateur personne ne s'en étonnera : mais parbleu Poëte vous êtes; & quand ce seroit *sans vous en être apperçû*, ce ne seroit pas sans que tous ceux qui ont quelque genie s'en apperçoivent. Sçavez-vous que je tiens qu'on peut être grand Poëte sans faire des Vers, & que nous connoissons, vous & moy, des gens qui ont fait des dix ou douze mil Vers en leur vie sans être Poëtes ? Une connoissance fine & certaine de la nature & des hommes, une vaste & profonde érudition dans l'Histoire, la Fable, & generalement tout ce qui s'appelle belles Lettres, une éloquence préciſe & juſte, un choix de mots naturel, sans art & sans meditation, une force jointe à une grace infinie, jamais d'expression louche, des discours entrecoupez de foudres, ou parsemez de fleurs suivant les occasions, une élegance jamais mendiée,

Des traits vifs & hardis, assommans & legers,

Des images parlantes ; enfin tout ce que la Poësie a de plus sublime & de plus gracieux, voila, Monsieur, aux rimes prés, ce que j'appelle Poëte. Et qui croyez-vous que j'aye peint ? Ce n'est pas ma faute si vous vous défendez de le reconnoître. Ne soyez donc point Esculape pour moy, soyez Apollon : aussi vous a-t-on confié une santé si precieuse, que je trouve ma satisfaction à vous regarder en homme qui sçait la Medecine *comme celui qui l'a inventée.* Mais gardez tout vôtre art pour une si grande occasion, & faites-moy part seulement de vos lumieres sur un fait purement du Parnasse.

Apprenez-moy, s'il vous plaît, si vous trouvez bonne la Devise qu'on a choisie cette année pour la Chambre aux Deniers. La terre couverte de fleurs, avec ce mot :

Alit viresque ministrat.

Toute la gloire & tout le relief de la Chambre aux Deniers consiſte dans la fonction de nourrir le Roy ; il faut être bien modeſte pour ne s'en pas vanter. On verra bientôt que ce n'eſt plus un Gaſcon qui a fait cette Deviſe : il n'y a abſolument rien qui porte ni directement, ni indirectement ſur l'honneur que la Chambre aux Deniers a de nourrir Sa Majeſté.

La Deviſe eſt une allegorie ſimple, naturelle, noble, & qui par un trait vif donne une idée juſte & à ne s'y pouvoir méprendre, de la choſe qui eſt figurée par celle qu'elle repreſente. De ſorte que quand on voit, par exemple, cette belle Deviſe de l'Aigle qui porte la foudre, avec ce mot, *Quâ juſſa Jovis*, il n'y a perſonne qui ne voye d'abord qu'elle eſt faite pour le grand Maître de l'Artillerie.

Je ne veux pas faire ici une Diſſertation ſur la Deviſe : il me ſeroit aiſé de rappeller ce que j'en ai dit

il y a long-temps dans un petit traité que j'en fis imprimer en 1663. à Toulouſe, où nous ſommes grands amateurs de ces ſortes de Jeux, les Ballets, Tournois, Carouſels & Maſcarades y ayant duré juſqu'à ce que la pauvreté les en a chaſſez.

J'aime mieux me ſervir de cette occaſion pour vous faire ſouvenir de mille folies que je vous contois il y a vingt-cinq ans, lors de mon joyeux avenement en ce païs-ci; ou pour mieux dire, de ma troiſiéme & derniere ſortie de ma Province: époque pour le moins auſſi remarquable que celles des ſorties du fameux Heros de la Manche.

Il n'étoit pas plus entêté de reparations de torts & de combats, que je l'étois de toutes ces fêtes & de tous ces ſpectacles dont je viens de parler, au milieu deſquels j'étois né, & dont les recits emphatiques que je vous en faiſois, où nôtre figure favorite l'hyperbole, moitié Eſpagnole, moitié Gaſcone, n'étoit

pas épargnée ; dont les magnifiques recits, dis-je, que je vous en faisois donnerent lieu dés-lors à faire jetter les yeux sur moy pour les Devises d'une grande Princesse.

Je vous repeterai, sans m'en faire prier, les particularitez que je vous contois en ce temps-là du goût que mes peres avoient toûjours eu pour ces plaisirs, si chers à une ville dont les galanteries n'ont pas cedé jadis aux galanteries Grenadines. O l'heureux temps ! Je ne parle pas de celui de nos peres ; c'étoit dans la realité ce que l'âge de Saturne & de Rhée est dans la fiction. Je parle de celui où nos soupers étoient si longs & nous duroient si peu : mais où il ne laissoit pas de m'arriver quelquefois d'être à la fin gagné, pour un moment ou deux, par un somme leger, d'où revenant tout à coup avec quelque ridicule *sproposito*, je proposois un réveillon pour la nuit de Noël, qui venoit aussi peu au sujet, que ces particularitez le paroî-

paroîtront peut-être ici à ceux qui voudroient qu'on ne traitât jamais aucune matiere que serieusement & dans un ordre entierement didactique. Il suffit pour moy que ces bagatelles vous ayent réjoüi autrefois, pour ne les pas croire tout à fait hors d'œuvre quand je vous écris sur la matiere des Devises, ornemens inseparables des Ballets, Tournois, Mascarades, & autres Spectacles galans de Toulouse, dont j'étois alors tout rempli; qui non seulement avoient été pour moy *Ludi intra pomœria nati*, des Divertissemens municipaux, s'il est permis à un échapé de la Jurisprudence Romaine de se servir d'une si hardie expression: mais même des plaisirs hereditaires & domestiques, dont j'avouë que la passion m'a été inspirée en sortant du berceau, & m'a duré, comme ma patrie ne sçait que trop bien, peut-être un peu plus long-temps que mes emplois ne sembloient le permettre.

Mais pour revenir à la Deviſe, je me contenterai de dire en general qu'il faut qu'elle ſoit propre, ne convienne qu'à la ſeule choſe pour laquelle elle eſt faite, & qu'elle y convienne toûjours.

Pour ce qu'on appelle l'ame ou le mot, je demeure d'accord que c'eſt une beauté, quand il eſt pris d'un Poëte, comme Virgile, Horace, Ovide, &c. mais il eſt bon de le rendre tel qu'il eſt dans l'original, ou du moins ſi l'on y fait quelque petit changement, il faut qu'il ajoûte une grande grace. Sur ce fondement la fonction de la Chambre aux Deniers étant de nourrir le Roy, il faut qu'elle ſoit marquée par quelque belle image qui la deſigne noblement.

Monſieur le Prince vouloit quelquefois que la Deviſe fît alluſion à la pureté du maniment. Cette circonſtance ne ſera pas hors du ſujet dans la ſuite : attachons-nous à voir ſi l'on a repreſenté & caracte-

risé l'honneur & l'avantage qu'a la Chambre aux Deniers de nourrir le Roy, par l'image de la Terre, avec ce mot, *Alit viresque ministrat.* Il est du 11. de l'Eneïde, & seroit tres-beau par consequent, si pour le placer là on ne lui avoit pas donné une legere entorse.

Il faut avoüer qu'on ne peut pas donner une plus grande Devise, ni d'une plus grande étenduë que la Terre ; il est même vrai qu'elle nourrit le Roy, puis qu'elle nourrit tout le monde : mais c'est une si bonne mere, qu'elle est sans discernement, & ne départ pas moins ses alimens aux monstres qu'aux Heros ; elle a la bonté de nourrir jusqu'aux insectes. Voila donc qui est trop general. Je fus plus reservé en 1699. l'année aprés la derniere paix. Pour marquer precisément que c'étoit de la Chambre aux Deniers que le Roy tiroit sa nourriture, je pris pour image un champ couvert d'une abondante moisson.

avec ce mot, *Qui cunctos alit, hinc alitur.* Le Roy & la Chambre aux Deniers étoient bien deſignez. Le Roy eſt le pere de ſon peuple, qui ne vit que de ſes bienfaits; & Sa Majeſté venoit de le prouver par la paix qu'Elle avoit recemment donnée. Et le corps & le mot étoient bien propres, c'eſt de là qu'eſt nourri celui qui nourrit tous les autres : voila qui ſaute d'abord aux yeux.

La Deviſe d'aujourd'hui dit bien que la Terre nourrit & donne des forces, cela eſt vrai : mais elle ne dit pas qu'elle ou la Chambre aux Deniers, figurée par elle, nourrit le Roy, & c'eſt ce qu'il faloit dire : joint que le mot de cette Deviſe ſe peut appliquer à mille autres choſes qu'à la Terre. Et en effet j'étois dernierement dans une bonne maiſon, où l'on parla de cette Deviſe, & où je l'appris : je prenois en ce moment une taſſe de chocolat, & je dis ſur le champ à ceux qui me

l'apprirent : L'Auteur de cette Devise pouvoit aussitôt mettre une tasse de chocolat que la Terre, puis qu'il est également vrai de dire qu'une tasse de chocolat nourrit & donne des forces. Je vois ce qui l'a tenté peut-être de prendre un corps si vaste. Comme il paroît que c'est pour la premiere fois qu'il a fait de Devise, & qu'il lui en doit revenir une bourse de jettons, il a crû qu'ils seroient plus grands, plus le corps de sa Devise le seroit : mais il pouvoit bien croire que cette idée n'auroit pas échapé à un Gascon, si elle avoit dû lui produire cet effet. Si j'avois eu l'honneur de le connoître, je l'aurois détrompé, & lui aurois dit qu'en 1702. que j'avois pris le mont Ida, avec ce mot,

Ciboque excelsa Tonantis,

les jettons ne peserent pas davantage que lors qu'ils ne contenoient que la constellation de la Chevre

Amalthée, avec le mot,

Tanti eſt aluiſſe Jovem,

que j'avois donnée en 1696.

Il me ſemble qu'*Alit vireſque miniſtrat* eſt trop vague. En effet à combien de choſes ce mot ne peut-il pas convenir ? Non ſeulement la moindre auberge à juſte prix le peut mettre dans ſon enſeigne : mais il n'eſt point d'aliment auquel on ne le puiſſe appliquer ; un gigot, un boüillon, un verre de vin ou d'eau de vie, tout cela nourrit & donne des forces.

La Deviſe, quelque belle qu'elle ſoit, n'eſt pas bonne ſi elle n'eſt propre & particuliere ; & celui qui, pour deſigner Monſieur Fagon ou vous, auroit trouvé la plus belle image du monde pour exprimer un Medecin au deſſus d'Hipocrate, d'Eſculape, & d'Apollon même ; celui-là, dis-je, pourroit être loüé de ſon eſtime pour deux perſonnes

qui illuſtrent ſi fort leur Profeſſion : mais il ne le ſeroit pas d'avoir fait une bonne Deviſe, s'il ne caracteriſoit pas Monſieur Fagon le Medecin du Roy, & vous du Fils du Roy.

Quand Virgile fit les quatre beaux Vers dont eſt tiré le mot de la Deviſe ſur laquelle je vous demande vôtre avis, auroit-il jamais pû croire qu'on en eût changé ſi fort le ſens ? Il parle d'une fleur qu'une jeune Nymphe a cüeillie, que la terre ne nourrit plus, & à laquelle elle ne fournit plus des forces. Voila qui eſt bien juſte : mais de dire que la terre donne des forces parce qu'elle nourrit, à la rigueur cela ne peut eſtre conteſté ; mais poëtiquement donner des forces, c'eſt ce que la terre faiſoit à Anthée dans ſon combat avec Hercule, qui conte lui-même dans Ovide pour un de ſes plus grands travaux d'avoir ôté à cet enfant de la Terre le moyen de profiter du

ſecours que ſa mere lui donnoit.

Sævoque alimenta parentis
Antæo eripui.

Et Lucain remarque bien que ces deux terribles athletes furent égaux,

Conflixere pares telluris viribus ille,
Ille ſuis,

juſqu'à tant que le fils d'Alcmene s'aviſa d'étouffer ſon rival en l'air, & que la terre ne put plus lui communiquer ſes forces.

Morientis in artus
Non potuit nati tellus ſubmittere vires.

Quoique vous ſçachiez mieux que moy ces quatre beaux Vers de l'Eneïde, d'où on a pris *Alit vireſque miniſtrat*, ils ſont ſi beaux que vous ne ſerez pas fâché de les relire.

Qualem virgineo demeſſum pollice florem

Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, necdum sua forma recessit,
Non jam mater alit tellus viresque ministrat.

Je trouverois *Alit viresque ministrat* fort beau, s'il exprimoit que c'est le Roy qui est nourri & à qui on donne des forces.

Je me hâte, Monsieur, de vous envoyer ces legeres & precipitées observations, pour sçavoir de vous si j'ai raison, parce que si je me trompe j'en demeurerai là ; & si je ne me trompe point, cela pourra me donner occasion d'entreprendre une Dissertation en forme sur les Devises, dans laquelle je ne manquerai pas de faire une plus severe discussion de celle-ci.

Ce ne sera uniquement que l'interêt des belles Lettres qui m'y engagera, & afin que ceux qui ne sont pas du métier ne prennent pas

le change, en applaudiſſant à quelque brillant qui ſe peut trouver quelquefois dans des Deviſes, d'ailleurs tres-defectueuſes ; parce que

Rien n'eſt bon s'il n'eſt vrai, rien n'eſt beau s'il n'eſt juſte.

L'examen que je ferai de cette Deviſe ſera ſi leger, par rapport à tout ce qu'il y auroit à en dire, que vous ne me ſoupçonnerez pas certainement d'avoir aucun chagrin de ce qu'elle a été preferée aux miennes. Je n'ai pas le moindre dépit d'un homme congedié aprés plus de vingt années de ſervice ; je n'ai que le deſir naturel à tout homme de Lettres, qui eſt de m'inſtruire moy-même en inſtruiſant ceux qui n'ont pas travaillé autant que moy ſur cette matiere.

Soyez donc bien perſuadé, s'il vous plaît, que ma petite critique ne part point d'aucun mouvement de chagrin. Pour de mouvement

d'interêt, on ſçait bien que ce n'eſt pas mon vice ; j'aurois eu de meilleures occaſions de le faire paroître, ſi j'en étois capable : mais d'ailleurs quand je le ſerois, Monſieur Deſeſpoiſſes m'a ôté toute ſorte d'occaſion de me plaindre. Tout de même que ſi ma Deviſe avoit été choiſie, il m'a liberalement fait preſent d'une bourſe de jettons. Il m'eſt bien plus agreable de la tenir de ſon amitié, que pluſieurs experiences m'ont convaincu d'être ſolide, que de la devoir à un choix qu'on pourroit ſoupçonner de n'être pas toûjours auſſi ſûr, ſi l'on n'en jugeoit que par la Deviſe d'aujourd'hui.

Je vous avouë que plus je l'examine, & moins je trouve qu'elle ait quelque rapport à ce qu'elle doit exprimer ; elle doit exprimer ſimplement. La Chambre aux Deniers a cet honneur à elle particulier de nourrir le Roy : or on a beau prendre cette Deviſe bien dans tout ſon entier & *en corps & en ame*, rien ne

parle de ſa fonction. Elle eſt compoſée d'un petit nuage, d'un Soleil rayonnant & preſqu'en ſon midi, & d'une terre, champ ou jardin, ſi vous voulez, couvert de fleurs, avec ce mot, *Nourrit & donne des forces.* Qui nourrit elle ? à qui donne-t-elle ces forces ? Cela eſt-il ſeulement ſous-entendu ? y a-t-il quelque choſe qui deſigne que c'eſt au Roy ? J'avouë que je n'ai non plus le don de deviner les énigmes que le valet de Terence : mais je donnerois celle-ci à Oedipe lui-même, il y ſeroit embaraſſé.

Bien plus. Quand vous voyez la Terre & le Soleil enſemble, vous ne ſçavez duquel on entend parler quand on dit qu'il nourrit. Le Soleil eſt le pere nourricier de la nature, c'eſt par lui qu'elle reprend tous les ans une vigueur nouvelle : par cette image-là c'eſt donc le Roy (à qui le ſymbole du Soleil eſt conſacré) qui nourrit la Chambre aux Deniers ; au lieu que c'eſt elle

qui dans cette Devise devroit se glorifier d'avoir seule cet avantage. En verité je n'ai jamais vû une confusion pareille : il semble qu'on ait voulu de dessein formé choquer toutes les regles de la Devise, qui doit être tres-intelligible & si simple, que c'est un grand défaut quand on en peut faire l'application à deux choses differentes.

Si l'usage des jettons n'étoit pas de marquer dans l'exergue pour qui ils sont faits, jamais on n'auroit pensé que ceux-ci eussent pû être appliquez à la Chambre aux Deniers. Je ne sçai pas même s'il n'auroit pas été plus avantageux pour l'Auteur qu'on n'eût pas gravé ces mots, *Chambre aux Deniers*. Il est bien sûr que personne au monde n'auroit soupçonné que c'eût été pour elle : mais il auroit pû se trouver des gens assez modestes pour en jetter la faute sur eux-mêmes, & croire bonnement que c'étoit manque d'intelligence & de penetration

qu'ils ne comprenoient pas pour qui cette Devise étoit faite ; au lieu qu'en mettant *Chambre aux Deniers* au dessous d'une image qui n'a nul rapport avec cette Chambre, en vain a-t-on suivi la maxime de ces Peintres grossiers, qui pour faire connoître ce qu'ils avoient eu dessein de representer, n'avoient d'autre secret que d'écrire au dessous d'un homme, *c'est un homme* ; & d'un élephant, *c'est un élephant*. L'Auteur est ici exposé à un démenti general. Chambre aux Deniers ! dira le premier Lecteur, cela n'est pas vrai, ce n'est pas elle, il n'y a rien qui lui ressemble ; & plûtôt que de faire ce tort à un homme de bon sens, que de croire qu'il ait pû la designer si mal, on accusera le Graveur d'avoir fait un *qui pro quo*, & d'avoir rempli l'exergue de ces jettons de l'inscription qui étoit destinée pour d'autres : car enfin laissons là les défauts particuliers de cette Devise, il faudroit un volume pour les

parcourir tous ; duplicité, ambiguité, obscurité, malgré son Soleil, tous ces défauts s'y trouvent, & cela ne seroit jamais fini. Voyons, sans plus parler du Roy, qui devroit être neanmoins l'unique objet de cette Devise ; voyons, dis-je, par où il a pretendu répondre à ces mots, *Nourrit & donne des forces.* Que nous presente-t-il pour nourrir & donner des forces ? une vigne bien feconde, une bonne & solide moisson, comme j'ai fait autrefois ? Point du tout : des fleurs, ce n'est un aliment que pour les papillons & pour les abeilles. Je ne crois pas que Monsieur Fagon approuve qu'il fasse faire une si grande diete au Roy. Je voudrois bien, pour apprendre à cet Auteur si c'est une nourriture bien solide, qu'on ne lui presentât, pendant cinq ou six jours seulement, qu'un bouquet d'anemones pour tous mets à chaque repas, il ne seroit pas longtemps à s'écrier comme le bon

Bourgeois de Moliere :

Je vis de bonne soupe, & non de belles fleurs.

Quant au reproche que je lui ai déja oüi faire par mille gens, que cette Devise n'est pas nouvelle ; qu'ils se souviennent de l'avoir vûë plus d'une fois, je prens fortement sa défense là-dessus. Cette Devise, appliquée comme elle est, est si extraordinaire, qu'il n'est pas possible qu'elle ait jamais été imaginée avant ce jour par personne qui ait eu la moindre teinture des premiers élemens de la Devise.

Cependant, Monsieur, malgré toutes les raisons que ces premieres ébauches de critique me promettent de me fournir pour une discussion plus exacte, si je l'entreprens, je vous declare que je croirai cette Devise meilleure que celles que j'avois presentées, quand quelque connoisseur me le dira. La voila gra-

vée, & dans les mains de tout le monde ; si elle y est approuvée, le goût general l'emportera sur toutes mes vieilles regles : & si l'on convient que la Devise dont il s'agit marque la fonction de nourrir le Roy, je me persuaderai qu'il faut que cela soit ainsi aujourd'hui, qu'autrefois c'étoit autrement : mais que tout est changé depuis que la Medecine a mis *le cœur du côté droit, & le foye du côté gauche.* En un mot j'ai l'honneur d'être connu de vous ; vous sçavez le peu d'opinion que j'ai de moy-même, & ma docilité sur le sentiment d'autrui.

Je vais vous en donner une preuve. Je ne me suis jamais plaint avant ce jour, que l'occasion s'en presente bien simplement, de deux choses qui me sont arrivées il y a fort long-temps en pareille matiere : je crois cependant que vous trouverez que j'avois sujet de me plaindre.

L'une fut en 1702. Une personne que j'honore infiniment, & qui a

de l'amitié pour moy, me pria de faire la Deviſe pour la Marine. Elle étoit dans ſa plus haute ſplendeur du côté des victoires & des richeſſes : il n'y avoit pas long-temps de l'évenement de Cartagene. Je crûs bonnement ne pouvoir donner une plus noble idée de ces deux avantages que par la navire d'Argos revenant victorieuſe de la celebre expedition de la Toiſon, qu'elle portoit en triomphe au haut de ſon mât, la voila bien caracteriſée ; & pour mot, *Fert palmas & opes.* J'aurois juré qu'on ne pouvoit pas mieux exprimer les avantages de la Marine ; on le fit pourtant, & ce fut par un Néptune, une Thetis, ou je ne ſçai plus quelle Divinité de la Mer ; mais enfin c'étoit un Dieu mâle ou femelle qui ſe promenoit dans ſon char ſur les flots, & le mot étoit, *Aquilonum deſpicit iras.* Cela eſt vrai par la Fable dans la Divinité repreſentée, ſur tout ſi c'étoit Neptune qui traita les vents comme ils

le meritoient quand Eole les eut déchaînez sans sa permission contre la flote d'Enée.

Maturate fugam, Regique hæc dicite vestro.
Non illi imperium Pelagi, sævumque Tridentem:
Sed mihi sorte datum.

Mais dans le figuré, qui est la Marine, peut-on dire qu'elle ne craigne pas les vents? L'auteur de cette Devise ne se souvint pas, quand il la fit, du sang froid de Philippe second, quand on lui apprit que la tempête avoit fait perir sa flote. *Je ne l'avois pas*, dit-il; *envoyée contre les vents.*

L'autre occasion où l'on ne me fit pas l'honneur de me consulter en changeant le mot d'une Devise que j'avois faite, fut en 1700. lors du grand évenement d'Espagne. C'étoit pour l'artillerie. J'avois crû ne la pouvoir exprimer plus noble-

ment : mais on me fait voir ſouvent que je m'abuſe ; j'avois, dis-je, crû ne pouvoir donner de plus noble image de nôtre Artillerie, ni du grand ſujet pour lequel elle alloit tonner, que par ces taureaux du champ de Mars qui vomiſſoient des feux & des flâmes pour défendre la Toiſon. Je ne me ſouviens plus de bonne foy quel étoit mon mot ; j'ai ſeulement une idée confuſe, ſans me donner la peine de chercher à la rectifier, qu'il y avoit, *Jovis pro jure Nepotis*, ou quelque choſe d'approchant ; ce qui convenoit également à Aëte, petit-fils de Jupiter par Apollon ou le Soleil, & au Roy d'Eſpagne, petit-fils du Roy. Je ne vous diſſimulerai pas que je fus un peu étonné, quand on me donna un de ces jettons, & que j'y trouvai avec mes taureaux, *Regalia jura tuentur.*

Il me ſemble que je vous vois vous étonner à vôtre tour de ce que je n'eus qu'un jetton au lieu d'une

bourſe, puiſque je ne fus pas la cauſe du changement qu'on fit de mon mot en un autre, qui certainement n'étoit pas ſi bon. Vous ne vous étonnerez plus quand je vous aurai appris que j'avois déja fait quelques années auparavant une bien meilleure condition avec le diſpenſateur de ces jettons, homme aimable, du plus doux commerce du monde, & que nous eſtimons bien vous & moy. Il s'étoit obligé de me fournir la bourſe complette de cent jettons, à un jetton par an : il y a toûjours été depuis tres-regulier tous les ans. Vous voyez bien que nous avons fait un marché excellent pour l'un & pour l'autre, ſi nous le rempliſſons.

Mais pour revenir au *Regalia jura tuentur* : Ah mon Dieu ! m'écriai-je, *Droits Royaux*, *Lettres Royaux*, *l'Enſeigne des Bâtons Royaux*. Ce n'eſt pas connoître la force de la pure Latinité ; il faut ſçavoir employer à propos les adjectifs & les

ſubſtantifs : l'un à la place de l'autre ſuffit pour énerver une expreſſion. Mais c'eſt ce que la ſeule theorie ne peut apprendre : on a beau ſçavoir par cœur Ciceron, Virgile & Horace, il faut avoir écrit en Latin pour en avoir fait l'experience. La choſe auroit été ſublime ſi l'on avoit mis, *Regum jura tuentur.*

J'allois finir, & j'oubliois de vous apprendre quelles étoient les Deviſes que j'ai preſentées.

La premiere étoit l'Iſle de Crete, avec ce mot,

Jove candet alumno.

Monſeigneur le Prince, à qui j'ai eu l'honneur de preſenter prés de quarante Deviſes ſur ce ſujet, vouloit, comme je l'ai deja dit, qu'elles roulaſſent quelquefois ſur la pureté du maniment : ce qui lui fit preferer aux autres Deviſes que j'avois faites pour l'année 1705. ma

Deviſe du Miroir, avec ce mot,

Reddit ut accipit.

J'avois ſur cela un ſcrupule que je ſacrifiois avec reſpect à un genie auſſi grand que l'étoit celui de feu Monſeigneur le Prince. Comme je ſuis ferme ſur ce principe, que la Deviſe doit être propre uniquement au ſujet pour lequel elle eſt faite, il me paroiſſoit que cette qualité de déſintereſſement n'étoit pas une de ces qualitez qu'on appelle *quarto modo* dans la Philoſophie; parce que quoique la Chambre aux Deniers ſe diſtingue fort par la pureté de ſon maniment, elle ne convenoit pas à elle ſeule, & que tous les Treſoriers qui ont de l'honneur ſe doivent glorifier de la même choſe.

Quant à la nourriture du Roy, voila qui eſt uniquement particulier à cette Chambre. Or l'image de l'Iſle de Crete me ſembloit heureuſe pour donner à la fois & par

un seul mot l'idée de sa fonction & de sa pureté ; personne n'ignorant que Jupiter fut nourri dans cette Isle ; qu'elle fut nommée Crete de sa blancheur, *à Creta*, & depuis Candie pour la même raison, *à candore* : si bien qu'en quelque sens que vous preniez ce mot, *Jove candet alumno*, il est toûjours vrai. La Chambre au Deniers brille, a de l'éclat par son nourrisson Jupiter, ou bien elle a une grande candeur & une grande pureté en maniant les fonds pour la nourriture de Jupiter.

La seconde Devise étoit une Danse de Coribantes. Il ne faut qu'avoir lû le quatriéme des Georgiques, pour convenir qu'on ne sçauroit gueres exprimer plus noblement le soin de nourrir le Roy que par celui que les Dactyles, Curetes ou Coribantes prirent de proteger avec le bruit de leurs boucliers d'airain, la nourriture de Jupiter dans l'antre de Dicté, sur ce même mont Ida, qui fait une partie de l'Isle de Crete.

Canoros

Canoros
Curetum ſonitus crepitantiaque æra ſecutæ,
dit Virgile en parlant des abeilles.

Dictæo cœli Regem pavere ſub antro.

Ainſi le mot que j'avois mis pour cette danſe des Coribantes, (qui avoit ſur tout la qualité qu'un Italien demande aux Deviſes, d'être de *bella viſta*;) ce mot, dis-je, qui étoit, *Cibum hæc Jovis æra tuentur*, faiſoit une alluſion bien ſimple aux Deniers deſtinez pour la nourriture du Roy.

La troiſiéme Deviſe étoit tirée d'une des plus belles Fables des Metamorphoſes. C'étoit la cabane de Baucis & de Philemon, qui fut changée en un Temple magnifique.

* *Vertitur in Templum, furcas ſubiere columnæ,*
Stramina flaveſcunt, auratæque tecta videntur,

* *Ovid.*

Cælataque fores, adopertaque marmore tellus, &c.

Baucis & Philemon furent les premiers Prêtres de ce nouveau Temple ; & aprés une longue vieilleſſe metamorphoſez en arbres, pour recompenſe de leur pieté, & de l'hoſpitalité qu'ils avoient exercée envers Jupiter & Mercure, qu'ils reçûrent dans leur cabane, & leur donnerent à manger avec un tendre & reſpectueux empreſſement, qu'on ne peut lire dans Ovide ſans en être touché.

Le corps de la Deviſe étoit donc ce nouveau Temple, caracteriſé par les deux bonnes gens changez en arbres à ſa porte ; & pour l'ame,

Aluiſſe Jovem quæ præmia !

Je ne voudrois pas garantir que ces Deviſes, ſur tout les deux dernieres, fuſſent parfaites, quoique j'aye ſoûtenu & gagné de plus mau-

vaiſes cauſes quand je ſuivois le Barreau dans ma jeuneſſe. Mais il ne s'agit pas de prendre ces choſes à la derniere rigueur, ni de s'aſſujettir ſervilement & pedanteſquement aux regles, pourveu qu'on donne une belle image; obſervant toûjours que quelque brillant qu'elle ait, fût-elle le Soleil, elle ne ſera jamais belle ſi elle n'eſt juſte. Heureux les défauts qui produiſent des beautez! J'ai vû ſi ſouvent en cette matiere de grands défauts qui ne ſont ſuivis d'aucune beauté, que je pourrois demander quelque indulgence, aprés avoir donné tant de Deviſes ſur ce même ſujet.

Je marquerai dans la ſuite celles que Monſeigneur le Prince a choiſies, aprés vous avoir rappellé, comme je vous l'ai promis, l'hiſtoire de ma vocation à cet employ; (ſi j'oſe parler ainſi) perſuadé que vous la lirez avec quelque complaiſance, parce qu'elle vous ramenera le ſouvenir de ces beaux jours où la

vivacité de nos plaisirs n'étoit pas encore éteinte par les reflexions, épines cruelles qui étouffent toûjours les roses de nôtre printemps, & qui, quand nous aurions pû trouver le secret de nous en garantir dans une saison plus avancée, n'auroient pas manqué de naître à la fin dans un temps devenu moins facile & moins doux generalement pour tout le monde.

Je me flate que si vous ne vous souvenez pas avec autant de plaisir que moy que nôtre connoissance (& je crois que je puis dire nôtre amitié) commença en 1686. qu'au moins le souvenir ne vous en sera pas desagreable. Je passe les deux premieres années, dont la plus grande partie fut employée à un voyage que je fis en Italie, pour venir à mon retour, qui fut le 31. de Juillet 1688.

Quelque peu de proportion qu'il y eût peut-être du plaisir que vous eûtes à me revoir, avec celui que je sentis de vous retrouver, j'aurois

été dés-lors bien mortifié si je n'avois pas jugé de l'un par l'autre. Un de nos amis communs, que vous avez toûjours tendrement cheri & particulierement estimé, avoit l'honneur d'être Secretaire des Commandemens de Madame la Dauphine : il nous rassembloit souvent à Versailles & à Paris par des soupers delicieux, dont la compagnie assortie & enjoüée auroit fait trouver exquise une chere infiniment moins bonne que celle qu'il nous faisoit. C'est là que cet incomparable acteur, si applaudi du Public, si recherché des honnêtes gens, & si desiré des plus grands Seigneurs, nous preferoit souvent à eux, & nous inspiroit toujours de la joye. J'étois Gascon, sans aucun souci, de vingt-cinq ans plus jeune, quelles ressources pour la gayeté ! Vous sçavez bien qu'Horace, Virgile, Catulle, & tous ces honnêtes gens de l'antiquité, entroient souvent dans nos conversations generales. Et pour les

familieres que j'avois en particulier avec cet aimable lien de nôtre societé, avec lequel je passois ma vie, vous croyez bien qu'il m'échapoit souvent de lui parler de ma Province, de ma ville, & sur tout de ma race ; à quoy les gens de mon païs ne manquent gueres quand elle n'est pas tout à fait obscure ; & même quand elle l'est, ils ne sont jamais embaraſſez à l'illustrer. Combien de fois lui avois-je, peut-être indiscretement, repeté que Toulouse avoit été un celebre theatre de tous ces Spectacles galans de la Chevalerie ? que moy-même encore j'y avois vû briller les Ballets, les Danses & les Mascarades, & que la joye & les plaisirs d'éclat avoient toûjours été la passion dominante de ma famille, à commencer par mon bisayeul du côté de la mere de mon pere. Or ce bisayeul étoit l'illustre *Jacques de Ferrieres*, si celebre par tant d'ouvrages sur le Droit Civil ; qui, quelque at-

taché qu'il fût à son étude, étoit si porté à la joye, qu'il se vantoit de n'avoir eu du chagrin qu'une seule fois en sa vie, qui fut le jour que Toulouse fit la perte irreparable du grand *Cujas*, dont il étoit ami intime malgré la jalousie de métier : sentiment bas, honteux, mépriſable, & dont *Ferrieres* étoit si éloigné, qu'il ne seroit jamais tombé dans son esprit, moins encore entré dans son cœur, quand même il auroit été Poëte.

J'avois donc mille fois conté à nôtre ami commun, qu'à commencer par ce Ferrieres on avoit toûjours vû depuis subsister dans ma famille trois choses qui vont rarement ensemble : un bien un peu au dessus du mediocre, une érudition profonde, avec un penchant aux plaisirs, animé d'une gayeté à toute épreuve ; & ce Ferrieres, tout grand & grave Jurisconsulte qu'il étoit, avoit le bal chez lui presque tous les jours de l'année. Il y dansoit la

premiere courante avec l'aînée de ſes filles ; & aprés avoir été quelque temps témoin de leurs plaiſirs, il leur diſoit, en ſe retirant dans ſon cabinet : *Mes enfans, réjoüiſſez-vous, je vais travailler à vous gagner du bien.*

Il y a de lui un trait de ſang froid & de plaiſanterie dont la memoire ne mourra jamais dans le Barreau de Toulouſe. Les Avocats de ſon temps en firent, pour ainſi dire, une ſubſtitution graduelle & perpetuelle en faveur de leur poſterité conſultante ; & on l'apprend, je crois, encore aux jeunes Avocats, en leur faiſant lever la main pour l'obſervation des Ordonnances.

On dit qu'il rappella un jour un vieux chicaneur, qui étoit ſorti bruſquement de dépit de ſon cabinet ſans avoir payé ſon avis, parce qu'il lui avoit declaré de bonne foy que ſa cauſe ne valoit rien, & qu'ayant fait ſemblant de relire ſes actes avec un redoublement d'attention, & d'y trouver des clauſes victorieu-

ſes, il s'étoit récrié comme s'il venoit d'une profonde reflexion: *Vraiment, Monſieur, je ne ſçai à quoy je penſois ; voila tel & tel endroit que je n'avois pas d'abord bien pris, & par où vôtre affaire eſt imperdable.* Le chicaneur treſſaillant de joye, lui coula deux écus d'or dans la main, preſent magnifique pour ce temps-là; & le gaillard Juriſconſulte les ayant empochez, lui dit froidement : *Monſieur, apprenez à payer les bons avis, & non pas les mauvais ; le dernier que je viens de vous donner ne vaut pas le diable, gardez-vous bien de le ſuivre.*

Anne de Ferrieres, ſon fils, & mon grand-oncle, fit un uſage fort joyeux du bien que ſon pere lui avoit amaſſé : il brilla beaucoup dans les Ballets, les Joutes, les Courſes de bagues, les Carouſels, & toutes les autres Fêtes que Monſieur le Duc de Montmorency donnoit aux Dames de Toulouſe ; plaiſirs que cette ville paya cherement à la fin, &

dont le souvenir contribua beaucoup à augmenter son deüil & ses larmes, lors qu'elle fut reduite à être le triste theatre de la funeste catastrophe d'un Seigneur qui avoit fait ses delices & sa felicité.

Cet Anne de Ferrieres est le même qui, étant * *Chef du Consistoire de Toulouse* en 1659. eut l'honneur de haranguer le Roy. Il avoit bien quatre-vingt ans : il étoit doüé d'une de ces phisionomies heureuses & douces qui préviennent ; ses cheveux blancs lui servoient de relief, bien loin de l'avoir alterée, & il faisoit voir que la vieillesse même a quelquefois des graces. Frapé, ébloüi & saisi à la vuë du Roy, sa harangue fut precedée & interrompuë par des torrens de larmes, & Sa Majesté eut la bonté de lui dire : *Beau vieillard, vos larmes sont plus éloquentes que tout ce que j'ai entendu jusqu'ici.*

Cet aimable vieillard, sous les

* *C'est comme Maire, ou Prevôt des Marchands.*

yeux duquel j'ai été élevé, m'a raconté plus d'une fois une avanture qui étoit arrivée dans une partie de plaisir dont il étoit. Quatre nouveaux mariez avec leurs quatre femmes firent dessein de danser un Ballet. En ce temps-là il ne se passoit pas un seul jour à Toulouse, pendant le Carnaval, qu'il n'y eût un Ballet, & souvent plusieurs, en un même jour. Ils prirent pour sujet l'enlevement des Sabines. L'usage estoit qu'on dansoit ces Ballets non seulement en public, mais qu'on alloit les danser dans de bonnes maisons, à qui par distinction on donnoit ce divertissement. Un des Romains, qui étoit amoureux d'une Sabine autre que sa femme, & qui cherchoit le moment de la détourner pour lui parler de sa passion, crut enfin l'avoir trouvé. Elles étoient vêtuës de la même maniere, comme de leur côté les Romains l'étoient aussi. Quelque précaution que celui-ci eût prise de mettre une

marque à sa Sabine pour la reconnoître, il s'y trompa. Sa femme, qui de sa part n'attendoit peut-être que l'occasion d'être détournée par un autre Romain, tomba par hazard entre ses mains : elle ne se fit pas faire de grandes violences ; & les tendres declarations se seroient passées au gré de la Sabine & du Romain, si par malheur le masque n'étoit tombé à celui-ci. Sa femme surprise de voir que c'étoit son mari, lui dit avec une ingenuité & un dépit que son premier mouvement ne lui permit pas de dissimuler : *Quoy, Monsieur, c'est vous ! vraiment si je l'avois crû, vous auriez attendu, par ma foy, à me parler de vôtre flâme que nous eussions été au logis.*

Qu'on ne me reproche pas que je vous fais des contes à dormir debout hors de tout propos, on se tromperoit, je vais à mes fins. Je vous ai promis l'histoire de la maniere dont j'ai été ici appellé à faire des Devises. Sans qu'il soit besoin que

je dise que tous ces Jeux & ces Spectacles dont j'ai parlé en fourmilloient, tout le monde sçait bien qu'elles étoient anciennement de leur essence. Je prouve que j'ai été élevé dans ce goût-là ; qu'elles sont aussi naturelles à un Toulousain de mon âge, que le Menuet à un Poitevin, & le Rigaudon à un Provençal ; & que le temps où je suis né étoit encore si voisin de celui où ce noble & galant divertissement étoit familier à ma patrie, qu'on n'a pas plus de raison de s'étonner qu'un homme qui y a reçû le jour puisse avoir quelque heureuse disposition pour cet art, que Monsieur Jourdain avoit raison d'admirer que *les petits Turquillons* parlassent Turc. Je m'achemine insensiblement à mon but, & je retomberai tout d'un coup sur mes Devises.

Je suis la derniere goute du sang de ce Ferrieres, de ce Jurisconsulte de si bonne humeur. Ce n'est pas tout à fait ma faute si je n'ai pas

conservé de ses biens toute la part qui en a passé jusqu'à moy. J'ai honte de ne pouvoir rien faire paroître de son sçavoir : mais quant à la gayeté, je puis me vanter d'avoir été son legataire universel. N'allez pas croire au moins, parce que je ne vous parle pas de mes ayeux paternels, qu'ils fussent gens ignares & non lettrez, il s'en faloit beaucoup : mais ils ne font pas à mon sujet, parce qu'ils étoient trop serieux, & j'oserois dire quelque chose de pis, si je ne craignois pas de manquer de respect pour leur memoire. J'ai vû parmi des manuscrits de mon grand-pere une harangue qu'il eut l'honneur de faire, deputé de la ville de Toulouse en qualité de Capitoul, à Loüis XIII. aprés la prise de la Rochelle ; & cette harangue est farcie de Grec & de Latin. Il s'en faut bien que j'aime le Grec empoulé de mon grand-pere autant que les simples larmes de mon grand-oncle : c'étoient des lar-

mes de joye, & en partant d'une pareille source,

Jusques aux soûpirs & jusqu'aux larmes,
Pour un cœur joyeux tout a des charmes.

Je n'avois donc que trop souvent conté toutes ces circonstances de ma race à nôtre aimable ami. (Le Public auroit bien moins d'occasion de nous charger du ridicule dont il nous charge, nous qui ne lui sommes toûjours que trop suspects seulement pour être nez au bord de la Garonne, si nous avions la retenuë de ne les conter jamais qu'à nos amis.) J'avois orné ces circonstances de la fureur que j'avois toûjours euë, sur l'exemple de mes parens, pour les Ballets, Mascarades, & toutes ces sortes de Jeux où nos peres employoient les Devises: & je l'avois enfin convaincu que j'étois né avec cette passion, & que

je l'avois toûjours conservée. Il crut, prévenu comme il l'étoit d'une trop bonne opinion pour moy, que j'étois Maître passé en l'art des Devises ; & ce seroit trop exiger d'un homme de ma Province, que de vouloir que j'eusse eu la modestie de le détromper.

En ce temps-là Monsieur *Quinaut* vint à mourir : il étoit chargé de faire les Devises pour *Madame la Dauphine*. C'étoit à Monsieur le Secretaire de ses Commandemens à proposer à cette Princesse quelqu'un pour remplir cette place ; il eut la bonté de me proposer, & de me faire agréer.

C'étoit vers la fin de Novembre, ou le commencement de Decembre de l'année 1688. il falut faire la Devise de ses Jettons pour le premier de l'an 1689. J'en presentai plusieurs, celle-ci fut choisie ; un Laurier, avec ce mot, *Cara Jovi Natoque Jovis*. J'accompagnois de quelques Vers les Devises que je

faisois pour cette Princesse. Voici le Sixain qui servoit, pour ainsi dire, d'explication à cette Devise du Laurier.

La foudre me respecte, & je brave l'hyver,
Les Muses à l'envi viennent me cultiver;
Celle que je couronne est en un rang sublime.
Jupiter, Apollon m'honorent tour à tour;
Le Pere a pour moy de l'estime,
Le Fils a pour moy de l'amour.

Cette Devise eut le bonheur de plaire à Madame la Dauphine.

L'année suivante 1690. cette Princesse choisit sur plusieurs Devises l'étoile qui conduisit les trois Rois à l'adoration du Messie. Vous en avez vû les jettons, il seroit superflu de vous dire comment cette étoile miraculeuse étoit designée. Le mot étoit, *Lux una tribus*, avec ces Vers.

J'anime & j'éclaire trois Princes,

* *Dont les plus lointaines Provinces*
Connoîtront les vertus & cheriront les loix.
Au devant de leurs pas je marche la premiere;
Et pour regner un jour avec le Roy des Rois,
Ils n'ont qu'à suivre ma lumiere.

Cette Devise ne pouvoit pas manquer de plaire dans une Cour aussi religieuse que la nôtre.

Parmi les Devises que j'avois presentées cette année-là, j'en avois glissé une que je ne croyois pas bien dans toutes les regles: mais je m'étois fait une loy de n'en presenter jamais moins de cinq ou six. Qu'auroit dit ma nation si j'avois reculé? il valoit mieux remplir tant bien que mal mon entreprise.

Je voyois que Madame la Dauphine protegeoit fort les Muses, & qu'elle n'étoit pas indifferente aux

* *J'ai déja été bon prophete à l'égard du Roy d'Espagne.*

remercimens que leurs favoris lui en faisoient. J'avois pris la constellation du Dauphin. Il fut élevé dans les Cieux pour avoir sauvé Arion. Le mot étoit d'Horace, *Cœlo Musa beat.* Madame la Dauphine en fut si satisfaite, qu'elle l'avoit retenuë pour l'année suivante : mais la mort nous priva de cette auguste Princesse.

En cette même année 1690. Monsieur de Mareüil acquit la Charge de Maître de la Chambre aux Deniers. Il étoit aussi Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine, & de nos amis, vous le sçavez. Il me voyoit en possession de faire des Devises, il me chargea de celle de la Chambre aux Deniers. Voila la petite histoire chronologique de ma vocation à l'employ de faire des Devises, & comment depuis vingt ans je m'y étois conservé ; parce que Monsieur Desespoisses, fort lié d'amitié avec mes meilleurs amis, & qui avoit déja cette bonté pour moy, qu'il

m'a toûjours continuée, acheta la Charge de Monsieur de Mareüil, & m'avoit jusqu'à ce jour fait agréer à Monseigneur le Prince l'année de son exercice.

Je vous ai promis les Devises qui ont été choisies par Son Alteſſe Sereniſſime, les voici.

En 1690. une ruche d'abeilles, *Invigilant victu Jovis.* *

1693. La Corne de la Chevre Amalthée, communément appellée la Corne d'Abondance, *Ad Jovis ora.* *

1696. Premiere année d'exercice de Monsieur Deſeſpoiſſes, la conſtellation de la Chevre Amalthée, *Tanti eſt aluiſſe Jovem.* *

1699. Le Champ couvert d'un riche froment.

1702. Le Mont Ida; & en

1705. Le Miroir, dont j'ai déja dit les mots ci-deſſus. Et enfin en 1708. une Victime ſur un Autel, avec ce mot à demi d'Horace, *Solvo Jovi*

* *Ovid.*

dapem. Je n'ai jamais donné moins de trois ou quatre Deviſes à choiſir.

Cette année on s'en eſt épargné la peine ; la Terre a paru ſeule & ſans concurrent, Monſieur Deſeſpoiſſes a tres-bien fait de retirer prudemment ſes troupes.

C'eût été pour lui trop oſer,
Qu'auroit-on dit d'une ſi folle guerre?
Une Iſle, des Danſeurs, un Temple!
s'oppoſer
Aux forces de la Terre!

Je me tiens donc modeſtement refugié dans mon Temple, où je ne puis que trop veritablement dire, par le mépris que l'on a eu pour moy, *Quid delubra juvant?*

Apprenez-moy donc ſi je me trompe, & ſi la honte d'avoir été rejetté m'a mis un bandeau devant les yeux. La Terre qui fait le corps de la Deviſe d'aujourd'hui ne me paroît pas tout à fait bien cultivée, quoique couverte de fleurs. Je ſoup-

çonnerois l'Auteur d'être un peu pareſſeux ; car enfin *tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre*, dit le Proverbe. Je crois que celle-ci auroit pû être plus feconde, s'il avoit voulu y employer un peu plus de travail. Envoyez-moy, s'il vous plaît, l'arrêt que je vous demande. Je ſuis, Monſieur, &c.

A Paris le 7. de Janvier 1711.

Quoique ma Lettre ne ſoit déja que trop longue, je veux dire ennuyeuſe, car rien n'eſt long que ce qui ennuye, j'eſpere que vous voudrez bien avoir la complaiſance de lire ce que j'y ajoûte, ſi Monſieur Mallet ne vous en a pas fait part. C'eſt un petit memoire que je fis pour la Cour de Sceaux & pour Madame la Ducheſſe de Vendôme, dans le temps que j'appris le malheureux ſort de ma Deviſe.

Puiſque je perds l'occaſion de faire ma cour à Monſeigneur le Duc par un endroit, il faut que je cherche à me procurer cette occaſion par quelqu'autre.

J'étois depuis vingt ans paſſez en poſſeſſion de faire tous les trois ans la Deviſe de la Chambre aux Deniers pour les jettons qu'elle a l'honneur de preſenter au Roy aux Etrennes. Feu Monſeigneur le Prince avoit toûjours approuvé que Monſieur Deſeſpoiſſes, & Monſieur de Mareüil avant lui, ſe ſerviſſent de moy l'année de leur exercice.

J'ai eu cette année le malheur de voir la Deviſe que j'ai preſentée rejettée pour la premiere fois. Je ſuis perſuadé que quand je ſçaurai celle qui lui a été preferée je ſerai le premier peut-être à la trouver meilleure que la mienne. Mais je me ſerois flaté que ſi plus de vingt années n'avoient pas fait un titre tout

à fait victorieux en ma faveur, qu'au moins elles m'auroient acquis une espece de veterance, ou pour mieux dire de preference en consideration de mes vieux services, sur tout auprés d'un jeune Prince dont le Pere & l'Ayeul m'avoient honoré souvent des marques de leur bonté, & dont, *par d'heureuses circonstances*, je croyois pouvoir esperer que l'avenement à la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roy seroit moins un temps de rigueur pour moy que pour un autre.

Si j'ai été assez malheureux de ne pouvoir lui plaire par ma Devise pour la Chambre aux Deniers, je veux au moins tâcher de meriter son estime par la Devise dont je me suis fait honneur toute ma vie, & que toutes les cabales du monde ne sçauroient m'ôter.

A S. A.

A S. A. S. Monseigneur le Duc.

BALADE.

CErés vingt fois a rempli nos greniers,
Depuis qu'Auteur *triennal* de la Chambre
Communément dite Chambre aux Deniers,
Pour le premier du mois qui suit Decembre
Je fais Devise. Or si suis des derniers
A blazonner énigme, logogriphe,
Rebus, image, emblême, hierogliphe;
Au moins ne suis flateur fastidieux,
Gâtant les Grands par un culte odieux.
C'est du vrai seul que mon ame est épriſe,
Je n'ai jamais encensé les faux Dieux,
La Verité fut toûjours ma Devise.

Fuis les plaisirs des Princes cazaniers,
Jeune Heros, sur la Scarpe & la Sambre

Signale-toy dans tes ans printanniers,
Pour être un jour au *Batave*, au *Sicambre*
Plus grand effroy qu'aux perdrix les laniers.
Ce vieillard sec, long & maigre escogrife,
Qui de sa faux, de sa dent, de sa grife
Renverse tout, détruit tout sous les cieux,
T'éprouvera par jours delicieux.
Du sort des Grands leur usage est la crise.
Vois tout le monde ouvrir sur toy les yeux.
La Verité fut toûjours ma Devise.

Petit Mercier je n'emplis grands paniers,
Trafic ne fais en banille, en gingembre,
Ma Lyre tient mes desirs prisonniers.
Peu curieux du corail & de l'ambre,
Comme *Arion d'avares mariniers*,
Je me défens, je m'érige en Pontife
Sur mil erreurs; le merite apocrife
Ne m'ébloüit. Peuple capricieux,
Donne à ton gré des titres specieux,

Tes jugemens ne ſont chez moy de miſe;
J'aime un Heros quand il l'eſt en tous lieux.
La Verité fut toûjours ma Deviſe.

ENVOY.

Prince, qui ſors d'un ſang plus glorieux
En tels Heros que la race d'*Anchiſe*,
Un jour ſeras au rang de tes Ayeux.
La Verité fut toûjours ma Deviſe.

FIN.

PQ
1876
P25
1712
t.2

Palaprat, Jean
Les oeuvres de Monsieur
Palaprat

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY